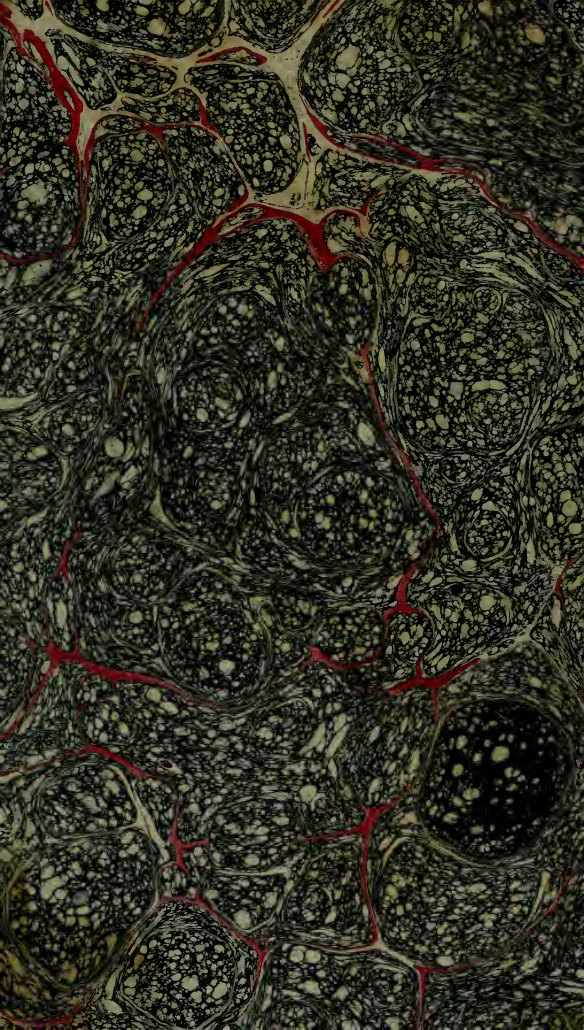
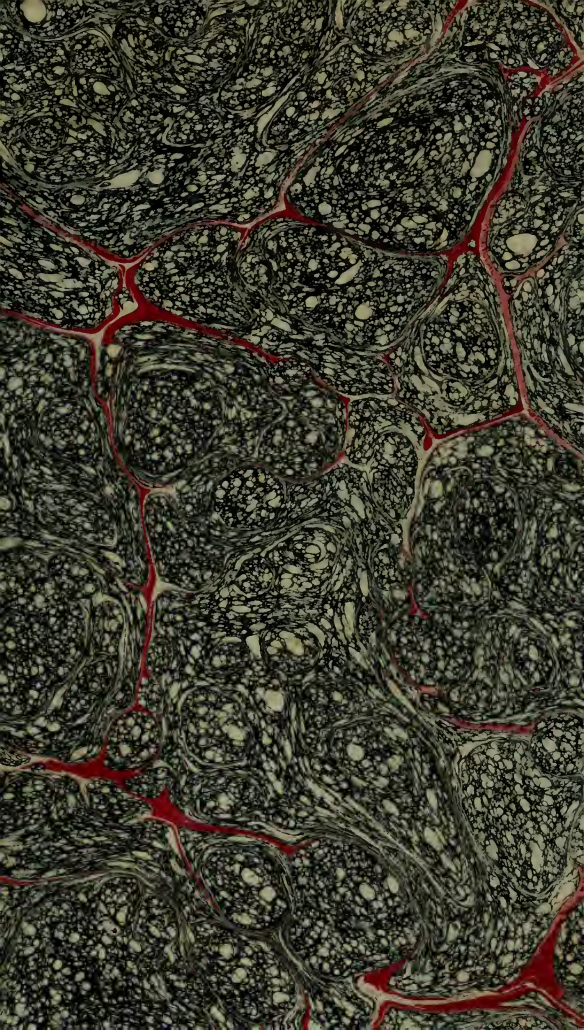




Campbell b.l.e.34

LE CABINET
DES FÉES,
OU
COLLECTION CHOISIE
DES CONTES DES FÉES,
ET AUTRES CONTES MERVEILLEUX,
Ornés de Figures.

TOME TRENTE-SEPTIÈME.

A AMSTERDAM,
Et se trouve à PARIS,
RUE ET HÔTEL SERPENTE,

M. DCC. LXXXVI.

DISCOURS
SUR L'ORIGINE
DES
CONTES DES FÉES.

Nous croyons devoir commencer cette notice par une épître pleine d'esprit, du comte *Hamilton*, qui indique les caractères de cette collection, & la fortune que chaque ouvrage fit dans les cercles. Nous mettons par là, nos lecteurs en état de préjuger de quelle manière nous nous proposons de disserter sur un genre agréable & léger.

ÉPITRE
A M. L. C. D. F.

A quoi m'engagez-vous, adorable Sylvie?...
Ce vers est pris d'une chanson,
Où, sur le ton de l'élégie,
Certain élève d'Apollon
Demandoit autrefois la vie
A la Sapho de Pelisson.

Quant à moi, c'eſt avec raiſon,
Que devant vous je m'humilie,
Et que je viens en jérémie,
Vous dire, ſous un autre nom :
A quoi m'engagez-vous, adorable Sylvie ?. . .

FAUT-IL, après le Renard blanc,
Après Fleur d'épine la blonde,
Après Tarare ſon amant,
Par un nouveau déchaînement,
Faire encor trotter à la ronde,
Et l'héritière d'Aſtracan,
Et le prince de Trébizonde ?

PUISQU'IL ne dépend que de vous
De me diſpenſer d'en écrire,
Je vous demande à deux genoux
De me ſauver de la ſatyre,
Et de m'épargner le courroux
De gens ſenſés, & las de lire
Des fables qui ne font plus rire.

LES Contes ont eu pour un tems
Des lecteurs & des partiſans,
La cour même en devint avide ;
Et les plus célèbres romans
Pour les mœurs & les ſentimens,
Depuis Cyrus juſqu'à Zayde,
Ont vu languir leurs ornemens,
Et cette lecture inſipide
L'emporter ſur leurs agrémens.

En vain des bords fameux d'Itaque,
Le ſage & renommé Mentor
Vint nous enrichir du tréſor
Que renferme ſon Télémaque ;
En vain l'art de ſon précepteur
Étale avec délicateſſe,
Dans ce roman de rare eſpèce,
Ce qu'ont d'utile, ou de trompeur,
La politique & la tendreſſe,
Et cette fatale douceur,
Tendre fille de la molleſſe,
Dont s'enivre un héros vainqueur,
Aux pieds d'une jeune maîtreſſe
Ou d'une habile enchantereſſe,
Telles que les peint ce docteur,
Inſtruit de l'humaine foibleſſe,
Et curieux imitateur
Du ſtyle & des fables de Grèce.
La vogue qu'il eut dura peu ;
Et las de ne pouvoir comprendre
Les myſtères qu'il met en jeu ;
On courut au palais les rendre,
Et l'on s'empreſſa d'y reprendre
Le Rameau d'or & l'Oiſeau bleu.

Ensuite vinrent de Syrie
Volumes de contes ſans fin,
Où l'on avoit mis à deſſein
L'orientale allégorie,

Les énigmes & le génie
Du Thalmudiſte & du Rabbin,
Et ce bon goût de leur patrie,
Qui, loin de ſe perdre en chemin,
Parut, ſortant de chez Barbin,
Plus arabe qu'en Arabie.
Mais enfin, grâces au bon ſens,
Cette inondation ſubite
De califes & de ſultans,
Qui formoit ſa nombreuſe ſuite,
Déſormais en tous lieux proſcrite,
N'endort que les petits enfans.

Ce fut dans cette paix profonde,
Que moi, miſérable pécheur,
Je m'aviſai d'être l'auteur
D'un fatras qu'on lut par le monde.
Je l'entrepris en badinant,
Et je fourai dans cet ouvrage
Ce qu'a de plus impertinent
Des contes le vain étalage;
Mais je ne fus pas aſſez ſage
Pour m'en tenir à ce fragment,
Je joignis un ſecond étage,
Pour marquer les abſurdités
De ces récits mal inventés:
Un eſſai peut être excuſable;
Mais dans ces eſſais répétés,
L'écrivain lui-même eſt la fable
Des contes qu'il a critiqués.

Vous, qui disposez de ma vie,
Qui la comblez d'heur ou d'ennuis,
Souffrez, de grâce, que j'oublie
Les engagemens où je suis.
En vain je fais l'apologie
Du conte de la nymphe Alie,
Et de la dernière des nuits,
S'il me faut faire autre folie,
Et coudre un nouveau supplément
Au dernier tome de Gallant (1).

Je ne connois que trop la honte
De mettre au jour conte sur conte;
Cependant, si vous l'ordonnez,
Je vais, en dépit du scrupule,
Suivre les loix que vous donnez,
Et me livrer au ridicule
Des fatras que j'ai condamnés.

C'est ainsi que l'ingénieux auteur des *quatre Facardins*, peignoit en badinant, un genre aimable qui tient tous ses charmes de l'imagination du conteur, & qui, au lieu de grands efforts, ne demande qu'une plume délicate & fine, un récit simple, un ton doux, & beaucoup d'imagition pour présenter avec intérêt d'une manière tantôt piquante & tantôt affectueuse, la morale

(1) Auteur des Mille & une Nuits.

la plus saine, & l'on peut dire la plus usuelle.

Nous ajouterons peu de chose à cette définition sans cependant dissimuler que ce genre n'existeroit point, chez une nation qui auroit rejeté le merveilleux. Dans ce siècle trop penseur, pour oser entreprendre l'apologie du genre fabuleux, nous avouerons ingénument que nous avons été frappé de son origine; il est certain que le merveilleux tient à l'ignorance; & si on doutoit de cette vérité, il seroit possible de la démontrer par le seul rapprochement des fables de chaque nation. On verroit tant de ressemblance entre les fictions des Grecs & des Américains, qu'on ne seroit point tenté de disputer. La même mesure d'ignorance a produit par-tout une égale quantité d'apologues. Un fait bien éclairci par les contemporains, & abandonné à la tradition populaire, acquiert, après une longue succession, tous les caractères de l'imagination des conteurs. Telle est l'origine raisonnée de tous les contes en général.

On vit naître *Oromase*, le dieu du bien; *Arimane*, le dieu du mal. Ensuite les peris, les génies, les fées, les noirs enchanteurs. Scythes, Huns, Arcadiens, Indiens, Asiatiques, tous ont imaginé des romans nationaux & des romans fabuleux. Les Grecs, du débris de mille fables absurdes ou brillantes, composèrent leur mythologie, les Romains en adoptèrent une grande

partie, les Maures les reçurent des Asiatiques, les Provençaux durent tout aux Grecs, les anciens Bretons, tout aux Danois. On a tant écrit sur toutes ces origines, que nous nous dispensons d'étaler ici une érudition d'emprunt, qui nuiroit au genre auquel nous allons arriver, c'est-à-dire à la féerie.

Elle fut reproduite par les Arabes, & mise en œuvre par les Troubadours. Les uns & les autres l'avoient puisée dans les fables miléſiennes, & avoient, pour parler le langage des artistes, réduit dans un petit dessin, un grand tableau national ou mythologique. Les Arabes & les Troubadours, n'ayant aucun intérêt à conserver les traits allégoriques des anciennes fables, n'en prirent que les peintures qu'ils pouvoient s'approprier, & qui convenoient à tous les peuples. Les Arabes parurent s'en tenir à toutes les couleurs qui peignoient la galanterie chevaleresque, qu'ils fondirent dans leurs histoires particulières. Les Troubadours, toujours comptés pour une classe de beaux-esprits, destinée uniquement à chanter l'amour, & laissée sans influence sur les affaires publiques, ne prirent presque rien des anciennes fables de la Grèce. Ils n'avoient que de l'imagination; sous un ciel aussi beau, & continuellement inspirés par un sexe aimable, vif, enjoué, qui aimoit l'amour, & peu le secret,

ils ne cherchèrent point à étudier les fictions grecques. Ils firent mieux : ils ne chantèrent que leurs souvenirs. Le ton plaintif de leurs idyles, le récit historique de leurs romances, leurs tensons, ou defis poétiques, même leurs sirvantes satyriques, trouvèrent des admirateurs. Mais leur gloire n'alla pas plus loin. Les grands noms qu'on trouve parmi eux, prouvent, en effet, que leur *gaie science* n'étoit cultivée que par délassement, & qu'on n'y mettoit pas plus d'importance. On les accueilloit par-tout, parce que la plupart étoient bien nés, sensibles, & qu'ils parloient avec chaleur & avec grace. Ne vit-on pas, durant les croisades, les Pélerins considérés & reçus dans tous les châteaux ? C'étoit parce qu'il y avoit beaucoup de gentilshommes qui retournoient chez eux sous ce modeste & singulier travestissement. Je ne prétends point prouver par là que les Troubadours n'aient point influé sur les révolutions de la littérature françoise. Le témoignage du Dante & celui de Pétrarque suffiroit pour détruire mes assertions. Ils ont, en effet, transmis à cette partie de l'Europe moderne toutes les richesses de la Grèce & de l'ancienne Rome. Ils ont fait d'une petite cour, l'asyle des arts & des muses, & d'une médiocre étendue de pays, un état policé qui a servi de modèle à l'Europe entière ; ils ont même été les maîtres de l'Italie ; on sait tout

ce qu'ils ont fait pour la littérature françoiſe. Les fatiſtes qui ont paru durant le règne de *Charlemagne*, furent auſſi-tôt oubliés. Les Troubadours fixèrent les muſes, les Picards ſuivirent de près ces aimables auteurs. Dans ce tems là le comte *Thibault* ſoupiroit pour la reine *Blanche*. Alors on voyoit, & ſous le règne de *Philipe-le-Hardi*, des maîtres publics de rime & de verſification qui avoient étudié ſous les Troubadours. On croyoit, en montrant le méchaniſme de la poéſie, donner le genie qui fait faire de bons vers, à-peu-près comme un maître de danſe qui donne des leçons de ſon art, & qui fait des élèves qui valent mieux que lui.

Le roman *de Lancelot du Lac*, qui eſt la ſuite du *ſan Graal*, d'abord publié ſous le titre de la *Charrette*, par *Chrétien* de Troies, achevé par *Godefroy de Ligny*, paroît avoir accrédité la féerie en France. On croyoit aux fées depuis pluſieurs ſiècles; mais on les avoit romanciées avec une ſorte de circonſpection. Le ſuccès du *ſan Graal*, & du roman *de Lancelot*, la puiſſance merveilleuſe de la dame *du Lac* répandirent dans tout le royaume & chez l'étranger le goût de la féerie. C'étoit dans le douzième ſiècle. Le galant *Philipe*, comte de Flandres, qui vivoit en 1191, n'y contribua pas peu. Les gens ſenſés crurent aux fées dans les romans, le peuple plaça par-

tout des fées Il en trouvoit dans tous les châteaux qui tomboient en ruine, dans ceux qui étoient au milieu des forêts. Celui *de Luſignan* avoit ſa fée Méluſine. Les fontaines même étoient enchantées, les arbres l'étoient auſſi. Nul françois n'a pu oublier la principale accuſation de magie dont la Pucelle d'*Orléans* fut chargée. Il y avoit auprès de Dompreuil en Lorraine, d'où *Jeanne* étoit originaire, un arbre appelé l'*Arbre des Dames*, ſous lequel les fées alloient ſe promener. Les jeunes garçons & les jeunes fille du lieu, alloient danſer & ſe promener au printems, ſous l'arbre enchanté. Le dimanche appelé *des Fontaines*, étoit remarquable. Ce dimanche, l'égliſe chante à l'introït *lætare jeruſalem*. Les jeunes gens de Dompreuil apportoient ce jour là du pain qu'ils mangeoient ſous l'arbre. En revenant, ils paſſoient à la fontaine *Ramuorum*, des rameaux, & en buvoient de l'eau qui faiſoit des merveilles. La Pucelle étoit quelquefois, de ces parties, & la voilà bien convaincue de magie. Cet exemple ſuffit pour prouver la crédulité des françois & l'exiſtence des fées qu'on retrouve dans tous les romans de chevalerie.

On ne doit pas ignorer que le mot fée vient de *fatum*, ſort, ſorcier, ſorcière, prophète, prophéteſſe, comme on veut, & qu'en conſéquence les fées devoient produire des merveilles par-tout

où elles paroiſſoient. Les Italiens appellent encore *fata*, leurs ſorcières. On retrouve ſouvent dans leurs traditions hiſtoriques l'exiſtence des fées. Ils en avoient, comme les Arabes qui prétendoient qu'une de leurs provinces étoit habitée par des fées. On appeloit communément *fée* une femme d'eſprit : c'eſt ce qui a valu à Méluſine cette célébrité romancière dont elle jouit.

En nous rapprochant de l'époque où ce genre a pris une forme nouvelle, nous trouvons que les Italiens nous ont ſervi de modèles. Le Pentamerone del ſignor *Baſile*, augmenté par *Aleſſia Abbatutis*, publié en 1672, a ouvert cette carrière. *Boece* de Bolſvert, né à Bolſvert en Friſe, habile graveur, précéda les fiancées dans ſon pélerinage de *Colombelle* & *Volontairette*, *vers leur bien-aimé dans Jeruſalem*. Ce livre eſt dédié aux filles modeſtes, & aſſurément il leur convient. Madame le prince *de Beaumont* a imité l'ouvrage original ; mais comme *Boece* a créé le ton de nos petits contes de fées, nous allons tranſcrire ſon roman, & nous emprunterons la plume de M. le marquis *de P....* qui poſsède ſi parfaitement l'ancienne & la moderne littérature françoiſe. Nos lecteurs nous ſauront gré de leur avoir fait connoître un roman qui n'eſt point dans notre collection, & qui eſt le type de la moderne féerie.

Colombelle & *Volontairette* étoient sœurs. La différence de leurs noms indique assez bien celle de leur caractère. *Colombelle* étoit douce, réfléchie, docile & prudente. *Volontairette*, légère, inconséquente, portée au changement par goût, changeant de goût par caprice. Elle se voit un jour éveillée très-matin par *Colombelle*, qui l'exhortoit à partir pour le pélerinage de Jérusalem (voyage dont elles étoient convenues). *Volontairette* juge qu'il est encore de trop bonne heure pour se mettre en route : cependant elle cède aux instances de sa sœur ; mais elle a soin de se munir de quelques provisions pour en faire usage lorsqu'il en sera tems. *Colombelle* blâme cette prévoyance. Elle conduit sa sœur à une certaine rivière, & l'oblige de s'y baigner comme elle : précaution qu'elle lui dit être indispensable avant que d'entreprendre le voyage de la Sainte-Cité. L'eau paroît froide à *Volontairette*. Elle demande à *Colombelle* d'où cette rivière prend sa source, & combien de tems cette eau doit courir. Elle court toujours, lui répondit sa conductrice ; elle prend sa source à Rome, dans les montagnes d'Italie, & elle vient jusqu'à Jerusalem. Après le bain, *Colombelle* excite sa sœur à prendre ses attributs de pélerine. Ils consistent dans un manteau de cuir, un chapeau rabattu, un bourdon. Le but de ce voyage est d'aller rejoindre à Jeru-

salem l'amant céleste qui leur a prescrit de s'y rendre. *Volontairette* n'imagine pas qu'un seul amant suffise à deux. Elle a même assez mauvaise opinion des amans en général. Êtes-vous si simple, dit-elle à sa sœur, de croire tout ce que les amoureux disent? Ils se vantent, se louent, se blasonnent, bâtissent des châteaux en l'air, comme s'ils pouvoient faire tout: & ainsi « ils » font croire à ces simples filles plusieurs bourdes » (mensonges); ils donnent des louanges à ces » filles, comme si elles fussent (étoient) des » déesses: ils s'abaissent & s'agenouillent devant » elles; c'est toujours & par-tout ma maîtresse; » voire (ils) les servent à l'envi, jusqu'à ce » qu'elles soient dans leurs filets. Ils envoient de » petits présens, & dons de chansons, & lettres » amoureuses accoutrées de soie & d'or, pleines » de plaintes & très-affectueux allechemens » (pièges); ils donnent les violons, des festins, » des comédies; ils font peindre emblêmes, » devis & pourtraits (portraits) de leurs maî- » tresses, lesquels, enclos dans des cachettes » d'or ou d'ivoire, ils portent sur la poitrine; & » aussi des petits rubans de soie (qu'il appellent » faveurs & livrées) aux chapeaux, épées & aux » bras; ils gémissent lentement, se plaignent, » regardent de travers, font clins & signes avec » leurs yeux, & inventent mille sortes de fi-

» neſſes. Voire peuvent larmoigner comme s'ils » ſe fondoient d'amour, principalement quand » ils ont un eſpoir & quelque apparence de » prouſit (profit); ſi donc ces pauvres brebiettes » les veulent légèrement & bientôt croire, » voilà le poiſſon aux filets..... Mais ils ne » m'auront pas ſi-tôt, car je ſuis fine contre fins. » J'entretiens bien les jeunes hommes, & leur » montre un joli ſemblant, un bon viſage; mais » ce n'eſt que pour mon paſſe-tems, pour ſavoir » ce qui ſe paſſe par (dans) la ville, pour rire, » pour deviſer, jouer, danſer, & autres ſem- » blables plaiſirs, ou bien pour en avoir quelque- » fois un petit banquet, pour aller à charriot » hors la ville, & pour en (y) boire du vin ſucré ».

Voilà un échantillon de la galanterie & de la coquetterie de ce tems-là. Qu'on traduiſe ce paſſage en ſtyle moderne, on croira que c'eſt une moderne françoiſe qui parle. Il faut peut-être en excepter le *vin ſucré* qui a trouvé parmi nous d'heureux équivalens.

Colombelle cueille des fleurs pour ſon amant, & propoſe à ſa ſœur d'imiter ſon exemple. *Volontairette* ne s'attache qu'aux fleurs qui ont le plus d'éclat. Sa ſœur l'exhorte à préférer celles qui ont l'odeur la plus ſuave. *Volontairette*, fatiguée par cet exercice, ouvre la gibecière & déjeune. Elle mange tout ce qu'il y a de meilleur,

dissipe le reste. Nouvelle semonce à ce sujet; nouveau bain pour laver les taches qu'elle a faites à ses habits. On arrive dans un village où la gaieté regnoit de toutes parts. C'étoit un jour de fête; un charlatan y rassembloit beaucoup de monde autour de lui. *Volontairette*, au lieu de suivre *Colombelle*, se mêle parmi cette foule. Elle n'en sort que bien pourvue de vermine; elle voit un paon. « Regardez, dit-elle à sa » sœur, comme il se mire, se tournant çà & là » ayant le toupet emplumaché, le col reluisant » & tendu, la poitrine élevée, sa queue éten- » due au large & dressée en haut Voyez quelle » magnificence il montre en sa marche?..... » Vraiment j'y prends plaisir! Il faut que je » m'agence aussi un peu à la mode ». *Colombelle* se moque de cette nouvelle idée; elle exhorte sa sœur à regarder les pieds du paon, si peu dignes de son plumage, & les siens même qu'elle vient de souiller par étourderie. La leçon est légèrement goûtée, & l'on se remet en marche. *Volontairette* apperçoit des pourceaux qui se vautrent dans l'ordure. Elle blâme beaucoup leur sale instinct, & va folâtrer au milieu d'un troupeau de chèvres & d'autres animaux; elle cause avec le berger; Mais dans ce moment un veau passe devant elle & l'atteint au visage avec sa queue qui est fort sale. Cet accident ramène la jeune pé-

lerine auprès de sa sœur. *Colombelle* déclame contre les vains amusemens qui arrêtent sa compagne à chaque pas, & lui peint les vrais plaisirs qui les attendent à Jerusalem.

» Là, lui dit-elle, mon bien aimé menera la » danse, marchera devant, & tous les autres le » suivront habillés d'habits blancs & précieux, » couronnés de lauriers, & avec des rameaux » de palmes entre leurs mains. Là serons nous » (nous serons) joyeuses dans ces salles dorées. » Là promenerons-nous (nous nous promene- » rons) dans les grands jardins de Plaisance, » dans les galeries & allées entrelacées de ser- » mens de vigne, & champs & jardins diaprés » de toutes sortes de fleurs ; là où mon bien- » aimé se repaît entre les lys ; là où nous nous ré- » créerons entre les riches oliviers, entre les très- » doux bois de lauriers & de myrthes ; là où nous » coucherons sous les peupliers & verts tilleuls, » auprès des eaux courantes de cette grande, » claire & douce rivière ; là où nous reposerons » toujours sous la plaisante ombre de celui que » nous aimons, qui est plus beau que le soleil, » plus odoriférant & agréable que le baume, » plus doux que toute douceur, plus aimable » que tous les autres, notre vrai & unique sou- » las du cœur, notre lien d'amour, notre joie, » notre bien, notre bonheur, notre mer de par-

» fait

» fait & souverain contentement, qui nous » conduira, recréera, & toujours accompagnera; » là ou sa céleste musique, ses angéliques ros- » signols nous suivront par tout, & nous tien- » dront toujours compagnie ».

Nouvel accident qui afflige & humilie *Volontairette*. Quelques payſans louoient sa bonne mine & sa propreté. Elle monte sur une éminence pour être mieux vue de ceux qui l'applaudissoient. Le pied lui glisse; elle tombe, & les éloges se changent en brocards. Plus loin elle apperçoit une tour, sur le haut de laquelle une aigle tantôt voltige & tantôt se repose. Elle envie le sort de ce noble oiseau, qui peut s'élever à volonté & planer au sein des nues. Que ne puis-je moi-même, disoit-elle, me voir élevée, par la fortune, au-dessus de tous mes égaux, & même de mes supérieurs! Tandis qu'elle forme ses nouveaux souhaits, & que ses yeux continuent d'être attachés sur l'aigle, son pied heurte une petite éminence qui la fait tomber. Cette chute, & la morale de *Colombelle*, ramènent la jeune pélérine à des vœux plus modérés.

Elle promet à sa sœur d'être à l'avenir bien attentive, bien circonspecte; mais l'instant d'après, elle s'attache à poursuivre un chien qui l'avoit aboyée; elle attaque un taureau, sous

prétexte qu'il ne se détourne point de son passage. Bien d'autres folies de ce genre prouvent à la sage *Colombelle* que sa sœur n'est rien moins que changée. Elle ne peut même l'engager à la suivre constamment. *Volontairette* prend, de tems à autre, une route différente. C'est dans une de ces excursions qu'elle monte sur un cheval qui n'a ni mors, ni selle, ni bride. Il l'emporte au milieu d'un marécage, d'où elle ne se retire qu'avec beaucoup de peine. Elle se blesse à la jambe en poursuivant un faucon, & au pied en voulant se reposer sur la route.

Les deux pélérines s'arrêtent dans une auberge. *Volontairette* y trouve tout mauvais, & gronde beaucoup la servante. C'est aussi dans cette auberge que les ambassadeurs du bien-aimé de *Colombelle* viennent complimenter les deux pélérines. » Bon prou fasse (grand bien vous » fasse) jeunes filles, leur dit l'un d'entr'eux; » nous venons à vous, envoyés de la part de » votre bien-aimé, qui vous envoie ces délicates » confitures, afin de vous refraîchir (rafraîchir) » un peu, & vous conforter & soulager dans ce » chemin. Il vous a préparé un magnifique pa- » lais, & tantôt au soir un très-somptueux ban- » quet. Il vous attend avec un très-grand desir, » comme aussi tous ses domestiques & courti- » sans. Il vous exhorte.....

VOLONTAIRETTE.

» Voyez, voyez, ma sœur, par cette fenêtre, » comme cette pie saute & fait de gentilles bri- » coles.

COLOMBELLE.

» Tais-toi, babillarde, escoute ce que ces » hommes vénérables disent : certes, c'est pour » nous autres qu'ils sont envoyés. Fais donc » que leur ambassade & semonce ne soient sans » aucun effet.

L'AMBASSADEUR.

» Il vous exhorte & fait dire que vous mar- » chiez droitement & sans vous arrêter ; car la » porte se ferme au soleil couchant, & si vous » perdez votre tems, jamais vous n'y serez re- » çues ni admises ; mais il vous faudra alors » demeurer for closes en une nuit obscure & » une insuportable misère. Partant, soyez aver- » ties, ne vous laissez pas empêtrer ni abuser » par quelques choses frivoles ; mais si vous » voulez assurer votre cas & affaire, fermez un » peu vos yeux, étoupez un peu vos oreilles, » que votre langue se taise un peu ; que la » peine (fatigue) du chemin ne vous devienne » ennuyeuse, & tout vous sera bien compté ;

» car votre bien-aimé vous aime d'un très-grand » & singulier amour.

VOLONTAIRETTE.

» Voire (oui) disent-ils (ils disent) cela ! » qu'ils savent bien cajoler! Mais qui sait s'il est » vrai ?

COLOMBELLE.

» Qui sait s'il est vrai! Quels propos sont » ceux-ci, ma sœur ? Tenez, éprouvez la vérité » par ces délicates confitures.

VOLONTAIRETTE.

» Vraiment, c'est bien délicat! Cela me ra- » fraîchit, & conforte totalement. C'est ma » faute, ma sœur : çà, venez, je vais avec » vous ; mais marchez un peu devant pour » gagner du tems ; & cependant je payerai l'hô- » tesse ».

Elle la paie, en effet, ou, pour mieux dire, elle ne la paie pas ; l'hôtesse, qui est presque aveugle, lui rend l'équivalent de ce qu'elle a reçu, & la pélerine, peu scrupuleuse, ne songe point à la détromper; ce n'est point tout, appercevant un très-beau fruit, elle se dit enceinte, engage l'hôtesse à le lui donner, pour satisfaire une de ces envies, auxquelles les femmes sont exposées

dans cet état : « Je suis, poursuit-elle, issue de » la plus noble & de la plus illustre maison de » toute la Suisse ; mon mari est seigneur, a plu- » sieurs sujets & vassaux, & en seigneurie est-il » (il est) justicier absolu ? J'ai dames d'honneurs, » chambrières, plusieurs servantes dessous moi » & à mon commandement ; je suis aussi fort » adextre (adroite) & bien dressée pour imiter » toutes choses, & pour inventer quelques nou- » veautés tant ès délicatesses de la viande (1), » qu'en la broderie à l'aiguille & autres ouvrages » féminins, esquels (dans lesquels) je surpasse » les autres de ma qualité. L'on me sert, honore » & caresse ès (dans les) compagnies avec un » tel respect que les autres femmes en sont » envieuses. Plusieurs seigneurs ont jadis été » enamourachès (épris) de moi, & dressé de » somptueux banquets pour acquérir ma faveur » & bienveillance..... Mais je les (leur) ai su » toujours par quelque gentille finesse & quelque » beau tour, donner la figue » : elle finit par dire à l'hôtesse que *Colombelle* qui l'accompagnoit n'est autre chose que sa servante. Peu de momens après, cette prétendue servante l'oblige à restituer ce qu'elle n'eût pas dû recevoir. Il ne reste à celle-ci que la pomme dont elle n'a point parlé ;

(1) Les dames de la plus haute qualité présidoient.

mais cette pomme eſt belle en dehors, & pourrie dans l'intérieur.

Voilà de nouveau, les deux pélerines en route : voilà auſſi la plus jeune qui s'eſquive encore une fois ; elle entre dans une cabane où elle trouve quelques unes de ces femmes que l'on nomme Devinereſſes ou Egyptiennes. Son premier ſoin eſt de ſe faire dire *ſa bonne aventure* ; enſuite elle voit ſortir d'une eſpèce de cachot une vieille femme étique ayant les cheveux épars, les joues creuſes, les yeux enfoncés, la peau ridée, écailleuſe, le teint enfumé. Ce ſpectre féminin offre à la jeune envieuſe, de lui enſeigner l'art d'être bientôt riche, & de l'être toute ſa vie ; de lui apprendre à faire éclore le beau ou le mauvais tems, le vent favorable ou le vent contraire ; à conjurer les morts & les eſprits pour découvrir les tréſors cachés ; à faire recouvrer ce qui aura été perdu ; à prédire quelle ſera l'iſſue de telle entrepriſe ou de tel projet ; enfin, à donner de l'amour à qui elle voudra, & auſſi long-tems qu'elle le voudra. Il en falloit moins pour tenter la curioſité de *Volontairette*. Sa bourſe eſt le prix qu'on exige pour lui enſeigner tant de choſes, & elle la donne : « ma cuiſine eſt pauvre & » maigre, diſoit-elle tout bas, & le travail ne » me plaît guères ſi je puiſſe (puis) maintenant » par quelque facilité, ſcience ou fineſſe, par-

» venir ainſi à de grandes richeſſes ce ſeroit » choſe qui me duiroit ».

La magicienne l'exhorte à bannir toute frayeur. Elle lui dénoue ſes cheveux, lui frotte quelques parties du corps avec certain onguent, & trace autour d'elle un cercle avec la baguette noire qu'elle tenoit à la main. La jeune pélerine doit reſter de bout, & immobile au milieu de ce cercle. Elle y voit rapporter beaucoup de choſes dont elle ne devine pas l'uſage; telles que les griffes d'un lion, les yeux d'un chien, les dents d'un loup, le ſang d'un bouc, les oreilles d'un âne & les plumes d'un paon. Enſuite la magicienne poſe autour du cercle pluſieurs torches de poix noire, toutes allumées. Elle prend en main un livre noir, au dedans & au dehors, il renfermoit divers caractères étrangers, écrits avec du ſang; « alors elle commença à gromeler, à heur- » ler, à gronder & conjurer, diſant : Je te » conjure par ces ſignes infernaux qui ſont dans » le rondeau, & par les ſanglans caractères con- » tenus au livre, qu'ayez à comparoître ici, tu » (toi) hécate, hécate porte ſerpens avec toute » la compagnie vagabonde, courſière par nuit, » eſcoutante, cauſatrice des diſcordes, ſavante » plus qu'il ne faut, enqueſtereſſe (enquêteuſe) » des nouvelles, embrouilleſſe (embrouilleuſe) » des affaires d'autrui, amatrice des nouveautés,

» sorcière de nuit..... Alors il commença à
» fumer, & apparurent parmi les tonnerres, des
» étranges façons de monstres fort hideux à voir.
» Je tremblois de peur, (ajoute *Volontairette*
» qui fait ce récit à *Colombelle*), & la sueur
» d'angoise m'ébouillonnoit de tous côtés. Je
» m'envolai en grand hâte hors du rondeau, ne
» prenant (n'ayant) égard ni à la fumée, ni aux
» falots ardens. Ce sont ces flammes fumeuses
» & la poix brûlante qui m'ont ainsi noirci &
» brûlé ma chevelure.

Tel fut en effet, pour *Volontairette*, le résultat de cette nouvelle échappée; elle y perdit sa bourse & ses cheveux, sans avoir acquis plus de prudence. On la retrouve dans les chapitres suivans telle qu'on l'a vue dans ceux qui précèdent. Dans l'un elle s'amuse à exciter le babil d'un perroquet, & reçoit sur ses habits l'ordure d'une cicogne; dans l'autre, elle se mocque d'un singe qui veut imiter le travail d'un potier, son maître, & qui ne réussit à rien. Vos occupations, lui dit la rigide *Colombelle*, ressemblent beaucoup à celles de ce marmot; il ne résulte aucun fruit des unes & des autres.

Cependant, les deux voyageuses touchent d'assez près à Jérusalem. Elles l'apperçoivent du haut d'une montagne qu'il faut franchir pour y arriver. Le chemin est étroit & bordé de préci-

pices. L'on ne peut y marcher qu'avec précaution. *Volontairette*, à qui toute précaution est à charge, veut monter plus haut que le chemin ne l'indique. Le pied lui manque : elle tombe dans un précipice d'où *Colombelle* ne peut la retirer. C'est une affreuse solitude, où l'imprudente pélerine, froissée par sa chûte, gémit de sa disgrace, & ne trouve nulle consolation. *Colombelle* poursuit sa route, arrive à Jérusalem, est reçue en triomphe par son bien-aimé. Il l'épouse, lui donne la couronne de gloire & reçoit d'elle un *chapelet*.

Ce roman est tout mystique ; mais les fréquens écarts de *Volontairette*, le contraste que produit son caractère jettent dans cet ouvrage une sorte de gaieté & d'intérêt qui ne se rencontrent pas toujours dans les fictions de pur agrément.

On attribue encore l'origine de nos contes de fées, au roman de *Finette* ou l'*Adroite Princesse*. Nous avons cherché ce roman, dont l'indication n'est pas équivoque, mais nous n'avons pu le trouver, on n'a certainement point voulut parler de celui de *Perrault*, que des bibliographes contestent à cet auteur, par la raison qu'il n'est point dans les premières éditions, & qu'il a été inséré dans celle qu'on a donnée à la Haye. Cependant on lit une espèce de dédicace de *Perrault* à la comtesse *de Murat*.

Nous pensons, en effet, que c'est à *Perrault*

que nous devons la renaissance des contes des fées; c'est à la charmante fiction de l'aurore & du petit jour qu'il faut fixer la véritable fortune de ce genre. Quant à sa moralité, la fin de l'épître de *Perrault* à madame *de Murat*, rassure les lecteurs.

. . . . . .

Mais ces fables plaîront jusqu'aux plus grands esprits,
Si vous voulez, belle comtesse,
Par vos heureux talens, orner de tels récits
L'antique Gaule vous en presse;
Daignez donc mettre dans leurs jours
Les contes ingénus, quoique remplis d'adresse,
Qu'ont inventés les Troubadours:
Le sens mystérieux que leur tour enveloppe,
Égale bien celui d'Ésope.

Et Perrault avoit raison.

Il nous reste à parler de l'occasion qui mit à la mode les contes de fées

La révocation de l'édit de Nantes avoit glacé toutes les plumes, par la crainte de déplaire au roi, qui avoit nommé des censeurs royaux, substitués aux docteurs de Sorbonne, lesquels avoient remplacé les inquisiteurs de la foi. On n'osoit plus rien écrire; & si *Louis XIV* n'eût aimé passionnément le théâtre, peut-être *Racine* se seroit-il borné à embrasser le genre satyrique, ou à

écrire le panégyrique de son roi. Depuis que madame *de Maintenon* avoit passé de la qualité de gouvernante des enfans de madame *de Montespan*, à une condition certainement bien élevée, la cour avoit pris un ton qui étoit propre à une femme pieuse qui étoit entourée de princes légitimés, encore jeunes, auxquels de bons exemples étoient nécessaires. L'établissement de *saint Cyr* sembloit appeler toutes les vertus, & assurer un asile à la jeune innocence, asile nécessaire pour arracher aux calvinistes des demoiselles sans fortune. *Louis XIV* étoit pieux, l'âge, les malheurs publics, le caractère de sa liaison avec madame *de Maintenon* le ramenoit au pied des autels & à la société privée. On sait à quels religieux devoirs il consacroit les vendredis & les samedis, les semaines de passion & les jours de la semaine sainte. Il s'occupoit alors exclusivement du soin de donner de bons pasteurs aux églises, & la faveur n'y influoit point. Avant de nommer un évêque, il alloit implorer pendant le saint sacrifice de la messe, les lumières du saint esprit qui ne lui manquoient pas souvent. On sait combien il aimoit ses petits musiciens, & les petits concerts établis dans ses appartemens. Ses enfans légitimés trouvoient des distractions analogues à leur âge, sans que madame *de Maintenon* qui les aimoit tant, eût

rien à réprouver. Les succès du duc *du Maine* viennent à l'appui de ce que nous donnons à entendre sur la bonne éducation que madame *de Maintenon* avoit donnée aux princes. Les instituteurs des princes du sang, parmi lesquels on nomme *Bossuet* & *Fénelon*; le mérite éminent de ces deux hommes justement célèbres avoient répandu la saine morale, en la couvrant de fleurs, & la revêtissant de formes aimables, car *Fénelon* avoit fait des fables. Aussi avec quel empressement on multiplioit les bons livres à l'usage des princes! Quelle bibliothèque choisie on imprimoit pour eux! Il sembloit que la nation vouloit épurer la galanterie au creuset d'une morale enfantine & sage. Le galimathias de *Scaron* étoit rejeté, le temple n'étoit point encore élevé, le duc d'*Orléans* n'existoit à peine que pour lui, & pas encore pour la guerre, pour les arts, pour les plaisirs, & pour l'intrigue.

La cour s'agitoit cependant, car elle n'est jamais plus intrigante que quand on ne va plus, & qu'on se tient en place; aussi ceux qui connoissent le règne de *Louis XIV*, depuis 1694, sont instruits de toutes les agitations politiques qui fermentoient dans la cour, & que l'excessive prudence du roi appaisoit, ou déroboit à tous les yeux. Le tableau de ces cabales fut dévoilé, & le libelle intitulé l'*Ombre de Scaron*, en dit assez, & même

trop, l'exil ne suffisoit pas pour fermer toutes les bouches.

Dans le même tems vivoit une quantité de femmes qui cultivoit les lettres avec succès, d'autres les aimoient, écrivoient & se faisoient une réputation, en prenant un vol moins haut. Parmi cette dernière classe, plusieurs étoient illustres par la naissance, & jouissoient d'une grande fortune, étoient aimables & jolies; leur porte étoit ouverte aux Muses.

Les femmes de qualité ne couroient point. On les trouvoit chez elles. Elles causoient & conversoient essentiellement. Les plus galantes ne se prenoient qu'à la conversation: elles étoient généralement instruites; il y avoit un ton de dignité qui n'est pas si déplacé qu'on le pense. Les coteries étoient réellement des coteries. On se bornoit. Le nombre des amis n'augmentoit ni ne décroissoit. On vieillissoit ensemble, chaque cercle offroit presque une famille. On y gagnoit plus de franchise, plus d'agrément. On savoit se quereller, & oublier les querelles. Les mœurs n'avoient pas fait ce dernier pas de déclinaison. Une femme offroit un appartement à un savant, à un ami: on n'en glosoit point. La science, l'amitié paroissoient des prétextes ou plutôt des titres plausibles. Les Mercures se rempliſſoient de questions sur les manières d'aimer; d'un autre

côté, on traçoit des caractères, ici des maximes. Comme on connoissoit ceux avec qui on vivoit, & qu'on vivoit long tems, on connoissoit le cœur humain. Les hommes ne s'éloignoient point des femmes, un duc *de Saint-Aignan*, un duc *de la Rochefoucault* avoient donné de trop de bons exemples; on avoit une amie, on ne la quittoit pas, les visites de l'amitié ou de l'esprit étoient aussi réglées que la pendule. On voulit s'amuser, on se donnoit un canevas, & le petit conte étoit fait. On se peignoit l'un & l'autre, & on rioit ensuite.

Les romans de mademoiselle *de Scuderi* étoient trop longs, la morale trop galante; des personnes de qualité s'essayèrent dans le genre des contes, & réussirent: on les imita, parce que ce travail parut facile, & qu'on n'osoit plus être licencieux; car chacun faisoit retraite, & on marquoit le terme de ses jours ou aux incurables, ou dans des monastères, ou dans la solitude. La conduite de mesdames *de la Sabliere* & *de la Fayette*, sembloit indiquer un dernier emploi du tems aux femmes savantes. Parmi celles de qualité qui suivirent de près *Perrault*, il faut placer m^lle *de la Force*, mesdames *de Murat*, *d'Auneuil*, *d'Aulnoy*; parmi celles qui accueilloient cette troupe savante, madame *d'Épernon*, qui fut la plus forte écolière *de Mallebranche*, la comtesse *de Dalet*, la présidente

Ferrand, *de Meſmes*, *de Bretonvillers*, *d'Entragues*; parmi celles qui faiſoient des vers & de la proſe, on peut placer la ducheſſe *du Maine*, la ducheſſe *de Bourgogne*, mademoiſelle *de Serment*, ſi connue dans les Mercures du tems; meſdemoiſelles *Cheron*, *Bernard*, *Roland*, *Charlotte Patin*, *Roquemontrouſſe*, *du Hamel*, *le Vieux*, *de Saint-Quentin*, *de Chancé*, *Nouvellon*, *de Caſtelli*, *de Louvencourt*; *item*, meſdames *de Plat-Buiſſon*, *d'Encauſſebarat*, & trois religieuſes meſdames *de Frainqueville*, *de Chevry*, *Guyonnet*.

Je mets dans une claſſe à part les *Scuderi*, la comteſſe *de la Suze*, *la Fayette*, *la Jattiere*, les deux *Deshoulieres*, & d'autres qui ne doivent point être confondues.

Maintenant on retrouve la cauſe de la renaiſſance des contes de fées. On peut ajouter qu'on ne vouloit plus de romans allégoriques que *l'Argenis de Barclay* avoit mis à la mode, ni de ces Cléopatre & de ces Caſſandre, que *la Polexandre de Gombervilie* avoit introduites. On dédaignoit les imitations anciennes de l'Italien, les romans hiſtoriques; on demandoit ce que les Eſpagnols exigent de leurs auteurs romanciers, un *entreteniemento*, une narration de dix à douze feuilles. L'étendue des contes de fées, rempliſſoit ce nouveau plan. Quant au caractère que tant de jolies mains leur ont donné

il nous suffira, pour le faire connoître en peu de mots, de transcrire ce que nous avons déjà dit dans notre *prospectus*. — L'esprit François en a si vîte saisi le caractère ; il s'est si bien amalgamé avec le génie oriental ; il a su si bien s'approprier les richesses de l'allégorie ; il a mis tant d'amabilité, tant de graces, tant de légèreté dans ce travail, qu'on doit convenir que la féerie est une des plus délicates & des plus ingénieuses branches de la littérature.

Les contes des fées semblèrent destinés principalement à la jeunesse ; mais comme la mode s'étend aussi sur les livres, chacun se mêla d'histoire des féeries. On y employa des intrigues, on éleva le ton ; on y mit tant d'esprit & tant de graces, que les contes de fées sont devenus une lecture intéressante pour l'âge mur, pour l'homme du monde qui a besoin de conter agréablement, & pour l'homme délicat & sensible. Rien en effet n'est aussi décent que ce genre. Cette décence le plaça dès son origine entre les mains des jeunes demoiselles & des enfans ; il est devenu le catéchisme moral de la bonne éducation ; on l'a trouvé par tout, au village, chez les curés, chez les bonnes, chez les rois ; on les lisoit dans les veillées de château.

La morale mise en action & présentée sous les traits de la fiction, est certainement l'idée la

plus

plus heureuse, pour faire couler sans force & sans gêne les sentimens de la vertu dans un jeune cœur. On néglige peut être trop aujourd'hui ce moyen; on veut de trop bonne heure une éducation sérieuse; on veut que l'enfant raisonne avant qu'il soit raisonnable. Et qu'est-ce qu'un enfant précoce! *Phenix vouloit des enfans qui devinssent un jour des gens raisonnables, Fantasque, aimoit mieux avoir de jolis enfans, & pourvu qu'ils brillassent à six ans, elle s'embarrassoit fort peu qu'ils fussent des sots à trente.*

On n'ignore pas que les contes des fées facilitoient l'instruction avec d'autant plus de succès, que l'attention de l'élève, nécessairement légère dans un âge tendre, étoit fixée par le merveilleux des enchantemens, & que le style simple & naïf de ces contes étoit plus à sa portée. On le voyoit suivre le fil des évènemens, en attendre la fin, s'intéresser aux malheureux, détester les méchans & applaudir aux punitions & aux récompenses. A mesure que ses facultés se développoient, son imagination vive & ardente, goûtoit davantage le style poëtique & figuré des Orientaux, & souvent il devoit à ces lectures les germes du talent & du génie. Cette méthode d'instruction réunissoit encore le double avantage d'entretenir la bonhomie dans les familles, & de lier plus étroitement les pères aux enfans,

les enfans à leurs pères. Qu'elles étoient touchantes ces soirées de famille ! Les mères étoient *les bonnes* de leurs enfans, elles leur faisoient des contes ; & selon l'humeur de l'élève, c'étoit la bonne ou la mauvaise fée qui figuroit le soir.

Les contes des fées sont l'histoire du cœur & l'école des rois. Les monarques, les princes qui en sont les personnages dominans, les sublimes leçons qu'on y trouve, indiquent assez qu'ils n'ont été imaginés que pour former & perfectionner le cœur de ceux qui sont destinés à gouverner, & qu'il a été nécessaire de mettre sur la scène des puissances d'un ordre supérieur, qui eussent le droit de dire & de faire sentir la vérité? Que de moyens n'a-t-il pas fallu employer ici, lorsqu'ils ne pouvoient être que proportionnés à la foiblesse des hommes ? Alors n'est-on pas forcé d'admirer la richesse de ces moyens, la singularité de l'invention, la beauté des détails & le ton simple & naïf de la féerie, en même tems qu'on y éprouve ce charme qui est le propre des ouvrages d'imagination, qui séduit & qui ne permet pas d'en interrompre la lecture. C'est sans doute ce qui fait dire à la *Fontaine :*

Si peau d'âne m'étoit conté,
J'y prendrois un plaisir extrême.

Cependant quelques Journaliſtes, qui ſont en général des lecteurs difficiles osèrent condamner ce genre. L'abbé *de Villiers* prit la plume & entreprit la ſatire des féeries. Quelques ſuccès qu'un très-médiocre poëme ſur l'amitié, un art de prêcher, & ſa réfutation des illuſions du quiétiſme lui euſſent procurés, il ne ſut point perſuader ſes lecteurs : c'eſt que le genre qu'il oſoit attaquer, étoit plein de ces graces légères, étoit embelli des fictions les plus délicates, & que pour ſentir & apprécier ces effets, il faut plus que des principes auſtères. Le goût prend pluſieurs formes, celui de *Boileau*, quelqu'épuré qu'il fût, n'étoit pas celui qui inſpiroit *Duclos* & l'auteur de *Boca*, celui qui put les juger. La critique tomba, les fées circulèrent. A la cenſure de l'abbé *de Villiers*, on pouvoit oppoſer le ſuffrage de mademoiſelle l'*Eſpinaſſe*, dont la réputation eſt faite pour tous les ouvrages qui concernent l'éducation. Elle préfère aux romans, les contes de fées, les contes Arabes, parce que le merveilleux n'eſt pas dans la nature, au lieu que le roman étant plus vraiſemblable, en devient plus dangereux. On fut cependant frappé d'une ſeule obſervation de l'abbé *de Villiers* qui avoit remarqué que parmi ceux qui s'étoient exercés dans ce genre, les femmes formoient le plus grand nombre. L'obſervation

étoit juste ; il faut ajouter que nous leur devons les meilleurs contes, ce qui donneroit peut-être la mesure de leur talent ; *le joli* paroît leur appartenir dans tous les arts. Rarement elles peuvent s'élever au *sublime ;* la nature leur a refusé les forces nécessaires pour les grandes entreprises.

Ce genre a éprouvé les mêmes variations que tous les autres. Il fut ingénu, naïf, aimable ; conteur sous la plume de *Perrault*. *Barbe-Bleue* se rapprochoit de la classe de ses jeunes lecteurs, & de la décence que madame *de Maintenon* recommandoit. Combien de fois cette lecture la fit elle sourire & tomber le fuseau de ses mains ; elle passoit la moitié de ses journées à filer & à conter ; car elle narroit avec intérêt & volontiers. L'aimable duc *du Maine* en plaisantoit dans ses lettres à madame *de Montespan*. Mademoiselle *de la Force*, madame *de Murat*, *d'Aulnoy*, *d'Auneuil*, prirent une manière moins simple ; mais jusques-là rien n'étoit outré ; le ton convenoit aux jeunes chevaliers *de la Terrasse* qui suivoient *Louis XV*. Ce Roi avoit institué l'ordre *de la Terrasse*, dont la fête se célébroit le jour de la Saint-Barthelemi. Le devoir des Chevaliers étoit de jouer avec le roi sur la terrasse des Tuileries. Au retour, on lisoit des Contes de fées.

« Mesdames *d'Aulnoy*, *de Murat* & made-» moiselle *de la Force*, ont fait des contes (dit

» M. le marquis *de P.....*) où le merveilleux » semble racheté par la pureté du goût, par la » sageſſe des idées, par l'honnêteté des tableaux, » par une certaine philoſophie de mœurs qui » caractériſe le ſiècle où ils ont été écrits. Il y a » deux cens ans tout cela n'exiſtoit pas en France; » il regnoit au contraire une crédulité ſotte, » une groſſiéreté d'eſprit qu'on a peine à conce- » voir aujourd'hui. Les contes des trois femmes » que nous venons de nommer, ne ſont pas, » à beaucoup près, les meilleurs ouvrages de » féerie que nous euſſions eus depuis cent ans; » mais ils ſont en quelque façon les premiers » qui marquent la révolution des idées ».

Mais des écrivains très-médiocres s'en mêlèrent. *Preſchac*, *Leſconvel* & tant d'autres, gâtèrent tout : les contes n'eurent plus que le titre de fées. *Duclos*, *Voltaire*, *Crébillon*, ne ramenèrent point le genre à ſa première candeur. *Crébillon* imita du mauvais côté les *Mille & une Nuit* que le chevalier *de Mouhy* voulut ſinger, & où *Moncrif* n'avoit paru qu'un mince écolier. Le Régent n'étoit pas d'un caractère à protéger les fées; il avoit trop d'ardeur dans ſes goûts, pour ne pas chercher des lectures plus analogues à ſes penchans. Tout ce qu'il put faire, ce fut de mettre en réputation le *Télémaque* de *Fénelon* que *Louis XIV* avoit réprouvé. Cette

protection lui valut la dédicace d'un tableau où il étoit le Mentor, & *Louis XV* le *Télémaque*.

La ducheſſe du Maine, les ſoupers du Temple, rejetèrent ces petites lectures. *Voltaire* écrivoit cependant à madame *Gondrin*, qu'on pouvoit rire aux Contes des fées.

Nous touchons au déclin du genre, dont madame le prince *de Beaumont* voulut retarder la chûte. Elle s'appropria les contes qui entroient dans ſon plan d'éducation, tailla, rogna, fit des livres qui ſont devenus le manuel des enfans & des adoleſcens. *J.-J. Rouſſeau* auroit pu donner un nouveau modèle. La reine *Fantaſque* ne laiſſe rien à deſirer.

La collection que nous donnons ſervira à prouver que des hommes d'un âge mur peuvent s'occuper de la lecture des fées. Si les écrivains, qui vont pillant des plans & des caractères dans les romans, pour en faire des ſujets de comédie, veulent l'ouvrir, ils trouveront aſſez de moiſſons à faire. *Fuſelier* leur a montré le chemin, & *Saint-Foix* s'eſt ſervi trop heureuſement de la baguette, pour qu'il ne ſoit pas imité.

NOTICE
DES AUTEURS
QUI ont écrit dans le genre des Contes de Fées.

A

ARNAUD (M. *François-Thomas-Marie* DE BACULARD D'), originaire du Comtat Venaissin, conseiller d'ambassade de la cour de Saxe, né à Paris.

Cet Auteur estimable, qui vit encore, & dont on lit avec le plus vif intérêt les Ouvrages périodiques connus sous le titre *des Délassemens de l'homme sensible*, a commencé de bonne heure sa carrière poëtique. Si nous prenions date pour son âge sur l'époque où parurent *ses Adages*, on le

croiroit plus vieux qu'il n'eſt en effet. M. d'*Arnaud* eut un talent prématuré. Il compoſoit à l'âge où les Adoleſcens étudient les élémens de la latinité. Ses premières poëſies reſpirent la fraîcheur & l'eſprit, & promettoient beaucoup. Déjà l'auteur y laiſſe entrevoir ſon ame & ſes goûts. Il n'a point trompé cet horoſcope; car il n'a jamais ſouillé ſa plume par la ſatyre & par des ouvrages licencieux. S'il ſe permit une fois une débauche d'eſprit, il revint bien vîte à ſon ton ordinaire.

On ne peut gueres donner un genre particulier à M. d'*Arnaud*. Il les a traités tous avec aſſez de diſtinction, &, dans la ſuite, il en a négligé quelques uns : ſon penchant & ſa ſenſibilité ſemblent l'avoir fixé au drame & au roman ſentimental. Le ſuccès du comte *de Comminge* étoit ſuffiſant pour l'engager à tirer parti de toutes les reſſources que ſon ame mélancolique & profondément pénétrée lui offroit. Il intéreſſe, il touche, il déſole; mais il ne déchire point, il ne multiplie point les atrocités, il eſt ſombre, ſans être noir & odieux. Il convient à des lecteurs honnêtes ſenſibles : ſes épreuves du *Sentiment*, ſes *Contes*, ſes *Nouvelles*, & enfin *les Délaſſemens de l'homme ſenſible* portent ce caractère de ſenſibilité qui lui eſt propre, & que nul Écrivain n'a ſu développer comme lui. Toutes les fois que M. d'*Arnaud* prend la plume, il eſt sûr d'émouvoir & d'intéreſſer.

Nous ne donnons point la liste de tous ses Ouvrages, parce que nous supposons qu'ils sont connus. Il est peu d'auteurs qui soient aussi universellement lus, & qui aient autant à se plaindre que lui du brigandage impuni des contrefacteurs qui lui ont ravi les deux tiers des honoraires que ses Ouvrages devoient produire.

On nous assure que le Gouvernement vient à son secours, & nous l'en félicitons, c'est un homme de bien qu'on aura récompensé sur la fin de sa carrière. Son éloignement pour toute espèce de sollicitation, l'a privé des honneurs du Théâtre. Ses Pièces n'ont jamais été représentées à Paris, parce qu'il n'a point voulu solliciter.

On trouve dans les *Mercures*, les *Contes de Fées* & les *Contes orientaux* qu'il a composés à différentes époques. On lira avec plaisir *Fatime* & *Salen*, conte indien; *Néhamir*, ou *la Providence justifiée*, conte arabe.

ARRAS (*Jean* D'), né à Paris, vécut environ en 1360. Il paroît qu'il a joui d'une espèce de réputation. Le duc *de Berry*, fils de *Jean*, roi de France, & sa sœur *Marie*, duchesse *de Bar*, lui ordonnèrent de composer l'histoire de la fée *Mélusine*. *Jean d'Arras* puisa son roman dans les archives de la maison *de Lusignan*, qui avoient passé dans les mains du duc *de Berry*. Ce

roman étoit écrit (ainſi qu'il étoit d'uſage) en vers & en proſe.

AUNEUIL. La comteſſe *d'Auneuil* ſe nommoit *Louiſe de Boſſigny;* elle avoit épouſé le comte *d'Auneuil* de l'illuſtre maiſon *de Barjot*, alliée à celle *de la Force*. Son mari étoit Colonel du régiment de la Meſtre de Camp, après l'avoir été d'un régiment de ſon nom. La comteſſe *d'Auneuil*, par ſa naiſſance, par ſa fortune, par ſon crédit & par les graces de ſon eſprit, tenoit à Paris & à la cour un rang conſidérable. Sa maiſon étoit ouverte à tous les beaux-eſprits & à toutes les femmes qui écrivoient. Elle mourut le 10 Janvier 1700. Elle eſt auteur du roman intitulé : *la Tyrannie des Fées détruite*, qui a été dédiée à la ducheſſe *de Bourgogne*. Elle a compoſé le roman des *Chevaliers errans & le Génie familier;* elle a été célébrée dans tous les *Journaux contemporains*, & le méritoit par ſes écrits.

AULNOY. La comteſſe *d'Aulnoy* étoit fille de M. *le Jumel de Barneville*, allié aux meilleures maiſons de Normandie, & qui avoit été long tems au ſervice. Elle fut mariée à *François de la Motte*, comte *d'Aulnoy*, qui fut accuſé du crime de lèze majeſté par trois Normands,

enfermé & menacé de perdre la tête. Un remords de conscience toucha un des accusateurs, qui se rétracta, & la liberté lui fut rendue. Sa femme s'étoit liée avec la fameuse & belle madame *Tiquet*, qui eut la tête tranchée en place de grève, & fut compromise durant cette procédure. A la beauté, madame la comtesse *d'Aulnoy* joignoit beaucoup d'esprit & une grande facilité de s'exprimer. Elle plaisoit généralement à tout le monde, & rendoit instruisantes les moindres choses qu'elle disoit. Elle avoit beaucoup lu, sa mémoire étoit excellente; & de quelque manière qu'on s'entretînt, elle étoit toujours au courant de la conversation. Personne ne savoit mieux amener l'anecdote, & la faire sortir par l'à propos. Sa facilité pour la composition, étoit égale à celle de converser. Ses contes conviennent à tous les ordres de lecteurs & à tous les âges. Ils sont distingués par la fécondité de l'imagination, la naïveté des récits, la pureté & les graces de son style. M. *de Voltaire* lui adressa ce quatrain :

Si l'on récompensoit tes vers,
Si l'on payoit ton éloquence
Qui brille en mille endroits divers,
Tu pourrois épuiser les trésors de la France.

Elle étoit nièce de la célèbre madame *Desloges*,

& mère de madame *de Héere*, qui a si bien marché sur ses traces, à laquelle le président *de Vertron* écrivoit :

Dans la prose & les vers de l'aimable *Héere*,
Je le dis, comme je le croi,
La fille est semblable à la mère,
On y voit tout l'esprit de l'aimable *d'Aulnoy*.

Madame la comtesse *d'Aulnoy* est auteur

D'un *Voyage en Espagne ;*
Des *Mémoires de la cour d'Espagne ;*
Des *Mémoires de la cour d'Angleterre ;*
Des *Aventures d'Hypolite, comte Douglas ;*
Du *Comte de Warvick ;*
Du *Prince de Carency ;*
Et des *Contes de Fées* que nous avons insérés en entier. Elle mourut à Paris, dans le mois de Janvier 1705, âgée de cinquante-cinq ans.

AUNILLON (*Pierre-Charles Sabiot*), Abbé *du Gué de Launay*, mort le 10 Octobre 1760, âgé de soixante-seize ans.

Il est traducteur

D'*Azor*, ou *le Prince enchanté*, *roman Anglois*; *in*-12, 1750;
De *la force de l'Éducation ;*
Et d'une *Oraison Funèbre de* Louis XIV.

B

BLANCHET (l'abbé), naquit le 26 Janvier 1707, au bourg d'Angerville, dans le pays chartrain, de parens peu fortunés, mais libres & honnêtes. On peut dire qu'il se créa lui-même. Il vint à Paris pour y finir ses études au collège de Louis le Grand. Les Jésuites le distinguèrent, le comblèrent de tant de bontés, qu'il entra dans leur noviciat en 1724, où il ne resta pas longtems, sans autre motif de sa résolution, que le sentiment d'indépendance inné en lui..... Il prit le parti de se consacrer tout entier à l'éducation de la jeunesse, & résolut, malgré son aversion pour toute sorte de gêne, de faire pour les autres ce qu'on avoit fait pour lui d'une manière si généreuse. Il n'eut pas la peine de chercher; on le prévint, on l'annonça. Ses anciens maîtres veilloient sur lui à son insçu. Les pères *Brumoy*, *Rougeant*, *Castel* & l'ingénieux *Gresset* lui avoient procuré une sorte de réputation.....

Il professa avec distinction les humanités & la rhétorique dans deux collèges de province. M. de *Merinville*, évêque de Chartres, témoin de son zèle & de ses succès, mais qui voyoit que sa

santé commençoit à s'altérer, lui offrit un canonicat, à condition qu'il se feroit prêtre. *Monseigneur*, lui répondit-il, *je suis trop honnête homme pour cela.* Le fait est qu'il ne se croyoit pas digne de cet important ministère; il eut cela de commun avec l'illustre *Nicole* son compatriote.

Sa santé qui dépérissoit sensiblement, le força de descendre aux éducations particulières, souvent plus utiles que les autres; mais cette considération n'entroit pour rien dans ses calculs : il ne songea qu'à faire le bien & il l'a fait. Son ami le plus intime, M. *de Chavane*, mort doyen du parlement de Paris, lui donna un premier indult qu'il oublia de placer & qu'il garda pendant cinq ans. Il lui en donna un autre qui lui valut un canonicat dans la cathédrale de Boulogne-sur-Mer. Il part; & dans sa première lettre, — me voilà donc arrivé (écrit-il) à Boulogne; il ne s'agit plus que de savoir si j'y resterai; c'est ce qu'aucun mortel ne sauroit décider; & je ne l'ose moi-même. — C'est à partir de cette époque, que les scrupules, l'indécision & les singularités de l'abbé *Blanchet*, alloient en augmentant.

Son Chapitre le pressa d'entrer dans les ordres, il répondit comme la première fois & fit sa démission pure & simple entre les mains de

M. *de Mirepoix*, qui lui donna huit jours pour y penſer : il perſiſta. Delivré de ſon canonicat, il reprit, ce qu'il appeloit en riant, *ſon colier de misère*, & redevint précepteur, titre dont il s'honora conſtamment. La ſingularité de ſa démiſſion excita la curioſité de bien des gens. Des grands voulurent connoître un homme qui, gardant la peine & le chagrin pour lui ſeul, ne portoit que la gaieté chez tous ceux qu'il fréquentoit, un homme ſur tout qui ne ſavoit ni demander, ni accepter, qui mépriſoit ſincèrement les richeſſes, mais ſans cyniſme, ſans jactance, & ne condamnoit pas les autres à s'en paſſer. Les grands le connurent & l'aimèrent, il l'eſtimèrent aſſez pour s'occuper de ſa fortune malgré lui-même.

On le fait interprète à la bibliothèque du roi, pour les langues italienne, eſpagnole & angloiſe. Après y avoir un peu rêvé, il va trouver M *Bignon*. — Je vous entends, monſieur, lui dit le Bibliothécaire du roi, mais nous ne recevrons point la démiſſion de votre place d'interprète, comme M. *de Mirepoix* a reçu celle de votre canonicat de Boulogne. Au reſte, il s'agit ici d'une récompenſe, & non d'un emploi. On le fit cenſeur; mais cette fois, il accepta le titre, & refuſa la penſion. Ses amis le firent nommer Garde des livres du Cabinet du Roi : place ho-

norable & lucrative ; mais après lui avoir appris la nouvelle, ils ne lui laissèrent pas le tems d'y réfléchir. — Je pars demain pour Versailles, écrivit-il à son ami, & je compte que mes livres y arriveront après demain. Hélas! j'ai grand peur que mes chers livres & moi nous ne revenions bientôt. Il eut à la cour, le talent d'être vrai sans rudesse, & honnête sans familiarité. Il observoit scrupuleusement tous les égards de convention, dont les nuances lui étoient parfaitement connues. On avoit beau l'appeler *mon cher*, il répondoit toujours *monsieur*. Cependant il périssoit de chagrin & d'ennui. — Ah! mon ami, lui disoit-il, puissiez-vous être aussi heureux où vous êtes, que je l'ai été peu dans ce Pays ci! Je le quitterai, s'il plaît à Dieu, vers la fin de l'hiver, & je retournerai probablement comme j'étois venu, avec une pauvreté honnête qui ne m'effraie point, quand elle est jointe à la liberté, à la santé du corps & à la tranquillité de l'ame. — Il quitta sa place comme il l'avoit dit, & revint à Paris; mais le séjour de Versailles l'avoit guéri de toute illusion, en lui montrant de trop près ce qu'on n'admire guères que de loin. Comme les passions sont partout les mêmes, Paris, après cette nouvelle & dernière expérience, ne lui parut plus qu'un désert. Se jugeant incapable de commercer désormais avec les hommes, qu'il ne pouvoit plus

estimer

estimer autant qu'il le vouloit ; & redoutant la présence habituelle des amis dont il avoit frustré les espérances, il prit le parti d'aller cacher à Saint-Germain-en-Laye, les restes d'une vie dont il croyoit le terme plus prochain qu'il ne l'étoit : car il y a langui dans la tristesse pendant près de dix-sept ans.

Il ne se fut pas plutôt réfugié dans ce dernier asyle, qu'il prouva bien qu'on ne change point de caractère en changeant de demeure. — Je suis consumé, écrivoit-il, par une mélancolie cruelle que je ne puis plus vaincre, & contre laquelle je ne trouve ici aucune ressource. Cela finira bientôt, s'il plaît à Dieu. — S'il ne perdit pas la raison, il faut convenir qu'elle fut souvent offusquée par de sombres vapeurs..... Plusieurs Gens de lettres se firent un devoir d'épier ses bons momens. M. *Trocherau de la Berliere*, savant très-distingué, M. *de Rochefort* aussi avantageusement connu par ses Ouvrages que par l'excellence de son cœur, ne l'ont pas quitté jusqu'au dernier moment.

Il est tems de montrer l'abbé *Blanchet* par des côtés plus intéressans, & de résoudre, s'il est possible, le problême moral que nous présente sa vie. On vient de voir comment il vivoit avec lui-même. Voyons maintenant comment il vécut avec les autres.

Il paroît que, dès sa jeunesse, il eut au-dedans de lui même deux mobiles qui ne cessèrent de le pousser en sens contraire La force de ses organes n'étoit pas proportionnée à celle de son ame. Il avoit plus d'ardeur que de puissance. Vous ne sauriez croire, disoit-il, combien c'est un rude exercice pour moi, que de manier une plume : il y a des jours où j'aimerois mieux faire deux lieues à pied, que d'écrire deux lignes. — Lorsqu'il ne dépendit plus que de lui-même, il ne put pas souffrir les besognes pressées, & sur-tout de commande, à moins qu'elles ne lui parussent indispensables. Je m'en rappelle un trait fort bisarre pour ne rien dire de plus, & qu'il s'est toujours reproché.

L'amitié dont l'honoroit un très-grand Seigneur, non moins recommandable par ses mœurs que par ses talens & par son esprit, fut l'un des principaux motifs d'un petit voyage qu'il fit en Angleterre. Il n'y étoit arrivé que depuis peu de jours, lorsque M. le duc *de* ***, ambassadeur en cette cour, se trouva pressé de joindre à une dépêche importante la traduction de quelques discours prononcés au parlement d'Angleterre. Le duc partagea cette tâche en trois parties : il s'en réserva une, remit l'autre à son Secretaire, & précipitamment envoya l'autre à l'Abbé qui savoit très-bien l'anglois, & s'amusoit souvent à tra-

duire les plus beaux morceaux écrits en cette langue. L'Abbé voit arriver à l'improviſte le paquet de l'Ambaſſadeur : dès qu'il eut appris ce qu'il contenoit, & ce qu'on lui demandoit, il s'écria : — ô ciel, comme on me traite! c'eſt juſtement le jour de ma Blanchiſſeuſe, & l'on me charge comme un baudet! Que faire? que devenir dans ce maudit Pays? — Il fit ſon paquet, & ſe ſauva.

Malgré tant de ſingularités, l'abbé *Blanchet* étoit ſenſible & compâtiſſant. La détreſſe des autres ſe peignoit ſur ſon viſage; & quand il ſoupçonnoit que quelqu'un de ſes voiſins manquoit du néceſſaire; il ne pouvoit pas ſe réſoudre à prendre les moindres alimens avant de les avoir ſecourus. Pourquoi n'a-t-il jamais manqué d'aſſiſter un aveugle? c'eſt que, diſoit-il, ces infortunés ſont dénués de l'organe qui commande la pitié, & qu'il faut les rechercher avec d'autant plus de ſoin, qu'ils ſont plus négligés.

Je vais enfin parler de ſon eſprit & de ſes ouvrages qui ne ſont que l'expreſſion de ſes propres ſentimens. On ne voit pas que l'abbé *Blanchet* ait jamais eu d'autre but, en exerçant ſon eſprit, que de remplir ſon cœur de ſentimens honnêtes, que de le rendre de plus en plus agréable à ceux qu'il fréquentoit. Quoiqu'il ait parfaitement réuſſi à ces deux égards, il n'en a pas moins prouvé que

l'esprit est comme la richesse, que souvent il sert plus aux autres qu'au propriétaire. Il ne rivalisoit avec personne ; & sans émulation, sans songer aux éloges, il travailloit de toutes ses forces, parce qu'il n'étoit jamais plus heureux qu'en travaillant. S'il ne louoit pas toujours, car il ne savoit pas mentir pour consoler les gens, il n'a jamais blessé personne, même dans le silence du cabinet. Quant au goût, il en étoit l'apôtre, & non le satellite. Quant au style, le négligé des graces lui plaisoit beaucoup plus que toutes les parures.

L'abbé *Blanchet* étudia long-tems & n'oublia rien. Il s'attacha sur-tout à l'art de bien narrer, tant en prose qu'en vers : cet art en fait de littérature lui paroissoit la clef de tous les autres. Il s'y disposa par la lecture réfléchie des bons Auteurs latins, italiens, espagnols & anglois, sans négliger sa propre langue dont il avoit appris les finesses, dans les cercles choisis, où l'idiôme national s'épure & se maintient. Pour se perfectionner en même tems dans l'art d'écrire & de parler, il eut recours au moyen le plus sûr & se mit à traduire ; ce qu'il appeloit en badinant, verser du françois dans les moules des anciens, afin, disoit-il, de s'accoutumer aux belles formes. Il ne reste de ces nombreux essais que la traduction de l'*histoire de la famille d'Hiéron* par *Tite-*

Live; *la Conjuration de Piſon contre Neron* par *Tacite.*

Du latin il paſſa à d'autres langues; ce fut alors qu'il imita quelques contes eſpagnols & anglois, & qu'il entreprit de traduire ce qu'ont de plus ingénieux le *ſpectateur* & quelques autres journaux qui parurent en Angleterre preſqu'en même tems. Apres avoir traduit, il voulut enfin compoſer.

Il m'eſt permis de déclarer ce que je penſe de ſes contes; j'avoue que l'exécution m'en paroît telle en général que la jeuneſſe les lira avec autant de fruit que de plaiſir, que les gens de goût les reliront plus d'une fois, & que les philoſophes ne les dédaigneront pas.

Convenons cependant que tous les contes ne ſont pas de la même importance. Ce n'eſt quelquefois qu'une naïveté, comme dans les princeſſes bien nées, ou bien une facilité comme dans l'académie ſilencieuſe; mais c'eſt alors que l'Abbé montre le plus de talent; car il en faut beaucoup pour donner à des riens une ſorte de conſiſtance.

On a reproché à quelques auteurs de *Contes Orientaux*, d'ailleurs fort ingénieux, de n'avoir preſque rien d'oriental que le titre, l'on ne fera pas ce reproche à l'abbé *Blancher*. Les papiers qui ont été trouvés dans ſon portefeuille offrent pluſieurs ébauches de contes & d'anecdotes,

qu'il auroit perfectionnés, si sa déplorable existence lui avoit permis de se livrer constamment aux délices de la composition.

Il publia dans sa jeunesse une *Ode* contre les incrédules, que l'abbé *des Fontaines* annonça avec éloge.

Il a composé une grande quantité de vers sur toutes sortes de sujets; on n'a pu en recueillir qu'une petite partie. Il les communiquoit difficilement, & il exigeoit qu'on les lui renvoyât. Il passoit une mauvaise nuit, quand le paquet arrivoit trop tard. Il avoit grand soin de les brûler, & il se comparoit à Saturne qui dévoroit ses enfans.

On en a retenu quelques-uns, & l'on cite encore ce triolet.

A TROIS SŒURS.

Aimables sœurs entre vous trois,
A qui mon cœur doit-il se rendre?
Il n'a point fait encor de choix,
Aimables sœurs, entre vous trois;
Mais il se donneroit, je crois,
A la moins fière, à la plus tendre:
Aimables sœurs, entre vous trois,
A qui mon cœur doit-il se rendre?

Fontenelle prétendoit que dans ce genre, on ne pouvoit pas mieux faire.

En voici d'autres qu'on attribuoit aux poëtes les plus galans qui ne s'en défendoient pas. Quand on le disoit à l'abbé, il répondoit : Je suis charmé que les riches adoptent mes enfans.

Sur une jeune Personne habillée en religieuse.

Que cette vestale a d'appas !
Heureux celui qu'elle aime !
Le bandeau ne lui messiet pas :
Il semble un diadême ;
Et s'il étoit deux doigts plus bas,
Ce seroit l'amour même.

Le portrait de madame la duchesse *de*..... parut du meilleur ton.

Telle est l'inconcevable Hortense,
Également fidelle au caprice, au devoir,
Vertueuse sans qu'elle y pense,
Et charmante sans le savoir.

On le plaisanta il y a quelques années, sur ce qu'il n'avoit jamais fait d'énigmes : il en fit une qui eut beaucoup de vogue, & qui donna la torture aux amateurs de ce genre. La voici :

On vous annonce une maison
A louer en toute saison ;

Elle a deux portes, trois fenêtres,
Du logement pour quatre maîtres,
Même pour cinq, en un besoin;
Écurie & grenier au foin.
Elle est dans un quartier qui pourroit ne pas plaire;
En ce cas, le propriétaire,
Avec certains mots qui font peur,
Et sa baguette d'enchanteur
Emportera maison, meubles & locataire,
Et tant fera, qu'il les mettra
En tel endroit que l'on voudra;
On connoît cet hôtel célèbre
A son écriteau singulier
Pris dans barême, ou dans l'algèbre;
Et l'on trouve au calendrier
Son nom & celui du sorcier.

Le mot est *Fiacre*.

Ceux qui ont fréquenté l'abbé *Blanchet* dans ses belles années, conviennent qu'il les enchantoit par ses récits toujours variés, ou par des réflexions tour-à-tour sérieuses & badines, que l'à-propos, le tour & l'expression rendoient originales, lors même qu'elles n'avoient pas le mérite de la nouveauté. Que l'on ne croie pas cependant que sa conversation sentoit le projet & l'apprêt; elle étoit simple, facile, naturelle, & les innocens artifices qu'il employoit pour plaire, ne portoient aucun préjudice à sa naï-

veté; car quoique fin, il étoit naïf. Notre *la Fontaine* a prouvé que ces deux qualités ne sont pas incompatibles.

M. *Bouvart* étant il y a environ quarante ans à toute extrémité, dit à son ami *Blanchet* — Du caractère dont je te connois, tu ne feras jamais rien pour ta fortune : il y a grande apparence, mon ami, que je n'irai pas loin, & quand je serai mort que deviendras-tu? — L'Abbé voulut répondre; mais le malade profitant de son avantage, lui imposa silence & dicta ses volontés. — J'entends que ta vie durant tu jouisses des dix mille écus que j'ai gagnés; ne t'effarouche point, le fonds retournera à ma famille. — M. *Bouvart* en revint. Quelque tems après l'abbé raconta ce trait à madame la duchesse *d'Aumont*, qui en fut si ravie, qu'elle le pria de recommencer. — Bon, madame, ce que je viens de vous dire, n'est rien en comparaison de ce qui suit. Quand mon pauvre *Bouvart* fut hors d'affaire, est-ce que je ne le trouvai pas tout honteux d'en être revenu?

Tels furent le caractère, l'esprit & les talens de cet homme de bien. Il est mort à Saint-Germain en-Laie le 29 Janvier 1784. Les gens de bien le regrettent, ses amis le pleurent encore, & les pauvres bénissent sa mémoire.

Cette vie a été écrite par M. *Dusaulx* de l'aca-

démie royale des inscriptions & belles-lettres ; son parent & ami. Nous n'avons pas résisté au charme de cette lecture, & nous avons étendu la notice au-delà des bornes que nous nous sommes prescrites. Mais il est si doux d'entendre un homme de bien louer l'homme de bien, & le génie célébrer le génie! Nous avons regretté d'être contraints de faire des coupures dans un ouvrage généralement bon, bien pensé, bien approfondi, & rempli de réflexions justes & sages. La singularité du caractère de l'abbé *Blanchet* est si piquante, il contraste si fort avec son cœur, que nous étions sûrs de plaire à nos lecteurs. Puissions-nous avoir souvent de pareilles vies à leur offrir.

Le volume qui contient les *Apologues Orientaux* de l'abbé *Blanchet*, se trouve chez *Didot le jeune;* il sert de suite aux *Variétés morales & amusantes* du même auteur.

BASTIDE (*Jean-François* DE), est né à Marseille le 15 Juillet 1724. Venu trop jeune à Paris, abandonné de trop bonne heure à lui-même, il n'a pu perfectionner ses études, & les succès que sa muse obtint dès les premiers essais, l'éloignèrent à jamais de tous les genres qui demandoient de l'application & des recherches. Il n'étudia point, ne s'appliqua point. Les sociétés

dans lesquelles il fut lancé, contribuèrent, sans doute, à lui former un style peu naturel & brillanté de ce bel esprit qui étoit devenu de mode, & que des littérateurs agréables, mais parfaitement ignorans, avoient mis en crédit. Nous sommes fâchés de retrouver dans tous les écrits de M. *de Bastide*, l'influence de ce public auquel il vouloit plaire, & qui lui tenoit compte de son extrême facilité. On ne contestera certainement point à cet auteur d'avoir de l'esprit, & beaucoup plus que des écrivains qui jouissent d'une grande célébrité. La manière avec laquelle cet esprit est employé, nuit seule au mérite de de l'Auteur. On lit encore les ouvrages *d'Amiot*, parce qu'ils ont du naturel, une correcte simplicité. On ne lit plus ni *Chapelain*, ni *Voiture*, *Balzac* est justement apprécié; *Fontenelle* & *la Motte* ont plus perdu qu'ils n'ont gagné à avoir trop d'esprit. Il y a aussi une qualité dont on ne paroît guères jaloux, & je ne sais pourquoi, qui cependant établit la fortune constante des ouvrages, c'est la sensibilité de celui qui écrit, c'est cette chaleur qui anime & le stile & la pensée; c'est aussi l'imitation vraie & juste de la nature, sans charge, sans afféterie, sans gigantomachie. La peinture des ridicules, exige la même mesure & les mêmes convenances dans l'assemblage des couleurs. On n'a pas tou-

jours trouvé ces qualités précieuses & malheureusement trop rares dans M. *de Bastide*.

Nous parlerons encore du genre & de l'importance des matières vers lesquelles le bon esprit d'un auteur se dirige sans effort. Il n'est pas douteux qu'avec beaucoup moins de talent, un auteur qui choisit bien ses sujets, & qui ne traite que ceux qui ont un degré marqué d'utilité, ne réussisse mieux que celui qui s'embarrasse peu du fond, & s'épuise à enluminer des formes légères qui ne portent sur rien. Alors on auroit tort de prononcer sur le mérite des deux auteurs; il faudroit seulement dire que l'un a mieux employé son tems que l'autre. Ainsi nous sommes très-éloignés de conclure, que M. *de Bastide* n'ait eu autant de moyens de se faire valoir qu'un autre, & on doit se garder de le frapper de l'anathême de la médiocrité. On peut donner au public des ouvrages médiocres, sans que l'auteur soit pour cela convaincu de médiocrité. Je pourrois citer parmi les hommes de lettres, honorés du fauteuil académique, plusieurs écrivains qui se sont trouvés dans la même hypothèse : on me dispensera de prouver cette définition.

Nous ne pouvons ne pas conseiller aux jeunes auteurs, de s'écarter du penchant qui les gourmande trop, d'imiter tous les genres qui réussis-

sent. Il faut que chacun soit ce que le ciel a voulu qu'il fût. Chacun a son talent, il faut le cultiver, le développer, & c'est tout perdre que de se borner à l'imitation d'un talent qu'on ne possède point. Les petits vers, les déclarations d'amour, les bouquets à *Philis*, les questions sur des sujets galans, les *Contes de fées*, moraux, allégoriques, étoient à l'époque où M. *de Bastide* parut, les genres dominans. Il n'y avoit que l'opéra qui pût lutter avec avantage contre cette belle renommée. Aussi les vers pleuvoient de tous les côtés; les plus médiocres étoient accueillis; de là l'abbé *Abeille* reçu à l'académie françoise, l'abbé *Pellegrin* recherché, & tant d'autres. Ce n'est pas qu'il n'y eût dans le même tems des romanciers d'un mérite supérieur, il suffiroit de nommer *le Sage*, *Marivaux*, l'abbé *Prevot*, ni qu'on ne possédât des auteurs dramatiques estimés. *Crébillon* vivoit, *Voltaire* jouissoit de sa brillante destinée; mais c'est qu'alors on lisoit plus volontiers qu'aujourd'hui; on lisoit tout. Il y avoit une fourmillière de poëtes qui n'étoit pas dénuée de talent & qui pouvoit briller un jour entier. La presse publioit tout, les romans les plus médiocres s'imprimoient & trouvoient des acheteurs.

Un homme qui avoit un nom devenu cher à la littérature, parce qu'il étoit fils d'un père qui

tenoit le sceptre dramatique, *Crébillon* joignoit aux avantages de la figure & de la personne, beaucoup d'esprit & cette sorte de talent qui s'attache & saisit avec finesse les surfaces. Il vivoit dans le monde, il connoissoit les femmes, il les peignoit légèrement, ainsi qu'il les aimoit. On crut retrouver dans ses petits romans la peinture du cœur humain, & il n'y avoit réellement que l'historiette de quelques femmes & de quelques cercles. On dévora ses romans qui en effet se classoient à part & ne ressembloient point à ceux qu'on avoit lus : les *Contes Moraux* de M. *Marmontel* n'existoient pas ; mais il faut tout dire, peut-être que sans les écrits de *Crébillon* on n'auroit pas eu les contes moraux ; & si *Boissi* qui rédigeoit le mercure, n'avoit aimé les contes, peut-être que M. Marmontel, trouvant moins de facilité, n'auroit pas composé un recueil moral qui restera. M. *de Bastide* voulut imiter *Duclos*, il voulut imiter M. *Marmontel* ; il écrivit les aventures *de Victoire Ponti*, & *les Confessions d'un Fat*. Mais plus flatté de la brillante réputation de *Crébillon* que toutes les femmes prônoient, il fit *la Trentaine de Cythere ; les Têtes-Folles, le Tribunal d'Amour ; le Faux-Oracle*. Par-tout on trouve de l'esprit, de la facilité, de l'agrément, mais jamais de caractère, jamais rien de senti, rien d'approfondi. Le travail du soir

étoit imprimé le lendemain. Les *Journaux* parloient de lui avantageusement ; il inséroit dans les *Mercures* des vers galans, de jolis contes, des réponses amoureuses, des questions d'amour, tout paroissoit bon dans ce cadre, parce qu'un tableau efface l'autre, & que l'effet est décidé par le succès d'une première lecture. Il fut fêté, couru, & on peut dire qu'il mit sa réputation littéraire *au comptant*. Il eut tort certainement, & il en eut un plus grand de courir après ces petites modes qui naissent & tombent, & ne sont que de l'enjoûment. Dans toutes ces productions, l'esprit se dissipe en inutiles prodigalités, & rien ne reste ; parce que rien ne peut marquer. Cette facilité d'écrire produisit la lettre à *Jean-Jacques Rousseau*, au sujet de la lettre à *d'Alembert*.

On doit voir que nous ne nous arrêtons point sur les ouvrages & le talent de M. *de Bastide*, par un motif de malveillance, nous lui rendons plus de justice que tous les poligraphes qui ont parlé de lui & qui l'ont jugé avec une injuste prévention. Nous prouvons qu'il a beaucoup d'esprit, qu'il y en a dans tout ce qu'il a fait, qu'il auroit pu mieux faire, & nous ne lui reprochons que d'avoir trop négligé l'érudition, & d'avoir trop couru vers des succès faciles & la gloire d'un jour. Ce défaut de calcul ne prouve

rien contre le talent. Il a aimé les lettres & il les a cultivées toute sa vie; il a exécuté des entreprises littéraires qui doivent le classer parmi tous ceux qui ont bien mérité du public. S'il n'avoit eu *Marivaux* pour modèle & pour rival, il auroit recueilli plus de célébrité de son nouveau spectateur. Mais on ne lui disputera point le mérite d'avoir mis à exécution & de soutenir *la Bibliothèque des Romans*. Il est vrai qu'il a dû à M. le marquis *de P*..... le plan de cette collection si variée & si intéressante, dans laquelle l'érudition la plus vaste & l'agrément des plus riantes fictions, se réunissent, & qu'il a été aidé pendant plusieurs années par cet homme de qualité, aussi savant que rempli de goût. Jamais on ne conçut un projet plus heureux & plus fait pour réussir. On rendoit un véritable service à la littérature françoise, en retirant de la poussière des bibliothèques, ces vieux romans qu'on ne lisoit point, & qui sont si intéressans à lire, on classoit enfin une branche littéraire que sa trop grande richesse décrioit. On saura toujours gré à M. *de Bastide* d'avoir soutenu son entreprise & de la conduire encore aussi bien qu'il lui est possible. Il ne faut point avoir l'injustice de croire que la direction d'un ouvrage périodique, auquel on ne contribue point de sa plume & de ses recherches, soit d'une mince considération.

Les

Les coopérateurs travaillent, composent, chacun apporte son génie; mais si le rédacteur soumet toutes les productions aux convenances & au ton déjà établis de l'ouvrage, s'il sent le mérite des morceaux & fait des oppositions dans les genres, afin que l'un paroisse avec avantage à côté de l'autre, on doit convenir que cette manutention suppose au moins le talent d'un coopérateur. D'ailleurs M. *de Bastide* a mis du sien dans sa collection, & on y lit plusieurs extraits de ses romans.

Nous invitons tous les jeunes littérateurs à imiter & à ne pas imiter M. *de Bastide*. Qu'ils imitent son honnêteté, sa réserve; jamais sa plume ne s'est souillée du fiel de la satire. Il a cultivé les lettres sans haïr les littérateurs & sans en médire. Qu'ils ne l'imitent point, quand il court trop après les sujets que la mode caresse & met un jour en réputation. Nous dirons comme l'abbé *de Saint-Pierre*, il n'y a que ce qui est utile qui est vraiment bon.

Nous avons parlé de M. *de Bastide*, lorsqu'il a écrit des contes de fées, & nous avons lu avec satisfaction le conte qui a pour titre : *le Beau Plaisir*, imprimé en 1756.

BEAUCHAMPS (*Pierre-François* GODARD DE)

né à Paris, en 1690 : y mourut en 1761. Il a traduit en vers

Les *Lettres d'Héloïse ;*
Ismene & Isménias ;
Les *amours de Rhodante & de Dosiclès ;*

Il est auteur d'un livre utile & souvent consulté :

Recherches sur les Théâtres de France.

Il a fait plusieurs comédies.

Nous avons inséré dans notre Collection le conte *de Funestine.*

BEAUHARNOIS (*madame la comtesse* DE .....), est bien connue par de jolis vers, & par des romans intéressans. On trouve dans les poésies de bien peu de femmes, cette légèreté, cette fleur que les siennes respirent. La douceur de son caractère se décèle dans tout ce qu'elle écrit, & par-tout on devine une ame aimante, honnête & sensible. Elle est auteur de *Wolsidor*, conte.

Ses Œuvres sont imprimées.

BEAUMONT (*le Prince* DE). Elle est née à Rouen, le 26 Avril 1711. Son mérite, universellement reconnu pour l'éducation, l'a fixée à Londres, environ en 1769. Elle donnoit

en 1769, un *Journal de morale* qui eſt eſtimé. Nous croyons qu'elle eſt morte.

Ses ouvrages ſont :

Le *Triomphe de la Vérité ;*
Lettres diverſes ;
Le *Nouveau Magaſin François ;*
Éducation complette ;
Civan ;
Le *Magaſin des Enfans ;*
Lettres de madame de Montier ;
Lettres curieuſes, inſtructives, amuſantes ;
Le *Magaſin des Adoleſcentes ;*
Principes de l'Ecriture-Sainte ;
Inſtruction pour les jeunes Dames qui entrent dans le monde, & ſe marient ;
Lettres d'Emerance à Lucie ;
Mémoires de madame la baronne de Batteville ;
La nouvelle Clarice ;
Les *Magaſins des Pauvres ;*
Les *Contes des Fées*, que nous avons inſérés dans le ſupplément de notre Collection, ſont tirés du *Magaſin des Enfans.*

BIBIENA (*Ferdinand* GALLI), né à Boulogne, en 1757. Il étoit peintre & architecte. Il excelloit ſur-tout pour les perſpectives & les

décorations de théâtre. Le duc *de Parme* lui donna le titre de premier peintre. Il est auteur

De *deux livres sur l'architecture ;*
De l'*Histoire des amours de Valerie & du noble venitien Barbarigo ;*
Et *de la Poupée, conte de fée.*

Ces deux ouvrages ont été traduits en françois : le premier, à Paris, en 1751, le dernier en 1749.

Bibiena étoit mort aveugle en 1743.

BRET (M.) vit encore. Il nous suffit de le nommer. Les amateurs de la scène françoise, telle que *Molière* l'a conçue, savent placer M. *Bret* dans la classe distinguée des auteurs comiques. Ceux qui ont lu ses contes, connoissent la finesse de son esprit & la facilité de sa narration. Il a, dans d'autres ouvrages, donné des preuves d'une érudition bien nourrie, de la justesse de ses réflexions sur les arts & sur le théâtre. Le *Journal Encyclopédique* lui a dû des succès. Il a été chargé, pendant plusieurs années, de la rédaction de la *Gazette de France.* Son commerce est jovial, aimable. On y respire la bonne gaieté qui suit presque toujours l'honnête homme & l'homme instruit. Il a des amis, & l'estime publique ne l'a pas plus mal servi que l'amitié.

Il se trouve cité dans notre *Notice*, pour son conte intitulé : *le* ***, histoire bavarde, *in*-12, imprimé en 1749, & pour des contes arabes insérés dans les Mercures du tems.

BRUNET (*Pierre-Nicolas* DE BRAINES), né à Paris en 1733, est mort le 4 Novembre 1771.

Il est auteur des ouvrages suivans :

Minorque conquise, Poëme ;
Les Noms changés, ou *l'Indifferent corrigé*, Comédie ;
Les Faux-Devins, Comédie ;
La Fausse Turque, Ballet ;
Hippomène & Aréthuse, Ballet ;
Théagène & Chariclée, Opéra ;
Appolon & Daphné, acte d'Opéra.

Il a rédigé pendant plusieurs années la partie politique du *Mercure*.

Il a fait imprimer en 1769, le recueil de ses *Contes moraux & allégoriques.*, en 2 vol. *in*-12.

On les trouve dans les *Mercures* ; la plupart sont remplis d'intérêt & d'agrément ; il y a surtout dans quelques-uns le tour oriental & le ton propre à *la Féerie*, ce qui n'arrive pas toujours aux faiseurs de contes *de Fées* & *orientaux*. Nous avons distingué *Zimas* & *Thesmé* qui a le caractère tranchant d'une naïve simplicité. Le roi *de*

Tarsite, les *deux Horoscopes*, les *trois Brus*, sont narrés avec facilité : sa morale est en général saine, & il ne fatigue pas non plus ses lecteurs par le cliquetis d'une intrigue invraisemblable ou forcée. On pourroit lui reprocher de tomber au contraire dans le défaut d'une trop grande simplicité.

Mais aucun reproche ne s'étendra point jusqu'à la personne qui ne se compromit jamais, il n'écrivit point de *Satires*, n'afficha personne, & se faisoit, pour ainsi dire, oublier. On parla moins de lui, il parut au-dessous de ce qu'il étoit, mais il vécut & mourut tranquille malgré la médiocrité de sa fortune.

C

CARDONNE, censeur royal, professeur en langue persane & turque au collège royal, inspecteur de la librairie, né à Versailles, est mort à Paris en 1784, âgé de soixante cinq ans.

Il est auteur

De l'*Histoire de l'Afrique & de l'Espagne.*

Il a traduit des *Mêlanges de littérature orientale*, d'après des manuscrits turcs & arabes.

Il a continué les *Mille & une Nuits*, & a fini la traduction de M. *Petit.*

Il a traduit les *Contes & Fables de Bidpaï*, dont M. *Galland* n'avoit publié que les quatre premiers chapitres.

M. *Cardonne* a marché sur ses traces de M. *Galland*, mais il a ajouté à ses traductions un mérite qui manque à la plume de M. *Galland.* Nous voulons parler du style. M. *Cardonne* écrivoit purement & avec chaleur. Son goût le déterminoit à retrancher de ses traductions les longueurs de l'original que M. *Galland* respectoit un peu trop. M. *Cardonne* a donné à *la Bibliotheque des Romans*, pendant plusieurs années, des morceaux qui ne sont pas les moins intéressans de cette collection. Il est mort regretté de tous ceux qui l'ont connu, parce qu'il fut un honnête homme.

CHATEAU-GIRON. Il est auteur d'une bibliothèque *des Femmes*, 1 vol. *in*-12, 1759.

CHEVALIER DE BOUFLERS (le).

Aline, ou *la Reine de Golconde*, conte.

Ce joli conte, qui tient de si près au genre de la féerie, & qui eût orné notre collection, n'a pu y trouver place, par la nécessité où nous étions de nous resserrer dans le moindre nombre de volumes, & de préférer les romans qui tenoient plus particuliérement à la féerie. La plume facile & ingénieuse de M. *le Chevalier de Boufflers*, est si avantageusement connue, qu'il est superflu d'en entreprendre un éloge. Sa prose & ses vers sont dans les mains de tous ceux qui aiment les ouvrages, où l'esprit & la délicatesse brillent également.

IMPROMPTU

A M. LE CHEVALIER DE BOUFLERS,

Le jour de sa naissance,

PAR L'ABBÉ PORQUET.

MESSIEURS & dames du silence,
Célébrons l'heureuse naissance
De notre aimable Chevalier,
Et faisons lui la révérence :
L'Abbé *P*.... tout le premier.

Il parle mieux qu'un Chancelier,
Il écrit mieux qu'homme de France,
Il eſt de plus grand Chevalier ;
Faiſons lui donc la révérence :
L'Abbé *P*.... tout le premier.

Modeste amant & fier guerrier,
Il excelle dans tout métier,
(Exceptons-en pourtant la danſe) ;
Faiſons lui donc la révérence :
L'Abbé *P*.... tout le premier.

O l'être heureux & ſingulier !
Son maître, dans chaque ſcience,
Eſt devenu ſon écolier ;
Faiſons lui donc la révérence :
L'Abbé *P*.... tout le premier.

CAYLUS (*Anne-Claude* de Tubiere de Grimoad de Pestels de Levi, comte de), né à Paris, en 1692, & mort le 5 Septembre 1765. Nous allons tranſcrire la notice que les auteurs du dictionnaire hiſtorique en ont faite. *Caylus* entra au ſervice de bonne heure, ſe diſtingua dans la Catalogne & au ſiège de Fribourg. Après la paix de Raſtadt, il fit le voyage d'Italie.... ; en 1715, il paſſa dans le Levant à la ſuite de l'ambaſſadeur de France, à la porte Ottomane. Arrivé à Smyrne, il voulut profiter d'un délai de quelques jours pour viſiter les ruines d'Éphèſe, qui n'en ſont éloignées que d'environ une journée. La campagne étoit alors infeſtée par une troupe

de brigans, à la tête desquels étoit le redoutable *Caracayoli;* il étoit dangereux de fréquenter les chemins; mais le comte *de Caylus* s'avisa d'une ruse. Vêtu d'une simple toile de voile, ne portant sur lui rien qui pût tenter le voleur le plus avide, il se mit sous la conduite de deux brigans de la bande *de Caracayoli.* Venus à Smyrne, il convint avec eux d'une somme, à condition qu'ils ne toucheroient l'argent qu'au retour. Comme ils n'avoient intérêt qu'à le conserver, il n'y eut jamais de guides plus fidelles. *Caracayoli,* instruit du motif de son voyage, voulut servir sa curiosité; il l'avertit qu'il y avoit dans son voisinage des ruines dignes d'être connues; & pour l'y transporter avec plus de célérité, il lui fit donner deux chevaux arabes, de ceux que l'on appelle *chevaux de race.* C'étoient les ruines de Colophon. Il retourna passer la nuit dans le fort qui servoit de retraite à *Caracayoli;* &, le lendemain, il se transporta sur le terrein qu'occupoit anciennement la ville d'Éphèse. De retour en France en 1717, il fit encore quelques voyages hors du Royaume. Il alla deux fois à Londres en différens tems. A Paris, il s'occupa de dessin, de musique, de peinture; il écrivit, il grava. On lui doit les pierres gravées du roi. *Bouchardon* en fit les dessins, *Mariette* en fit les explications. Il composa la vie des plus fameux Peintres & Sculpteurs de l'Académie Royale de peinture & sculpture. Il a fondé

dans cette Académie, un prix annuel pour celui des élèves qui réuſſiroit le mieux à caractériſer une paſſion. Les deſſins coloriés qu'avoit faits à Rome le célèbre *Pietro Sante Bartoli*, d'après des peintures antiques, lui tombèrent entre les mains. Il les fit graver : c'eſt un des livres d'antiquité les plus ſinguliers. Toutes les pièces en ſont peintes avec une préciſion, une pureté inimitable. L'Académie des Inſcriptions lui donna en 1742, une place d'honoraire. Il travailla ſur les embaumemens des momies égyptiennes, ſur le *Papyrus*, ſur les maſſes énormes que les Egyptiens tranſportoient d'une extrémité à l'autre. Il éclaircit pluſieurs paſſages de *Pline* qui ont rapport aux autres. Il fit revivre les tableaux de *Polygnote*. Il reconſtruiſit, pour ainſi dire, le théâtre de *Curion* & le magnifique tombeau *de Mauſole*. Il chercha dans les laves des volcans, la pierre obſidienne, inconnue aux plus habiles Naturaliſtes. Enfin il inventa le moyen d'incorporer les couleurs dans le marbre, & de couvrir la peinture en cauſtique. A l'Académie des Inſcriptions, il fonda un prix de 500 l. pour expliquer, par les auteurs, par les monumens, les uſages des anciens peuples Il raſſembloit de toutes parts les antiquités de toute eſpèce. Il les faiſoit enſuite deſſiner & graver, en les accompagnant d'obſervations ſavantes & judicieuſes. C'eſt ce travail qui a produit ſon Recueil d'antiquités égyptiennes, étruſques,

grecques, romaines & gauloises; le dernier tome de cette collection a paru en 1767 avec l'éloge de M. *de Caylus*, par *le Beau*, 1767.

Nous ajouterons à cette notice qu'il s'en faut bien qu'on trouve le même mérite dans les romans, les traductions, les féeries & les autres rebus qu'il a mis au jour. Les fées dans sa bouche, parlent, à peu de chose près, le même langage que celui des *Étrennes de la Saint-Jean*. Elles sont bien licencieuses; & si nous nous sommes déterminés à insérer les contes qu'on a lus, c'est par respect pour un auteur si recommandable à tant d'autres égards. Personne n'a autant aimé les lettres & l'humanité. Il encourageoit les Artistes, & secouroit les malheureux. Personne n'a poussé peut-être aussi loin que lui, la haine du luxe; elle en étoit venue au point, que sa modestie pouvoit être prise pour insouciance & mal propreté.

On trouve dans le *Dictionnaire des Grands-Hommes*, la notice de ses ouvrages.

COLINOT. La fée *aux Têtes*, conte, imprimé en 1758.

Nous ne savons point si cet auteur est le même qui s'appelle *André*, prêtre, né à Versailles, & mort en 1765, qui a composé: *Pensez y bien*, *Pensez y mieux*.

Celui-ci a écrit dans des genres assez légers, & son conte de *la Fée aux Têtes*, sans annoncer beaucoup d'esprit & d'imagination, se fait lire

avec une sorte de plaisir. L'autre a composé quelques poësies qui sont médiocres, & qui sont restées closes dans les mercures où elles ont paru. Il a concouru sans succès pour les prix de plusieurs académies de province. Nous ignorons la date de sa mort.

CHEVRIER (*François-Antoine*), né à Nancy, d'un secretaire du roi, mort en Hollande, en 1762. Il abusa souvent de la liberté de la plume, & se permit des satyres affreuses & personnelles : il ne fut le plus souvent qu'un libelliste dangereux. Ce n'est pas qu'il n'eût des talens réels qui auroient pu lui obtenir de l'estime, & une sorte de considération ; mais il se montra si peu jaloux de ce prix, qu'on est autorisé de penser qu'il ne connoissoit guères la vertu, & qu'il n'écrivoit que parce qu'il étoit méchant.

Il a publié

Bibi, conte, *in*-12 ;
Cela est singulier, *in*-12, 1755 ;
Les Amusemens des Dames ;
Almanach des Gens d'Esprit ;
Moga-Kou ;
Voyage de Rogliano ;
Les Ridicules du siècle ;
Mémoires d'une honnête femme ;
Essai historique sur la manière de juger des hommes ;
Le Quart-d'Heure d'une jolie femme ;

Mémoires pour servir à l'Hiſtoire de Lorraine ;
Obſervations ſur le Théâtre ;
Lettre aux Nouvelliſtes ;
Hiſtoire de la Campagne de 1757 ;
Hiſtoire Générale de Lorraine ;
L'Anti-Machiavéliſme adapté aux circonſtances de la guerre ;
Ses Poéſies ;
Projet de paix générale ;
Hiſtoire de Corſe ;
Le Colporteur ;
Le Point d'appui de toutes les Cours de l'Europe ;
Teſtament Politique du Maréchal de Belle-Iſle ;
Le Codicile & l'Eſprit, ou *Commentaires des maximes politiques du Maréchal* de Belle-Iſle ;
Vie du P. Norbert ;
Ses Comédies.

CRÉBILLON (*Claude-Proſper Jolyot* DE), fils, né à Paris le 12 Février 1707, eſt mort en 1777. On ne peut mieux faire ſentir la différence qu'il y a entre *Crébillon* père & celui-ci, qu'en rappelant le diſcours que l'abbé de..... lui tint. Tais-toi, ton père étoit un grand homme, tu n'es, toi, qu'un grand garçon. — Et en effet, ſi l'on en excepte un ſeul de ſes romans, on verra que *Crébillon* le fils n'étoit pas même un grand garçon. Il paroît qu'il avoit négligé tous les genres d'inſtruction, pour s'en tenir à la partie

des romans. Il faut convenir que son roman des égaremens du cœur & de l'esprit, annonce un écrivain châtié, & un auteur qui savoit voir & peindre les mœurs d'un certain monde. On a dit dans le tems qu'il n'avoit peint que le fauxbourg Saint-Germain & quelques coteries. Cela étoit vrai, mais il l'a fait avec assez d'adresse, pour que toutes les classes de lecteurs pussent y retrouver des tableaux à leur convenance. Nous ne pouvons nous empêcher de rapporter ici l'approbation du bon M. *Duval*, censeur royal. Il assure *que les mœurs y sont consultées*, & qu'on y trouve *la délicatesse du génie & la noblesse du style qui ont annoncé le talent du jeune auteur.* De quelles mœurs le bon M. *Duval* veut-il parler ! Eh puis, fiez-vous à des censeurs ! Le génie ne censure pas toujours l'homme de génie.

Crébillon aima mieux suivre une autre carrière, & prendre la plume de *l'Aretin*. *Tanzai & Neadarné*, le *Sopha*, sont des ouvrages plus que libres. Il fut mis à la Bastille, parce qu'on crut y reconnoître plusieurs personnages ; sa liberté lui fut rendue à la sollicitation de la princesse de Conti, laquelle voulut voir l'auteur au sortir de la Bastille. Crébillon balbutioit en remerciant ; la princesse l'arrêta en lui disant, Monsieur j'ai lu votre roman, vous y faites parler des princesses sur un ton qui vous en a tant appris sur leur compte ; & comment avez vous fait pour les voir

de si près ? — Cette apostrophe n'étoit pas propre à rassurer un auteur déja intimidé. Ce fut l'unique plaisanterie que se permit une princesse qui avoit infiniment d'esprit & des graces charmantes jointes à une originalité de caractère qui ne la quitta point jusqu'au tombeau. Crébillon fut cause que le magistrat qui présidoit à la librairie, prohiba en 1738 l'impression des romans licencieux, & poussa la vigilance jusqu'à supprimer ceux qui étoient en vente. A la même époque, les *Romanciers* & *Crébillon* lui-même, publioient la première partie d'un roman, & faisoient ensuite attendre pendant trop long tems, la seconde & la troisième. Le magistrat ordonna qu'à l'avenir on donneroit le roman en entier. Cet usage s'est conservé.

Nous ne nous étendons pas davantage sur le mérite & sur les ouvrages de *Crébillon*. Nous en avons déjà parlé dans l'article de M. *de Bastide ;* sa notice est consignée dans tous les dictionnaires. Nous en avons parlé, parce que *Tanzai* est dans le genre des *mille & une nuits*, & que nous avons promis la notice des auteurs qui ont écrit dans le genre de la féerie.

COYPEL (*Charles-Antoine*), quatrième peintre célèbre du même nom, né à Paris, en 1694, & mort en 1752, âgé de cinquante-huit ans. Il fut nommé en 1747, premier peintre

du

du Roi. Nous trouvons à la tête de son joli conte d'*Aglaé* & *Nabotine*, la notice suivante, que l'Auteur nous saura gré d'avoir employée.

Le premier usage que *Coypel* fit du crédit qu'il avoit acquis, fut d'engager M. *de Tournehem*, assez grand pour faire des sacrifices, à renoncer au titre de protecteur de l'académie, attaché jusqu'alors à la place de surintendant des bâtimens, pour la mettre à l'instar des autres académies, sous la protection immédiate du roi.

Il demanda ensuite, & obtint d'établir à Paris une école pour les élèves destinés à être envoyés à Rome, école préparatoire, où, en étudiant l'histoire, & s'exerçant d'abord sous d'habiles maîtres, ces jeunes peintres hâtoient leurs progrès.

C'est également à ses sollicitations que l'on doit l'exposition des tableaux du roi au Luxembourg; mais elle ne devoit pas se borner à ceux que l'on y admire aujourd'hui; ils devoient (si le projet eût été exécuté en entier) être remplacés par d'autres, & offrir successivement aux yeux des amateurs, la magnifique collection du roi, & aux artistes, des modèles en tout genre.

Il eut, comme tous les hommes célèbres, des rivaux; mais ses rivaux furent toujours ses amis. Il les estimoit; sa modestie les attiroit; il les rassembloit chez lui.

Sa place de premier peintre du roi, en l'ap-

prochant de la cour, le fit connoître plus particulièrement de la reine & de M. le dauphin. La reine l'aimoit beaucoup; elle l'occupoit & lui faisoit faire souvent de petits tableaux de vierge ou de saints relatifs à sa dévotion. A son retour de Metz, elle trouva sur sa cheminée un tableau représentant la France, rendant graces au ciel de la délivrance du roi: elle en fut touchée: *Il n'y a*, dit-elle, *que mon ami Coypel qui soit capable de cela.* Cette espèce de galanterie étoit en effet un tribut de son zèle.

M. le dauphin aimoit & estimoit M. *Coypel*; il s'enfermoit souvent avec lui, soit pour lui parler de son art, sur lequel ce prince avoit des connoissances approfondies (1), soit pour entendre la lecture de ses piéces. Il en avoit toujours sur sa table un certain nombre, & il s'étoit proposé de les faire imprimer à ses frais.

La mort de l'auteur fit évanouir ce projet; mais à cet évènement, le prince dit tout haut à son dîner: *J'ai perdu trois amis dans la même année.*

Plus occupé de ceux qui l'environnoient que de lui-même, M. *Coypel* sembloit ne travailler que pour eux. Il fut bon maître, bon parent, bon ami, ne se démentit jamais. Le père s'étoit déshérédité en faveur de ses frères & sœurs,

(1) Il crayonna lui-même l'idée du dernier tableau que M. *Coypel* ait fait peu avant sa mort, représentant le sultan dans son serrail.

provenus d'un autre lit. Le fils en usa de même à l'égard de son frère, & renonça pour lui aux avantages que lui procuroit le testament de M. *Bidault*, son oncle.

On sait généralement que M. *Coypel* composa un grand nombre de pièces de théâtre. On s'empressoit pour en entendre la lecture. Deux de ses pièces ont été jouées à la cour, d'autres sur le théâtre seulement de madame *le Marchand*, & quelques-unes au collège Mazarin, pour lequel elles avoient été composées. Nous ne pouvons en indiquer que le titre :

L'Enfant gâté.
L'Avare fastueux.
L'Écueil de la Jeunesse.
La Vengeance honnête.
Le Désordre du jeu.
Le Tracassier.
Le Défiant.
La Capricieuse.
La Soupçonneuse.
L'Indocile.
L'Auteur.
L'Envieux.
L'Impatient.
Le Satyrique.
La Curiosimanie.
Le Précepteur.
L'École des Pères.
L'École des Petits-Maîtres.
Le Jugement téméraire.
Le Danger des richesses.
Les Trois Frères.
Les Tantes.
La Poësie & la Peinture.
Le Talent.
Le Triomphe de la raison.
Alceste.
Sigismond.
Les Captifs.
La Répétition.
Ariste.
Le Portrait.
La Force de l'exemple.
Les Bons procédés (1).

(1) Nous savons que l'on prépare une édition complette

Indépendamment de ces pièces, il en a fait quelques autres pour la comédie Italienne ; *les folies de Corderico*, *Don Quichotte*, *le Villageois désabusé*, & quelques canevas relatifs à ce spectacle, ainsi que des plans & morceaux de pièces françoises non finies.

Ce genre de littérature n'étoit pas le seul auquel M. *Coypel* s'appliquât. Il a laissé plusieurs écrits relatifs à la peinture ; & les discours qu'il faisoit à l'académie sur cette matière, sont la plupart imprimés. Il a écrit lui-même la vie de son père, qui se trouve dans le recueil des vies des premiers peintres du roi. Cet écrit est remarquable, & par la manière dont il juge son père, & par la modestie avec laquelle il parle de lui-même.

Cette aimable modestie, jointe à des talens si variés, étoit bien propre à faire rechercher sa compagnie. Aussi voyons-nous par une immensité de lettres qui restent, qu'il étoit le centre, le charme & le lien d'une société délicieuse, où l'esprit, les talens, les connoissances & la gaieté, sembloient se disputer le droit d'en diversifier les amusemens. Nous en ferons mieux l'éloge, en nommant MM. *de Caylus*, *de Cluviere*, *Freret*, *de*

---

des ouvrages de M. *Coypel* (qui a beaucoup écrit) & que l'on y fera entrer toutes ses comédies.

Mirabeau, *de Foncemagne*, *l'abbé de Rothelin*, *de Bougainville*, *Bigault*, *Largilliere*, *Fagon*, *Helvétius*, *Marivaux*, madame *Doublet*, madame *le Marchand*, mademoiselle *Quinaut*, & beaucoup d'autres, dont quelques-uns plus intimes se rassembloient souvent & faisoient ensemble alternativement le souper des *quinze livres*. Il n'étoit pas permis d'excéder ce prix.

M. *Coypel* étoit délicat & sensible; plein d'attention pour tout le monde, il ne se seroit pas pardonné la faute la plus légère, & cette timidité lui nuisit: elle donna à presque tous ses ouvrages une teinte trop douce; mais s'il ne fut pas le premier peintre & le premier littérateur de son tems, il en fut peut-être l'homme le plus vertueux.

La vertu forma son caractère distinctif; elle sembloit s'être placée dans son cœur pour en diriger tous les mouvemens: elle conduisit sa plume & son pinceau; elle animoit sa voix, & dans tout ce que fit M. *Coypel*, il n'eut jamais en vue que de faire le bien de toutes les manières. Il tâchoit de rendre sa morale aimable, en la faisant passer par la voie du plaisir: ses pièces, composées dans cet esprit, pourroient ainsi présenter un cours d'éducation intéressante pour la jeunesse de l'un & l'autre sexe.

Se promenant, après une inondation avec un

de ses amis, qui nous a communiqué ce trait, il apperçut dans la plaine des Invalides, une chaumière abattue; il l'envoya aussi-tôt s'informer de l'état des pauvres gens qui l'habitoient, &, sur son rapport, il prit le parti de la faire rétablir, avec des augmentations & des aisances plus considérables; & il le fit sans qu'on ait su d'où le bienfait provenoit. Il étoit familier avec ces sortes d'actions; & quoiqu'il eût au plus dix mille livres de rente, il en consacroit à cet usage deux mille qu'il mettoit à part dans un sac. Pour acquérir même plus de moyens, il engagea M. le duc *d'Orléans*, qui daignoit lui payer un carosse depuis la mort de son père, de permettre qu'il convertît ce bienfait en aumône; & il l'obtint. Ce prince qui avoit appris de lui à dessiner & à peindre, avoit pour lui une amitié toute remplie de confiance. Il le considéroit & alloit à son égard jusqu'aux attentions. Il n'aimoit pas le feu, mais quand il savoit que M. *Coypel* devoit venir : *Faites bon feu*, disoit il, *car il est frileux*. Ce même prince ayant composé une pièce de vers, la donna à M. *Coypel*, & le pria de lui en dire son sentiment. Celui-ci, après l'avoir lue, en fit l'éloge; mais M. le duc *d'Orléans* lui ayant demandé s'il pouvoit la faire imprimer & y mettre son nom. Sur sa réponse qui étoit négative, il la déchira & la jeta au feu.

Une autrefois l'appartement du prince étant plein de courtisans, un homme de lettres célèbre arriva, & s'étant placé à côté de lui, il faisoit l'étalage de son esprit. M. le duc *d'Orléans* que cela n'amusoit point, ayant regardé autour de lui, apperçut *Coypel* & lui fit signe d'approcher. Depuis quand, lui dit-il, êtes-vous ici? Vous savez que j'aime à vous voir & à causer avec vous; *Pourquoi n'approchez-vous point? J'aime mieux*, lui dit *Coypel*, *être derrière vous, à ma place, qu'à côté, sans conséquence.* Ce mot dit sans malice, fut entendu du bel esprit qui s'en vengea.

En traçant ces traits de la part d'un prince vertueux, sensible & bienfaisant, nous nous rappelons avec attendrissement celui de M. *le Régent*, vis-à-vis d'*Antoine Coypel*, père de celui dont nous parlons. Sachant qu'il étoit sollicité pour aller en Angleterre, & tenté de s'y rendre par des chagrins qu'il avoit éprouvés, il arrive à sa porte, sans suite, & dans un fiacre; il le fait demander sans se faire connoître, & le voyant étonné de rencontrer son altesse dans un pareil équipage: *Montez*, lui dit-il, *je veux me promener avec vous. Vous avez des chagrins, il faut les dissiper.* Un trait pareil étoit bien capable de faire évanouir & les chagrins & les projets.

CAZOTTE (M.) né à Dijon : il a été Commissaire de la Marine ; il est Auteur

De *la Patte du Chat*, conte Zinzimois ;
Des *Mille & une Fadaises ;*
D'*Observations sur la Lettre de* J.-J. Rousseau ;
De *la Guerre de l'Opéra ;*
De *Silène éveillé par les Nymphes ;*
D'*Olivier*, poëme ;
De *Milord*, *impromptu*, roman.

Cet Auteur, qui est vivant, a beaucoup de gaîté, beaucoup d'imagination, & des tournures originales. Il s'est acquis une sorte de célébrité dans un genre sur-tout qui n'a aucun rapport avec les fées, quoiqu'il tienne beaucoup au merveilleux & aux procédés *de la cabale.*

D

DEBLANES (*Henri Barthelemi*), de...., mestre-de-camp de cavalerie, né en Auvergne, mort le 27 Février 1754, âgé de quarante-sept ans, est auteur

De *Neraïr* & *Meloé*, roman oriental, *in*-12, 1759.

DIXMERIE. (M. de la). Cet Auteur vit encore; il passe les jours au sein de l'amitié, en cultivant doucement les muses sans se mêler dans les partis & sans embrasser aucune secte. Ses loisirs sont ceux d'un honnête littérateur qui à des talens & des connoissances, & qui fait un usage estimable de tous les deux.

Il a coopéré à la rédaction du *Mercure*, aussitôt que M. *Marmontel* en eut cedé le brevet à M. *de la Place*. Il a inséré dans ce *Journal*, des Contes Moraux, qui n'entrent point dans le genre de ceux que M. *Marmontel* écrivoit, & qui ne sont point dépourvus d'agrément & d'invention; l'allégorie y est plus prodiguée; les mœurs y sont traitées en grand, & peignent toutes les nations avec autant de délicatesse que de vérité. La morale de ces *Contes* est toujours pure & inté-

reſſante. Il a embraſſé également la féerie, le roman, proprement dit, le *Conte Oriental*, & dans tous les ſujets il a ſu intéreſſer.

Il a travaillé à un *Journal Eſpagnol* dont nous regrettons la diſcontinuité. Ce *Journal* qui nous manque pouvoit établir des rapports entre nous & une nation avec laquelle les lettres n'ont guères de communication. On ne nous reprochera point de ne pas multiplier les ouvrages périodiques, & de ne pas pouſſer trop loin cette fabrication; mais on doit nous accuſer de mettre trop d'indifférence dans la recherche des livres étrangers. On écrit de bonnes choſes ailleurs auſſi bien qu'en France; pourquoi ne ſerions nous pas jaloux de compoſer par nos feuilles périodiques, un *Catalogue univerſel* de toutes les productions littéraires de l'Europe? L'Angleterre, l'Allemagne, l'Eſpagne & l'Italie ont des ſavans, des littérateurs inſtruits qui s'occupent de matières inſtructives & curieuſes. Il faut traduire ou du moins annoncer ces bons ouvrages. M. *de la Dixmerie* qui ſait l'Eſpagnol avoit conçu le plan dont nous venons de parler, & donnoit une eſpèce de ſupplément au *Journal* étranger. Il eſt fâcheux que ni l'un ni l'autre n'ait point été continué.

Les poéſies de M. *de la Dixmerie* ſont faciles & ingénieuſes. Il auroit pu traiter des ſujets d'une étendue plus conſidérable, & ne l'a pas voulu;

le travail des *Journaux* lui a enlevé bien des momens, car il a coopéré comme nous avons dit, au *Mercure*, à l'*Avant-Coureur*, à la *Bibliothèque des Romans*, & il a rédigé le *Journal Espagnol*. Il a eu beaucoup de part à l'ouvrage sur l'*Origine des Arts*, par M. *Goguet*.

Les *Dialogues* des morts qui ont été publiés dans les *Mercures* sont remplis de philosophie; ces personnages y conservent leurs caractères : la morale sort du sujet sans effort.

Il est auteur de l'ouvrage qui a pour titre :

Les Deux Ages du goût & du génie.

On peut voir dans *la France Littéraire* la liste de ses Ouvrages.

Parmi les *Contes des Fées*, nous avons distingué *Lindor* & *Delie*; & parmi ses *Contes* dans le goût oriental, nous avons lu avec plaisir *Abbas* & *Sahry*, nouvelle persane, & *Abdallah* & *Balsora*.

DREUILLET (*Madame*), est née à Toulouse en 1656, & s'appeloit mademoiselle *de Montlaur*. Elle épousa M. *Dreuillet*, président aux Enquêtes du Parlement de Toulouse, devint veuve après quelques années de mariage, & se fixa à Paris. Elle y connut madame la duchesse *du Maine*, qui voulut l'avoir auprès de sa personne. Elle fut une des femmes aimables de la

société de Seaux, habita, l'été, dans le château, & à l'hôtel de Toulouse pendant l'hiver. Elle mourut en 1730, généralement estimée & regrettée. Peu de femmes ont eu une réputation d'esprit aussi continue; c'est sans doute à cause de la qualité de ses prôneurs, car elle n'a composé que des vers de société. Il est vrai qu'elle est auteur

Du charmant conte intitulé: *le Phénix*. Qui ne connoît ce joli ouvrage! Nous nous dispenserons d'en dire davantage.

DURAND (*Catherine* BEDACIER, depuis madame *Durand*), vivoit au commencement de ce siècle, & tient une place distinguée parmi les femmes qui ont cultivé les lettres. Peut-être l'adulation a-t-elle outré les éloges; car nous n'avons trouvé dans ses ouvrages qu'une médiocrité soutenue, & nous ne savons point pourquoi *ses courtisanes* furent si bien accueillies.

C'est à madame *Durand* qu'on doit l'invention des *Proverbes Dramatiques*. On trouve dans le recueil de ses Œuvres, les premières pièces de ce genre qui sont au nombre de huit, parmi lesquelles il y en a deux ou trois qu'on lit avec plaisir. Il faut donc la compter à son tour parmi ce petit nombre d'auteurs qui ont créé des genres. Quelque mince que soit celui qu'elle a imaginé, plusieurs écrivains n'ont pas dédaigné de

ſuivre cette carrière, de rappétiſſer *Thalie*, & de réduire *au plain pied* le théâtre de la nation. On peut appliquer à la manie des *Proverbes*, ce que *Piron* diſoit de la comédie dont on raſoloit dans les ſociétés. Elle a

Réformé le quadrille en plus d'une maiſon.

OUVRAGES DE MADAME *DURAND*:

La Comteſſe de Mortanes ;
Les *Mémoires de la Cour de* Charles VIII ;
Le Comte de Cardonne, ou *la Conſtance victorieuſe ;*
Les Belles Grecques ;
L'*Hiſtoire de Henri*, Duc des Vandales ;
Les Petits Soupers de l'été ;
Hiſtoire des plus fameuſes Courtiſanes de la Grèce ;
La Vengeance contre ſoi-même, ou *le Chat amoureux ;*
Des Poëſies ;
Ses Comédies en proſe.

Elle mourut, en 1736, dans un âge très-avancé.

DUCLOS, mort ſecrétaire de l'académie françoiſe, & membre de celle des inſcriptions & belles-lettres. Il étoit connu auparavant par

les romans de la baronne *de Luz*, & par les *Confessions* du comte *de* ***. *Acajou* fut composé d'après une douzaine d'estampes, dont les dessins & les planches étoient restés entre les mains de M. *Boucher*, mort premier peintre du roi Cet artiste les ayant montrés à *Duclos*, & ayant paru embarrassé de l'usage qu'il en pourroit faire, ils servirent de guide à *Duclos* qui composa *Acajou*. Il est nécessaire de dire à quelle occasion ces gravures avoient été faites. Le comte *de Tessin*, pendant qu'il étoit ministre de Suède en France, avoit composé un petit ouvrage de société, intitulé *Jaunillane*, ou *l'Infante Jaune*. Il fit faire le dessin & les planches par *Boucher*. A peine avoit-on mis la dernière main à ce travail, que le comte fut rappelé en Suède pour y remplir la place de ministre d'état, & gouverneur du prince royal de Suède, dont il s'acquitta avec honneur, & pendant laquelle il composa, à l'imitation de Fénélon, des lettres sur l'éducation des princes qui sont un cours complet de morale. Il laissa toutes les planches qui servoient à la première édition *d'Acajou*. L'épître dédicatoire de ce roman fit du bruit; elle étoit adressée au public, *Duclos* se moquoit ouvertement & bravoit son protecteur & ses juges. Cette hardiesse réussit, & procura à son auteur cette réputation qu'il a constamment

soutenue, d'être au-dessus des préjugés les plus respectés On imprima contre lui une critique intitulée *Reponse du public à l'auteur d'Acajou.* Freron en est l'auteur. Cette critique déplut au public qui défendit *Duclos*, lequel bien averti par cette complaisance, du goût de ceux qui le lisoient, a continué d'être hardi & vrai. Il a continué d'être encouragé par les applaudissemens & même par les critiques, auxquels il en imposa à la fin par sa bonne contenance. Il a tenu pendant les dernières années de sa vie, le sceptre de la littérature qu'il avoit conquis. Il le manioit quelquefois assez rudement; cependant il a été jusqu'à sa mort, respecté & admiré. Ayant été nommé historiographe de France, il eut la noble fermeté d'imiter le garde des sceaux *Morvilliers*, qui avoit refusé à *Charles IX* d'écrire l'histoire de son règne. *Duclos* ne voulut rien publier pour ne pas se perdre, & pour ne pas trahir la vérité. — Si je ne puis parler aux contemporains, disoit-il, j'apprendrai aux fils ce qu'étoient leurs pères. Je n'ai jamais pensé qu'en me chargeant d'écrire l'histoire, on m'eût pris pour l'organe du mensonge. En tout cas on se seroit trompé.

Idée du Conte de Jaunillane, ou *l'Infante Jaune*, imprimé à Badinopolis, en 1741.

L'auteur est représenté à la tête du livre en

robe de chambre, écrivant dans son cabinet entouré de magots, de génies badins, de rats, de papillons & de fumée. Le héros du conte est le prince *Percebourse*. On le voit dans la première estampe, habillé à la françoise, suivant la mode & le costume de 1740, se promenant en rêvant dans l'allée des Idées. Dans la seconde on le voit encore raisonnant avec la fée aux *Echarpes* qui est sortie d'une groseille que le prince avoit cueilli. Dans la troisième on voit deux petites naines trouvées dans un autre groseillier, & qui vouloient donner des croquignoles au prince qui en est fort embarrassé. Dans la quatrième, le prince assis toujours dans la même allée, voulant manger un abricot, en fait sortir une tête charmante, un peu triste & penchée.

Dans la cinquième *Percebourse* ayant, non sans peine, trouvé le corps de sa princesse, lui rend & y rajuste la tête & les mains qui lui appartenoient. Dans la sixième la fée *Vicieuse* marie *Percebourse* avec la princesse *Pensive*.

Dans la septième on voit la princesse *Pensive* déjà mariée, arrêtée par le géant *Borgne*. La huitième représente la fée *Lutine*, prenant soin d'un jeune prince encore enfant, que l'on appelle *le Prince des Coudes*, & qui paroît destiné à être l'amant de *Jaunillane*, ou l'infante *Jaune*, fille de *Pensive* & de *Percebourse*. Dans la neuvième

vième & dernière, attendu que le titre fait la dixième, on voit que *Penſive* renverſe un verre magique, ce qui lui attire des malédictions de la part de l'enchanteur *Groſſourcils* & de la fée *Robinet*. On ne ſait plus ce que tout cela devient, le conte finit bruſquement, parce que l'auteur retourna en Suède.

Duclos mourut le 26 Mars 1772.

*Les Confeſſions du Comte de * * *;*
Conſidérations ſur les Mœurs;
Hiſtoire de Louis IX;
Remarques ſur la Grammaire du Port Royal;
Diſſertations dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres.

Il parut en 1759, un roman *in*-12, ayant pour titre : *Les Têtes-Folles*, qui eſt une imitation du roman d'*Acajou;* & il faut convenir que c'eſt une ingénieuſe bagatelle.

Il a eu beaucoup de part à l'édition de 1762, du *Dictionnaire de l'Académie Françoiſe.*

Il avoit commencé une ſuite à l'hiſtoire de cette compagnie, que M. *d'Alembert* a continuée en publiant les éloges des académiciens morts. *D'Alembert* étoit l'écrivain qui pouvoit remplacer entièrement *Duclos*. L'un & l'autre aimoient la vérité, & avoient le courage de la préſenter, & de la rendre tout à la fois inſtructive & pi-

quante, sans jamais la faire dégénérer en satire & en sarcasme. Que les auteurs qui auront à prononcer sur les réputations, prennent *Duclos* & *d'Alembert* pour modèles.

DUCLOS (*le chevalier* DE) qui vit peut-être encore, est auteur d'un ouvrage intitulé : *les cinq Cent Matinées & une demie*, contes syriens, 2 vol. *in*-12 1756.

C'est une imitation des *mille & une Fadaises*, & des *mille & une Faveurs*.

DEROIS. Il est auteur

Du *Loup Galeux* & de *la Jeune Vieille*, *in*-12, 1744.

Ces deux romans furent attribués à madame *de Villeneuve*, qui s'en défendit & n'eut pas tort ; mais nous devons déclarer qu'il ne nous a point été possible de constater l'existence de ce monsieur de Rois, dont il n'est fait mention qu'à la tête de son livre. On croit que le comte *de Caylus* s'est caché sous ce nom.

DOW (*Alexandre*), est Anglois ; il a passé plusieurs années dans les Indes. Pendant qu'il apprenoit la langue persane, on lui procura les contes d'*Inatula de Dehli* ; il les traduisit,

d'abord pour son usage & pour se familiariser avec le persan ; ensuite il rendit publique sa traduction. On peut lui reprocher de s'être trop attaché à rendre le tour métaphorique des persans. Le traducteur françois des *Contes persans*, a conservé les mêmes défauts. Ces contes paroissent une imitation des *Mille & une Nuits*.

M. *Dow* est auteur de l'*Histoire de l'Indostan*, 2 vol. *in*-4°., qui a été traduite en françois en 1768. C'est un Ouvrage estimable à tous égards. Nous croyons que l'Auteur vit encore.

F

FAGNAN (*Madame*), elle eſt encore vivante, mais elle vit dans la retraite, & n'a conſervé aucun rapport avec les Littérateurs & la littérature : elle garde le ſilence depuis une trentaine d'années ; ſes Ouvrages ſont :

Kanor, *Contes des Fées*, *in*-12, 1750 ;
Minet-Bleu & Louvette, *in*-12, 1768 ;
Le Miroir des Princeſſes orientales, *in*-12, 1755.

Ce roman fut dédié à la marquiſe *de Pompadour*, qui protégeoit l'Auteur avec une ſorte d'attachement. On ne peut pas dire que les ouvrages de madame *Fagnan* ſont des chefs-d'œuvres, mais ils ſont à une grande diſtance de la médiocrité ; en les liſant, on n'eſt point tenté de demander qu'ils ſoient meilleurs. Il paroît que l'Auteur réuniſſoit de l'enjoûment à la vivacité, & qu'elle ſavoit *vernir* ſes écrits ; un coloris doux & frais y domine ; &, ſans être frappé ni arrêté par des ſaillies d'eſprit, on ſe plaît à revenir à *Minet-Bleu* & à *Kanor*.

FAULT *ou* FAUQUES (*Mademoiſelle*) : elle eſt née dans le Comtat Venaiſſin, ſe fit re-

ligieuse aux Ursulines d'Avignon, se pourvut à Rome, en cassation de ses vœux, & vint s'établir à Paris, où elle composa les romans dont nous donnons la liste :

Le Triomphe de l'Amitié, *in*-12, 1750 : c'est un ouvrage ingénieux, rempli de traits brillans d'esprit, mais où on trouve aussi peu d'ordre que de vraisemblance ;

Abassaï, Conte oriental, *in*-12, 1752 : ce roman est écrit avec chaleur & avec esprit ; les situations sont neuves, les réflexions sont fines, mais trop fréquentes.

Les Contes du Serrail, *in*-12, 1753 ;

Durboulour, Conte de Fées ;

Les Préjugés trop bravés & trop suivis ;

Fazlillat ;

Les Mémoires de Mlle *Doran* étincellent d'esprit, sont pleins de situations piquantes, & on y trouve des caractères prononcés ;

Les Zelindiens ;

Fréderic le Grand au temple de l'immortalité ;

La dernière Guerre des bêtes pour servir à l'histoire du dix-huitième siècle.

On croit Mlle *Fauques* retirée en Angleterre, où peut-être elle vit encore.

Nous aurions mal rempli notre tâche, si nous en restions-là. Mlle *Fauques* est, parmi les femmes

connues dans la littérature, celle qui a fait preuve de plus d'esprit & de talent. La lecture de ses romans en laisse une agréable certitude. Comme nous n'avons point inséré dans notre *Collection*, le conte d'*Abassaï*, nous invitons le Public à en faire la lecture : il en sera satisfait. Le sujet de ce conte est tiré de la *Bibliothèque Orientale* de d'*Herbelot*. L'original est un roman arabe. On verra ce que Mlle *Fauques* a su y ajouter. On peut lire également les autre *Contes de Fées*, que nous regrettons de n'avoir pas pu recueillir. Les bornes que nous nous sommes données pour ne pas multiplier les volumes, en sont la cause unique. Mlle *Fauques* versifioit avec facilité, & sa poësie avoit des grâces & de la couleur. Les Poëtes contemporains l'ont célébrée, & M. *Sabatier* lui a adressé de très-longues *Épîtres* dans lesquelles il rend, sans fadeur, justice au talent poëtique de Mlle *Fauques*.

FÉNELON (*François* DE SALIGNAC DE LA MOTTE FÉNELON), Précepteur des Enfans de France, & depuis archevêque, duc de Cambrai, prince du Saint Empire, étoit né au château de Fénelon en Querci, le 6 Août 1651, d'une maison ancienne.

Il composa ces *Fables* & ces *Contes* pour l'éducation du duc *de Bourgogne*.

Il a fait un petit *Traité* sur la *Tragédie* & sur la *Comédie*.

Le présent le plus utile que les *Muses* aient fait aux hommes, (dit l'abbé *Terrasson*) c'est le *Télémaque ;* car si le bonheur du genre humain pouvoit naître d'un *Poëme*, il naîtroit de celui-là.

Ce fut en 1698, que *Fénelon* commença à faire imprimer le *Télémaque*, sous ce titre : *Suite du quatrième livre de l'Odyssée*. Il n'y en eut alors que deux cent pages d'imprimées ; le gouvernement fit arrêter l'impression. Le peu qui en avoit paru, & les copies manuscrites de ce qui restoit à imprimer, se débitèrent pendant quelque tems. Il fut imprimé l'année suivante à la Haie, en quatre petits volumes. L'édition qui fut enfin entière, est de 1701, & fut dûe aux soins de M. *de Saint-Remy*, auteur de *Mémoires*, pour servir à l'*Histoire de France*. En 1717 parut en France l'édition approuvée de *Télémaque*. *Louis XIV* ne vivoit plus, *le Régent* qu'on comparoit à *Mentor*, n'étoit pas fâché de mettre le *Télémaque* dans les mains de *Louis XV*. Le *Télémaque* fut critiqué par un abbé *Faidit*, jadis père de l'Oratoire, & par un nommé *Lesconvel*.

Les onze premières *Fables*, sont des récits d'aventures feintes, dont l'allégorie cache avec art les préceptes de morale que *Fénelon* vouloit faire goûter à son disciple. Un ouvrage bien

philosophiquement écrit, seroit celui dans lequel l'auteur s'oubliant entièrement, & ne faisant aucune réflexion, en feroit faire beaucoup à son lecteur. C'est la manière de *Fénelon*. Il raconte... & on réfléchit pour lui.

Les *Contes de Fées* sont des apologues, comme ceux d'*Esope* & de notre *la Fontaine* ; il n'y manque que la versification ; mais *Fénelon* a trouvé le secret de se passer de Poësie, & de donner un *Poëme* en prose. Il a cependant fait des *Chansons*, où la pensée est embellie par une poësie facile & douce. Quand on nous a accusé de n'avoir point d'idiles en françois, de n'avoir jamais su peindre la simplicité des campagnes, on avoit oublié l'auteur du *Télémaque*. Combien d'idiles ne trouveroit-on pas dans son ouvrage ! Tous les tons, toutes les couleurs y sont confondus, rapprochés ; un tableau succède à l'autre ; par tout le sentiment ou la morale, sont cachés sous les plus riantes descriptions. Quel auteur a su autant répandre de charmes sur ses productions !

FORCE (*Charlotte-Rose* DE LA) fille de *François de Caumont*, marquis *de Castel-Moron*, maréchal de camp, naquit en Guienne, dans le château *de Casenove*, près de Bazas, vers l'an 1650, & est morte à Paris, en 1724, âgée de soixante-quatorze ans.

Marguerite de Vicof, sa mère, étoit dame *de Casenove*, & fille du baron *de Castelnau*. Il paroît qu'elle n'étoit pas aussi bien partagée des dons de la fortune, que de ceux de la naissance & de l'esprit.

Sa vie n'offre rien d'intéressant. Nous avons d'elle

L'*Histoire de Marguerite de Valois ;*
Le Roman de Gustave Vasa, où la fiction la plus ingénieuse est jointe à l'histoire la plus intéressante ;
L'*Histoire secrète de Bourgogne ;*
Mémoire historique, ou *Anecdote galante & secrète de la Duchesse de* Bar, *sœur de* Henri IV ;
Une *Épître à Madame* de Maintenon ;
Et les *Contes de Fées.*

Elle avoit épousé en 1687, *Charles de Brion ;* mais le mariage fut déclaré nul dix jours après. Cette notice est de M. le M. *de P....*, & nous n'avons rien trouvé à y ajouter.

FONTANELLE (M. *Jean* GASPARD DE), né à Grenoble, le 29 Octobre 1737.

Il est auteur des Ouvrages suivans :

Les Aventures Philosophiques, *in*-12, 1765 ;
Les Métamorphoses d'Ovide, nouvelle traduction ;

Les Effets des Passions, trois Parties *in*-12, 1768;

Essai sur le Feu sacré & sur les Vestales, *in*-8°., 1768;

Pierre-le-Grand, Tragédie;

Lorédan, Tragédie, en quatre actes;

Ericie ou *la Vestale*, Tragédie en quatre actes;

Les *Anecdotes Africaines*.

Il a rédigé les *Gazettes Littéraire & Politique de Deux-Ponts*, depuis leur établissement en 1770 jusqu'au premier Juin 1776. Il a été chargé de la partie politique du *Journal* de M. *Panckoucke*, depuis le premier Juin 1776; à la réunion de ce *Journal* au *Mercure*, M. *de Fontanelle* continua son travail, & est, depuis deux ans, rédacteur de la *Gazette de France*.

Il a composé *les Souhaits*, conte arabe.

M. *de Fontanelle* est un littérateur modeste qui n'a jamais cherché des prôneurs ni le bruit. Il a écrit dans son cabinet; il a livré ses ouvrages au Public, sans les suivre, sans les recommander: il a joui de ses succès. Ses Tragédies font regretter qu'il ne se soit pas entiérement adonné au théâtre. Il avoit toutes les qualités qui y font réussir. La Tragédie de *Lorédan* est dans le grand genre; celle d'*Ericie* est pleine de philosophie & d'énergie. Ses autres productions sont purement écrites.

Il poſsède le talent plus rare qu'on ne penſe de préſenter avec intérêt les nouvelles politiques, & de procurer des lecteurs à cette claſſe de *Journaux*. Tous ſes jugemens ſur les ouvrages de littérature ſont ſains & ſages, il n'afflige perſonne, & ne témoigne que l'amour de la perfection. Il ſeroit à ſouhaiter que les prétendus juges des travaux littéraires fuſſent doués de la modeſtie, de la ſageſſe, & de la vertu de M. *de Fontanelle*.

FROMAGET. Cet Auteur, qui ne s'eſt point élevé ſoit en proſe, ſoit en vers, au-deſſus de la médiocrité, eſt mort en 1750. Il eſt auteur

De *Kara Muſtapha*, conte oriental, *in*-12 en 1745;
De *Mirima*, *Impératrice du Japon*, *in*-12, 1745;
De *pluſieurs Pièces de Théâtre*.

Il compoſa en ſociété avec *le Sage*, l'*Épreuve dangereuſe*, ou *le Pot au-Noir*, en un acte, en 1740. Il fit quelques *Comédies* en commun avec *Panard*. Ses *Comédies* annoncent de la gaîté, un eſprit naturel & agréable.

G

GALAND étoit né en 1646, à Rollo en Picardie ; quelques-uns prétendent qu'il naquit à Noyon. Il fut membre de l'académie des inscriptions & belles-lettres, lecteur du roi & professeur de langue arabe, au collège royal. Il mourut en Février 1715, généralement estimé par ses mœurs & par son érudition.

Les Mille & une Nuits qu'il a traduites de l'arabe, sont un recueil dans le goût de nos *Contes de Fées*. Les éditeurs qui ont publié en 1717 le dernier volume, n'on fait qu'y ajouter une conclusion.

Il a traduit *l'Orientaliana*, qui est un recueil de maximes & bons mots des orientaux, appuyés d'exemples qu'il a traduits *du Divan*, où se retrouvent les maximes orientales. Il a fait la préface de *la Bibliothèque orientale*, par *d'Herbelot*.

Il a traduit les *Fables de Bidpaï*, qui ont été d'abord écrites en indien, traduites ensuite en arabe, & confondues avec celles de *Lockman*, reduites après en turc, sous le titre de *Hou Mayoum Ramé*, ou *Livre Impérial*. C'est dans ce dernier état que M. *Galland* entreprit de les mettre en françois. Mais de quatorze livres que

contient l'ouvrage turc, quatre seulement ont été traduits par lui, & publiés en 1724, neuf ans après sa mort. M. *Cardonne* vient d'achever cette traduction (dit M. le marquis *de P.....*).

Il seroit inutile de dissimuler qu'on retrouve ces *Fables* parmi celles d'*Esope* & de *la Fontaine*. Pour cela il suffit de savoir que *Plancide*, moine grec du bas empire, est le premier qui ait publié les *Fables* d'*Esope*, qu'il suppose avoir été Phrygien, vivant du tems de *Créſus*, roi de Lydie. L'on croit qu'*Esope* est le même que *Lokman*, fabuliste arabe, auquel les auteurs mahometans attribuent presque toutes les *Fables* que *Plancide* a publiées sous le nom d'*Esope*. En poussant encore plus loin ces recherches, on trouve que *Lokman* est le même que *Bidpaï* qui composa les *Fables* pour un roi nommé *Dabchelin*, lequel en fut si content, qu'il fit du *Bracmane* son premier ministre, & qu'il conserva ses *Fables* comme des maximes précieuses qu'il transmit à ses successeurs. Ceux-ci firent très-mal-à-propos un secret de ces maximes, si bien que *Cosroës premier*, surnommé *Nouschirvan*, le plus grand d'entre les rois de Perse, adorateur du feu, en ayant entendu parler, eut bien de la peine à les recouvrer pour en faire la règle de sa conduite. Il parvint enfin à connoître ces maximes & les pratiqua. Ses successeurs les

abandonnèrent, & furent soumis par les califes. Deux de ceux-ci les firent traduire de l'ancien persan, en arabe, ce furent *Almanzor* & *Mamoud* auxquels la connoissance & la pratique de ces maximes, portèrent encore bonheur. Enfin ces belles & utiles *Fables* si recherchées en Arabie & aux Indes, n'étoient point encore connues en Turquie. *Ali Tche-Lebi-Ben-Salèbe*, *Mollah* très-habile qui professoit la théologie & le droit à Andrinople, les traduisit, & les dédia à *Soliman II*, qui accueillit son ouvrage, & éleva le traducteur à la dignité de *Cadi de Brousse*. Ce livre, depuis 1540, est regardé par les Savans de l'Empire Ottoman, comme le modèle de la plus parfaite éloquence dont la langue turque puisse être susceptible.

GUEULETTE (*Thomas-Simon*), avocat en Parlement, & substitut du procureur du roi au Châtelet; un grand fond de gaîté, une facilité prodigieuse, beaucoup d'imagination & de fécondité assurèrent à M. *Gueulette* une réputation parmi les amateurs du genre oriental. Il a traduit avec exactitude & avec goût; il a imité avec une vérité étonnante le ton, les fables, les allégories des Orientaux. Il a prodigué les images; des tableaux nouveaux succèdent sans interruption à ceux qu'on a déjà lus : on est transporté sur le

lieu de la scène ; qu'on relise les *Sultanes de Guzarate*, les *Aventures du Mandarin Fum-houm*, les *Mille & un Quart-d'Heure*, & on sera convaincu de la justesse de nos observations. Il n'a point un merveilleux aussi brillant que le comte *Hamilton* qu'il a voulu imiter ; mais placé à un ton plus bas, réduit à ce mode qu'il s'étoit fait à lui-même, il va de pair avec l'auteur des *Quatre Facardins*. Il paroît sortir du domaine de l'imagination, & poser sur des bases connues, tandis qu'*Hamilton* tient toujours une marche factice, & entasse bisarreries sur prodiges. M. *Gueulette* est plus près de nous, plus près des mœurs & d'un peuple qu'il semble peindre ; il dit ce que nous sommes tentés de croire ; il ajoute des graces à un genre estimé, & ne cherche point, comme *Hamilton*, d'en créer un qui ne ressemble à rien. Il a eu des imitateurs : *Hamilton* est resté seul. Ce n'est peut-être pas la plus mince portion de la gloire de ce dernier. Celui qui n'a ni concurrens, ni rivaux dans ce genre, est, à coup sûr, un homme de génie.

M. *de Voltaire* s'est placé un moment dans la classe des imitateurs de M. *Gueulette*. Le roman de *Zadig* est calqué sur *les Soirées Bretones*. Nous allons peut-être trop loin, car se servir d'un cadre déjà usé, pour y placer au lieu d'une estampe antique, un tableau frais & gracieux, ce

n'eſt ni plagier, ni copier. D'ailleurs on ſe répète toujours en morale. Le tort des derniers, c'eſt de n'être pas venus les premiers. *Montagne* a, ſans doute, écrit tout ce que *Vauvenargues* a penſé, le duc *de la Rochefoucault* avoit traité l'ouvrage de *la Fauſſeté des vertus humaines*, quand *Eſprit* le compoſa : mais chacun a apporté ſa manière ; & comme ces peintres qui ſont originaux, en ne peignant que des ſujets rebattus, chacun s'eſt marqué avec diſtinction parmi les Moraliſtes. Ainſi nous n'accuſerons point *de Plagiat*, M. *de Voltaire*, mais il ſera vrai que M. *Gueulette* a laiſſé des deſſins, dont un grand maître a tiré parti.

A l'époque où M. *Gueulette* écrivoit, M. *Galand*, M. *Petit* avoient mis les *Romans Orientaux* en vogue. *Ma ſœur, dormez-vous ? ſi vous ne dormez pas, faites-nous un conte*, étoit devenu le rebus favori des plus brillantes ſociétés. Les jeunes auteurs, qui croient toujours trouver la célébrité dans le genre devenu célèbre, ſans s'embarraſſer s'ils ont ou n'ont pas les talens propres, imitoient M. *Galand* & M. *Gueulette*. *Moncrif* ne ſe défendit pas plus de ce penchant, que *Marivaux* n'avoit ſu réſiſter au deſir d'écrire une féerie. Le chevalier *Duclos* publia auſſi à la ſuite des *Mille & une Faveurs*, les *Cinq cens Matinées*. Toutes les imitations qui n'ont point atteint

atteint au mérite de l'original, ne doivent point être regardées comme des productions médiocres. Le roman de *Florine*, qu'on a comparé au *Télémaque*, pour ne pas valoir autant que l'ouvrage de *Fénelon*, ne laisse pas que d'être un conte très-moral, bien écrit, & paré de la plus douce & de la plus aimable fiction.

Le Théâtre de la foire, qui cherchoit à étayer sa réputation naissante, montra à ses auteurs, les recueils des *Contes Orientaux*. *Fuselier*, *le Sage*, *Dorneval* les ouvrirent, & y prirent tous leurs sujets. M. *Gueulette* se copia lui-même, & donna des comédies à vaudeville au Théâtre. Il étoit porté plus qu'un autre vers ce genre facile & léger ; car il étoit extrêmement gai ; & avec moins d'originalité dans le ton & dans le mot que *Piron*, il en avoit autant que lui dans le caractère. Il aimoit la table, tenoit maison, & recevoit volontiers ses amis & les gens de lettres. Il avoit une maison de campagne à Choisy-le-Roi, dans laquelle il avoit dressé un théâtre sur lequel il répétoit ses pièces, celles de *le Brun*, & de ses amis. Madame *Lemarchand* y jouoit, M. *Gueulette* présidoit la troupe. C'est chez lui qu'un Abbé se présenta pour jouer la comédie : il fut accepté ; on lui proposa différens rôles, dont pas un ne lui convenoit. On lui demanda enfin celui qu'il savoit : il répondit qu'il savoit fort bien souffler.

Là dessus on lui fit cette réponse qui est devenue un proverbe : *M. l'Abbé, souffler n'est pas jouer.*

M. *Gueulette* avoit un talent merveilleux pour les Marionettes. Il les faisoit jouer & dialoguer avec beaucoup d'esprit. Il excelloit sur-tout dans le rôle de *Polichinel*, qui faillit lui devenir très-funeste. Il avala un jour *la pratique* qu'il mettoit dans sa bouche, pour briser sa voix ; & ce ne fut qu'après des efforts incroyables, qu'il parvint à rejeter le fatal instrument. Sa grande gaîté lui suscita des querelles avec son Curé, qui ne le regardoit pas comme un excellent paroissien. On prétend qu'il écrivit sa confession en vaudevilles, & que ce n'étoit pas le moins plaisant de ses ouvrages. Nous n'avons pu nous la procurer, & nous n'affirmons point l'anecdote.

Il étoit né à Paris, en 1683, & fut substitut du procureur du roi au Châtelet ; il mourut doyen de la Compagnie, le 22 Décembre 1768. Son caractère étoit doux & gai, sa société plaisoit à tous ses amis. Il avoit d'ailleurs des qualités excellentes. A la mort de sa femme, il fit remettre à ses héritiers tout le bien qu'elle avoit laissé, & dont il devoit jouir en propriété par le contrat de mariage.

Il est auteur

Des *Mille & un Quart-d'Heure*, en 3 vol. *in*-12 ;
Les *Sultanes de Guzarate* ;

Les *Soirées Bretonnes ;*
Les *Aventures merveilleuses du Mandarin Fum-oh-Ham*, conte Chinois, 2 vol. *in*-12 ;
Des *Mémoires de Mademoiselle* de Bontems.

Il a donné plusieurs Pièces au Théâtre Italien.

Les Comédiens par hasard, en trois actes & en prose ;
Arlequin Pluton ;
Le Trésor supposé ;
L'Amour-Précepteur ;
L'Horoscope Accompli ;

Cette dernière Pièce a eu beaucoup de succès : l'Auteur, qui abandonnoit toujours sa part aux Comédiens, la donna à Mlle *Silvia*.

Il a présidé à l'édition de l'*Histoire & chronique du Petit-Jean de Saintré ;* & à celle de l'*Histoire de très-noble & très-valeureux prince* Gérard, comte de Nevers ; il a continué la traduction des *Contes & Fables de Bidpaï & de Lokman ;* il a donné l'édition des *Œuvres de Rabelais*.

GRAFFIGNY (*Françoise* d'Issembourg d'Happoncourt de ****), étoit fille d'un homme de la plus haute qualité qui descendoit de l'illustre maison d'Issembourg. Il s'étoit distingué au service de France, sous le commande-

ment du Maréchal *de Bouffiers : Louis XIV* le reconnut gentilhomme en France, comme il l'étoit en Allemagne, & confirma tous ses titres. Il s'attacha néanmoins au duc *Léopold* de Lorraine, qui lui donna le gouvernement de Boulay & la Sarre, & la majorité de sa Compagnie de Gendarmes. Sa fille fut mariée à *François Hugot de Graffigny*, chambellan du Duc. Jamais mariage ne fut si malheureux pour l'épouse ! Madame *de Graffigny* fut réduite, par les violences de son mari, à la nécessité d'obtenir une séparation juridique, & de s'éloigner de Nancy. Ce fut Mademoiselle *de Guise* son amie, qui la détermina à cette expatriation. Celle-ci venoit à Paris, épouser le duc *de Richelieu*, & lança son amie dans des cercles qui étoient faits pour donner le mouvement le plus favorable à l'opinion. La conversation de Madame *de Graffigny* n'annonçoit pas tout son esprit. Son maintien étoit sérieux, & un grand fond de mélancolie la rendoit presque taciturne : ce n'est point avec de pareils dehors qu'on prévient en sa faveur.

La société dans laquelle elle se trouva placée, décida de sa future destinée. Nous avons parlé de l'association de gens d'esprit connue sous la dénomination *de ces Messieurs ;* Madame *de Graffigny* s'y trouva mêlée, & on la mit à contribution. Elle composa *la Nouvelle Espagnole*. Le ton sé-

rieux de sa morale déplut à quelques *Messieurs*, qui ne dissimulèrent pas qu'ils ne goûtoient point ses prémices. Ce dédain la piqua, & c'est à l'amour-propre blessé qu'on dut les *Lettres Péruviennes*. Ainsi *ces Messieurs*, dont le *Recueil* qui parut en 1745, n'eut que quelques années de célébrité, nous ont procuré un Ouvrage intéressant. La charmante comédie de *Cenie* suivit bientôt les *Lettres Péruviennes*, & eut le plus grand succès. La comédie intitulée : *la Fille d'Aristide*, ne réussit pas. L'Auteur voulut tenter les hasards de l'impression ; & on assure qu'elle en corrigea la dernière épreuve, le jour même de sa mort. Nous avons perdu, il y trois années, un Poëte aimable (M. *Dorat*) qui eut cette conformité avec Madame *de Graffigny*. Il corrigeoit une épreuve, & il expiroit.

On a encore d'elle un acte de Féerie (*Agor*), qui n'a été joué que dans ses appartemens. Son *Théâtre Moral*, particuliérement destiné à la famille impériale, n'a été représenté qu'à Vienne, & on ne l'a point connu en France. Elle a eu un commerce de lettres, très-réglé avec Leurs Majestés impériales & avec le prince *Charles* & la princesse *Charlote* de Lorraine. Tant qu'elle a vécu, elle n'a cessé de recevoir de leurs Majestés des témoignages constans, d'estime & d'attachement.

Nous ne dirons point qu'elle a joui de quelque

bonheur, car la tradition & tout ce qui nous a été laissé par la voie de l'impression, nous assure qu'elle a toujours eu des peines ou publiques, ou secrètes. Son amour-propre, ou plutôt sa sensibilité, étoit ingénieuse à lui en créer. La critique la plus légère lui causoit un véritable chagrin. Elle étoit femme, elle n'étoit pas heureuse. On connoissoit toute sa susceptibilité, & il se trouvoit des Écrivains assez bas & assez méchans pour oser la blesser. On la déchiroit: le poëte *Roi*, qui avoit des talens distingués, & qui pouvoit se faire remarquer par d'autres moyens que la satyre, ne rougit pas de dévouer une femme à l'épigramme. Il eut voulu en effacer le souvenir, car elle lui incoûta cher. Nous insistons sur le châtiment, pour timider, s'il est possible, ceux qui possèdent l'odieuse facilité de déchirer des personnes estimables. Un Écrivain, qui a trop écrit dans le genre satyrique, a prétendu qu'elle n'est pas l'auteur des *Lettres Péruviennes* & de *Cenie*. Mais son assertion n'est appuyée d'aucune preuve, & se trouve démentie par tous les Contemporains; d'ailleurs *Zilia* & *Cenie* (pour nous servir des expressions des Auteurs du *Dictionnaire Historique*) sont deux sœurs qui se ressemblent trop, pour n'avoir pas été enfantées par la même mère. Nous savons qu'on a toujours contesté aux femmes la plupart de leurs Ouvrages: il semble qu'on

veut leur dénier le don de penser & le talent d'écrire. S'il y avoit quelque moyen pour détruire cet injuste préjugé, nous proposerions la *Collection des Fées*, qui prouve, par la quantité de femmes qui l'ont enrichie de leurs productions, que le sexe sait écrire avec agrément, & se servir de toutes les grâces de son imagination.

Madame *de Graffigny* mourut à Paris en 1758, âgée de soixante-quatre ans; elle légua sa bibliotheque à son ami, M. *Guimond de la Touche* avantageusement connu dans la république des lettres par sa Tragédie d'*Iphigénie en Tauride*; il ne jouit pas longtems de ce legs. Elle laissa à un autre ami, homme de lettres, tous ses papiers avec la liberté d'en disposer à son gré, elle faisoit dit, l'auteur de l'*histoire littéraire des femmes*, le bien qu'elle pouvoit faire. Elle étoit modeste, parloit rarement d'elle. C'est dans ses malheurs qu'elle a puisé cette douce & sublime philosophie du cœur qui fera passer ses ouvrages à la postérité.

Les *Lettres Péruviennes* ressemblent pour la forme aux *Lettres Persanes*, & se sont suivies de près. Il étoit beau sans doute d'imiter *Montesquieu*, & glorieux de réussir. De toutes les imitations, celle de Madame *de Graffigny* est la plus estimable. On retrouve dans son roman une critique fine de nos mœurs & de nos vices, les amours de *Zilia* ont des momens de repos,

pendant lesquels l'héroïne observe avec adresse & nous peint d'une manière très-piquante. Le style est oriental, fleuri, rempli de grâce & de douceur. Les Italiens s'en sont emparés pour le traduire dans leur langue si douce & si harmonieuse, ils l'ont trouvé analogue au génie de leur nation, & l'ont réimprimé plusieurs fois. Le premier livre qu'un maître de langue italien mette dans les mains d'un élève françois qui veut apprendre la langue Italienne, c'est le roman des *Lettres Péruviennes*. L'orgueil national croit ne rien perdre en nous donnant un ouvrage originairement françois.

Nous nous dispenserons d'analyser ce roman qui est si universellement connu, & nous inviterons ceux qui voudroient avoir une notion suffisante des mœurs, des coutumes & de la religion des Péruviens, à lire l'introduction historique, qui annonce le roman, & ouvre pour ainsi dire une scène intéressante.

GUIS (*Pierre-Augustin*), secretaire du roi, né à Marseille.

Son *Voyage Littéraire de la Grèce* qui, dans l'espace de dix années, a eu trois éditions, jouit d'un succès mérité ; on y retrouve l'amateur de l'antiquité, le connoisseur des beaux-arts, l'ami des muses, & l'imagination riante d'un poëte que le sol & le ciel de la Grèce ont exalté. Il peint

avec délicateſſe les mœurs, les coſtumes & toutes les attitudes de ce peuple trop dégénéré.

On a un recueil de *Poëſies* & d'*Ouvrages dramatiques* du même Auteur.

La *Baguette Myſtérieuſe*, conte, *in*-12, 1758, eſt de lui, quoiqu'on l'ait attribuée à un autre.

H

HAMILTON (*Antoine* D'), étoit de l'ancienne maison de ce nom, en Écosse. Il naquit en Irlande. Il eut pour père le chevalier *Georges Hamilton*, petit-fils du duc d'*Hamilton*, qui fut aussi duc *de Châtellerault* en France. Sa mère étoit Madame *Marie Burlet*, sœur du duc d'*Ormond*, vice-roi d'Irlande, & grand-maître de la maison de *Charles Ier*.

Dans les révolutions qui arrivèrent du tems *de Cromwel*, ils suivirent le roi *Charles II*, & le duc d'*Yorck*, son frère, qui passèrent en France. Ils y amenèrent leur famille. *Antoine* ne faisoit à peine que de naître. Lorsque le Roi fut rétabli sur le trône, il ramena en Angleterre les plaisirs & la magnificence. La curiosité y attira le comte *de Grammont*; il y vit Mademoiselle d'*Hamilton*, il l'aima, en fut aimé, & l'épousa : voici de quelle manière. Le comte *de Grammont*, après avoir donné sa parole d'épouser sa maîtresse, partit de Londres trop précipitamment, pour ne pas laisser soupçonner qu'il ne vouloit pas la tenir. Elle avoit deux frères, à qui le malheur d'être trompée, l'obligea d'avouer les suites de sa foiblesse, lorsque le Comte fut parti. Tous deux

animés par le double motif du sang & de l'honneur, volèrent sur les pas du parjure. L'ayant rejoint à Douvres, ils lui demandèrent d'un ton fier & goguenard, s'il n'avoit rien oublié à Londres. Vous me pardonnerez, Messieurs, leur dit-il, j'ai oublié d'épouser Mademoiselle votre sœur, & je retourne sur mes pas pour réparer cet oubli.

Hamilton fit plusieurs voyages en France, pour y voir sa sœur; il y passa même la plus grande partie de sa vie, parce qu'il étoit catholique, & que c'étoit un titre d'exclusion à tous les emplois en Angleterre. Le roi *Jacques* étant monté sur le trône, il lui donna un régiment d'infanterie en Irlande, & le gouvernement de Limmerick. Ce Monarque s'étant réfugié en France, *Hamilton* y suivit la famille *des Stuarts*. C'est alors qu'il composa ses ouvrages qui ont été recueillis en sept volumes.

Les *Mémoires de Grammont* sont un badinage charmant qui a tout l'agrément du roman, & le mérite de l'histoire. La manière de raconter les événemens, est si ingénieuse & si plaisante, qu'elle lui est restée en toute propriété : aucun Écrivain n'en a hérité. Personne n'a mieux peint que lui, la cour galante de *Charles II*; chaque démarche (dit M. *de P.....*) du chevalier *de Grammont*, est un trait de caractère; chacune de

ſes réponſes eſt une ſaillie, ou une ſanglante épigramme.

Le *Bélier* eſt un des contes qu'on entend le moins, ſi on n'a une clef. Ce petit ouvrage fut fait dans la maſure de la comteſſe *de Grammont*, ſœur d'*Hamilton*, qui étoit appelée le *Moulineau*, & qui fut enſuite nommée *Ponthalie*. C'eſt ſur cette éthymologie qu'*Hamilton* compoſa le *Bélier*. Il y a mille petits faits déguiſés dans cet ouvrage, qu'il faut démaſquer.

Les *Quatre Facardins* réuniſſent à l'imagination la plus folle & la plus riante, des détails toujours piquans, toujours nouveaux, & l'intrigue poſe ſur cette charpente, moitié de chevalerie, moitié de féerie, qui donne un caractère attachant à ces ſortes d'ouvrages allégoriques. On eſt étonné qu'un Étranger ait pu ſi bien manier la langue françoiſe, & avoir, dans ſes compoſitions, le ton vif, léger & gracieux de la Nation chez laquelle il écrivoit.

Le comte d'*Hamilton* mourut à Saint-Germain-en-Laye, le 21 Avril 1720, âgé d'environ ſoixante-quatorze ans. Il étoit, dit-on, très-ſérieux dans la ſociété, & il ne pouvoit pas l'être dans ſes écrits. Quelque ſujet qu'il traite (dit M. *de P.....*), il le ſaiſit toujours du côté plaiſant, & paroît aimer à le préſenter ſous cette forme. Il ne mourut pas dans l'opulence. Quelque

fortune qu'on lui eût procurée, il n'auroit pas manqué de la dissiper. D'ailleurs il n'avoit pas su plaire à la cour du *Régent;* &, à cette époque, *Hamilton* étoit ce qu'on appelle vieille cour.

On trouve dans la collection de ses œuvres des poëlies facilement verfifiées. Nous ne pouvons diffimuler que le jugement rendu contre cet Auteur par les Éditeurs du *Dictionnaire Hiftorique*, nous a un peu étonné. Sa rigueur eft peu motivée, & *Hamilton* méritoit plus de juftice. L'abbé *des Fontaines* n'a pas toujours été un guide sûr pour les critiques. C'étoit l'homme le moins propre à fentir & à deviner les grâces du comte *Hamilton*, de l'ami, de l'élève, du compagnon *de Saint-Évremont.*

HAUTCHAMP (*Barthélemi* MARMONT DU), né à Orléans, ancien fermier des domaines du roi.

Rketima, *Mizirida*, Hiftoire orientale ;
Hiftoire du Syftême des Finances ;
Hiftoire du Vifa ;
Rupia, Conte.

HERBELOT (*Barthelemi*), né à Paris, le 14 Décembre 1625, y mourut le 8 Décembre 1695. Il eut à peine fini fes humanités, qu'il fe

livra tout entier à l'étude des langues orientales. Après avoir vaincu les difficultés inséparables de ce travail, il épuisa toutes les ressources que Paris pouvoit lui offrir, & se détermina ensuite à voyager.

L'Italie, par sa proximité & par ses relations avec les Orientaux, lui parut le pays le plus propre à perfectionner ses connoissances, & à lui en procurer de nouvelles, par le commerce qu'il pourroit avoir avec les Arméniens qui y viennent en foule.

Pendant son séjour à Rome, il fut recherché par les Savans & par les Prélats les plus illustres. De retour en France, le surintendant *Fouquet* se l'attacha, & lui fit une pension de 1500 livres.

Quelques années après, le roi le nomma secrétaire & interprète pour les langues orientales. Il demanda alors & obtint la permission de faire un nouveau voyage en Italie. Étant à Livourne pendant que le *Grand Duc* de Toscane y étoit, ce Prince, qui aimoit les sciences, & protégeoit les gens de lettres, eut plusieurs entretiens avec lui, & en fut si satisfait, qu'il lui fit promettre de passer quelques tems à sa cour. D'*Herbelot*, flatté des marques de bonté & d'estime d'un Prince aussi éclairé, s'empressa de se rendre à Florence : il arriva le 2 Juillet 1666. Le *Grand Duc* avoit donné ordre à son Secrétaire d'État de

le recevoir, & de le conduire dans une maison magnifiquement meublée qui étoit destinée pour son logement. Pendant son séjour à Florence, d'*Herbelot* eut une table servie par les Officiers du Prince, & un carrosse avec la livrée de S. A. S. Le *Grand Duc* ne borna pas sa générosité à ces égards. Il voulut lui donner un témoignage encore plus distingué de son estime. Une bibliothèque fameuse qui contenoit une foule de manuscrits orientaux fut exposée en vente à Florence : le *Grand Duc* pria d'*Herbelot* d'examiner ces manuscrits, de mettre à part les meilleurs, & d'en fixer le prix. D'*Herbelot* se livra aussi-tôt à l'examen dont S. A. S. l'avoit chargé : son choix fut à peine fini, que le *Grand Duc* envoya acheter les manuscrits, & lui en fit présent.

Colbert ayant été instruit du projet du *Grand Duc* de retenir d'*Herbelot*, écrivit à ce dernier de revenir en France, & lui marqua que le Roi récompenseroit ses talens. D'*Herbelot* montra l'ordre qu'il avoit reçu, au *Grand Duc*, qui ne consentit à se séparer de lui qu'avec le plus grand regret.

D'*Herbelot* ne fut pas plutôt arrivé à Paris, qu'il reçut ordre d'aller à la cour. *Louis XIV* s'entretint plusieurs fois avec lui, & lui accorda une pension de 1500 liv.

Fixé à Paris, il s'occupa alors à mettre en ordre

les matériaux qu'il avoit recueillis dans ses voyages, & à rédiger sa *Bibliothèque Orientale*. Il mit à contribution les manuscrits de la bibliothèque du roi, & ceux qu'il avoit apportés d'Italie. Il faisoit imprimer son ouvrage lorsqu'une maladie termina ses jours. Il étoit âgé de soixante-dix ans.

M. *Galand*, qui étoit son ami, & qui, pendant un long séjour qu'il avoit fait à Constantinople, avoit acquis les plus grandes connoissances dans la littérature, se chargea de veiller à l'impression du manuscrit de la *Bibliothèque Orientale*.

La vie privée de d'*Herbelot*, offre des traits de modestie & de probité, & toutes les qualités qui caractérisent le citoyen vertueux : aussi fut-il généralement regretté, sur-tout des gens de lettres qui connoissoient l'utilité de ses travaux & les services qu'il avoit rendus à la littérature françoise, en l'enrichissant des trésors de la littérature orientale.

Il est peu d'Auteurs qui n'aient puisé dans cette Bibliothèque, toutes les fois qu'ils ont voulu peindre les mœurs orientales, & établir la scène de leurs contes. Nous avons déjà eu plusieurs occasions d'apprendre à nos lecteurs, tout ce que les Auteurs de contes, doivent à d'*Herbelot*. Nous allons transcrire la courte préface qu'on a mise au commencement de cette *Collection :*

tion : elle en sera mieux sentir tout le prix.

La *Bibliothèque Orientale* de d'*Herbelot*, est une des productions du siècle de *Louis XIV*, qui tient un des premiers rangs parmi les Histoires étrangères qui ont été publiées dans ce siècle fameux. Cet Ouvrage est le fruit des recherches les plus pénibles & du travail le plus opiniâtre. L'*Histoire de l'Orient* n'étoit auparavant connue que d'une manière imparfaite. D'*Herbelot*, après avoir employé toute sa vie à amasser les riches matériaux qu'il destinoit pour élever le vaste monument dont il avoit conçu le projet, est parvenu à nous familiariser avec les mœurs, les usages, les loix, & la religion des Peuples que nous connoissons à peine de nom. On sera étonné des peines inséparables de la grande entreprise qu'il a exécutée, si l'on considère qu'il a été obligé d'apprendre une foule de langues dont l'étude seule étoit capable de faire abandonner à un esprit moins courageux, un travail qui n'offroit au premier aspect qu'une aridité rebutante.

La *Bibliothèque Orientale* est donc, sans contredit, un des Ouvrages qui a exigé le plus de recherches & de connoissances sur les mœurs des Peuples de l'Orient : aussi eut-elle, lorsqu'elle parut, le plus grand succès.

L

LA MOTTE. *Salned* & *Garalde*, conte oriental, *in*-12.

On peut voir dans les *Mercures* de l'année 1752, l'éloge de cet auteur écrit par la marquise *de Lambert* : elle a loué l'académicien estimable, d'une manière digne de l'une & de l'autre ; l'amitié ne l'a point aveuglée ; une prévention contraire ne l'a point emportée ; elle a gardé une mesure sage & délicate. Nous donnons la préférence à celui que M. *d'Alembert* a lu à l'Académie Françoise, le 17 Avril 1775.

« *Antoine Houdart de la Motte*, naquit à Paris, » le 17 Janvier 1672 ; il fit ses premières études, » (dit M. d'*Alembert*,) chez les Jésuites, qui » ont si bien mérité de la littérature par leurs » talens & leurs ouvrages. Heureuse société, si » elle avoit su se contenter de cette gloire » !

M. *d'Alembert* suit le jeune *la Motte* depuis le college jusqu'au barreau & sur le théâtre. Il nous apprend qu'une chûte au théâtre Italien, qui n'étoit alors qu'un théâtre de foire, l'affligea si vivement qu'il alla s'enfermer à la Trape, *où il se crut pénitent parce qu'il étoit humilié*. C'est dans cette retraite qu'il composa le charmant *Opéra* de

l'Europe Galante, dont *Campra* fit la muſique. La paſtorale d'*Iſſé* eût le même ſuccès : & on lui accorda ce talent de la poëſie lyrique. Il parut ſuivre de tout près *Quinault* dont *Deſpréaux* faiſoit peu de cas.

Au milieu de ces triomphes accumulés, *Lamotte* en deſira un autre ; il donna un volume d'*Odes* qui eurent d'abord un grand nombre de panégyriſtes & quelques cenſeurs.

Il donna enfin aux comédiens François la tragédie *des Machabées* qui parut à de prétendus connoiſſeurs un ouvrage poſthume de *Racine*, parce que *la Motte* avoit gardé l'anonyme, & il eut le ſingulier plaiſir de les trouver incrédules quand il ſe fit connoître. Le ſavant *Dacier* ſon ennemi, ne put cependant s'empêcher de dire qu'il lui ſembloit qu'il y avoit quelque choſe.

La Tragédie de *Romulus* eut un plus grand ſuccès qui ne fut point ſoutenu aux repriſes, où elle eut à ſoutenir le parallèle avec le *Brutus* de *Voltaire ; Inès de Caſtro* a joui d'une gloire conſtante & qui eſt toujours plus brillante.

La comédie du *Magnifique* fit beaucoup d'honneur à *la Motte*, par la fineſſe des détails & l'agrément du ſtyle.

La tragédie d'*Œdipe* d'abord mal accueillie en vers, réuſſit encore moins en proſe, elle inſpira à l'auteur le deſſein de propoſer ouver-

rement son système sur l'avantage d'écrire les tragédies en prose; il s'attira des censures ingénieuses qui mirent le public contre lui.

Ses sentimens sur l'*Iliade* ne ramenèrent point ses juges. Madame *Dacier* lui répondit avec vigueur; il comparoit les injures dont elle l'accabloit, *à ces charmantes particules grecques qui ne signifient rien, mais qui ne laissent pas à ce qu'on, dit de soutenir & d'orner les vers d'Homere.*

Ses fables lui attirérent une comparaison avec Lafontaine, qui n'étoit point à son avantage. Toutes les fautes *de Lafontaine*, disoit M. *de Mairan*, sont en négligence, toutes celles *de la Motte* sont en affectation.

« *La Motte*, avoit un esprit si propre à se » plier à tout, qu'il étoit même théologien » quand il le vouloit; il a fait jusqu'à des man- » demens d'évêques, à qui comme de raison » il a bien gardé le secret, & qui ont eu encore » plus de soin de le lui garder. Nous dirons ici » en passant qu'il a été de même l'auteur de plu- » sieurs autres écrits, que ses ennemis auroient » déchiré, s'ils en avoient connu le véritable » père. Il racontoit à cette occasion, qu'un de » ces malheureux écrivains qui font trafic d'éloges » & de satyres; un de ces hommes condamnés » à vivre des grossieretés périodiques qu'ils im- » primoient contre lui, avoit eu la mal-adroite

» équité de louer beaucoup un écrit dont il ne » le croyoit pas l'auteur ; & que détrompé bien- » tôt d'une mépriſe ſi cruelle, il n'avoit pu » s'empêcher de s'écrier avec la baſſeſſe la plus » naïve : *ah! ſi je l'avois ſu plutôt.*

» Ce malheureux genre de la ſatyre, dont » notre académicien avoit été ſi ſouvent l'objet » eſt preſque le ſeul où il ne ſe ſoit point exercé ; » la douceur & l'honnêteté de ſon caractère, lui in- » terdirent conſtamment cette reſſource bannale » & odieuſe de la médiocrité jalouſe. Il n'auroit » pourtant tenu qu'à lui de ſe la ménager avec » avantage ; il réſiſta preſque toujours à la déman- » geaiſon de repouſſer la critique. Il penſoit avec » raiſon qu'un ſilence noble eſt l'arme la plus effi- » cace qu'on puiſſe oppoſer aux traits de l'envie ».

Cependant, ſi la réputation dont il jouiſſoit lui avoit fait des jaloux, l'aménité de ſon caractère lui avoit fait auſſi un grand nombre de partiſans. Il oppoſoit une douceur inaltérable, non-ſeulement aux injures littéraires, mais aux plus cruels outrages. Un jeune homme à qui par mégarde, il marcha ſur le pied dans une foule lui ayant donné un ſoufflet, monſieur, lui dit-il, vous allez être bien fâché, je ſuis aveugle. Il ſouffroit avec la même patience les infirmités douloureuſes dont il étoit accablé, & dans leſquelles il termina ſa vie, le 26 Décembre 1731, il avoit

été reçu à l'académie françoise le 8 Février 1710, à la place de *Thomas Corneille*.

LAPORTE (*l'Abbé* DE) trouve place dans cette nomenclature, parce qu'il a donné une *Bibliothèque des Génies & des Fées*, 2 vol. *in*-12, 1765.

Comme nous nous sommes imposés la tâche de ne prononcer qu'avec la circonspection la plus grande sur les littérateurs; nous transcrivons (pour cause) la notice du *Dictionnaire Historique*.

On y lit : — *Joseph*, abbé *de Laporte*, né à Befort en 1718, mort à Paris en Décembre 1779 : fut pendant quelque tems Jésuite. Ayant quitté cette société, il vint à Paris, où il publia l'*Antiquaire*, comédie en vers en deux actes, qui n'a jamais franchi l'enceinte des collèges. La poésie n'étoit point son talent, il se tourna du côté de la prose.

Il commença en 1749 des feuilles périodiques, intitulées *Observations sur la Littérature moderne*, dans lesquelles il louoit tout ce que *Fréron* critiquoit, & il déchiroit impitoyablement tout ce que celui ci exaltoit. Ce *Journal* finit au neuvième volume; il offrit alors sa plume à *Fréron*, & eut part aux quarante premiers volumes de *l'Année Littéraire*. Il fit plus de la moitié de l'Ouvrage, & ne reçut cepen-

dant, suivant le traité, que le quart, parce que *Fréron*, meilleur Écrivain que lui, polissoit son style. Ces deux juges du Parnasse s'étant brouillés, l'abbé *de Laporte* publia son *Observateur littéraire*. Ces nouvelles feuilles périodiques, quoique faites avec assez de soin, & écrites d'un style net & agréable, eurent peu de succès, malgré les éloges des Philosophes que *Laporte* louoit, parce que son antagoniste les déprimoit. Les *Journaux* s'étant multipliés à l'infini, *Laporte* fut obligé d'abandonner le sien, tandis que celui de *Fréron* subsistoit avec éclat.

C'est alors qu'il forma un attelier littéraire dans lequel il fit fabriquer, par ses Copistes, *son École de Littérature*, 2 vol. *in*-12, où il n'y a de lui que le titre & la préface; l'*Histoire littéraire des Femmes françoises*, 5 vol. *in*-8°.; *les Anecdotes Dramatiques*, 3 vol. *in*-8°.; le *Dictionnaire Dramatique*, 3 vol. *in*-8°; l'*Amanach des Spectacles*, & beaucoup d'*Amanachs; le Voyageur François*, en vingt-quatre volumes *in*-12, est la plus connue de toutes ses compilations: il est écrit avec plus de soin que les Ouvrages du même Auteur, qui, suivant un critique, étoit toujours pressé de mal faire. —Nous n'adoptons ni ne rejetons ce jugement qui nous paroît prononcé un peu trop durement, quelque fondé qu'il puisse être.

L'abbé *de Laporte* mourut avec dix mille liv. de rente qu'il ne devoit qu'à sa manufacture. Ce maltotier littéraire (disent les mêmes Rédacteurs) étoit si avide d'argent, que, dès qu'il paroissoit un Ouvrage passable en Province, il se l'approprioit, quoique l'Auteur fût vivant, & le publioit à Paris. C'est ce qu'il fit pour *la Bibliothèque d'un homme de goût*, imprimée à Avignon, en deux vol. *in*-12; il s'en empara, & en fit une compilation indigeste en quatre vol. *in*-12, & mit même à l'alembic beaucoup d'Auteurs estimés, pour en extraire la substance. On lui doit *les Pensées de Massillon; l'Esprit de J.-J. Rousseau; l'Esprit du P. Castel; l'Esprit des Monarques Philosophes; l'Esprit de Desfontaines.*

Il a composé, pendant vingt-huit ans, le *Calendrier des Spectacles.*

Il a eu part à toutes les éditions de *la France Littéraire.*

Il a donné la dernière édition des *Œuvres de Crébillon* le père.

Une édition des *Œuvres de Saint-Foix.*

Un *Dictionnaire Dramatique* avec M. *Champfort.*

Anecdotes Dramatiques avec M. *Clément.*

LEMARCHAND (*Madame*), auteur de *Boca*,

elle étoit fille de *Joſeph-François Duché*, écuyer, ſieur *de Vancy*, fils d'un ſecretaire du roi, & lui-même ſecretaire général des Galères de France; elle épouſa M. *Lemarchand de la Mery*, receveur général des domaines de Soiſſons. Sa maiſon étoit le rendez-vous des perſonnes célèbres dans tous les genres. On ſait que c'eſt chez elle que *Coypel* répétoit ſes comédies, & qu'il y avoit toujours des ſuccès. La lecture de chaque ouvrage de ce peintre attiroit la foule chez Madame *Lemarchand*, & il paroît que Madame *de Tencin* & Madame *Geoffrin* ſe ſont contentées de ſuivre ſon plan. Perſonne ne craignoit autant qu'elle la réputation d'une femme bel-eſprit. Sa modeſtie ne lui permettoit point de s'entendre louer. Vouloit-on lui plaire, c'étoit de faire l'éloge de ſes amis, & d'oublier le ſien.

Une dame jeune & jolie (*Madame Huſſon*) crut devoir s'attribuer le conte de *Boca*, dont Madame *Lemarchand* étoit auteur. Celle-ci ne réclama point contre l'uſurpation; mais les *Journaux* décelèrent le larcin. Madame *Huſſon* prit ſon parti fort cavalièrement, & écrivit elle-même un déſaveu formel aux Journaliſtes. L'abbé *de Lattaignant* compoſa à ce ſujet la chanſon que nous tranſcrivons.

Sur l'air : *De Grimaudin.*

UN jour *Venus* prit à *Minerve*,
Sur ſon bureau,
Un petit roman de ſa verve :
Fruit peu nouveau ;
Et cette belle, ſous ſon nom,
En fit faire l'impreſſion.

ON louoit au céleſte empire,
Dame *Venus*
Sur ſon talent de bien écrire ;
Lorſque *Momus*
Dit aux dieux : c'eſt un vrai larcin,
Liſez-le dans le vieux bouquin.

PUISQUE *Venus* eſt jeune & belle,
Sans contredit,
A tort pourquoi ſe pique-t-elle
De bel eſprit ?
Quand on ſait plaire à mille amans,
A-t-on beſoin d'autres talens.

CE que *Minerve* peut écrire
N'eſt qu'ennuyeux :
Au prix de ce qu'on aime à lire
Dans deux beaux yeux,

Trois grâces, pour les connoiſſeurs,
Valent mieux que les doctes ſœurs.

LEVÊQUE (*Madame*), *Louiſe Cavalier*; dame *Levêque*, née à Rouen le 23 Novembre 1703, morte le 18 Mai 1745, étoit fille d'un Procureur au Parlement de Rouen, & fut mariée à M. *Levêque*, gendarme de la Garde. Elle étoit d'une très belle figure, avoit un eſprit vif & enjoué, & compoſoit également bien en proſe & en vers. On a d'elle deux Poëmes : le premier, intitulé : l'*Auguſtin*, pièce grave ; le ſecond *Minet*, pièce comique & facétieuſe, un Ouvrage intitulé : *le Siècle*, en 1737. *Lilia*, *Celenie*. Elle a publié dans les *Mercures* du tems, des vers qui ont paru moins médiocres qu'ils ne ſont en effet. On en a inſéré un grand nombre dans les amuſemens du cœur & de l'eſprit.

Nous avons inſéré dans *le Cabinet des Fées*, ſes deux contes :

Le Prince des Aigues Marines ;
Le Prince Inviſible ;
Elle a fait une Comédie intitulée : l'*Auteur Fortuné.*

Nos lecteurs ont dû diſtinguer le conte du *Prince Inviſible*, dont les détails & la fable ſont agréables & ingénieux. Ils ont vu avec quelle charmante facilité l'Auteur unit le talent des vers

& celui de la proſe. Des penſées tendres ſont exprimées avec une ſorte de naïveté. Elles ſemblent s'échapper de ſa plume.

Sur la foi de l'amour ne vous repoſez guère,
Amans, quelques plaiſirs que vous puiſſiez avoir.
De ſes faveurs, au déſeſpoir,
L'on n'a ſouvent qu'un pas à faire ;

Charmez du beau nœud qui les lie,
Et chaque inſtant plus amoureux,
Ces amans paſſent là leur vie
Dans les plaiſirs & dans les jeux ;
Mais leur ſort n'a rien que j'envie,
Et je me trouve plus heureux
Quand je vois un moment *Silvie*.

LHÉRITIER (*Mademoiſelle*). *Marie-Jeanne Lhéritier de Villandon* étoit fille de M. *Lhéritier*, hiſtoriographe de France, dont nous avons une traduction des *Annales des Pays-bas de Grotius*, & deux *Tragédies* imprimées, quoique médiocres. Elle a compoſé pluſieurs morceaux de *Poëſie*, dont quelques-uns ſont reſtés manuſcrits. Elle a fait

L'Apothéoſe de Mademoiſelle de Scudéry, en proſe & en vers ;
La Pompe Dauphine ;
Le Tombeau de M. le duc de Bourgogne ;

L'Hiſtoire de Jean de Vert, en proſe & en vers;
Une Traduction d'une partie des Épîtres héroïques d'Ovide;
Les Caprices du Deſtin;
La Tour Ténébreuſe;
Ric Dic, Ric Don;
Marmoiſan.

Elle fut reçue à l'Académie des Jeux Floraux, où elle avoit obtenu des prix, & à l'Académie des Ricovrati de Padoue. Elle eſt morte le 24 Février 1734, âgée de ſoixante-dix ans. Elle avoit une ſœur, Mlle *de Nouvelon*, qui a fait auſſi quelques *Poëſies*. Le préſident *de Vertron* a adreſſé à celle-ci ce madrigal:

POUR ton bel-eſprit, tu mérites,
Comme ta ſœur *de Villandon*,
D'être l'une des favorites
Des doctes ſœurs d'*Apollon*.

Mlle *Lhéritier* deſcendoit, par femme, du célèbre *du Vair*, garde des Sceaux, le ſeul miniſtre peut être qui ait paru content quand on lui eût demandé ſa démiſſion.

Elle a fait un *Sonnet au Roi* pour le louer de la révocation de l'édit de Nantes.

Son caractère étoit poli, bienfaiſant, ſon humeur douce, affable: elle étoit amie ſolide &

généreuse. Sa modestie & sa réserve sur ses talens, étoient outrées. Elle sembloit oublier qu'elle valoit mieux que beaucoup d'autres. Malgré la modicité de sa fortune, elle réunissoit chez elle tous les Dimanches & tous les Mercredis, une assemblée de Littérateurs & de Gens de qualité qui aiment les lettres, auxquels elle donnoit un souper frugal. Tant que la duchesse *de Nemours*, qui l'estimoit & l'aimoit singuliément, avoit vécu, Mlle *Héritier* avoit trouvé dans les bienfaits de l'amitié, des ressources. A la mort de la duchesse, sa situation devint gênée. C'est alors que le garde des sceaux *Chauvelin* lui accorda en 1728 une pension de 400 liv. La célèbre *Lavigne*, ou plutôt *Desforges Maillard* composa son épitaphe.

LES neuf savantes immortelles
La comblèrent de leurs faveurs;
Mais, hélas! ô dons infidelles,
Dont la possession fit languir maints Auteurs,
Elle vécut, ô tems, ô mœurs!
Docte, vierge, & pauvre comme elles.

Ce qui prouve du moins qu'elle eut des mœurs.

LINTOT (*Madame* DE), *Catherine* CAILLOT, dame de *Lintot*, a composé l'*Histoire de mademoiselle de Salens;* trois contes des Fées, en 1735, *in*-12 : ces contes sont écrits avec beaucoup de

naturel, & méritent d'être accueillis, celui de la *Princeſſe* changée en *Écreviſſe* eſt moral & rempli de deſcriptions agréables.

Hiſtoire de madame d'Atilly.

On croit qu'elle eſt encore vivante, & qu'elle ne doit être âgée que de cinquante-huit ans; elle écrivoit encore en 1769. Elle a ſu apprécier de bonne heure les ſuccès de la gloire littéraire, & ſe contenter des douceurs d'une vie tranquille & privée.

LESCONVEL, auteur très-médiocre d'un recueil de contes *in* 12, en 1698, d'une nouvelle ayant pour titre *Anne de Montmorency*, d'une hiſtoire romaneſque d'*Anne de Bretagne*, & du roman intitulé l'*Iſle de Naudely*, dans lequel il prétendit avoir ſurpaſſé le Télémaque de *Fénélon*; il oſa critiquer cet ouvrage immortel, & s'aſſocier à l'abbé Faydit, qui a compoſé la télémacomanie pour ramener les eſprits engoués de l'ouvrage de Fénelon. Leſconvel eſt auteur de pluſieurs *poëſies*, inſérés dans tous les *Journaux*, on pourroit le comparer au fécond poëte *Chalamont de la Viſclede*.

Il eſt mort en 1722, après avoir dépoſé pendant pluſieurs années ſa plume & ſa lyre, on le crut mort avant terme.

LOCKMAN étoit un fameux philosophe d'Ethiopie ou d'Arabie, les uns le font petit neveu d'*Abraham*, les autres de *Job*, quelques-uns assurent qu'il vécut sous *David* & *Salomon*, qu'il étoit nègre; que son métier étoit celui de tailleur ou de charpentier ou de berger, & qu'il fut enlevé & vendu comme esclave *Abyssin*, par les *Israélites* qui faisoient commerce des nègres; on lit dans un *commentaire sur l'Alcoran*, qu'un jour son maître l'envoya avec d'autres esclaves chercher des fruits à la campagne; ses compagnons se régalèrent avec les fruits & accusèrent *Lockman* de les avoir mangés; celui-ci imagina un moyen de faire connoître la vérité, il persuada au maître de les obliger tous à boire de l'eau chaude & à tourner ensuite avec vîtesse. Ses compagnons eurent des vomissemens qui prouvèrent leur mensonge: après quelques autres traits de sagesse, son maître lui donna la liberté. Devenu libre, il se mit au service du roi *David*. Un *Israélite* le voyant entouré d'une foule d'auditeurs, lui demanda comment il étoit parvenu à un si haut degré de sagesse & de vertu; par trois moyens, répondit-il, en disant toujours la vérité, en gardant inviolablement ma parole, & en ne me mêlant jamais de ce qui ne me regardoit point.

Les ouvrages de *Lockman* ont beaucoup d'ana-

logie

logie & même de reſſemblance avec ceux de *Salomon*, ce qui a fait croire à pluſieurs autres que ces deux ſages ne ſont qu'une même perſonne, tous deux ont fait des proverbes, il y a des paſſages qui ſont les mêmes preſque mot pour mot, il eſt à préſumer que *Lockman* élevé dans la religion des *Iſraélites*, fit connoître aux Perſes les proverbes de *Salomon* & les *apologues de l'ancien teſtament*, en les traduiſant en leur langue. — « *Eſope* (dit » M. *le Prévôt d'Exmes* dans *la vie des Ecrivains* » *étrangers*), qui parut à la Cour de *Creſus*, & » qu'on prétend être né en Phrygie, fut à portée » de connoître les ouvrages de *Lockman* écrits » dans la langue des Perſes, voiſins des Lydiens, » il les traduiſit avec liberté, & ajouta peut-être » des *fables* nouvelles aux anciennes. Tandis que » le fabuliſte grec faiſoit connoître aux peuples » d'Occident les *fables* du philoſophe grec, *Bid-* » *paï* les traduiſoit en langue indienne & ſelon la » manière des Orientaux, les *faiſoit* ſervir à l'inſ- » truction d'un Roi des Indes, en y joignant de nou- » velles fictions propres à rendre les leçons plus » frappantes. *Eſope* & *Bidpaï* étoient contempo- » rains. C'eſt ainſi que les proverbes & les autres » maximes de *Salomon*, déjà changés dans la tra- » duction perſane, furent encore plus dénaturés » dans les imitations indiennes & grecques de » *Bidpaï* & *d'Eſope*; mais on voit que l'écrivain

» original y eſt ſouvent déſigné par cette ex-» preſſion, *le Sage a dit.* — D'autres auteurs prétendent, non ſans beaucoup de fondement, que *Lockman* eſt le même que *Bidpaï* & qu'*Ésope*, & que *les Fables grecques* ſont dues aux Orientaux.

Lockman étoit un philoſophe continuellement plongé dans la méditation. Également inſtruit & vertueux, & plein de l'amour du genre humain, il a compoſé des *Fables*, des *Apologues*, des *Sentences* & des *Maximes*, *dont chacune*, diſent les Orientaux, *eſt plus eſtimable que tout le monde entier.*

Erpenius publia les *Fables* de *Lockman* en arabe & en latin, à la ſuite de ſa *Grammaire Arabe*; en 1656, *le Fevre* les mit en beaux vers latins. *Galland* les traduiſit en françois avec celle de *Bidpaï*, en 1714, 2 vol. *in*-12. *Gueulette*, dix ans après, les traduiſit en 2 vol. *in*-12.

LUBERT (*Mademoiſelle* DE), eſt née vers 1710. Ses Ouvrages ſont remplis de l'eſprit aimable & honnête qui la faiſoit eſtimer & rechercher. Elle étoit fille d'un Préſident, d'autres lui donnent pour père un Tréſorier de la Marine. Sa vie a toujours été ſtudieuſe & retirée; ſon amour pour l'étude l'a éloignée du mariage; mais elle n'a ceſſé que très-tard de faire le charme d'une ſociété intime & choiſie, dans laquelle elle

a rencontré le savant & vertueux président *de Meinieres*.

Elle s'étoit amusée dès 1740, à écrire des *Contes de Fées*, & n'a pas toujours avoué tous ceux qui lui ont été attribués. M. le marquis *de P....* s'exprime ainsi sur la liste de ses Ouvrages : — Les *Contes* que Mlle *de Lubert* avoue, & dont nous pouvons parler d'après elle, sont :

Terserion, qui avoit été attribué au conte de *S.*, ou *Sec & Noir* ;
La princesse Lionnette & Coquerico ;
Le prince Glacé & la princesse Étincelante ;
La princesse Couleur-de-Rose & le prince Celadon ;
La princesse Camion ;
La Nouvelle Léonille, qui forme seule un gros volume *in*-12, & contient deux Histoires.

On lui attribue

La princesse Sensible & le prince Typhon ;
La princesse Coque-D'œufs ;
Blanche-Rose ;
Cornichon & Toupette ;
Le Revenant ;
La princesse Foirette ;
Et une *Épître sur la Paresse*.

ELLE EST AUTEUR

De la Traduction des Amadis des Gaules réduits en quatre volumes, & mis en meilleur ſtyle ; *Des Hauts faits d'Eſplandion*, réduits en 2 vol. ; *Les Anecdotes Africaines*, ou *Mourat & Turquia*, *in*-12, 1752.

Ses *Contes de Fées* ne ſont pas, à beaucoup près, auſſi bons que ceux de madame *de Murat* & des autres femmes qui ſe ſont exercées dans ce genre. Ils ſont très-ſouvent dénués de morale & d'allégorie. La princeſſe changée en livre couleur de roſe, que le prince peut feuilleter à ſon gré, prêtoit à des idées fines, & l'auteur n'a rien tiré de ce cadre. La princeſſe *Camion* mérite d'être diſtinguée, & nous en avons fait uſage.

Léonille eſt un roman qui doit être lu : ſon auteur mérite de jouir de toute la réputation que ſon ouvrage lui a procuré.

Comme on ignoroit le ſort de mademoiſelle *de Lubert*, on la croyoit encore vivante en 1779. La lettre ſuivante, inſérée dans *le Journal de Paris* de la même année, N°. *69*, a déſabuſé le public.

L'OMBRE de Mlle DE LUBERT, *à l'Auteur de l'*Almanach des Dames Illustres.

« QUOIQUE retirée dans un des sombres bosquets de l'Elisée, Monsieur, & très-peu occupée de ce qui se passe sur la terre, je n'ai pas été moins sensible à la magnifique *Oraison Funèbre* que vous avez daigné faire de moi dans votre *Almanach*. Je ne m'attendois pas à être célébrée après ma mort, moi, qui dans ma vie ne me suis jamais avisée de vouloir être célèbre. Les ouvrages que j'ai faits n'ont été que les amusemens de mes lecteurs, je ne prenois seulement pas la peine de les corriger, encore moins de les relire; il n'y a rien qui n'y paroisse. En un mot, monsieur, j'ai toujours pensé que ces ouvrages me précéderoient aux Champs Elisées, & qu'ayant passé le fleuve de l'Oubli, je n'aurois pas à rougir ici de trouver quelqu'ombre qui se souvînt de les avoir lus. Ce n'est pas que toute ombre que je suis, je ne sois autant reconnoissante qu'une ombre peut l'être des louanges que vous voulez bien donner à ces bagatelles : je n'en ai cependant pris aucune vanité; dans notre sombre royaume on n'y est pas sujet. J'avois retenu de mon vivant que les actions des hommes étoient

louées & blamées fort légèrement, & que surtout les *Oraisons Funèbres* n'étoient que de recueils de mensonges. Comme on se désabuse ici de beaucoup d'erreurs, je pense différemment, me souvenant qu'un sage, dont j'ai oublié le nom, disoit fort prudemment qu'il faut attendre la mort des gens pour pouvoir les louer justement. Ce souvenir heureux va me faire quitter ma solitude, puisque je puis jouir de ma gloire & m'acoster de mesdemoiselles *Lhéritier* & *Scudéri*. N'étant qu'une ombre, je ne dois pas craindre qu'elles me fassent mourir d'ennui; ainsi je pourrai me vanter avec elles de n'être pas réduite, ainsi que je croyois, comme feu *Astrate*, dont on a dit unanimement: *Astratus vixit*. Voilà du latin quoique je ne l'ai jamais su; mais ayant ici *Ovide*, *Horace* & *Virgile*, il feroit beau voir que je ne pusse les interroger ou leur répondre. J'attends aussi ici très-impatiemment un M. *de Bastide*, qui, dans ses immenses volumes de *Contes Bleus*, a dit, par deux fois, très-discrètement à l'oreille du public, dans la crainte qu'il ne l'oubliât, que j'étois encore vivante: pour moi, qui ne sais qu'en dire après votre respectable témoignage, je ne me mêlerai point de décider entre vous deux; c'est à vous, Messieurs, à démêler la fusée, & à juger qui a tort ou raison; mais au moins que je sache à

quoi m'en tenir. Votre ſervante DE LUBERT, au mille & unième boſquet des Champs Éliſées ». — Cette lettre pouvoit être plus plaiſante, & ménager davantage Mademoiſelle *de Lubert ;* que l'Auteur juge avec trop de rigueur, il avoit oublié qu'elle avoit mérité, dès ſa plus tendre jeuneſſe, le ſurnom de *muſe* & de *grace* que M. *de Fontenelle*, *Voltaire* & les littérateurs les plus diſtingués lui avoient donné.

Voici les vers qu'elle adreſſa en 1772, à M. *de la Condamine.* On y retrouve cette facilité qu'on a toujours aimée dans ſes ouvrages : elle avoit alors ſoixante-deux ans.

D'*Ajax* impétueux & du ſubtil *Uliſſe*,
Vous avez chanté les débats :
Ovide courut cette lice,
Et de près, vous ſuivez ſes pas.
Dans l'âge où tout s'éteint, votre feu ſemble croître :
Homère, comme vous, brava le froid des ans.
Le vrai génie a le droit de renaître,
Et pour lui, la vieilleſſe eſt un nouveau printems ;
Mais quand vous rempliſſez ſi bien tous vos momens
Par les talens nouveaux que vous faites paroître,
Je vous trouve un défaut, vous l'ignorez peut-être,
Vous êtes par trop ſourd aux applaudiſſemens.

RÉPONSE.

OUI, je renais en ce moment,
Muse & grace (1) me rend la vie,
Mon cœur s'ouvre à la mélodie
De son aimable compliment
Sur la nouvelle rapsodie
Qu'une vieille muse engourdie
Lut hier témérairement
A la Françoise Académie
Qui le reçut bénignement,
Et le but jusques à la lie.
On dit assez communément
Que la pitié nous humilie,
Et qu'il vaut bien mieux faire envie :
J'ose penser différemment.
Je dois à la pitié l'indulgence publique,
Et je me sens flatté de ce doux sentiment
Qu'on s'avoue à soi-même, & qui m'est sympathique.
D'*Alembert*, élégant, non moins que pathétique,
Annonça le vieux débutant.
L'Auditeur se disoit, peut-être en m'écoutant,
Cela se gagne en Amérique,
Il peut m'en arriver autant.
Comme lui, d'un chef-d'œuvre antique,
Je traduirai les vers, fût-ce en style gothique :
Comme lui, je pourrai braver l'événement,
Je serai sourd à l'applaudissement,
Et plus encore à la critique.

(1) Noms que M. *de Voltaire* a donnés à Mademoiselle *de Lubert*.

LUSSAN (*Mademoiselle* DE), on la croit fille naturelle du célèbre prince *Eugène* de Savoye & d'une courtisane nommée *Fleury*; sa mère répara du moins son inconduite, en donnant à sa fille, une éducation très soignée. Elle avoit à peine vingt-cinq ans qu'elle étoit liée d'amitié avec le savant *Huet*, évêque d'Avranches, qui l'invita à composer des romans; ce genre étoit analogue à son caractère & à ses penchans; car elle étoit laide, sensible & gourmande; on va loin avec ces trois qualités; elle ne se compromit cependant point assez pour cesser d'avoir des droits à l'estime publique; les princes *de Condé* & *de Conti*, eurent pour elle une sorte d'attachement qui ne pouvoit être pris pour un sentiment de protection; elle étoit d'ailleurs si obligeante & si affable; elle nacquit en 1682, & mourut le 31 Mai 1758, âgée de soixante-quinze ans. On a soupçonné l'abbé de *Boismorand*, le romancier *la Serre*, *Baudot de Juilly*, d'avoir contribué essentiellement à sa réputation littéraire, & peut-être a-t-on eu raison de le croire; il est certain qu'elle a montré au dernier, des sentimens de reconnoissance très-caractérisés, en lui cédant la moitié d'une pension de deux mille livres que le roi lui avoit accordée, & en partageant avec lui le produit de la vente de ses manuscrits. On ne lui reproche dans ses ouvrages, que d'avoir mul-

tiplié les volumes, parce qu'elle écrivoit pour vivre, dure néceſſité pour elle & pour ſes lecteurs. On peut voir la liſte de ſes œuvres dans le dictionnaire des perſonnes célèbres.

Les Veillées de Theſſalie eurent un grand ſuccès tous les *Journaux* en firent des éloges, & les éditions en furent multipliées.

M

MAILHOL (*Gabriel*), né à Carcaſſonne : il eſt auteur

Des *Anedotes Orientales*, *in*-12, 2 vol., 1752.

Voyez *la France Littéraire*, pour ſes Ouvrages. Nous ne nous permettons point des jugemens rigoureux ; mais il paroît d'après la lecture des productions de cet auteur, qu'il devoit vivre & mourir ſans beaucoup de célébrité. Il réuſſit mieux dans les vers légers, quoiqu'il fût très-ſouvent un louangeur très-affectueux & trop fade. Il ſoupira pour la célèbre *Puvigné*, danſeuſe de l'Opéra, & la déifia dans ſes vers du mieux qu'il pût. Nous ignorons ſi la Déeſſe a ſouri à ſon galant Apollon, elle qui ſourioit ſi volontiers à ſes amis. Nous diſtinguerons cependant l'*Épître Héroïque du Comte de Fayel*, à ſon frère, qui a été imprimée, dans le *Mercure*. On y trouve des vers heureux, de l'énergie, & quelque connoiſſance du ſentiment de la jalouſie.

MALFONTAINE (*Mademoiſelle* RAIGNÉ DE), eſt auteur d'un conte qui a pour titre :

Alzahel, traduit d'un manuſcrit arabe, imprimé dans le *Mércure*, 1773 ;

Hilas, ou *la Préſomption punie*, Conte.

Elle a fait inſérer dans les *Mercures* la plupart & preſque tous ſes contes. Ils ſont écrits avec ſenſibilité, & d'un ſtyle éloigné de la prétention & de la flatterie. Elle a compoſé des *Proverbes* & des *Dialogues*. Celui du *Divin Abdallah* & du jeune *Mandiant* eſt très-philoſophique. L'auteur doit être jeune encore, & à coup sûr très-eſtimable.

MANDA. Il eſt auteur d'un Conte de Fées, intitulé *Brochure Nouvelle*, *in*-8°., 1746.

MARIVAUX (*Pierre-Charles* DE), naquit à Paris ſur la paroiſſe de Saint-Gervais en 1688, & non en Auvergne comme on le trouve écrit en pluſieurs endroits. Son père, qui avoit été directeur de la monnoie à Riom, étoit d'une famille ancienne dans le parlement de Normandie. Il ne négligea rien pour l'éducation de ſon fils qui annonça de bonne heure, par des progrès rapides dans ſes études, cette fineſſe d'eſprit qui caractériſe ſes ouvrages.

Un des premiers qui ſoient ſortis de ſa plume, ſont les *Jolies Remarques* en deux volumes qui ſe reſſentent de la jeuneſſe de ſon auteur. C'eſt une imitation du *Roman* de *Don Quichote*. M. *de Marivaux* l'a retouché depuis, & ce *Roman* fait partie de la dernière édition de ſes œuvres, ſous

le titre de *Don Quichote moderne*. Cet ouvrage respire la gaité.

A peine sorti du collège, M. *de Marivaux* s'étoit avisé de dire qu'une comédie n'étoit pas une chose difficile. Pour le prouver, il composa le *Père Prudent*, petit drame en un acte, & il fit voir en effet qu'une mauvaise pièce est une chose aisée pour un homme d'esprit.

Il s'essaya ensuite dans le tragique, & donna en 1720 *la Mort d'Annibal*. Le peu de succès qu'eut dabord cette *Tragédie*, quoiqu'estimable à bien des égards, le détermina pour toujours à abandonner ce genre & ce style, & ce parti sage, en le rendant à son génie naturel, lui ouvrit une carrière brillante à laquelle il étoit beaucoup plus propre. Il a soutenu seul pendant trente-deux ans la fortune du Théâtre Italien, qui, sans ce secours, & faute de spectateurs, étoit presque contraint d'abandonner son Spectacle. Il leur a donné vingt-une Pièces, dont la plupart restées au Théâtre, se jouent avec succès. Celles qui reparoissent le plus souvent à la Comédie Françoise, sont :

La Surprise de l'Amour ;
Le Legs & le Préjugé Vaincu.

AUX ITALIENS.

La Mère Confidente ;

Le Jeu de l'Amour & du Hasard ;
L'Heureux Stratagême ;
Arlequin poli par l'Amour ;
La Double Inconstance ;
La Fausse Suivante ;
L'École des Mères ;
Les Fausses Confidences ;
L'Isle des Esclaves.

M. *de Marivaux* voyant que ses prédécesseurs avoient épuisé tous les sujets de comédies de caractères, s'est livré à la composition des pièces d'intrigue, & dans cette carrière ne voulant avoir d'autre modèle que lui-même, il s'est frayé une route nouvelle. Il a imaginé d'introduire la métaphysique sur la scène, & d'analyser le cœur humain dans des dissertations tendres & épigrammatiques. Aussi le canevas de la plupart de ses comédies, n'est-il ordinairement qu'une petite toile fort légère, dont l'ingénieuse broderie exprime ce que les replis du cœur ont de plus secret, ce que les rafinemens de l'esprit ont de plus délicat. Cette subtilité comique n'est cependant pas le seul caractère distinctif de son théatre : ce qui y règne principalement, est un fond de philosophie, dont les idées développées avec finesse, filées avec art & adroitement accommodées à la scène, ont presque tou-

jours un but utile & moral. — *Je voudrois rendre les hommes plus juſtes & plus humains*, diſoit-il, *& je n'ai que cet objet en vue.* Il critiquoit comme *Démocrite* en philoſophe qui ſait excuſer les défauts qu'il reprend ſans aigreur & avec autant de circonſpection que de fineſſe & d'aménité.

Doué d'un eſprit ſubtil & refléchi, M. *de Marivaux* tient encore un rang diſtingué parmi nos moraliſtes obſervateurs. *Le Spectateur François* lui a mérité en Angleterre l'honneur d'être aſſimilé à *la Bruyere.* Son plan embraſſe toutes ſortes d'objets, morale, politique, ſciences, beaux arts, commerce, & ſur toutes ces matières, on retrouve toujours un philoſophe agréable qui connoît le monde & ſait donner à la vertu cet air d'agrément qui la fait aimer, & au vice les couleurs qui effarouchent la vertu.

La même choſe ſe fait encore remarquer dans *la Vie de Mariane* & dans *le Païſan Parvenu*, deux romans de M. *de Marivaux*, où brillent la vivacité, la fécondité de ſon imagination : c'eſt toujours le même goût pour la morale ; beaucoup d'eſprit, beaucoup de ſentiment, beaucoup de rafinement dans l'un & dans l'autre ; mais toujours des réflexions utiles & délicates, & des peintures aimables de la vertu.

Dans ſon *Homère Traveſti*, on voit combien

il eſt facile de donner une face riſible aux choſes les plus grandes & les plus ſérieuſes.

Quant à ſon ſtyle, il étoit analogue à ſa manière de voir & de ſentir : on l'a regardé comme un auteur ſingulier dans ſes expreſſions. On a mis ſur le compte du ſtyle ce qui appartenoit à la pénétration de l'auteur, & on le condamna ſans l'entendre. Il ſeroit cependant dangereux de le prendre pour modèle.

S'il eût ſenti pour lui-même l'inconvénient attaché au mauvais choix des modèles, il eût peut être évité les défauts qu'on reproche à ſon ſtyle ; mais trompé par la réputation brillante *de la Mothe*, il crut, à force d'eſprit, pouvoir tout racheter. Ainſi *la Mothe* avoit cru pouvoir remplacer avec de l'eſprit, les grâces *de Quinault* & la naïveté *de la Fontaine*. *Crébillon* le fils fut un de ceux qui critiqua le plus ingénieuſement le ſtyle de M. *de Marivaux*, & ſi bien que cet Écrivain en fut la dupe, & ſourit au langage de la taupe du roman de *Tanſaï*.

Nous obſerverons que M. *de Marivaux* eſt jugé dans *le Nécrologe*, avec une rigueur qu'il n'a certainement point méritée. On lui refuſe tout, on prétend qu'il a cherché pendant toute ſa vie, le genre qui lui convenoit, & on conclut qu'il n'étoit pas un homme de génie. Il eſt ſi aiſé de briſer une belle ſtatue ! Il ne faut, pour cela, qu'un

qu'un coup de marteau. C'eſt certainement aller trop loin des bornes, d'aſſurer que M. *de Marivaux* a imité M. *de Saint-Foix*, & que la muſe de ce dernier étoit une grâce, & celle de ſon copiſte une précieuſe. M. *de Marivaux* copiſte! Eh! qu'importe que toutes ſes pièces ſoient des ſurpriſes de l'amour, ſi, dans ce cadre, il a l'art de tour peindre & de s'y métamorphoſer ſans ceſſe. Ce n'eſt pas là le genre de *Molière :* mais n'y avoit-il qu'un genre pour la Comédie? *Deſtouches* & *Regnard* doivent-ils être auſſi rejetés? On lui fait un reproche d'avoir été reçu de l'Académie Françoiſe, avant M. *de Voltaire?* Sans doute ce dernier méritoit la préférence. Mais ne ſait-on pas à combien de petites conſidérations, tous les corps tiennent? M. *de Voltaire* avoit de puiſſans ennemis, M. *de Marivaux* n'en avoit point : il fut reçu, *Crébillon* l'invitoit, & le Public applaudiſſoit à cette invitation. Comment les Auteurs du *Nécrologe*, qui ont parlé de *Peſſelier*, au point de le préférer à pluſieurs égards, à *Lamotte*, ont-ils pu placer M. *de Marivaux* dans un rang auſſi bas? Quelles réflexions ne feroit-on point en droit de faire ſur les jugemens des critiques?

M. *de Marivaux* s'eſt peint dans ſes Ouvrages. Avec un caractère tranquille, quoique ſenſible : il poſſédoit toutes les qualités ſociales; à une pro-

bité exacte, à un noble désintéressement il réunissoit une candeur aimable, une ame bienfaisante, une modestie sans fard & sans prétention, une affabilité pleine de sentiment, & l'attention la plus scrupuleuse à éviter tout ce qui pouvoit offenser ou déplaire. Il portoit dans l'amitié, la délicatesse & la sincérité. Il décidoit peu, consultoit volontiers, & n'aimoit point à contester ni à prouver qu'il avoit raison. Jamais il ne répondoit à la critique. — *J'aime mon repos*, disoit-il un jour à Madame *de Tencin*, *& je ne veux point troubler celui des autres.*

Il fut reçu à l'Académie Françoise au mois de Février 1743. Le duc *d'Orléans*, entr'autres témoignages de la bienveillance dont il l'honoroit, dota sa fille à l'Abbaye du Trésor, & fournit les frais de sa profession religieuse.

Il ne sollicita jamais rien pour sa fortune, mais il ne refusa point les dons de l'amitié. Sa reconnoissance eût voulu ne laisser ignorer à personne ni les attentions généreuses que lui prodiguoit *Madame de Tencin*, ni celles de Mademoiselle *Saint-Jean*, qui, en acceptant le titre de sa légataire universelle, a continué si noblement d'être sa bienfaitrice, même après sa mort.

M. *de Marivaux* jouissoit d'ailleurs d'une pension sur la cassette du Roi, & d'une autre plus considérable que lui faisoit payer, sans que peut-

être il le fût lui-même, une dame de la cour, que les lettres, les arts, les sciences ont reconnu long tems pour leur amie généreuse & leur protectrice éclairée.

Avec ces ressources, M. *de Marivaux* se seroit fait une situation heureuse; mais il étoit trop sensible. On l'a vu plus d'une fois sacrifier jusqu'à son nécessaire, pour rendre la liberté & même la vie à des infortunés qu'il connoissoit à peine. Il avoit la même attention à recommander le secret à ceux qu'il obligeoit, qu'à cacher à ses plus intimes amis ses chagrins domestiques & ses propres besoins. Il mourut le 11 Février 1763.

Il a composé un conte de Fées intitulé : *Félicie*, qui est coupé en dialogue, & en est plus ingénieux sous cette forme.

MAZARELLI (*Claire... Marquise* DE LA VIEUVILLE DE SAINT-CHAMOND), est née à Paris, en 1731. Comme cet auteur vit encore, & qu'il est possible de la juger mieux que nous ne le ferions, nous nous abstiendrons de prononcer sur sa personne, & sur ses Ouvrages qui nous ont paru écrits avec autant de grâce que d'énergie : elle est auteur

Des *Éloges de Sulli & de Descartes*;
De *Camedris*, Conte, *in*-12, 1765.

MAYER (M. *Charles-Joseph*, Chevalier DE), né en 1751, est vivant; il a fini le roman du Prince *Titi de Saint-Hyacinthe :* ce qui nous oblige d'en faire mention ici.

Il a coopéré avec le comte *de Treſſan*, M. le marquis *de P....*, M. l'abbé *C.....*, à la *Bibliothèque des Romans*. Le *Recueil* de ceux qu'il a inférés dans cette *Collection*, va bientôt paroître : il eſt auteur

Du roman intitulé : *Geneviève de Cornouailles & le Damoiſel ſans Nom*, 2 vol. *in*-12;
Du roman intitulé : *Charles-le-Bon, Sire d'Armagnac*, 3 vol. *in*-12.

Ces deux romans retracent l'ancienne chevalerie, oppoſée à nos mœurs actuelles.

IL EST AUTEUR

D'*Aſgill*, anecdote intéreſſante;
De *la Galerie Philoſophique du ſeizième ſiècle*, 2 vol. *in*-8°.;
Du *Voyage de la Suiſſe*, 2 vol. *in*-8°.

Il a inféré dans le *Mercure*, des *Diſſertations ſavantes* ſur différentes matières.

On lui attribue dans *la France Littéraire* des Ouvrages dont il n'eſt point auteur, & on l'a confondu probablement avec un autre.

Il ne nous eſt pas permis de rien dire de plus ſur cet Auteur jeune encore, & eſtimable à tant d'égards.

MELON (*Jean-François*), né à Tulle en 1688 il s'eſt principalement exercé dans la partie des Finances, & y a excellé. Il a dû à ce genre d'érudition, à la profondeur de ſes vues & à la pureté de ſes principes, une réputation d'eſtime qui lui procura une prépondérance parmi les Financiers. Le *régent duc d'Orléans* l'appeloit ſouvent dans ſon cabinet & le conſultoit durant des heures entières. Melon diſcutoit avec ce prince tous les principes de l'adminiſtration, & étoit preſque toujours approuvé par *la Bliniere*, qui dirigea toutes les opérations de la Régence avant que l'on vînt les gâter. Après qu'il les eut abandonnées le Maréchal *de Noailles*, chef du Conſeil des finances, eſtima ſingulièrement M. *Melon*.

Son roman *de Mahmoud le Gaſnevide, conte Oriental*, n'eſt que l'hiſtoire allégorique de la régence, mais non pas ſévèrement jugée. Le cardinal de *Richelieu*, liſoit ſouvent l'*Argenis de Barclai*, parce qu'il croyoit y trouver les principes d'un bon gouvernement. Nous propoſerons avec plus de fondement à ceux qui s'occupent de l'adminiſtation publique de lire le roman de M. Melon; ils y trouveront en effet des vues ex-

cellentes, une bonne morale & de bons principes. On y retrouve toutes les maximes que Voltaire a rendues si piquantes dans *le mondain*, qui n'est que l'éloge du luxe; *M. Melon* avoit dit en prose ce que *Voltaire* disoit en vers.

Et songez bien que le luxe enrichit
Un grand état, s'il en perd un petit . . . ;
Le pauvre vit des vanités des grands,
Et le travail gagé par la mollesse,
S'ouvre à pas lents la route à la richesse.

Montesquieu avoit parlé dans ses lettres persanes à peu près comme M. *Melon*; mais il devint plus austère dans l'esprit des loix, il prononça cette effrayante vérité *le luxe change les républiques en monarchies & les monarchies en despotisme*. *Helvetius* a suivi à peu de chose près les principes de *Melon*. *Jean-Jacques Rousseau* a été le seul qui ait été indigné de voir mettre en problême l'influence du luxe sur les nations. Toutes les fois qu'il en parle, on voit le philosophe devenir orateur, & s'exprimer avec un fier courroux, malgré cette colère, il n'est pas moins vrai que M. *Melon* a pris le juste milieu d'une question qu'on ne peut guères résoudre en entier dans une vieille monarchie qui se soutient par les arts d'agrément autant que par son heureuse situation. M. *Melon* est mort en 1738.

MIRABEAUD (*Jean-Baptiſte* DE), Secretaire perpétuel de l'Académie Françoiſe, mort le 24 Juin 1760, âgé de quatre-vingt-ſix ans; il étoit né en Provence, & on peut dire que ſa vie n'a été remplie que par les muſes & par l'exercice des devoirs de la plus rigoureuſe probité. M. *de Buffon* qui lui a ſuccedé à l'Académie Françoiſe en parle de la ſorte; — le grand âge ne l'avoit point affaiſſé; il n'avoit altéré ni ſes ſens, ni ſes facultés intérieures, les triſtes, impreſſions du tems ne s'étoient marquées que par le déſſéchement du corps. A quatre-vingt-ſix ans M. *de Mirabeaud* avoit encore le feu de la jeuneſſe, & la sève de l'âge mur: une gaieté vive & douce, une ſérénité d'ame, une aménité de mœurs qui faiſoient diſparoître la vieilleſſe, ou ne la laiſſoit voir qu'avec cette eſpèce d'attendriſſement qui ſuppoſe bien plus que du reſpect; libre de paſſions & ſans autres liens que ceux de l'amitié, il étoit plus à ſes amis qu'à lui-même. Il a paſſé ſa vie dans une ſociété dont il faiſoit les délices: ſociété douce quoiqu'intime, que la mort ſeule a pu diſſoudre. Ses ouvrages portent l'empreinte de ſon caractère; plus un homme eſt honnête, plus ſes écrits lui reſſemblent. M. *de Mirabeaud* joignoit toujours le ſentiment à l'eſprit, & nous aimons à le lire, comme nous aimions à l'entendre; mais il avoit ſi peu d'attachement pour ſes productions, il

craignoit si fort & le bruit & l'éclat, qu'il a sacrifié celles qui pouvoient le plus contribuer à sa gloire; nulle prétention malgré son mérite éminent; nul empressement à se faire valoir, nul penchant à parler de soi, nul desir ni apparent, ni caché de se mettre au-dessus des autres, ses propres talens n'étoient à ses yeux que des droits qu'il avoit acquis pour être plus modeste. — C'est ainsi que M. *de Buffon* a honoré l'homme estimable qu'il remplaçoit, puisse-t-on retracer souvent un pareil portrait!

La traduction de la *Jérusalem délivrée du Tasse* par M *de Mirabeaud*, a été souvent réimprimée, elle est (dit M. *Panckoucke*), contre l'ordinaire, moins longue que l'original, & ne peut dans plusieurs endroits être regardée que comme un *Abrégé* du *Tasse*, mais cet *Abrégé* est l'ouvrage d'un homme d'esprit, qui écrivoit parfaitement sa langue; qui la manioit avec élégance, & qui persuadé que dans un poëme, le principal but est de plaire, & que l'agrément en est le mérite essentiel, a tout sacrifié à cet objet: & en effet cette traduction séparée de l'original, se fait lire de suite & avec le plus grand plaisir. Rien n'y sent l'assujettissement ni la servitude, on croit lire un ouvrage national, un roman du premier ordre, dont le fond seroit très-piquant; & si comme l'a dit un homme d'esprit, il faut qu'un traducteur

fache cacher ſes fers, & s'il le peut, qu'il les couvre de fleurs, il faut convenir que *Mirabeaud* a été un peu au-delà du but.

On peut reprocher les mêmes défauts à ſa traduction de *Roland Furieux*, poëme de l'*Arioſte*; M. *de Voltaire* prétend que M. *Mirabeaud* n'a ni ſenti, ni rendu les plaiſanteries de l'original.

M. *de Mirabeaud* compoſa en 1734, un *Alphabet de la fée Gracieuſe*, *in*-12 : ce fut un Ouvrage de complaiſance, auquel il n'a certainement attaché aucune prétention.

MONBRON. *Le Sopha Couleur-de-Roſe*, *in*-12.

La Voix des Perſécutés, *in*-12, 1754.

MONCRIF (*François-Auguſte* PARADIS DE), ſecrétaire des commandemens de M. le comte *de Clermont*, lecteur de la reine, l'un des Quarante de l'académie françoiſe, né à Paris en 1687.

Il étoit fils du nommé *Paradis*, procureur. Sa mère avoit de l'eſprit & ſut le mettre à profit, auſſi-tôt qu'elle ſe trouva veuve. Son mari lui avoit laiſſé deux fils, l'un eſt devenu commandant d'une petite place, par la protection de M. le comte *d'Argenſon*.

L'autre, qui est l'auteur dont nous parlons, étoit chéri de sa mère. Toujours proprement vêtu, & toujours assez en fonds pour aller au Spectacle, il y fit connoissance avec M. *d'Argenson*, il en fut le complaisant, ensuite le secrétaire, & de là il fut placé auprès de M. le comte *de Clermont* en qualité de secrétaire des commandemens. Il eut même la feuille des bénéfices de ce prince abbé; mais il avoit la délicatesse de ne proposer aucun prêtre que de l'aveu des demoiselles de l'Opéra. Une aventure l'éloigna de ce ministère, & le comte *d'Argenson* le fit lecteur de la Reine, & secrétaire général des Postes.

Dans sa première jeunesse, il s'étoit fait recevoir maître d'escrime. Étant devenu lecteur de la reine, il fut un jour question de son âge, & pour prouver qu'il étoit plus vieux qu'on ne croyoit, on allégua la date de sa réception dans le corps des maîtres en fait d'armes. *Louis XV* en rit beaucoup & dit à *Moncrif :* Il y a des gens qui vous donnent quatre-vingt-ans. — Oui, reprit *Moncrif*, mais je ne les prends pas.

Il avoit conservé à cet âge tous les goûts d'un jeune homme. Aussi-tôt qu'il entendoit parler d'une demoiselle à la mode, il lui écrivoit le billet suivant : *Si vous étiez curieuse, mademoiselle, de faire connoissance avec un vieillard ai-*

mable & bien propet, il vous attendra à souper, après lequel vous trouverez quatre louis. — Il faut convenir qu'on trouveroit peu de vieillards aussi gais & aussi aimables.

Sa mère s'étoit procuré un revenu par les ressources de son esprit & par la tournure des caractères de son tems. Sur la fin du regne de *Louis XIV*, on faisoit des déclarations d'amour par lettres. La réponse arrivoit sous la même forme. C'étoit une marche & une contremarche en règle. On faisoit assaut d'esprit. Peu de femmes, & s'il faut le dire peu d'hommes, étoient assez forts pour ce genre d'escrime. On alloit au soufleur, & on trouvoit dans Paris des Écrivains de billets galans, comme on en trouve maintenant pour *les placets*. Quand on avoit le malheur de perdre le bon faiseur, on perdoit aussi-tôt sa réputation de bel esprit & tous les frais de la correspondance. Madame *Paradis* étoit connue par son habileté à tourner une réponse galante, & on l'employoit. *Moncrif* fit pendant quelque tems le même métier; peut-être dut-il à ce talent l'amitié de M. *d'Argenson*. Il avoit beaucoup concouru à l'établissement de la *Comédie-Parade*, qui prit naissance dans le temple au milieu de la meilleure compagnie. Son esprit soutint ce genre & lui procura des succès. Quelques années après on lui attribua *la Comédie de*

l'Oracle de Delphes, qui fut arrêtée à la quatrième représentation, à cause des impiétés qu'on crut y trouver. Sa *Comédie des Abdérites*, jouée à Fontainebleau, ne fut point représentée à Paris, ainsi que *la Fausse Magie* dont on ne connoît que le titre.

L'*Essai sur la nécessité & les moyens de plaire*, jouit d'une réputation qui ne s'est pas soutenue. Quelques Journalistes ont assuré que cet ouvrage étoit un excellent traité de morale ; nous n'infirmerons point ce jugement, & nous laisserons à nos lecteurs une entière liberté.

L'*Histoire des Chats* attira sur l'auteur, des libelles & des satyres, dont il eut le bon esprit de se consoler ; il plaisanta sur les estampes dont *Coypel* avoit dessiné les figures, & que le comte de *Caylus* avoit gravées. Il disoit qu'il avoit cru pouvoir se sauver à l'aide des planches. Quand il demanda la place d'historiographe de France après le départ de M. *de Voltaire*, M. le comte *d'Argenson* qui le protégeoit, lui répondit : *tu veux dire historiogriffe*, par allusion à *l'Histoire des Chats*.

Le *Rajeunissement Inutile*, pièce charmante, lui ramena le public. Les *Ames Rivales* furent lues avec plaisir ; *Crébillon* le fils en tira parti pour le personnage de *Masulhim*.

Personne ne lui disputera le talent d'exceller

dans le genre des *Romances*. Chacun chante les siennes, & elles tiennent dans les cabinets des amateurs une place distinguée ; on lui doit un grand nombre de *Romances* du Comte de Champagne, l'édition desquelles trop circonscrite n'a pas été assez répandue.

La défunte reine *Marie Leczinska*, honora *Moncrif*, qui étoit devenu son lecteur, de sa confiance & de son amitié ; il dût aux bontés de cette reine sa réception à l'Académie Françoise. Celle de Berlin l'avoit déjà adopté.

Il nous reste à parler de son cœur. Il renouvela le personnage de *Pelisson*, qui se dévoua si tendrement au sort du surintendant *Fouquet*. *Moncrif* voulut suivre son protecteur le comte *d'Argenson*, & renoncer à la cour, à ses places, pour vivre avec lui. Il lui fut permis d'aller tous les ans rendre une visite à un exilé illustre que l'estime publique n'avoit jamais délaissé. *Moncrif* étoit généreux, bienfaisant. Son ame, pour nous servir de l'expression de *Montaigne*, *étoit la meilleure des pièces de sa condition*. Son plus grand bonheur étoit d'obliger. Ce qui achève son éloge, c'est qu'il avoit un domestique si bien élevé à sa manière bienfaisante, qu'il lui épargnoit les soins de découvrir les indigens, & qui distribuoit avec désintéressement les sommes que son maître lui laissoit en dépôt. *Moncrif* mourut

en 1770. M. *de la Place* lui a fait cette épitaphe :

DES mœurs dignes de l'Age d'Or,
Ami sûr, Auteur agréable,
Ci gît qui, vieux comme Nestor,
Fut moins bavard & plus aimable.

On peut voir dans *le Dictionnaire Historique* son éloge, & la notice de ses ouvrages. Peut-être est-on déjà convaincu qu'il a joui d'une réputation qui ne sera pas de longue durée. Nous avons fait usage du *Roman d'Amanzarisdine*, parce qu'il en est auteur, sans nous dissimuler que c'est un ouvrage de début.

MONET (*Madame*), *Mademoiselle Moreau*; aujourd'hui *madame*, est née à Bordeaux; venue à Paris, elle n'a pas tardé de s'annoncer dans la carrière des lettres avec distinction, & de donner de son cœur, de ses mœurs & de son esprit, l'opinion la plus avantageuse; comme nous n'avons rien à rabattre des éloges qu'elle a reçus dans le *Journal de Paris*, lors de la publication de son roman, intitulé : *Contes Orientaux*, ou *les récits du Sages Caleb*, voyageur persan, nous rapporterons *la Notice des Journalistes*; elle ne nous paroît pas trop longue.

— Ceux qui aiment les contes, (disent-ils), & qui aiment aussi la morale, mais la morale

ſenſible, miſe en action, parée des grâces les plus ſéduiſantes du ſtyle, doivent lire *les Récits du Sage Caleb*. Ces contes ne ſont aſſurément traduits ni du Perſan ni de l'Arabe. L'auteur a ſeulement eu l'adreſſe d'imiter la diction pleine de couleur & d'images qui nous charme dans les ouvrages des Orientaux; mais ce qu'on aime le plus, c'eſt d'y retrouver à chaque page, un mélange heureux de fiction & de philoſophie; c'eſt une raiſon éloquente, douce, perſuaſive; un tiſſu d'événemens vraiſemblables, quoiqu'un peu extraordinaires quelquefois & liés avec art, pour faire gouter des vérités utiles.

Dans le premier conte intitulé : *les Aventures de Dalimeck*, ou *la Bienfaiſance*; une mère veille nuit & jour ſur ſes enfans, leur prodigue les plus tendres ſoins; tous les événemens, tous les objets amenés, choiſis, arrangés par elle deviennent des leçons ou des amuſemens pour ſes élèves; les promenades & l'étude, les récréations & le travail ſervent à leur inſtruction, les diſcours & les actions ordinaires de la vie, ce qui frappe leur ſens & leur eſprit, tout dans la maiſon de cette tendre mère, ſoumis à ſa raiſon éclairée ou dirigée par ſon amour ingénieux, conſpire à rendre ſa fille & ſon fils bons & ſages, afin de les rendre parfaitement heureux; ſi le bonheur eſt ſur la terre, c'eſt au ſein d'une telle famille. Nulle peut-être

n'offre une image aussi touchante du bonheur & de la vertu réunis. *Dalimeck* parle rarement de la bienfaisance à ses enfans, mais la leur inspire sans cesse ; c'est presque un traité d'éducation, qu'un pareil conte.

Nous avons lu avec plus de plaisir encore celui qui a pour titre : *la Femme bien corrigée ;* il a plus d'intérêt & plus d'action. La fable nous en a paru aussi ingénieuse qu'attachante & quelquefois pathétique, caractères, incidens, discours, récits, réflexions, tout est imaginé, combiné pour nous tenir en garde contre la séduction des apparences & l'illusion des premiers jugemens. On en voit ici des effets cruels. Peut-être après cette lecture aimeroit-on mieux donner dans un excès contraire, & ne plus former au risque de se tromper assez souvent, que des jugemens favorables, tant l'imagination est effrayée des suites funestes de ces jugemens faux & précipités qu'on se permet tous les jours, non seulement d'après de simples conjectures, & cet intérêt d'amour propre, qui égare, même l'homme qui se méfie d'une idée piquante & dramatique, c'est que le personnage le plus pénétré de cette vérité, qu'on ne sauroit trop se tenir en garde contre les apparences, est comme forcé jusques dans les momens où il se la répète à lui-même, de juger sur des apparences qui le trompent, & de compromettre

compromettre malgré ses principes, son repos, son honneur; l'honneur & le repos de ce qu'il a de plus cher au monde, de sa femme, de son ami; ce caractère vraiment comique manque à notre scène : il pourroit ce semble produire le plus grand effet; l'invention comme on sait, est un présent céleste qui a manqué, même à des hommes de génie, & il y a de l'invention dans ces contes. Les morceaux que nous allons citer, donneront une idée du style de l'auteur, & ce n'est pas sur notre parole, qu'on va lui croire un style harmonieux, brillant, facile & plein de charmes.

« *Dalimeck* uniquement sensible à la perte de » son épouse, ne s'apperçoit pas qu'elle a cessé » d'être belle; ses esclaves demandent de la » suivre dans sa retraite, d'y vivre avec elle & » d'y mourir en la servant; quelques-uns étoient » fort âgés; plusieurs lui devenoient inutiles; » mais elle les garda tous. Je n'ai pas besoin » d'eux, disoit-elle à sa fille, mais ils ont besoin » de moi.

« *Dalimeck* & ses enfans promenoient leurs re- » gards attendris sur les campagnes verdoyantes. » Ils apperçurent dans la vallée de Nozakim » deux voyageurs épuisés de fatigue. La nuit » s'approchoit, & tout en essuyant leurs visages » échauffés, ils pressoient leur marche incertaine. » —Voyez-vous, mes enfans, ces hommes qui

» descendent l'étroit chemin de Nozakim, où
» sans doute ils projettent d'arriver ce soir? Je pré-
» sume qu'ils ont long tems marché, leurs fronts
» humides sont brulés du soleil, & leurs pieds
» chancelent à chaque pas, des murs épais op-
» posés au midi, nous ont préservés de son
» ardeur dévorante. A présent ces palmiers
» couvrent nos têtes & brisent entre leurs feuilles
» les rayons de cet astre étincelant; nos yeux
» sont réjouis sans être blessés. Nous touchons
» du pied les murs de notre maison; on apprête
» au dedans un repas agréable; une couche pré-
» parée avec soin attend chacun de nous; ô mes
» enfans! vous êtes donc heureux?.... *Zulima*
» n'ose répondre, mais elle regarde le chemin :
» pour *Dilizim*, il s'est levé d'abord; un de ses
» pieds seulement touche la terre, sa main très-
» élevée est étendue du côté de Nozakim, il re-
» garde sa mère. Je vois avec ravissement, lui
» dit-elle, que vous ne savez point être heureux
» à la vue de l'homme qui souffre, *&c. &c. &c.*
» J'ai dans ma jeunesse interrogé les siècles
» qui ne sont plus, & celui qui étant encore
» s'écoule vers l'abîme de l'oubli pour s'y en-
» gloutir & se perdre avec ceux qui l'ont pré-
» cédé : deux choses sont sur la terre, le bon-
» heur & la vertu; savoir user de la fortune &
» savoir s'en passer.

» Hommes avides, ambitieux, frivoles, vous » poursuivez péniblement la fortune, la gloire, » de vains honneurs, vous courez après des » plaisirs difficiles & faux ».

Voici une description de la Géorgie, cette belle contrée si favorisée de la nature, mais habitée par un peuple esclave. — La Géorgie » s'étend au pied du Mont-Caucase, qui la » défend des froides haleines du Nord. A sa » gauche un soleil toujours sans nuages, dore » de ses premiers rayons les eaux de la mer Cas- » pienne ; à sa droite, la mer réfléchit le disque » lumineux de cet astre sur son déclin. Elle » ouvre son sein transparent : il s'abaisse, s'y » plonge & disparoît, il est nuit pour la moitié » du monde, mais la surface mobile de ces eaux » chargées de sel, de souffre & de bitume, étin- » celle de feux, & le jour dure encore pour les » habitans de ces bords fortunés. C'est le climat le » plus doux le plus tempéré de la fertile Asie. Mais » la nature en souriant, y déploye enfin sa ma- » gnificence; le despotisme que d'éternels soup- » çons agitent au sein de la mollesse, & que » sa propre terreur rend cruel, désole ces belles » contrées. Là tous les hommes naissent esclaves, » les femmes dont le sort est d'être en tous » lieux plus malheureuses que leurs tyrans,

» y sont à la fois esclaves du prince, de leurs » pères, de leurs maris & victimes des » mœurs ». — Que ce contraste d'un des plus beaux pays du monde, & de l'humanité avilie par l'esclavage, est touchante & bien exprimée!

Si le sexe de l'auteur a rendu suspects nos éloges, nous voilà sûrement justifiés, & nos lecteurs viennent d'apprendre à ne pas juger aussi sur les apparences. Ils trouveront même dans ces contes des traits pleins d'énergie, & plus d'un mot vraiment sublime.

Le prompt débit de la première édition a prouvé que les éloges étoient mérités. L'auteur a ajouté une seconde partie à ses contes. Elle n'est ni moins intéressante, ni moins estimable que la premiere.

Nous terminerons cette notice, en disant que l'auteur a peint son ame dans son ouvrage, & qu'elle a conservé avec M. *Thomas* tant qu'il a vécu, une correspondance qui étoit le garant d'une estime méritée.

MONTADOR (*le Chevalier Jean-Florent-Joseph* NEUVILLE DE), né à Sangaste, près Calais, en 1707, mort en 1768, commandant une compagnie de bas-officiers invalides à l'Orient.

Il a composé des *Lettres* sur les romans en général, anglois & françois, *in*-12, 1742.

IL EST AUTEUR

D'un roman ayant pour titre : *les Sœurs Rivales*, même année ;

La Pudeur, histoire allégorique, *in*-12, 1739 ;

La Famille Infortunée, *in*-12, 1737 ;

La Comédienne, Comédie en un acte & en prose, imprimée en 1740 ;

Les Confessions de la Baronne de ***, 2 vol., *in*-12, 1749 ;

La Petite Nièce d'Eschyle, histoire athénienne, *in*-8°., 1761.

On trouve dans *les Amusemens du Cœur & de l'Esprit*, de jolis vers du même Auteur qui a été prôné par les Journalistes, & qui malheureusement a trop éparpillé son esprit, en le répandant sur de trop minces objets.

Voyez *la France Littéraire*, pour la notice de ses autres Ouvrages.

MONTDORGE (*Antoine* GAUTIER DE), Maître de la Chambre aux deniers du Roi, étoit né à Lyon en 1727 ; il cultiva les lettres par goût & sans autre prétention que celle que peut y mettre un homme riche, aimable & jeté dans la

bonne société. Il écrivoit facilement & agréablement, sa poëſie manquoit peut-être de caractère & d'énergie; mais livré au genre lyrique, il crut que pour imiter *Quinault*, il ſuffiſoit d'être doux & tendre comme ſon modèle; ſon opéra intitulé : *les Talens lyriques*, dut à la muſique de *Rameau* & à Mademoiſelle *Camargo*, la moitié de ſes ſuccès; cette célèbre danſeuſe montra dans cet acte, une nouveauté piquante; elle chanta & danſa avec un égal ſuccès. Elle prouva qu'elle ſavoit réunir de jolis ſons, la juſteſſe de la voix à ſes talens ſupérieurs pour la danſe; il eſt cependant vrai que le ſujet étoit bien choiſi, & que les détails répondent ſouvent au ſujet.

M. *de Montdorge* eſt le premier auteur lyrique qui ſe ſoit affranchi dans la compoſition des caractères de ſes perſonnages, de la manière *de Quinault*. L'acte de *Tyrtée* ne roule point ſur des *lieux communs de morale lubrique*. La harangue de ce libérateur des *Spartiates*, eſt du ton le plus noble; c'eſt une harangue militaire. On a ſu gré à M. *de Montdorge* de cette innovation qui a été heureuſement imitée dans la ſuite. M. *Philidor* a été le premier muſicien qui ait demandé aux auteurs lyriques de la force, des caractères & des ſcènes. On a vu de quelle manière il a traité le ſujet d'*Ernelinde*.

M. *de Montdorge* fut critiqué & même chan-

sonné; on se souvient encore de ce couplet qui commence ainsi :

Garguille Gauthier,
Laissez-là vos talens lyriques.

L'*Opéra de Société* dont il est l'auteur, n'eut aucun succès, & il renonça à l'Opéra.

Il a publié les Ouvrages suivans :

Réflexions d'un Peintre sur l'Opéra;
L'art d'imprimer les Tableaux en trois couleurs;
Les Lettres d'une jeune Veuve au Chevalier de Luzincourt qu'on attribue à une autre plume.
Un conte oriental intitulé : *Nadir*. Ce conte est facilement écrit, la fable n'est point compliquée : ce sont deux jeunes amans qui ne peuvent être unis, que quand le Peuple l'aura desiré unanimement, ce suffrage n'est pas longtems attendu.

IL EST AUTEUR

D'un conte intitulé : l'*Isle de Paphos*, *in*-12.

Il n'a point fait imprimer les ouvrages de société qu'il avoit dans son porte-feuille & qu'il lisoit en comité à ses amis ou dans les petits soupers. Une de ses plus estimables qualités fut la protection décidée qu'il accordoit aux artistes,

aux musiciens, aux poëtes. Il savoit faire un usage honorable de sa fortune. Il n'a tenu qu'à lui de se faire un nom célèbre dans la carrière des lettres. Il avoit de l'esprit, de la facilité, des connoissances, il ne lui a manqué que le travail, il mourut le 24 Octobre 1768.

MONTESQUIEU. *Les Lettres Persanes*, nous obligent de donner place dans notre *notice des Fées* & des *contes Orientaux*, à un écrivain qui sembloit ne devoir se trouver que parmi les auteurs nés pour les grands apperçus & pour les plus hautes conceptions. Mais *J. J. Rousseau*, *Voltaire*, ont aussi écrit dans ce genre léger. Pourquoi *Montesquieu*, qui se délassoit en composant *le Temple charmant de Gnide*, n'auroit-il pas fait usage du cadre oriental, si propre à la composition des tableaux, de tous les tons & de tous les sujet? Son nom & celui des deux littérateurs célèbres que nous venons de citer, infirmeront du moins les assertions des abbés *de Villiers* & *Jacquin* qui ont trop décrié la féerie & les romans. Cette dernière branche de la littérature fleurira toujours chez toutes les nations, & sur-tout en France. On peut tout peindre dans un roman; la galanterie, l'amour n'en ont point fait leur domaine exclusif; la politique, la critique, la morale, viennent faire & donner des leçons intéressantes.

Toutes les vertus s'y font aimer; on n'a qu'à choisir ses romans, comme un savant choisit ses livres & sa bibliothèque; il y a par tout bonne & mauvaise compagnie.

Les *Lettres Persanes* sont un roman oriental divisée en Lettres, dont une partie est destinée à peindre nos ridicules & nos vices, souvent avec le ton, la manière & le style des Orientaux. *Montesquieu* qui étoit né pour se frayer dans chaque genre une route neuve & particulière à lui seul, fut créateur dans les *Lettres Persanes*; car c'est le premier ouvrage ou le style oriental ait été appliqué à une peinture forte des mœurs & à des vérités philosophiques, aussi neuves que profondes. Nous ne citerons qu'une lettre, c'est la trente-huitiéme, qui regarde notre prétendue supériorité sur les femmes, & nos lecteurs verront si les idées de l'auteur ne sont pas de celles qu'on n'avoit point encore trouvées dans les romans. — C'est une grande question parmi ces hommes, de savoir s'il est plus avantageux d'ôter aux femmes la liberté, que de la leur laisser, il me semble qu'il y a bien des raisons pour & contre; si les européens disent qu'il n'y a pas de générosité à rendre malheureuses les personnes que l'on aime, nos asiatiques répondent qu'il y a de la bassesse aux hommes de renoncer à l'empire que la nature leur a donné sur les femmes.

Si on leur dit que le grand nombre des femmes est embarrassant, ils répondent que dix femmes, qui obéissent, embarrassent moins qu'une qui n'obéit pas; que s'ils objectent à leur tour, que les européens ne sauroient être heureux avec des femmes qui ne leur sont pas fidèles, on leur répond que cette fidélité, qu'ils vantent tant, n'empêche point le dégout qui suit toujours les passions satisfaites, que nos femmes sont trop à nous; qu'une possession si tranquille ne nous laisse rien à désirer, ni à craindre; qu'un peu de coquetterie est un sel qui pique & prévient la corruption. Peut-être qu'un homme plus sage que moi seroit embarrassé de décider : car si les Asiatiques font bien de chercher des moyens propres à calmer leurs inquiétudes, les Européens font fort bien aussi de n'en point avoir.

Après tout, disent-ils, quand nous serions malheureux en qualité de maris, nous trouverions toujours moyen de nous dédommager en qualité d'amans. Pour qu'un homme pût se plaindre avec raison de l'infidélité de sa femme, il faudroit qu'il n'y eut que trois personnes dans le monde; ils seront toujours à but, quand il y en aura quatre.

C'est une autre question de savoir si la loi naturelle soumet les femmes aux hommes. Non, me disoit l'autre jour un philosophe très-galant,

la nature n'a jamais dicté une telle loi. L'empire que nous avons sur elles est une véritable tyrannie ; elles ne nous l'ont laissé prendre que parce qu'elles ont plus de douceur que nous, & par conséquent plus d'humanité & de raison. Ces avantages qui devoient, sans doute, leur donner la supériorité, si nous avions été raisonnables, la leur ont fait perdre parce que nous ne le sommes point.

Or s'il est vrai que nous n'avons sur les femmes qu'un pouvoir tyrannique, il ne l'est pas moins qu'elles ont sur nous un empire naturel : celui de la beauté à qui rien ne résiste, la nôtre n'est pas de tous les païs, mais celui de la beauté est universel. Pourquoi aurions-nous donc un privilege ? Est-ce parce nous sommes les plus forts ? Mais c'est une véritable injustice, nous employons toutes sortes de moyens pour leur abattre le courage ; les forces seroient égales, si l'éducation l'étoit aussi ; éprouvons-les dans les talens que l'éducation n'a point affoiblis ; & nous verrons si nous sommes si forts.

Il faut l'avouer, quoique cela choque nos mœurs, chez les peuples les plus polis, les femmes ont toujours eu de l'autorité sur leur maris ; elle fut établie par une loi chez les Égyptiens en l'honneur d'*Isis*, chez les Babyloniens en l'honneur de *Sémiramis*. On disoit des Romains qu'ils

commandoient à toutes les nations, & qu'ils obéiſſoient à leurs femmes ; je ne parle point des Sauromates qui étoient véritablement dans la ſervitude de ce ſexe ; ils étoient trop barbares pour que leur exemple puiſſe être cité.

Tu vois mon cher *Ibben*, que j'ai pris le goût de ce pays-ci, où l'on aime à ſoutenir des opinions extraordinaires & à réduire tout en paradoxe. Le prophète a décidé la queſtion, & a reglé les droits de l'un & de l'autre ſexe. Les femmes, dit-il, doivent honorer leurs maris, leurs maris les doivent honorer ; mais ils ont l'avantage d'un degré ſur elles. — C'eſt ainſi que *Monteſquieu* ſavoit aggrandir ſes ſujets, & qu'il inſtruiſoit ſans ceſſe, en mettant à toutes ſes productions le cachet de l'homme profond & du génie ; l'auteur avoit vingt-cinq ans, il étoit encore dans ſa province quand il écrivoit les *Lettres Perſanes*. C'étoit aſſurément débuter avec vigueur, & du premier pas aller fort loin. Son introduction eſt ronde, & il paroît que *J.-J. Rouſſeau* s'eſt modelé ſur la manière de *Monteſquieu* pour l'annonce, ou comme on dit vulgairement, pour la préface de ſes ouvrages. — Je ne fais point, (dit *Monteſquieu*), d'épitre dédicatoire, & je ne demande point de protection pour ce livre ; on le lira, s'il eſt bon, & s'il eſt mauvais, je ne me ſoucie pas qu'on le liſe. J'ai détaché ces premières

lettres pour essayer le gout du public, j'en ai un grand nombre dans mon porte-feuille que je pourrai lui donner dans la suite. Mais c'est à condition que je ne serai pas connu ; car si l'on vient à savoir mon nom, dès ce moment, je me tais. Je connois une femme qui marche assez bien, mais qui boîte dès qu'on la regarde ; c'est assez qu'on blâme les défauts de l'ouvrage, sans que je présente encore à la critique ceux de ma personne. Si l'on savoit qui je suis : on diroit : son livre jure avec son caractère ; il devroit employer son tems à quelque chose de mieux. — On ne peut être ni plus ferme ni plus concis.

Les *Lettres Persanes* eurent un débit si prodigieux que les Libraires mirent tout en usage pour en avoir des suites. Monsieur, disoient-ils à un auteur qui leur proposoit un manuscrit, faites-nous des *Lettres Persanes*, & nous vous acheterons vos manuscrits. Nous ne parlerons point de la foule d'imitateurs qu'eurent les *Lettres Persanes*. Le seul marquis d'Argens s'est distingué dans cette imitation. Ses *Lettres Juives* sont fortes de pensées & de faits ; malheureusement pour lui, le style n'est pas celui de *Montesquieu*. Il n'a point les grâces de son prédécesseur il est nud, dur, impérieux. Il dit tout & dit trop. L'historien, le romancier, le philosophe disparoissent trop souvent pour ne laisser appercevoir

qu'un écrivain qui livre des sarcasmes à la malignité publique, & qui a moins intention de réformer nos mœurs, que d'invectiver la Religion & les Prêtres. Nous avons regreté de voir un ouvrage qui pouvoit être supérieur, souillé de toutes ces taches. M. d'*Argens* avoit tout ce qu'il faut à un écrivain pour se distinguer & pour mériter l'estime de la postérité. Il ne lui a manqué qu'un éditeur honnête qui l'eût dépouillé de ses défauts & l'autoit produit dans son beau jour. On auroit eu peu de travail à faire, pour le purifier. La hardiesse qu'on reproche à *Montesquieu* dans les *Lettres Persanes*, a peut être poussé trop loin les imitateurs, & M. d'*Argens* est celui qui a franchi les bornes.

M. *de Voltaire* prononce sur le mérite des *Lettres Persanes*, « il y en a dit-il, de très-jolies, d'autres » très-hardies, d'autres médiocres, d'autres fri» voles; les détails de ce qui se passe dans le sérail » d'*Usbeck* à *Ispahan*, n'intéressent que foible» ment les Auteurs François ». — Quant à la hardiesse que *Voltaire* reprochoit à *Montesquieu*, il nous semble que son éditeur a répondu d'une manière convaincante. — Les Persans qui devoient jouer un si grand rôle dans les lettres se trouvoient tout-à-coup transplantés en Europe, c'est-à-dire, dans un autre univers. Il y avoit un tems où il falloit nécessairement les repré-

ſenter pleins d'ignorance & de préjugés. On n'étoit attentif qu'à faire voir la génération & le progrès de leurs idées. Leurs premières penſées devoient être ſingulières! Il ſembloit qu'on n'avoit rien à faire qu'à leur donner l'eſpèce de ſingularité qui peut compâtir avec de l'eſprit. On n'avoit à peindre que le ſentiment qu'ils avoient eu à chaque choſe qui leur avoit paru extraordinaire. Bien loin qu'on penſât à intéreſſer quelque principe de notre religion, on ne le ſoupçonnoit pas même d'imprudence. Ces traits ſe trouvent toujours liés avec le ſentiment de ſurpriſe & d'étonnement & point avec l'idée d'examen & encore moins avec celle de critique. En parlant de notre religion, ces Perſans ne devoient pas paroître plus inſtruits que lorſqu'ils parloient de nos coutumes & de nos uſages; & s'ils trouvent quelquefois nos dogmes ſinguliers, cette ſingularité eſt toujours marquée au coin de la parfaite ignorance des liaiſons qu'il y a entre ces dogmes & nos vérités. — On ne peut s'empêcher de trouver cette défenſe très-ingénieuſe & fondée juſqu'à un certain point au-delà duquel on deviendroit le ſcrutateur indiſcret des motifs cachés de l'auteur. M. *de Voltaire* ne fut pas toujours équitable dans ſes jugemens. L'intérêt perſonnel y avoit trop de part; *Monteſquieu* s'étoit permis de dire un peu haut, que *Voltaire* ne ſeroit jamais

qu'un bel esprit. Cette opinion dût paroître rigoureuse à *Voltaire*; & il l'étoit en effet, si *Montesquieu* avoit vécu quelques années de plus, il seroit revenu de cette sentence hasardée. Mais *Voltaire* se croyoit offensé, on pouvoit dire de lui :

Manet altâ mente repostum
Judicium Paridis spretæque injuria formæ.

Il jugea à son tour *Montesquieu*, il l'attaqua dans les détails & se servit précisément du genre d'attaque, dont l'auteur vouloit qu'on ne fît point usage à son égard; il demandoit d'être jugé par l'ensemble de son ouvrage; & il n'y avoit pas d'autres moyens pour le connoître, le sentir & le juger avec connoissance de cause. *Voltaire* auroit perdu la moitié de ses ressources en le pressant dans la totalité, il mit en avant l'expédient dont les Journalistes se servent le plus souvent. Il tronqua, il dépeça, il détacha des propositions & jugea le grand homme. Tous ceux qui après lui, ont réfuté *Montesquieu*, n'ont pas eu d'autre secret. Chacun a soutiré un chapitre, une citation, un fait, & on s'est cru fort, quand le philosophe faisoit un léger faux pas, ou dissimuloit dans sa marche. Mais *Voltaire* n'a pas tardé à lui rendre une justice éclatante, il écrivoit :

Le genre humain avoit perdu ses droits, Montesquieu *les a trouvés & les lui a rendus.*

C'est

C'eſt aux ſuccès des *Lettres Perſanes*, que *Monteſquieu* dut ſa nomination à une place de l'Académie Françoiſe. Il n'y vint point comme la médiocrité, ſans rencontrer l'envie ſur ſes pas. Il fut arrêté dans ſes prétentions; des délateurs l'avoient peint aux yeux du Cardinal *de Fleury*, comme l'ennemi des dogmes, de la diſcipline & du ſacerdoce. Il n'en falloit pas davantage pour allarmer le cardinal *de Fleury*, les eccléſiaſtiques & même le roi. *Louis XIV* ne s'arrêta pas longtems à leurs clameurs; mais les ennemis étoient puiſſans & tinrent bon. Cependant il y avoit dans les *Lettres Perſanes*, une quantité de morceaux capables de racheter l'intention équivoque qu'on avoit pu remarquer dans quelques-uns, & certes on n'a pas mieux annoncé le dévouement pour ſes maîtres. On lit dans la lettre ſoixante-dix-ſeptième du ſecond volume « le miniſtre (de Suède) étoit accuſé d'un grand » crime : c'étoit d'avoir calomnié la nation, & » de lui avoir fait perdre la confiance de ſon » roi, forfait qui, ſelon moi, mérite mille morts.

» Car enfin ſi c'eſt une mauvaiſe action de » noircir dans l'eſprit du prince le dernier de » ſes ſujets, qu'eſt-ce lorſque l'on noircit la » nation entière, & qu'on lui ôte la bienveil- » lance de celui que la Providence a établi pour » faire ſon bonheur!

» Je voudrois que les hommes parlassent aux » rois, comme les anges parlent à notre saint » prophète.

» Je ne sais comment il arrive qu'il n'y a » presque jamais de prince si méchant, que » son ministre ne le soit encore davantage. S'il » fait quelque action mauvaise, elle a presque » toujours été suggérée; de manière que l'am- » bition des princes n'est jamais si dangereuse » que la bassesse d'ame de ses conseillers. Mais » comprends-tu qu'un homme qui n'est que » d'hier dans le ministère, qui peut-être n'y » sera plus demain, puisse devenir dans un mo- » ment l'ennemi de lui-même, de sa famille, » de sa patrie, du peuple qui naîtra à jamais de » celui qu'il veut faire opprimer.

» Un prince a des passions, le ministre les » remue : c'est de ce côté-là qu'il dirige son » ministère; il n'a point d'autre but, ni n'en » veut connoître. Les courtisans le séduisent par » leurs louanges, & lui le flatte plus dangereu- » sement par ses conseils, par les desseins qu'il » lui inspire & par les maximes qu'il lui propose».

On ne pouvoit mieux justifier les rois qui, par une fatalité attachée à leur grandeur, ne peuvent tout voir & tout connoître par eux mêmes, qui sont si souvent trompés. On ne tint point compte à *Montesquieu* de ces pensées, & on le persécuta sourdement.

Cette obstination nous rappelle la persécution que M. *Diderot* essuya à l'occasion de l'*Encyclopédie*, & dont il ne put venir à bout, malgré la faveur la plus éclatante. Madame la Marquise *de Pompadour* lui écrivit : Monsieur, je ne puis rien dans l'affaire du *Dictionnaire Encyclopédique*; on dit qu'il y a dans ce livre, des maximes contraires à la Religion & à l'autorité du roi. Si cela est, il faut brûler le livre; si cela n'est pas, il faut brûler les calomniateurs. Mais malheureusement ce sont les ecclésiastiques qui vous accusent & ils ne veulent pas avoir tort; & sont trop dangereux, &c. &c. &c.

Montesquieu laissa passer l'orage, & quelque tems après, par le crédit du Maréchal d'*Estrées* son ami, il fut reçu à l'Académie Françoise. On lui attribue d'avoir encouragé par le ton de sa critique, ce déluge d'écrits qui ont paru contre le Christianisme & contre le gouvernement; on s'est trompé. C'est au *Régent* qu'il faut imputer la cause de la liberté d'écrire & de penser. Il rendit la presse libre, il n'aimoit pas les prêtres qui avoient fatigué la vieillesse de *Louis XIV*, & il les vit avec plaisir tourner en ridicule. Les sarcasmes prévinrent heureusement les suites que les troubles de la constitution auroient eues, si les esprits avoient été soumis & dociles comme sous le regne précédent. La révocation de l'édit

de Nantes, étoit une plaie encore fraîche, sous le *Régent* : eh! que n'écrivoit-on pas! Combien d'idées germèrent sur les principes d'un bon gouvernement! Telles sont les causes de la licence des écrivains. *Montesquieu* qui, comme *Voltaire*, naquit à cette époque, pensa, parla, écrivit, & fut un bonheur pour nous.

Ces causes tiennent moins à eux qu'aux circonstances qui dérivent de l'opinion qui amène dans nos principes des variantes aussi peu durables qu'elle. Le tableau de ces dissemblances seroit très-piquant, & jeteroit peut-être un grand jour sur ces époques de l'histoire qu'on juge & qu'on condamne le plus souvent sans les connoître.

On pouvoit ajouter que la facilité dont les écrivains jouissoient sous le ministère indulgent qui suivit la régence, de produire leurs écrits & d'écrire avec liberté, ne servoit qu'à multiplier les auteurs philosophes. D'ailleurs sous un gouvernement aussi doux que le nôtre, il est toujours permis de présenter la vérité, pourvu qu'elle ne tienne ni du sarcasme, ni de la malignité. C'est à cette bonté qu'il seroit plus naturel d'attribuer le ton de quelques écrivains que l'amour du bien emporte au delà des bornes reçues, & qui n'ont jamais eu les motifs dangereux de braver le prince & les loix. *Montesquieu* a donné des preuves de ce respect

& de ce dévouement, en même tems qu'il se plaignoit des abus.

Nous n'oserons point donner une notice des autres ouvrages de *Montesquieu;* ce n'est point ici la place, & nous n'avons pas assez de témérité pour apprécier ce grand écrivain qui fut accusé d'être athée par le gazetier ecclésiastique, & ensuite d'être déiste. Un Abbé *débonnaire* avoit commencé les hostilités. *Montesquieu* eut en ce point, un rapprochement avec *Fénelon* qui fut pareillement attaqué par un abbé *Faydit*; nous parlerions plus volontiers des heureux qu'il a faits, & le nombre en est grand; mais le public en est instruit, l'ame & le genie de *Montesquieu* sont également estimés. Sa bienfaisance nous inspire une réflexion honorable à la littérature. C'est qu'en général, les Écrivains célèbres, sont bons, humains & bienfaisans. C'est une classe d'hommes à part, qui pratique les vertus sans ostentation & sans bruit. On n'a point à leur reprocher de scandale, ni de vices bas. Pour peu qu'on veuille les considérer, on sentira la justesse de notre observation.

Charles de Secondat, baron *de la Brede* & *de Montesquieu*, d'une famille distinguée *de la Guyenne*, naquit au château de la Brede près de Bordeaux le 18 Janvier 1689. Il mourut le 10 Février 1755, d'une fluxion de poitrine. On sait combien son illustre amie la duchesse d'*Ai-*

guillon lui prodigua de soins, & de combien de tracasseries jésuitiques, elle le préserva à l'article de la mort. La lettre de la marquise *de Pompadour*, annonce les persécutions qu'on préparoit au philosophe. — Je m'afflige avec vous, (à madame la duchesse d'*Aiguillon*) de la mort de M. de *Montesquieu*, c'étoit un grand homme & un bon citoyen; il étoit bien digne d'être votre ami; je m'imagine que la Sorbonne laissera ses cendres en paix; c'est une action lâche & indigne d'attaquer les morts. Le P. *Castel* se vante de l'avoir fait mourir en bon chrétien, comme s'il ne l'eût pas été auparavant. Pour moi, je pense que les honnêtes gens & les gens de mérite le sont, quoiqu'ils ne fassent pas tant de bruit que les autres, & qu'ils soient plus modestes, sans préjugés, sans fanatisme. — Le Roi estimoit cet illustre mort, & parut touché de sa perte.

OUVRAGES DE MONTESQUIEU.

Les Lettres Persanes.

Les Causes de la Grandeur & de la Décadence des Romains, in-12;

L'esprit des loix, 3 vol. *in-8°*, 1748;

Le Temple de Gnide, 1 vol. *in-12*;

Arsace, roman, *in-12*;

Ses Lettres Familières, *in-12* 1767;

MORELL. *Les Contes des Génies*, deux vol. *in-8*, 1766.

Ils ont été écrits en anglois, langue maternelle de l'auteur.

Nous voyons par la préface de son traducteur, que sir *Charles Morell* a été ambassadeur de Londres à Constantinople, & qu'il a négocié aux Indes. On a de lui *une Relation de l'Inde*. *Les Contes des Génies* sont très-estimés dans l'Inde, où ils amusent, dit le traducteur, & instruisent la jeunesse des deux sexes. L'auteur s'exprime ainsi. — « Pendant ma longue & pénible résidence dans différentes parties de l'Asie, tant sous la domination du Mogol, que dans les états de l'empire Ottoman, j'eus occasion de connoître un ouvrage persan, intitulé : *les Charmantes Leçons d'Horam*, fils *d'Asmar*, livre fort estimé à Hispahan & à Constantinople. Les docteurs de la loi de *Mahomet* le lisent souvent à leurs disciples pour les exciter à la pratique de la vertu & à l'amour de la religion ».

Sir *Morell* assure avoir connu au fort Saint-George, *Horam*, l'auteur du livre, que les Mahométans regardoient comme un saint.

M. *Robinet*, né à Rennes en Bretagne, le 23 Juin 1735, a traduit en françois cette traduction angloise. Ce traducteur est cité dans la *France Littéraire*.

Ces *Contes* avoient été publiés en détail dans les écrits périodiques de Londres. L'accueil que

le public leur avoit fait, détermina l'auteur à donner la collection entière. Ceux qui aiment la bonne morale, mise en action par des êtres imaginaires, y trouveront de quoi satisfaire leur goût.

MORLIERE (*Jacques-Auguste* DE), Chevalier de l'Ordre du Christ en Portugal, né à Grenoble en 1701, mort en 1782.

Il s'est fait une espèce de célébrité, moins par ses ouvrages que par la dictature qu'il s'étoit arrogée sur toutes les nouveautés qui paroissoient sur le théatre françois. Il établissoit son camp dans le parterre & s'entouroit de jeunes gens qui lui étoient dévoués, & selon les signes convenus au premier mouvement, il faisoit siffler impitoyablement une pièce, ou la portoit aux nues. Acteurs, danseurs, débutans, auteurs, tous dépendoient de ses manœuvres. On le craignoit & on le courtisoit, on l'accueilloit, on le recherchoit. Mais ayant voulu, à son tour, se produire au grand jour, son crédit baissa & alla toujours en déclinant, jusques-là qu'il fut abandonné & presque oublié. On l'accusa de recevoir de l'argent & de vendre ses suffrages & ses censures.

Il avoit succédé dans ce singulier tribunal à un comte de *Fontenac* qui vivoit en 1720, mais qui plus mesuré, & se respectant, s'étoit réelle-

ment attiré la considération des auteurs. Sans avoir jamais rien écrit, il ressembloit à *Conrard*, Académicien dont parle *Despreaux*, qui avoit le jugement si pur & des connoissances dont il ne faisoit part qu'aux écrivains qui le consultoient. Le Comte *de Fontenac* décidoit du sort des Pièces, non point en cabalant, mais parce qu'on savoit qu'il les avoit approuvées. Son suffrage étoit la règle de celui du public. Le Chevalier *de la Morliere* débuta comme lui, & perdit bien vîte son modèle de vue. Il avoit jugé à propos d'entrer en lice contre M. *Freron*, & c'étoit faire preuve de maladresse. Il crut dans sa lettre adressée à ce journaliste, avoir donné le véritable contrepoison des feuilles de *l'Année Littéraire*. Cette lettre parut en 1754, *in*-12.

On trouve dans *la France Littéraire* la notice de ses comédies & de ses autres ouvrages; nous ne lui avons donné place dans cette nomenclature, que pour le roman d'*Angola*, qui eut plus de succès qu'il n'en méritoit. La première édition est de 1746, 2 vol. *in*-12.

Ses *Contes* offrent cependant des situations intéressantes. Le genre sombre paroissoit lui convenir, & s'il l'avoit cultivé, peut-être qu'il y auroit obtenu une sorte de distinction.

MORTEMAR (*Madame* DE), vit; elle est dans la fleur de l'âge, & on s'en apperçoit à la

lecture de ses ouvrages. Ceux qui ont le bonheur de la connoître, la jugent avec la même complaisance dont les Journalistes lui ont donné des preuves.

ELLE EST AUTEUR

Des *Amusemens du Jour*, ou *Recueil de petits Contes dédiés à la Reine*. Cette brochure contient *le Songe*, conte allégorique; *l'Oracle*, conte oriental; *Luerdab*, conte persan; *Oka & Crinkavel*, contes de fées; *les deux Amis*, conte indien; *Justine*, ou *les Égaremens d'un cœur sensible*, anecdocte françoise; *Zoé*, anecdote allemande.

Ce sont autant de petits ouvrages qui plaisent par des descriptions agréables, par une morale sagement distribuée, & par la variété & l'agrément des portraits. — Si j'ai pu esquisser quelques aimables portraits, dit l'auteur dans son épître dédicatoire à la reine, l'on pourra reconnoître que j'avois choisi le plus beau modèle, mais qu'il faudroit un autre pinceau pour rendre ses traits chéris de bienfaisance, s'ils n'étoient gravés dans tous les cœurs.

MORVILLE (*Martine* DE). Nous n'avons pu nous procurer une notice satisfaisante sur Mademoiselle *Martine de Morville* qui, depuis l'année 1768, a fait insérer dans les *Mercures*

des traductions de *Contes Allemands* dans le genre oriental & de féerie. Nous avons remarqué beaucoup de talent dans cet auteur, soit qu'elle traduise en effet, ou qu'elle publie ses ouvrages sous le titre modeste d'une traduction. Son style est naturel & sans prétention, & dit avec facilité & agrément ce qu'elle veut dire. Nous invitons nos lecteurs à se procurer la lecture de *Mirloh*, conte oriental qui a été imprimé en 1769; *Ladila*, anecdote turque, publiée dans le courant de la même année; *Mes Foiblesses*, conte; *Azen*, ou *l'Heureux Soi-disant* qui ont été insérés dans les *Mercures* de 1770.

Elle a traduit la *Nuit de Gessner*.

L'Ouvrage le plus considérable que nous ayons d'elle, a pour titre :

Les Égaremens réparés, roman en 1 vol. *in*-12, 1773. Il est écrit avec sagesse & dans un style attachant.

ON CONNOIT D'ELLE

L'*Histoire de Zenzi*;
Osman;
Le Repentir Tardif;
Jupiter justifié.

MOUHY (*Charles* DE FIEUX, Chevalier DE), né à Metz, en 1701, est mort à Paris, en 1784. Sa carrière a été longue, & employée d'une ma-

nière qui marquoit continuellement & journellement son existence. On peut dire de lui : il vécut, & il écrivit ; car il travailla sans relâche. Ce n'est pas qu'il fut jaloux de penser, de chercher des sujets, de créer enfin. Le tems de la méditation lui auroit enlevé trop de momens : d'ailleurs sa conscience l'avertissoit de ne pas rechercher la gloire d'être un auteur original, & personne n'a été aussi docile que lui aux avis de sa conscience. Voici à-peu-près quelle étoit la manière de vivre du Chevalier *de Mouhy*. Il fréquentoit les cafés : ce sont des asyles où des désœuvrés qui ont de l'esprit, se retranchent contre l'ennui de végéter seuls dans leurs logis. On y parle de beaucoup de choses, on y plaisante, on y juge auteurs, acteurs, avocats, ministres : on déraisonne tant que l'on veut, & on y raisonne aussi. Le Chevalier *de Mouhy* alloit aux opinions, recueilloit les suffrages ; & rentré le soir chez lui, il composoit un roman dans lequel les aventures du jour, celles qu'on lui avoit racontées, trouvoient place. Paroissoit-il un Ouvrage nouveau, que le Public s'empressât d'accueillir, bonne aubaine pour M. *de Mouhy*. Il composoit un roman qui faisoit aussi-tôt le pendant de l'autre, & qui se vendoit. Ainsi *le Payſan Parvenu* donna naissance à *la Payſanne Parvenue*, *les Mille & une Nuits*, aux *Mille & une Faveurs*. Y avoit-il une querelle littéraire ? M. *de Mouhy* composoit un

livre sur l'événement ou sur la querelle. Ne sait-on pas quel est *le Masque de Fer?* Il se hâte bientôt d'imaginer les aventures de ce prisonnier célèbre. Rien, en un mot, ne lui étoit indifférent. Son heureux caractère s'intéressoit à tout, & son esprit peignoit tout jusqu'au danger des Spectacles. Son amour pour les collections lui avoit fait tirer parti de tous les rebus des foyers dont il entreprit la nombreuse édition. Il importoit, sans doute, au Public, de savoir ce qu'on avoit dit en 1740, au foyer, sur une Pièce tombée & non imprimée, & sur un Débutant qu'on avoit sifflé. Ces précieuses anecdotes eurent pendant vingt ans, pour le Chevalier *de Mouhy*, un piquant que ses lecteurs n'y ont point trouvé. En vain entreprit-il de mettre quelque méthode à sa collection. Le Public ne lui tint compte de rien. Voici cependant l'ordre de son Ouvrage : le premier volume contient un état des *Mystères*, *Moralités*, *Farces*, *Soties*, représentés par les Confrères de la Passion. Cet état étoit tiré de *la Bibliothèque du Théâtre François* par M. le Duc *de la Valière*. Ainsi on étoit dispensé de reconnoissance envers le Chevalier. Cette liste étoit terminée par une courte notice sur les Drames nouveaux, sur les Pièces anonymes & par un Dictionnaire de tous les Ouvrages représentés sur le Théâtre François, depuis 1552 jusqu'en 1780. — Le second volume contenoit deux *Diction-*

naires : l'un regardoit les Auteurs depuis l'origine du Théâtre François, jusqu'en 1780 ; l'autre annonçoit les Acteurs & les Actrices qui ont paru sur le Théâtre depuis son origine, jusqu'en 1780. On trouve dans le troisième volume, un *Abrégé de l'Histoire du Théâtre François* jusqu'à la représentation de *Thamas-Koulikan ;* quelques *Réglemens* relatifs aux affaires intérieures ou extérieures de la Comédie ; un *Mémoire sur la Comédie Françoise* par feu *le Kain ;* des *Observations sur la Mémoire* par le Chevalier *de Mouhy ;* un *Coup-d'Œil* sur les anciens Théâtres ; des *Anecdotes ;* un *Extrait de l'Histoire des Dames Lettrées* qui ont travaillé pour le Théâtre ; un *Coup-d'Œil* sur les *Observations* de M. *R. de Ch.....* sur la nécessité d'un second Théâtre François ; enfin des *Réflexions* sur la différence des recettes produites par les Tragédies & par les Comédies, & d'autres sur les qualités consécutives qui peuvent faire un Comédien. On trouve encore dans ce volume les *Causes de la Décadence du Théâtre & les Moyens de le faire refleurir*, par M. *de Cailhava.* — On doit juger, dit l'Auteur de l'analyse de cet Ouvrage, d'après ce simple exposé, que le travail de l'Académicien de Dijon, ne peut être recommandable que par l'exactitude des dates, des faits, par le style, par le goût, la justesse & l'impartialité des observations. — Malheureusement on a repris le Chevalier *de Mouhy*

sur tous ces objets, & on a prouvé qu'il n'avoit publié que la plus informe de toutes les compilations, on lui prouva qu'il avoit pillé de tous les côtés, & qu'il n'y avoit pas une ligne de bon sens qui ne fut dérobée à un autre. L'Auteur (M. *de Charnois*), qui déceloit ces larcins, lui observa avec vérité, qu'on fait d'inutiles efforts pour s'approprier l'ouvrage d'autrui : *Etiam capillus unus habet umbram suam.*

LISTE

Des productions du Chevalier de Mouhy.

Le Répertoire : cet Ouvrage paroissoit tous les quinze jours, & rendoit compte tant bien que mal des *Nouveautés ;*

La *Paysanne Parvenue* est un roman qui a été souvent réimprimé, & dont la fortune est décidée en Province ;

Bigam, ou *la Mouche*, est, à quelques rapprochemens près, avec *Lazarille de Tormes*, un roman original. Le fond en est gai, & il y a beaucoup d'imagination. Le style est passable & convient parfaitement au sujet ;

Mémoires Posthumes du Comte de ****, 2 vol. *in*-12, qui ne firent point oublier *les Mémoires d'un Homme de qualité ;*

Démêlé survenu entre le Payſan Parvenu & la Payſanne Parvenue, *in*-12;

Lameluz, voyage imaginaire qui a eu très-peu de ſuccès;

Mémoires de Fieux. Le Chevalier *de Mouhy* s'appeloit *Charles de Fieux*. A-t-il voulu donner ſon Hiſtoire?

Pâris, ou *le Mentor à la mode*, 2 vol. *in*-12;

Le Mérite Vengé, *in*-12;

Le Papillon, 4 vol. *in*-8°;

Nouveaux Motifs de converſation;

Mémoires d'Anne-Marie de *****;

Mémoires de Mademoiſelle de Moras, *in*-12;

Vie de Chimone de Spinelli;

Mille & une Faveurs, 8 vol. *in*-12;

L'Art de la Toilette, *in*-12, 1 vol.;

Lettre d'un Génois;

Mémoires d'une Fille de qualité, 4 vol. *in*-12;

Le Maſque de Fer;

Les Délices du Sentiment;

Lettres du Commandeur à Mademoiſelle de ****;

L'Amante Anonyme, *in*-12;

Le Financier, *in*-12, 5 parties.

Il a travaillé à la rédaction de *la Gazette de France*, depuis le 18 Mai 1749 juſqu'au premier Juin 1751.

La quantité de volumes que M. *de Mouhy* a compoſés,

compoſés, n'eſt pas ce qu'il y a de plus étonnant, c'eſt qu'il ait pu, dans l'année 1735, donner au Public *Lamékis*, 2 vol. *in*-12; *les Mémoires de Fieux*, 4 vol.; *Paris*, ou *le Mentor à la Mode*, 2 vol.; *les Mémoires Poſthumes du Comte de* ***, 2 vol.; *la Payſanne Parvenue*, 4 vol. Il a donc imprimé dans une année, quatorze volumes. C'eſt, pour le coup, un prodige! On pourroit répondre qu'il n'eſt pas impoſſible de multiplier les mauvais volumes, ſi les productions du Chevalier *de Mouhy* étoient de ce *mauvais* qui fait tomber le livre des mains. On ne lui conteſte point le mérite rare de l'invention, & de ſavoir filer les ſituations. Il intrigue & dénoue quelquefois heureuſement ſes ſujets. Il écrit mal en général, mais il ne fait point déraiſonner ſes perſonnages. Sa facture, enfin, n'eſt ni ridicule, ni extraordinaire, ni trop ſimple. Comment faiſoit-il? Nous l'avons dit, en commençant cette *Notice*. Il écrivoit toujours, il écrivoit ſans ceſſe. Toute ſa fortune étoit dans ſa plume, il l'a faiſoit valoir par un exercice continuel. Nul Auteur n'a ſu tirer un auſſi bon parti de ſes livres que lui; il en avoit les poches de ſon habit, toujours remplies; il les préſentoit à ſes amis, à ſes connoiſſances, à ſes protecteurs, aux cafés. Benevole ou non, il falloit acheter, pour ſe débarraſſer de ſes inſtances. Les placards de ſes Ouvrages étoient

affichés dans tous les coins des rues. Il s'y prenoit de tant de manières, qu'il vendoit ses éditions. *Voltaire* disoit qu'on n'arrivoit point à la postérité avec un gros bagage. Le Chevalier *de Mouhy* n'est point entièrement dans cette humiliante exclusion. Son roman de *Bigam* pourra lui procurer une réputation de quelque durée. Au reste, ceux qui ont connu l'auteur, assurent qu'il ne se repaissoit guères de cette fumée. Il vouloit vivre; le soin de sa renommée ne le tourmenta, ni ne l'aiguillona jamais. Il ne fut point jaloux d'augmenter le nombre des romanciers originaux. Avec plus de talens, disons mieux, avec un peu d'émulation il auroit marqué sa place parmi les écrivains distingués qui écrivoient des romans, & se seroit créé un véritable genre. L'abbé *Prevôt* avoit attendri ses lecteurs; *le Sage* les avoit attirés par le sel de ses critiques; *Marivaux*, par l'adresse avec laquelle il dévoiloit les replis de nos cœurs, & par la vérité de ses observations; *Voltaire*, par sa philosophie & sa gaïeté; *Crébillon* le fils, en suivant les traces de *Petrone*. Le Chevalier *de Mouhy*, comme on voit, pouvoit se classer à son tour, & il ne l'a pas fait.

MURAT (*la Comtesse* DE). *Henriette-Julie de Castelnau*, née en 1670, mourut à Paris en

1716; elle étoit fille du marquis *de Caſtelnau*, gouverneur de Breſt, & meſtre de camp d'un régiment d'infanterie, qui mourut d'une bleſſure qu'il avoit reçue près d'Utrecht. Du côté de ſa mère elle étoit petite fille du comte *de d'Augnon*, maréchal de France. Elle épouſa le comte de *Murat*, colonel d'infanterie & brigadier des armées du roi. La maiſon *de Murat* eſt très ancienne, elle étoit établie en Auvergne avant 1300; elle a paſſé enſuite en Dauphiné. Les marquis *de Leſtang* en ſont les chefs. Elle eſt alliée à la maiſon *de la Tour-d'Auvergne*.

Quand on a lu les ouvrages de madame *de Murat*, on connoit parfaitement ſon caractère qui étoit ardent, & qui vouloit avec obſtination ce qu'il vouloit. Peut-être aima-t-elle un peu trop ce plaiſir qu'elle a chanté, & dont elle ne s'eſt point défendue dans l'eſpèce de confeſſion qu'elle a faite de ſa vie. Elle eut le malheur de déplaire à madame *de Maintenon* qui la ſoupçonna d'avoir coopéré à un libelle dans lequel toutes les perſonnes qui, en 1694, compoſoient la cour privée de *Louis XIV*, étoient inſultées : elle fut exilée à Auch. Le duc *d'Orléans*, régent du royaume, ſur la recommandation de madame *de Parabere*, la rappela en 1715. Elle ne jouit pas long-tems auprès de cette amie, dont elle dictoit les lettres énergiques, du

plaisir de revoir Paris; elle mourut l'année suivante.

ELLE EST AUTEUR

Du Joli Roman intitulé : *Kernoſt;*

Du Voyage de Campagne qu'on a mal à propos attribué à madame *Durand;*

Du Comte Dunois, qu'on a imprimé par erreur dans la collection de Madame *de Villedieu.*

Des Effets de la Jalouſie;

De l'Hiſtoire de la Courtiſane Rhodope, compoſée à Loches en 1708, & qui n'a point été finie;

D'un Dialogue des Morts;

De deux volumes de *Contes de Fées*, parmi leſquels nous avons choiſi *le Parfait Amour*, *Anguillette*, *Jeune & belle*; *le Palais de la Vengeance*, *le Prince des Feuilles*, *l'Heureuſe Prime*. *Le Palais de la Vengeance* en eſt le plus ingénieux.

Elle a compoſé les *Hiſtoires Sublimes & Allégoriques* que l'abbé *Langlet du Freſnoi* a attribuées à madame la comteſſe *d'Aulnoy*.

M. *le Sage* ayant publié ſon *Diable Boiteux*, madame *de Murat* ſe ſervit de ſon idée pour faire *l'Hiſtoire Galante des Habitans de Loches*, où elle ſe trouvoit alors. La ville de Loches eſt déſignée par le nom de Segovie en Eſpagne.

On croit que les *Mémoires de sa Vie* lui ont été attribués.

M. le M. *de P*..... posséde un manuscrit des *Lettres* de cette dame, écrites à des amies auxquelles elle adressa des *Nouvelles*, des *Contes de Fées*, de petits *Romans*. On y trouve un *Roman* intitulé *le Sopha Amoureux* qui n'a jamais été imprimé. Elle a composé plusieurs *Chansons;* elle en a fait une sur *l'Hiver* de 1709, que nous transcrivons telle que nous la trouvons dans l'analyse que M. le M. *de P*..... a faite des œuvres de cette dame.

Le tendre Amour, soupirant
Hier, disoit à sa mère :
Je ne sais quel accident
A fait geler ma terre ;
Mais il fait bien mauvais tems
Dans l'île de Cythère.

Les Amoureux sont transis
Auprès de leurs Bergères ;
Dans ses doigts on voit *Tircis*
Souffler, & ne rien faire :
Ah ! que de cœurs engourdis
Dans l'île de Cythère !

Il nous faudroit des Amans
Discrets, mais téméraires,
Qui ne fussent point tremblans ;

Mais ardens & ſincères :
Tels ne ſont pas ceux du tems,
Qui règne dans Cythère.

APRÈS le froid, c'eſt la faim
Qui nous livre la guerre ;
On appauvrit le terrain
D'amour & de ſa mère :
On n'a que du mauvais grain
Au marché de Cythère.

JADIS l'on alloit ſemant
Le grain en bonne terre ;
On faiſoit facilement
Une récolte entière :
Que de déchet à préſent
Aux greniers de Cythère !

L'ON apportoit à foiſon
Farine aux Boulangeres :
Dans cette morte ſaiſon,
A peine les Meûnières
Retirent-elles du ſon
Des moulins de Cythère.

En général les penſées de madame *de Murat* ont de l'eſprit & de la facilité. Ses *Romans* ont plus de réputation. On y voit (dit M. le M. *de P*.....) le merveilleux racheté par la pureté du goût, par la ſageſſe des idées, par l'honnêteté des tableaux, par une certaine philoſophie de

mœurs qui caractériſe le ſiécle où ils ont été écrits. Il y a deux cens ans tout cela n'exiſtoit pas en France; il regnoit au contraire une crédulité ſotte, une barbarie de mœurs, une groſſiéreté d'eſprit qu'on a de la peine à concevoir aujourd'hui. Auſſi le *Roman de Mélusine* & tant d'autres de ce tems, peuvent être regardés, à quelques égards, comme des chefs-d'œuvres d'ineptie & des monumens du plus mauvais goût. Dans un ſiècle mieux inſtruit, plus poli, plus ſage, les idées en ſe perfectionnant, ont ennobli, pour ainſi dire, les plaiſirs de l'imagination. Il a fallu que la raiſon pût approuver ce que le délire même paroiſſoit enfanter. Les tableaux les plus extravagans ſe ſont fait eſtimer par une ordonnance & un coloris imités, pour ainſi dire, de la délicateſſe des eſprits de ceux qui devoient les juger. Les *Contes* de madame *de Murat*, de mademoiſelle *de la Force*, de meſdames *d'Aulnoy*, *d'Auneuil*, ſont en quelque façon les premiers qui marquent la révolution.

VERS à Madame de MURAT.

LE beau partage que l'eſprit !
Et que *Murat* en eſt pourvue !
On ne l'a pourtant jamais vue
Se vanter de ce qu'elle écrit.

Par M. DE VERTRON.

N

NOBLE (*Euſtache* LE) naquit à Troyes en Champagne en 1643; ſa famille étoit déjà illuſtrée par pluſieurs emplois conſidérables dans la magiſtrature. Son père & ſon grand père avoient été lieutenans-généraux au bailliage de Troyes, & conſeillers au grand conſeil. Il ſuivit leurs traces, & ayant montré de l'eſprit & des talens, il fut (nous ne pouvons pas bien dire en quelle année) revêtu de la charge de procureur-général au parlement de Metz. Pendant quelques années, il exerça cette place avec éclat : il ſe trouva dans des circonſtances propres à prouver qu'il étoit habile politique, adroit courtiſan & juriſconſulte très-inſtruit. Mais enfin il abuſa des talens que l'on reconnoiſſoit en lui; il fut ſoupçonné de vexation & de malverſation. L'accroiſſement de ſa fortune auroit dépoſé contre lui, ſi un goût exceſſif pour la dépenſe, ne l'eût encore plus dérangé que ſon habileté ſuſpecte ne pouvoit l'enrichir. Non content des tours qu'il jouoit impunément dans le reſſort de ſon parlement, il voulut exercer ſon ſavoir faire dans Paris même. (1) On découvrit qu'il avoit

(1) Cette Notice eſt de M. le Marquis *de P*.....

fait à son profit de faux actes : la cour, comme de raison, l'abandonna à la justice régulière & ordinaire. Forcé de se défaire de sa charge, il fut décreté & mis en prison au châtelet, & au bout de quelque tems condamné, comme faussaire, à faire amende honorable, & à un bannissement de neuf ans. Il en appela au parlement de Paris, & fut transféré à la conciergerie, où il demeura pendant plusieurs années, trouvant moyen de prolonger la décision de son affaire, par la profonde connoissance qu'il avoit des formes & de la chicane. Il profita du loisir de sa prison pour faire une partie des ouvrages dont nous allons parler; mais ce ne fut pas là sa seule & sa plus mauvaise occupation. Il fit connoissance avec une femme que l'on appeloit la *Belle Epicière*, à qui son mari avoit déjà intenté des procès fort désagréables. Réunis dans la même prison, & assortis par la figure & par le caractère, car *le Noble* étoit aimable & libertin, & *l'Epicière* jolie & coquette; ils vécurent ensemble dans la plus grande intimité. Il fut l'amant & l'avocat de cette femme, dont le procès même servit à rendre le sien plus difficile. Des enfans faits dans la prison, une évasion dont il fut complice, multiplièrent les accusations, & embrouillèrent l'affaire. Enfin, en 1698 la sentence du châtelet fut confirmée,

& *le Noble* fut banni ; mais il obtint son rappel d'une manière cependant fort humiliante, car il fut déclaré incapable de posséder jamais aucun office de judicature. Il vécut encore douze ou treize ans dans cet état déshonorant. Il continuoit d'écrire & de flatter même bassement ceux qui l'avoient abandonné ou puni, protestant cependant toujours de son innocence, à laquelle personne n'ajoutoit foi. Il mourut enfin en 1711, si pauvre, qu'il fut enterré par la charité de sa paroisse (Saint-Severin). On remarqua alors qu'il avoit fait gagner cent mille écus à son libraire, lequel s'étoit trouvé opulent dans le même tems où l'auteur mouroit, pour ainsi dire, de faim ; mais il faut compter sa mauvaise conduite pour quelque chose & même pour beaucoup, dans le peu de part à une fortune dont il avoit fait les premiers frais par la composition de ses ouvrages.

Le premier ouvrage que nous trouvons dans le recueil de ses Œuvres en vingt volumes, est une *Nouvelle Historique* intitulée : *Zulima*. Le sujet en est tiré d'une aventure fort singulière, qu'on lit dans l'*Histoire d'Allemagne*. *Zulima* fut imprimé pour la première fois en 1695, & l'année suivante parut un autre ouvrage de M. *le Noble*, qui est le second qui nous tombe sous la main. Il eut beaucoup de succès, sans doute,

par le mérite du sujet ; car il est intitulé : *Milord Courtenai*, ou *les premières Amours d'Elisabeth*, reine d'Angleterre. Un pareil sujet étoit fait pour intéresser ; mais *le Noble* n'en tira, selon nous, qu'un très-médiocre parti.

Le troisième ouvrage que nous trouvons dans les Œuvres de M. *le Noble*, n'est point un roman, mais une espèce de cours de morale, intitulé : l'*Ecole du Monde*. Ce livre a eu, dans son tems, du succès, & a été estimé comme utile pour le fond, & assez piquant, parce que l'on y trouvoit quelques portraits & quelques traits de satyre. On n'y trouveroit aujourd'hui rien que ce que tout le monde sait, ou est supposé savoir.

L'*Ecole du Monde* est divisée en ving-quatre entretiens : il en publioit un tous les mois. Ainsi il instruisit ou amusa le public pendant deux années qu'il passa au châtelet & à la conciergerie.

Le quatrième morceau considérable des Œuvres de cet écrivain, est l'*Histoire de l'Etablissement de la République de Hollande* : c'est un de ceux qui lui ont fait le plus d'honneur. Les François trouvèrent que cette histoire étoit bien écrite ; que la marche en étoit claire & régulière ; que les principaux faits, même militaires, y étoient exposés, & les vues politiques bien développées. Les Hollandois, au contraire, en

furent mécontens ; au point de défendre hautement l'entrée de ce livre françois dans leurs états.

L'on trouve ensuite, dans ses Œuvres, une *Relation* de l'état de Genes, assez abrégée, mais fort claire ; l'auteur l'a encore faite dans la vue de flatter *Louis XIV*. Il y fait sentir tous les droits que les rois de France ont, depuis longtems, sur cette république. Les Génois n'ont pas eu lieu d'être plus contens de cette *Relation*, que les Hollandois de leur *Histoire ;* car on y dit assez de mal d'eux, & sur tout de leur conduite en Corse. Il paroît, au reste, que M. *le Noble* avoit passé quelque tems à Gènes, apparemment dans la seule vue de voyager.

C'est dans le sixième tome de ses Œuvres, que se trouve le petit roman d'*Abramulé*.

Continuons l'examen des ouvrages de M. *le Noble*. Celui qui suit *Abramulé* dans le sixième volume de ses Œuvres, est intitulé : *Ildegerte*, *Reine de Norvege*, ou l'*Amour Magnanime*. C'est la première nouvelle historique qu'il ait fait paroître, & la première édition en est de 1695.

Le septième volume des Œuvres de *le Noble*, & quelques-uns des suivans, contiennent des ouvrages politiques & satyriques, mais contre les ennemis de la France. Ce volume commence par cinq dialogues, dont le premier, intitulé :

le Cibiſme, eſt une paſquinade contre le pape *Innocent XI*, & contre le cardinal *Cibo*, ſon premier miniſtre. L'on ſait que ce pape eut de grandes querelles avec *Louis XIV*, qu'on l'accuſa même de s'entendre avec les ennemis de la nation contre le roi d'Angleterre *Jacques II* qui perdoit ſon royaume par trop de zéle pour la religion catholique. Ce ſont des circonſtances ſingulières, que M. *le Noble* relève aſſez plaiſamment dans ſon premier dialogue.

Le ſecond (*le Songe de Paſquin*, ou *le Bal de l'Europe*) roule ſur le même ſujet, & ſur le détrônement du roi *Jacques* par ſon gendre. On ne ſera pas étonné d'y voir la reine *Marie*, femme *de Guillaume*, occupant le palais de ſon père détrôné, comparée à *Tullie*, fille de *Tullus-Hoſtilius*, faiſant paſſer ſon char ſur le corps de ſon père pour aller au capitole faire couronner ſon mari.

Le troiſième (*Le Couronnement de Guillaume & de Guillemette*) eſt une aſſez mauvaiſe parodie du couronnement du roi *Guillaume* & de la reine *Marie*, & du ſermon que fit le docteur *Burnet*, en cette occaſion, à Londres.

Le quatrième (*Le Feſtin de Guillemot*) eſt un aſſemblage de mauvaiſes plaiſanteries, ſur le même couronnement.

Enfin, le cinquième (*La Chambre des Comptes*

d'Innocent XI) fut imprimé en 1699, lors de la mort de ce pape. Les interlocuteurs sont *Innocent XI* lui-même & *Saint Pierre*. Le ton en est violent & le dialogue finit par une épitaphe très-satyrique du pontife défunt.

Notre auteur publia ensuite *la Pierre de Touche Politique*; c'est une suite des dialogues précédens qu'il faisoit paroître tous les mois en forme de journal, pendant tout le cours des années 1690 & 1691. Le premier de ces dialogues, intitulé : *La Bibliothèque du Roi Guillemot*, commence par un calambourg digne d'être remarqué. *Pasquin* dit à *Marforio*, *Allegressa : Per un papa cattivo, abbiamo otto boni*; c'est-à-dire, pour un mauvais pape, nous en avons huit bons. L'équivoque porte sur ce que *Alexandre VIII*, qui succéda à *Innocent XI*, s'appeloit, de son nom de famille, *Ottoboni*.

En 1692, il publia encore des *Lettres*, des *Fables* & des *Dialogues*, toujours dans le même goût. Ils rempliſſent les neuvième, dixième & onzième volumes, sous le titre de *Travaux d'Hercule*, & d'*Esprit d'Esope*. Mais, enfin, au douzième tome de ces Œuvres, on voit avec plaisir M. *le Noble* revenir aux romans, par celui intitulé : *Epicaris*, ou l'*Histoire secrète de la Conjuration de Pison contre Néron*. Ce *Roman* est presque tout historique, à l'exception du carac-

tère d'*Epicaris*, que l'auteur a le mérite d'avoir
enté, & qu'il auroit pu encore mettre dans
lus grand jour.

uvrage ſuivant de M. *le Noble*, eſt l'*Hiſ-*
crete de la Conjuration des Pazzi contre les
cis. C'eſt encore un petit *Roman Hiſtori-*
que, dont le ſujet eſt tiré de l'*Hiſtoire de Flo-*
rence du ſeizième ſiècle. Cette conjuration éclata
en 1478. Les circonſtances de ſon exécution,
ſont ici tout-à-fait conformes à l'hiſtoire, quoi-
qu'elles ſoient aſſez ſingulières.

Le Mort Marié, aventure tirée de la vingt-
deuxième *Promenade* de M. *le Noble*.

Enſuite des *Promenades* de M. *le Noble*, on
trouve ſes *Fables* & *Contes* au nombre de
cent, dont deux ſeuls nous ont paru mériter
quelque attention, non par le mérite des vers,
mais par celui de l'idée, encore eſt-il bien léger.
On en va juger, car nous ne rapporterons que
la ſubſtance de ces deux *Fables*.

Le Payſan & ſon Cochon.

Un Payſan avoit tué ſon cochon, il l'avoit
vidé, & le gardoit, dans l'eſpérance d'en régaler
bientôt toute ſa famille & ſon voiſinage. En
attendant qu'il l'accommodât de différentes ma-
nières, il le dépoſa dans un galetas, où ſa femme

lui fit craindre que les rats ne s'introduisissent pour le manger. » N'avons-nous que cela à appréhender, dit le Manant ? j'y fais un bon » remède : Prenons vos deux gros chats & en- » fermons-les dans le garde-manger ; je réponds » que les rats seront bien plutôt mangés qu'ils » ne mangeront le cochon ». Qu'en arriva-t-il ! Les rats ne mangèrent point le cochon, mais les deux chats en mangèrent plus que vingt rats n'en auroient mangé.

Il y a bien des remèdes pires que les maux dont on veut nous exempter.

Le Lièvre & les Grenouilles.

UNE troupe nombreuse de Lièvres étoit assemblée dans une petite plaine voisine d'un bois. Ils y tenoient un conseil de famille, qui fut troublé par la chûte d'une branche d'arbre, causée par un léger accident. Il alarma cependant toute la troupe ; elle prit la fuite. Un d'entre ces Lièvres poltrons & fugitifs, courut jusqu'au bord d'un étang, où une troupe de grenouilles passoit en revue pour aller combattre une troupe de rats, & faisoit grand bruit, pour faire croire qu'elles n'avoient pas peur. Le Lièvre arrive, courant à toutes jambes : la troupe croassante le prend pour un lion échappé dans

la

la plaine, s'effraye & se précipite dans le marais. Le Bouquin arrivé jusqu'au bord de l'eau, craint de se mouiller les pieds, rebrousse chemin, trouve les rats, les culbute & les disperse. Enfin, arrivé sur un monticule, où il ne voit rien qui l'empêche de se reposer & de faire des réflexions.

Ah ! se dit-il, quelle prompte déroute !
Quoi l'on me craint, moi lièvre, on me redoute !
Il n'est donc, à ce que je voi,
Poltron qui ne rencontre un plus poltron que soi.

M. *le Noble* nous donne ensuite la traduction de quelques *Odes d'Horace*, & des six *Satyres de Perse* en vers françois, où les pensées de cet auteur latin sont accommodées au tems de la traduction.

Vient ensuite un petit morceau romanesque, intitulé : *Aventures Provinciales*, ou *le Voyage de Falaise*. Ceux qui ne seront pas rebutés par les portraits très-chargés & très-ridicules de quelques originaux provinciaux, & par un style qui n'est plus à la mode, pourront lire ce morceau avec quelque plaisir; car il y a un fond d'aventures fort singulier, & même assez intéressant.

Ce qui forme le quinzième volume de ses œuvres, consiste dans une assez longue nouvelle,

soi-disant galante, intitulée : l'*Avare Généreux*, qui en contient deux autres petites; savoir le *Mort Marié* & le *Faux Rapt*. Ces trois histoires seroient bien plutôt comiques que galantes; car elles offrent quelques caractères, & quelques traits assez plaisans; mais ce sont des facéties que l'on trouveroit aujourd'hui de très-mauvais goût.

La fausse comtesse d'Isemberg, intitulée : *Nouvelle divertissante*, est l'histoire d'une coquine & d'un filou.

La Soi-Disant École des Sages est renfermée dans deux dialogues en prose, mêlée de fables en vers, dont l'objet est politique. Les puissances qui étoient ennemies de la France, avant la paix de Riswich, y sont fort maltraitées.

Le *Poëme de l'Héréſie Détruite* est en six chants. L'auteur voulut célébrer la révocation de l'édit de Nantes, publiée par *Louis XIV*, en 1686.

Le *Triomphe de madame des Houlières, & sa réception au Parnasse, en qualité de dixième muse*, est un petit ouvrage en prose, mêlé de vers. Il est remarquable que l'auteur le dédia à mademoiselle *de Scuderi* qui vivoit en Cour; & qui se piquoit, au moins autant que madame *des Houlières*, d'être un dixième muse.

Viennent ensuite les *Comedies* que le Noble composa pour le Théâtre Italien. Elle lui feroient bien peu d'honneur aujourd'hui. Elles sont au

au nombre de deux; l'une, intitulée : *Arlequin Ésope*, est une très-mauvaise copie des fables d'Ésope, *de Bourfault*, qui furent jouées avec grand succès, en 1691, au Théâtre François, à peu près dans le même tems que cette pièce le fut aux Italiens. Les fables *de Bourfault* ne sont pas merveilleuses, celles de *le Noble* ne valent pas mieux, & la pièce est bien plus mauvaise.

Les *deux Arlequins*, joués la même année au même Théâtre, ne sont pas d'un plus grand prix.

Suit un petit poëme en quatre chants, intitulée : l'*Allée de la Seringue* ou *les Noyers*, mauvaise imitation du lutrin de Boileau, sur une aventure à laquelle on ne s'intéresse plus, & à laquelle on ne s'est peut être jamais intéressé. Il est suivi d'un autre ouvrage du même genre en trois chants, intitulé : *la Fradine*, ou *les Ongles Rognés*. C'est une satyre contre un Apothicaire nommé Fradin. On ne peut pas s'embarrasser de cela.

Dans le seizième & le dix-septième volume, on trouve les *Tableaux des Philosophes*, en six livres, suivis d'une *Dissertation historique & chronologique sur l'année de la naissance de J. C.* M. *le Noble* a publié ce long morceau comme un grand ouvrage de science & d'érudition.

On est tout étonné de trouver ensuite deux tomes entièrement remplis par une *traduction*,

partie en vers, partie en prose, de pseaumes de *David*, avec des réflexions pieuses & morales, intitulées : *Esprit de David, des prières*, &c.

Le dernier ouvrage de M. le Noble, est un dialogue politique, intitulé : *le retour de Pasquin sur les nouvelles d'Espagne, arrivées à la fin de 1710.*

Nous n'avons pu recouvrer *les factums* que *le Noble* avoit composés, tant dans sa propre cause, & pour se justifier du crime de faux dont il étoit accusé, qu'en faveur de *la Belle Epicière* accusée d'adultère par son mari, & que *le Noble* qui l'avoit connue en prison, tâchoit de justifier en public, tandis qu'en particulier il travailloit à agraver son crime.

Tous deux perdirent leur procès, donc ils étoient coupables ; mais on seroit bien aise de savoir comment ils prétendoient prouver leur innocence. Tout ce que nous savons, c'est que *la Belle Épicière*, produisoit un écrit de son mari, qui lui donnoit plein pouvoir & liberté entière de se conduire à sa fantaisie, promettant de ne lui en jamais faire aucun reproche. Le billet fut déclaré de nulle valeur. On ne força pas même le mari à reconnoître les enfans que sa femme avoit faits étant en prison, quoique certainement ils fussent nés, le mariage subsistant.

Nous n'avons pas pu aussi nous procurer une

dissertation de M. *le Noble* sur la monnoie de Metz, qui peut être remplie d'excellentes recherches. Il est certain que, jusqu'au seizième siècle, les évêques & la ville de Metz ont également fait battre des monnoies, dont on trouve encore des pièces dans les cabinets des curieux.

On attribue assez généralement à M. *le Noble* un livre que l'on peut placer indifféremment parmi ceux de théologie, de jurisprudence & d'histoire ecclésiastique, intitulé : *le Bouclier de la France contre les excommunications*, ou *l'esprit de Gerson*. C'est un ouvrage vraiment curieux & intéressant. On y établit avec beaucoup de hardiesse, mais avec autant de force & de clarté, les maximes & les libertés de l'Eglise Gallicane contre les entreprises des Papes sur le temporel des rois, & contre celles du haut Clergé, sur la juridiction royale & séculière.

D'autres ouvrages moins intéressans, & que *Moreri* met sur le compte de *le Noble*, sont *les Dancourades* ou *critique de différentes pièces de Théâtre de Dancourt*.

Le Diable Borgne & le Diable Bossu : ce sont deux critiques & imitations du fameux roman *le Diable Boiteux de le Sage*, & de la même pièce, que fit paroître *Dancourt*.

Le Voyage de Chaudray ; petit morceau romanesque, dans le gout du *Voyage de Falaise*. Il

y avoit, du tems de M. *le Noble*, à Chaudray, village à quelques lieues de Paris, sur le chemin de Rouen, une espèce de payſan qui s'étoit érigé en médecin.

Les Mémoires de mademoiſelle des Foſſes, ou *le Chevalier Baltazar*, ſont généralement attribués à M. *le Noble*, il y a deux éditions, ou, ſi l'on veut, deux livres ſur ce ſujet, le premier porte le titre que l'on vient de lire, & a été imprimé à Paris en 1696. Le ſecond eſt intitulé : *Hiſtoire de la Dragone*, contenant les actions militaires & les aventures *de Geneviève Prémoi*, ſous le nom *de Chevalier Baltazar*, Paris 1703. Comme *le Noble* n'eſt mort qu'en 1711, il peut être l'auteur de l'un & de l'autre ouvrage.

Enfin, *le Gage Touché*, recueil d'hiſtoires galantes & comiques, eſt le dernier ouvrage de M. *le Noble*, ou qui lui ſoit attribué.

Cette Notice ne nous appartient point, & nous nous ſommes fait un devoir de n'y rien changer. *Le Noble* y eſt jugé avec ſévérité.

NODOT (*Antoine*), a traduitt en françois moderne le roman de *Méluſine*.

Il eſt traducteur des *fragmens de Petrone*.

Il eſt auteur

Du *Munitionnaire des Armées ;*

Et de *la Contre-Critique de Petrone ;*

F Il étoit Officier de Cavalerie, & se trouva au siege de Belgrade. Il paroît, qu'il a vécu depuis 1650 jusqu'en 1701. Si jamais un traducteur a fait preuve de fidélité & d'exactitude, c'est *Nodot*, dans sa *traduction de Pétrone* qui lui mérita le titre de *auctor purissimæ impuritatis.*

P

PAJON (*Henri*), Avocat en Parlement, mort en 1776; il avoit été Prêtre de l'Oratoire. Il eſt auteur de *Contes nouveaux & Nouvelles nouvelles*, 1753, *in*-8°;
Hiſtoire du prince Soly, 2 vol. *in*-12, 1740;
Hiſtoire des Fils d'Hali Baſſa, *in*-12, 1761;
Hiſtoire du roi Splendide;
Eſſai de Poëme ſur l'Eſprit.

Nous avons inſéré dans notre collection, *Nourjahad*, conte oriental.

Ce dernier ouvrage eſt une traduction du roman anglois qui avoit ſervi de canevas au conte *des Epreuves* qui a été inſéré dans le *mercure* du mois de Janvier 1769, ce conte qui n'a que 250 *pages*, paroit encore trop long; on l'attribue à un autre auteur, & il eſt vrai qu'il a été imprimé preſque toujours ſous l'anonyme; ainſi nos lecteurs ne doivent point prendre nos conjectures pour des certitudes.

L'Hiſtoire du roi Splendide & de la princeſſe Hétéroclite eſt peut-être un des plus gais de tous les contes de fées & un des mieux écrits, & où la plaiſanterie ſoit le plus adroitement employée. L'ouvrage eſt rempli de ſaillies & d'eſprit; les

avantures qui s'y succèdent sont piquantes. Un peu trop de nudité dans certains tableaux nous a empêchés d'égayer nos lecteurs par l'insertion de ce joli conte, où le lecteur peut rire, & faire une foule d'applications sur bien des classes d'hommes, & surtout sur la musique, sur l'opéra & sur les femmes.

PAPELIER (M.), cet auteur, dont nous ignorons l'état & l'origine, vit encore, & doit être jeune. Nous ne connoissons de lui, qu'un conte oriental, qui a pour titre : *Balkin*, & qui n'a été imprimé que dans le *Mercure* de Janvier de l'année 1777. On trouve dans ce conte qui est simplement narré, une fée grondeuse qui a presque toujours tort de gronder, car son rôle n'est pas absolument important.

PHILIPS: il a traduit les *Mille & un Jours*, *in*-12, 1738. D'après la traduction de M. *Petit de la Croix*, qui avoit fait connoître cet ouvrage, le livre de M. Philips est imprimé & traduit dans la langue de l'auteur qui étoit Anglois. Nous trouvons sous le même nom une tragédie Angloise, intitulée: *la Mere Infortunée*, & *le Virgile Travesti*.

PERRAULT (*Charles*), né à Paris en 1633, étoit frère de *Claude Perrault*, qui d'abord médecin assez médiocre, devint excellent architecte à qui nous devons la traduction de Vitruve, la belle façade du Louvre, l'Observatoire & l'Arc

de Triomphe, (maintenant détruit) de la Porte du Fauxbourgs Saint Antoine ; & à qui l'hiſtoire naturelle a quelques obligations.

Charles Perrault, mérita non ſeulement par ſes travaux, mais par les reſſources de ſon eſprit, l'amitié de *Colbert* & la place de Contrôleur Général des Bâtimens. Il étoit le protecteur né de quiconque avoit des beſoins & des talens. Trop patriote peut-être, il voyoit avec peine les ſuccès d'un étranger ; il n'aima point *Bernin* ou le Chevalier *Bernin*, que *Voltaire* a tant loué & qui étoit au-deſſous de la réputation que le poëte a voulu lui faire.

On ſait qu'il eut beaucoup trop d'amour propre, & qu'il n'oſa point ſe garantir du ridicule dont *Chapelain* s'étoit couvert en publiant ſon *poëme de la Pucelle*. Eh ! comment *Chapelain* ne ſe ſeroit-il pas laiſſé prendre à l'écueil des louanges de ſociété ! ſon poëme qu'il liſoit partout & depuis pluſieurs années, prôné à la Cour, vanté à Paris, admiré même par des académiciens, étoit une de ces merveilles que la poëſie n'avoit point reproduit depuis *le Taſſe*. Le poëme parut & tomba ; la chûte fut univerſelle. Cet exemple devroit rendre les auteurs qui colportent leurs manuſcrits dans les cercles, plus défians ſur les éloges qu'on leur prodigue par complaiſance, par amitié, & parce qu'enfin, il faut ſavoir quelque gré à un auteur qui a le deſir d'amuſer.

Quel rôle! eh! quel succès! *Charles Perrault* publia son *poëme de Louis-le-Grand*. Je ne sais, si ce roi, malgré son amour excessif pour la flatterie, fut content: les bornes étoient outre-passées. Le poëme n'eut point de succès & n'en méritoit ni par la charpente épique ni par la poësie; mais les savans furent étonnés de la préférence qu'il accordoit au siècle de *Louis XIV* sur les siècles passés. Il voulut soutenir son opinion, & de là naquit le parallèle des anciens & des modernes. L'ouvrage fut critiqué, la plaisanterie s'en mêla, *Racine* fit des couplets, *Boileau* des épigrames, les réflexions sur *Longin* parurent, mais *Boileau*, dur, inflexible, mordant dans ses critiques, donna de son caractère une idée humiliante. *Perrault* s'honora par la sagesse de sa défense & par sa modération. Le Public ne tarda pas à rire aux dépens des deux Partis. Les deux adversaires s'en apperçurent & finirent la querelle. *Perrault* qui avoit témoigné si peu de talent pour la critique, se livra à ses goûts, & composa les éloges historiques, car il ne faut pas croire que le culte des Anciens ait seul allumé cette guerre, qui rendit ridicule le satyrique. *François Perrault* moins connu qu'il ne devoit l'être, dans ce siècle surtout où les écrivains philosophes & ceux qui enfantent des idées, jouissent de quelque considération, savoit penser, créer sa pensée & frayer une route particulière; *Boileau* n'avoit la réputa-

tion que de savoir apprêter, parer la pensée d'autrui ; mérite qu'on a trop exalté dans le regne de *Louis XIV*. Lorsque *Despréaux* & *Perrault* commencèrent à se connoître ; le poëte n'avoit donné que des satyres, & il avoit une telle dose d'amour propre, qu'il ne voyoit dans la litérature, aucun rang qui pût aller de pair avec le talent de rimer. *Perrault* qui à beaucoup d'esprit & de connoissances, joignoit un de ces bons cœurs qui font presque oublier l'esprit, ne pouvoit pas concevoir qu'on passât sa vie à tourmenter des hommes estimables, & à enchasser dans ses vers l'abbé *de Pure*, *Cottin* & son propre frère. Il parla de la satyre avec indignation ; *Boileau* ne lui pardonna point ce mouvement d'un ame sensible & honnête. Depuis ce moment, *Perrault* n'a pu rien lire à l'académie, que *Boileau* ne se soit permis des excursions véhémentes, jusques-là, qu'il vouloit engager l'académie à interrompre une lecture *de Perrault ;* ce qui obligea *Huet*, Évêque de Soissons, de lui imposer silence, en lui disant que *Perrault* connoissoit mieux les anciens que lui, & qu'on n'étoit assemblé que pour écouter ; la querelle des anciens ne fut que le prétexte d'une haine injuste que *Boileau* satisfit de toutes les manières. *Perrault* mourut en 1703. Sa mort fut sentie par tous ses amis, car il en avoit, il avoit assez fait de sacrifices à l'amitié. Ce besoin d'un cœur honnête, cette bonté de caractère qu'il

portoit dans le monde, nuisoit un peu à sa réputation littéraire. On aimoit mieux voir en lui l'homme vrai, bon, sensible, que l'écrivain aimable & profond; il seroit à souhaiter que la réputation des qualités de l'ame, balançassent toujours celle des talens, les lettres seroient alors universellement révérées.

Parmi les œuvres de *Charles Perrault*, se trouvent des contes en vers, dont nous avons fait usage; il attribua ses contes de Fées à son fils *Perrault d'Armancourt* qui étoit Lieutenant dans le Régiment Dauphin, & qui mourut en 1700. L'avant propos qui précède le choix que nous avons des contes de *Perrault*, & qui est inséré dans le premier volume de la *Collection*, donne une idée suffisante de l'amabilité de ces ouvrages & du talent de l'auteur. Nous y renvoyons nos lecteurs. La première édition des contes de *Perrault* est de 1697. On y trouve le conte de l'*Adroite Princesse* ou les *Aventures de Finette*, qui est à ce qu'on assure le premier de ce genre, & dans ce sens, *Perrault* en auroit été l'inventeur; nous croyons cependant qu'on s'est trompé. Il existoit un roman de féerie, dans le douzieme siècle, sous le même nom, l'auteur étoit né en Provence, & celui-ci devoit aux Orientaux & aux Irlandois, l'invention du genre dans lequel il s'exerçoit. On sait que les Provençaux avoient écrit des romans dès 1130, qui tenoient

à la féerie, & même la reproduisoient. Le conte de *Finette* n'avoit point été inséré dans la première édition de ceux de *Perrault*; il n'y parut que dans celle qui fut faite à la Haye. Il a composé *l'Esprit Fort*, conte imprimé en 1757; ce conte est libre pour le fond, mais décent autant qu'il a été possible de le rendre. Les souhaits ridicules ont donné lieu au petit opéra comique du *Bucheron*. *Despréaux* reprocha à l'auteur de s'être exercé sur une matière aussi peu sérieuse.

Le *Griselidis* a été tiré d'un conte de *Bocace*.

L'auteur a laissé à sa famille des mémoires sur sa vie privée. On y voit combien il étoit cher à *Colbert* & tout ce que ce ministre fit pour les arts & pour les lettres.

On trouve dans la Bibliothèque du Roi un manuscrit de *Charles Perrault*, où se lit une anecdote qui caractérise l'ame de *Louis XIV* & qui mérite d'être conservée. M. *Colbert*, y est-il rapporté, avoit à cœur de rassembler des matériaux pour composer par la suite l'histoire de ce prince, & à dessein d'y parvenir, il faisoit successivement écrire à M. *Perrault* sur un registre, toutes les actions mémorables dont il étoit le témoin. On y voit entre autres, qu'à peine *Louis XIV* eut-il pris les rênes du Gouvernement, après la mort du Cardinal *Mazarin*, qu'il dit un jour à ses principaux courtisans; M. *de Villeroi*, M. *le Tellier*, M. *de Lyone*, M. le Maréchal *de Grammont*,

M. *Colbert* & quelques autres : *vous êtes tous mes amis, & ceux de mon Royaume que j'affectionne le plus, & en qui j'ai le plus de confiance. Je suis jeune & je n'ignore pas que les femmes prennent souvent bien de l'empire sur ceux de mon âge ; je vous ordonne à tous que si vous remarquez jamais qu'une maîtresse me domine, & se mêle le moins du monde des affaires de mon état, vous ayez à m'en avertir ; je ne veux que vingt-quatre heures pour m'en débarrasser & donner à mes peuples toute satisfaction à ce sujet.* Il n'avoit alors que vingt ans.

Le premier ouvrage de *Perrault* est le portait d'*Iris*, que *Quinault* trouva si bien fait, qu'il l'envoya à une jeune demoiselle dont il étoit amoureux, à qui il laissa croire qu'il l'avoit composé pour elle, de sorte que le portrait courut tout Paris sous le nom de *Quinault*, qui enfin prit le parti de le désavouer & d'en faire les honneurs à *Perrault*.

Perrault proposa à l'Académie Françoise d'ouvrir les portes les jours de réception; c'est une innovation dont les académiciens se sont bien trouvés.

PETIT DE LA CROIX. Il est mort en 1695, âgé de 75 ans ; il étoit d'une famille originaire d'Angleterre, & a laissé plusieurs enfans, l'aîné desquels lui a succédé dans la place de secrétaire-interprète du roi dans les langues arabe & turque. Il a traduit.

L'*Histoire de la Sultane de Perse & des Visirs*, contes turcs, dont *Chechzadé* est auteur. Ce

Checzadé étoit précepteur d'*Amurat II*, empereur, & composa ce livre autant pour l'amusement du prince, que pour lui rendre les femmes suspectes. Cet ouvrage n'a point été achevé.

M. *Petit* a traduit les *Mille & un Jours*. Le célèbre *Dervis Moclès* en est auteur. Il étoit chef des *Sofis* d'Ispahan, & il avoit douze disciples. Le peuple & les grands avoient pour lui une vénération singulière, à cause qu'il étoit de la race de *Mahomet*, & ils le craignoient, parce qu'ils savoient qu'il passoit pour un savant cabaliste. Le roi *Schah Soliman* le respectoit au point, que, si par hasard il le rencontroit sur son passage, ce prince descendoit aussi tôt de son cheval & alloit baiser ses étriers.

Moclès étant fort jeune, s'avisa de traduire en *Persan* des *Comédies Indiennes* qui ont été traduites en toutes les langues orientales, & dont on voit à la bibliothèque du roi une traduction turque, sous le titre de *Alfaraga Badal Schidda*, ce qui signifie la joie après l'affliction. Mais le traducteur persan, pour donner à son ouvrage un air original, mit ces comédies en contes, qu'il appela : *Nezaryeti-Vous*, c'est-à-dire, *Mille & un Jours*. Il confia son manuscrit au sieur *Petit de la Croix* qui étoit en liaison d'amitié avec lui à Ispahan en 1675, & même il lui permit d'en prendre une copie.

Il

Il semble que les *Mille & un Jour* ne soient qu'une imitation des *Mille & une Nuit*; mais comme il n'y a point d'époque aux *Contes Arabes*, on ne sauroit dire s'ils ont été faits avant ou après les *Contes Persans*.

Il paroît que M. *Petit de la Croix* se méfioit de son talent pour écrire, puisqu'il a emprunté la plume de M. *le Sage*, pour la traduction des *Contes Persans*. Cet auteur a su profiter des richesses que son ami lui confioit; & a transporté presque tous les *Contes* à l'opéra-comique dont il étoit l'auteur en titre. Ceux qui lisent les *Mille & un Jour*, & les neuf tomes du *Théâtre de la Foire*, y trouvent le même fond employé différemment.

Les Auteurs du *Dictionnaire Historique des Hommes célèbres*, attribuent à M. *Petit*, fils, les traductions que le père avoit faites. Celui-ci possédoit parfaitement les langues arabe, persane, turque, tartare, éthiopienne, arménienne. *Louis XIV* l'employa dans plusieurs négociations, desquelles il se tira avec l'estime des Turcs, des François & des Impériaux. Il se vit le juge d'un traité de commerce entre trois puissances. Un moment de foiblesse de sa part, ôtoit à l'une ou à l'autre des droits & des facilités. On lui offrit une somme considérable; il sut refuser, rester dans un état de médiocrité & digne

de l'estime publique. Il interpréta le mot pour le mot, sans disjonction ni conjonction étrangère, & laissa à *Cesar* ce qui appartenoit à *Cesar*. *Louis XIV*, qui récompensoit si manifiquement les gens de lettres, parut avoir oublié M. *Petit*, qui ne jouissoit que des appointemens bornés de sa place, & qu'il ne faut point regarder comme une gratification, puisqu'il travailloit. Cet auteur avoit plus fait, peut-être, pour la gloire & pour l'orgueil de son roi, que tous ces fades panégyristes qui étourdissoient leur monarque au milieu de sa cour. Il avoit traduit en langue persane, l'*Histoire de Louis XIV* par les médailles, & on sait combien cette maxime d'écrire l'histoire d'un roi est séduisante & flatteuse. Tout se rapporte à lui uniquement, on ne voit que lui, & on le voit entouré de toutes les illusions de la plus ingénieuse allégorie. On ne peut pas croire qu'un roi, qu'une nation éclairée & pensante, qui n'est pas tout-à-fait avilie, puisse pousser l'adulation à ce degré de bassesse. On croit volontiers que le monarque, ainsi présenté, est ou *Alexandre* ou *Sesostris*. M. *Petit*, en traduisant cette histoire, donna à *Louis XIV* une nouvelle renommée dans un pays où celle qu'il avoit seroit lentement parvenue, & jamais avec cette brillante magie que l'explication des médailles venoit d'y ajouter.

Nous l'avons dit, M. *Petit* resta sans récompense, tandis que le *Panégyriste Calliere* étoit comblé de bienfaits. C'est que M. *Petit* n'alloit point à Versailles, & qu'il habitoit aux environs du collège royal. Il nous a fait connoître la Turquie & la Perse par les ouvrages suivans:

L'Histoire de Maroc;
L'Histoire des Monarchies Mahomètanes;
État général de l'Empire Ottoman;
L'Histoire de Tamerlan;
L'Histoire de Louis XIV qu'il a écrite & traduite du françois en arabe.

POUPELINIERE (*Alexandre-Jean-Joseph* LE RICHE DE LA), fermier général, mort le 5 Décembre 1762, âgé de soixante-dix ans. Il cultivoit les lettres autant par goût que par air: il servit de *Mécène* à de jeunes littérateurs qui ne manquèrent pas de le célébrer. Son opulence & son amour pour le faste, attiroit dans sa maison l'élite des beaux esprits de la cour & de la ville. M. le maréchal *de Richelieu* l'honora d'une amitié constante & assidue. La beauté de son épouse ne contribuoit pas peu à rendre sa société précieuse. Madame de la *Poupeliniere*, à la beauté, joignoit des graces & des talens; elle cultivoit tous les arts agréables.

Son mari, avec du goût, de la facilité, & la connoissance des bons auteurs, crut devoir écrire en vers & en prose. Ses essais ne furent point malheureux. L'anonyme nous a dérobé la plupart de ses productions.

Il n'a avoué que le roman *de Daïra*, histoire orientale, *in*-12, 1761.

PRESCHAC (DE). Ce gentilhomme, né à Vic-Fezensac en 1676, s'adonna entièrement à la littérature, ainsi que la quantité de ses productions semble l'annoncer. Il est impossible qu'il ait pu croiser ses travaux par des devoirs d'état. Nous ne trouvons rien dans les journaux & dans les dictionnaires qui puisse nous donner des renseignemens sur son compte. Sa vie a échappé aux faiseurs de *Notices*; sa fécondité devoit cependant le préserver de cet oubli. Il n'en seroit pas arrivé de même aujourd'hui, où tout est recueilli. Quel est maintenant le dictionnaire qui oublie de parler du chevalier *de Mouhy?* Le sieur *de Preschac* jouissoit dans son tems de la même célébrité. La lecture des *Romans* du premier, prouve que l'auteur avoit des connoissances étendues sur beaucoup de matières, sur l'histoire principalement, & qu'il respectoit les costumes nationaux. Son style a de la force; le *Roman* du conte *de Tekeli* est

écrit avec assez de noblesse. Le chevalier *de Mouhy*, au contraire, étoit ignorant; il imaginoit & il écrivoit sans observer les bienséances, & sans s'assujettir aux tems, aux lieux, aux personnes. Le sieur *de Vaumoriere* pourroit être comparé avec plus d'équité au sieur *de Preschac*; ils étoient tous les deux égaux en naissance, en érudition & en fécondité. *Vaumoriere* l'emportoit seulement par les graces & par l'art de bien narrer.

Le sieur *de Preschac* est auteur

Des Intrigues Découvertes, 1 vol. *in*-12, imprimé en 1686.

Il publia en 1718, les *Contes de Fées* suivans :

La Reine de l'île des Fleurs ;

La Petite Grenouille verte, qui est le meilleur des Contes qui composent le volume dans lequel on le trouve. On a voulu le lui enlever, & on l'a attribué à *Beugnié*, Libraire, par la raison qu'il l'avoit peut-être vendu. On voit dans le même volume,

Les Perroquets ;
Le Navire Volant ;
Le Prince Périnet, ou *l'Origine des Pagodes ;*
Le Buisson d'Épines fleuries.

Le Conte de *Kadour* a fourni une Comédie à Romagneſi, qui a été repréſentée ſur le Théâtre Italien, ſous le titre *des Fées*. Un enchanteur offre à une princeſſe naturellement ſotte, de lui donner de l'eſprit, pourvu qu'elle l'aime, & qu'elle prononce ces quatre vers :

O toi ! qui peux tout animer ;
Amour, ſi, pour n'être plus bête,
Il ne faut que ſavoir aimer,
Je ſuis prête.

Sans Parangon, ou *la Reine des Fées*.

IL A COMPOSÉ LES ROMANS SUIVANS :

La Querelle des Dieux ſur la naiſſance de Monſeigneur le Dauphin ;
La Cour ;
L'Héroïne Mouſquetaire ;
L'Illuſtre Pariſienne ;
Voyage de la Reine d'Eſpagne ;
Le Bâtard de Navarre ;
La Ducheſſe de Milan ;
Yolande de Sicile ;
Le Comte de Tekely ;
Le Beau Polonois ;
Le Seraskier ;
Cara Muſtapha ;
La Princeſſe d'Éphèſe ;

La Valiſe ouverte ;
Le Voyage de Fontainebleau ;
La Noble Vénitienne ;
Le Prince Eſclave ;
Le Triomphe de l'Amitié ;
Gris de Lin ;
Le Secret ;
Le Fameux Voyageur ;
Nouvelles Galantes du tems & à la mode.

PREVOST (*Antoine-François* D'EXILES) ; naquit à Hesdin, ville forte du comté d'Artois, le premier d'Avril 1697, de *Levin Prevoſt* ; procureur du roi du bailliage, & de *Marie Duclair.* Hesdin avoit un collège où il fit de bonne heure ſes humanités. Le jeune Prevoſt après avoir doublé ſa réthorique au collège d'Harcourt à Paris, n'en ſortit que pour paſſer au noviciat des Jéſuites. Il étoit le ſecond de cinq frères, ſa famille ne s'oppoſa point à ſa vocation. Il quitta, par une révolution ſubite, l'habit de noviciat, pour prendre celui de volontaire ; il avoit ſeize ans ; la vivacité impatiente du jeune Prevoſt, ne lui permit pas de s'en accommoder long-tems. Il reprit du goût pour le noviciat, & dans la première chaleur de ſon zèle, il compoſa une *Ode* en l'honneur de *Saint-François.* Un beſoin impérieux devant lequel tout autre

se tait, même celui de la gloire, commençoit à le dominer, il revint au métier de la guerre & ne parut plus dans sa famille.

Il se livra au plaisir avec tout l'emportement de son âge. Il connut en Hollande une jeune fille dont il se dégoûta bientôt, courut s'ensevelir dans l'Ordre des Bénédictins de Saint-Maur : à vingt-deux ans, il se voyoit sous l'uniforme de *Saint-Benoît*, après avoir deux fois porté les armes, & deux fois la robe de jésuite.

Le noviciat dure une année; il ne se présenta à son esprit aucunes des réflexions utiles qui l'eussent sauvé à tems, d'une imprudence au-dessus de toutes celles qu'il avoit commises. La fatale formule fut proférée; elle renferme le triple vœu de chasteté, de pauvreté & d'obéissance. Personne de sa famille ni de ses amis ne fut où il étoit, & il leur en déroba la connoissance, aussi long-tems qu'il put. Il fut envoyé à l'abbaye de Saint-Ouen de Rouen, où un père *le Brun* jésuite, dont la société avoit commandé le ressentiment, lui suscita une dispute qui donna lieu de part & d'autre à divers écrits. Dans la chaleur d'un premier mouvement, il avoit fait une réponse très-vive; il la retira des mains de son libraire.

De Saint-Omer, il fut à l'abbaye du Bec, pour y faire un cours de théologie. On l'envoya

enſuite profeſſer les humanités au collège de Saint-Germer ; il avoit reçu l'ordre de la prêtriſe des mains de l'évêque d'Amiens.

Il étoit à Saint-Germer, lorſque la ville d'Evreux, ayant beſoin d'un prédicateur, s'adreſſa aux Bénédictins. Ils donnèrent dom Prevoſt. Ce premier eſſai de ſes talens fut très-heureux, & comme le prélude de la célébrité qu'il devoit obtenir, dans un genre qui n'a guères de rapport avec la chaire.

Son carême prêché, dom Prevoſt paſſa aux Blanc-Manteaux de Paris, & des Blanc-Manteaux à l'abbaye Saint-Germain-des-Prés, où tous les ſavans Bénédictins le recherchèrent ; ils lui firent même l'honneur de l'employer à l'énorme collection de *la Gaule Chrétienne*, dont le mérite eſt tout en érudition & en recherches. Un immenſe volume preſque entier de ce recueil lui appartient. Son goût ne fut pas conſulté ; il ſavoit ſe dédommager de cette contrainte, & il paſſe pour conſtant que les deux premiers volumes des *Mémoires d'un Homme de Qualité*, furent écrits à Saint-Germain des-Prés. Quand la communauté l'auroit ſoupçonné, il ne paroît pas qu'elle s'en fût fort allarmée. C'eſt une choſe connue qu'il lui arrivoit ſouvent de ſe raſſembler & de l'appeler pour charmer l'ennui des longues ſoirées d'hiver. Lui, ſans autre

secours que son talent d'imaginer, sans être préparé, s'engageoit dans des récits, dont la singularité, soutenue des charmes d'une expression pure & facile, lui obtenoit toute l'attention qu'auroient exigée des matières plus sérieuses; & l'on raconte que ces bons pères en perdirent une fois tellement le goût du sommeil, que le jour vint les surprendre à écouter dom *Prevost*.

Il auroit été trop heureux, s'il eût retiré du commerce de ces moines, tout l'agrément que le sien leur procuroit. Né franc, généreux, sensible, il sentit enfin qu'il n'étoit point à sa place. Dom *Prevost* étoit trop bon observateur, pour qu'il lui eût échappé que l'intérêt personnel étoit là, aussi-bien qu'ailleurs, le mobile des actions humaines. Il s'étoit conduit sur cette découverte, & ne vivoit depuis long tems presque plus que dans la compagnie de ses livres, morts comme lui, suivant son expression. De plus, ses anciens attachemens commençant à revivre au fond de son cœur, contribuèrent à fortifier ses regrets; il s'en ouvrit à quelques amis. La conjoncture étoit délicate; le moyen de revenir contre des vœux, dont aucune formalité n'avoit été oubliée! On examina, on se consulta. Le seul adoucissement qu'on sût trouver, fut d'obtenir pour lui une permission de passer à Cluni, où la règle est moins austère

qu'à Saint-Maur. C'étoit une foible reſſource. Toutefois il ſe livra à l'eſpérance de ſe voir ſoulagé d'une partie du poids de ſes fers, s'ils ne pouvoient être rompus. Il ne s'agiſſoit que d'avoir un bref de tranſlation. Rome l'accorda, ſur la demande qu'on en fit ſecrettement. Dom *Prevoſt* ne crut pas que l'évêque d'Amiens, à qui il fut envoyé pour être fulminé, ſe montrât plus difficile que le pape. Il venoit de recevoir du prélat une lettre où étoient confirmées toutes ſes eſpérances; il ne doutoit pas de ſa ſincérité; mais ſon mauvais génie travailloit contre lui.

Un jour le pénitencier d'Amiens, étant entré dans le cabinet de l'Evêque, ſes yeux s'arrêtèrent ſur la table où étoit le bref, & il le lut, ſans qu'on en apporte d'autre motif qu'un mouvement de curioſité. Elle fut fatale à celui que le bref touchoit. Quand l'indiſcret pénitencier ſe fut fait expliquer par le Prélat qu'il dominoit, tout ce qui avoit rapport à cette pièce, il en prit occaſion de s'échauffer beaucoup. Rome, à l'entendre, étoit prodigue de ces grâces; le monde ſeroit rempli de Moines dégoûtés de leur état, pour peu que l'on conſentît à les écouter; le goût de dom *Prevoſt*, pour l'indépendance, & ſa frivolité, étoient connus; s'il avoit de meilleures raiſons à alléguer, on l'entendroit; mais on ne pouvoit rien réſoudre auparavant. Le foible Prélat

se laissant persuader, la fulmination fut différée, sans que dom *Prevost* en fût seulement informé.

Toujours fort tranquille du côté d'Amiens, il faisoit gaiment les préparatifs de son départ. Dès qu'il crut que l'affaire du bref étoit réglée, il sortit de Saint-Germain. Ses amis l'attendoient au jardin du Luxembourg, où ils le dépouillèrent de ses habits monastiques, qui furent renvoyés à l'abbaye. En partant il avoit laissé trois lettres dans sa cellule; une pour le P. Général, une autre pour le P. Prieur, la troisième adressée à un autre Religieux. Dans ces trois lettres il leur donnoit avis de sa retraite, & il en disoit les raisons.

Il passa le reste de la journée & une partie de la nuit à se réjouir avec ses amis, de l'heureux dénouement de son aventure; il ne prévoyoit guère que le jour suivant dût lui apporter d'autres lumières. S'étant rendu chez l'Evêque d'Amiens, le Prélat lui dit avec un air d'embarras, qu'il s'efforçoit de réparer par beaucoup de politesse, qu'il auroit bien voulu se prêter à ses vues; que la chose avoit éprouvé de trop grandes difficultés; qu'on parloit par tout de son humeur légère; qu'il feroit sagement de retourner à sa maison, & qu'en s'observant mieux à l'avenir, il parviendroit à faire taire les bruits. *Prevost* demeura pétrifié à ce discours; il se rétira pour délibérer sur le parti qu'il lui convenoit de prendre. Il s'en

tint à la résolution de se retirer en Hollande, d'où il passa en Angleterre. Après y avoir séjourné quelque tems, il revint sur ses pas, & s'établit en Hollande. Il fut obligé d'avoir recours à la bourse de ses amis, les ressources qu'il en obtint n'alloient pas au-delà des besoins urgens; il mit alors la dernière main à ses *mémoires d'un homme de qualité*. Ils parurent en 1729. Le grand succès de son premier ouvrage ne le consola pas des chagrins qu'il eut à dévorer; il y avoit à la Haye, pendant le séjour qu'il y fit, une demoiselle protestante, très-bien née, en qui la beauté, l'esprit, toutes les grâces formoient un assemblage charmant, & très-malheureuse. Elle vivoit d'une modique pension, dont une partie lui fut retranchée, lorsque *Prevost* lia connoissance avec elle par un pur hasard. Elle se seroit bien gardée de lui témoigner quelque chose de son embarras; mais il l'avoit déjà appris, & sa générosité l'avoit fait voler auprès d'elle. Ses offres furent celles d'un homme qui craignoit sur-tout d'être refusé. Il les accompagna de tant d'honnêteté, de délicatesse, de réserve, qu'il y auroit eu une sorte de dureté à ne point se laisser vaincre; elle n'étoit pas moins sensible qu'infortunée; son bienfaiteur étoit aimable, & l'amour se glissa dans le cœur de la jeune protestante avec la reconnoissance. Dans ses idées conformes à ses principes de religion, les

vœux de son amant n'étoient point un obstacle à ce qu'elle l'épousât, aussi ne balança-t-elle pas de lui en faire la proposition, qu'il ne lui étoit guère facile d'accepter. Ses vœux, l'ordre de prêtrise par lequel il étoit lié, l'avertissoient qu'il lui restoit quelques mesures à garder. De plus, dans sa position, épouser une protestante, en pays protestant, c'étoit rendre impossible son retour dans sa patrie, vers laquelle ses yeux se tournoient souvent. Reglant sa réponse sur ces réflexions, il s'ouvrit à elle de sa résolution, avec la franchise dont elle lui avoit donné l'exemple. Il étoit bien aimé, puisque les sentimens de son amante résistèrent à cette épreuve, & qu'elle n'en eut pas plus la force de soutenir la pensée d'être séparée de lui. Ainsi lorsqu'il alla de la Haye s'établir en Angleterre, elle l'y suivit. Une tendresse désintéressée dût ajouter au charme de leur liaison, si cependant il pouvoit y être ajouté.

L'abbé *Langlet Dufrenoi* contribua de tout son pouvoir à donner de l'éclat à cette aventure. Il imprima dans son livre de la *Bibliothèque des Romans* que Dom *Prevoſt* s'étoit laissé enlever par une fille ou par une femme. Dans la suite du même ouvrage, il ne tint pas à lui qu'on ne prît une aussi mauvaise opinion de la probité & de la croyance de *Prevoſt*, que celle qu'il donnoit de ses mœurs. Il étoit à Londres,

lorſque cet écrit diffamatoire lui parvint. Sa réponſe offre l'exemple d'une modération dont il eſt peut-être impoſſible qu'un homme auſſi indignement attaqué dans ſes mœurs, dans ſa religion, dans ſon honneur, ait jamais été capable.

C'eſt à l'année 1733 ou 1734, qu'il faut rapporter cette querelle. Il avoit mis au jour, l'année précédente, ſon *Hiſtoire de Cleveland*, le premier des *Romans* dans le genre terrible, qui fut ſuivi de celle du *Chevalier des Grïeux* & de *Manon Leſcaut*, d'un ton différent, & de laquelle on a tant de fois répété l'éloge.

Après avoir déployé dans ces trois productions toutes les richeſſes de ſon imagination, il prouva l'étendue de ſes connoiſſances & l'infaillibilité de ſon goût, dans un ouvrage périodique qu'il donna ſous le titre du *Pour & Contre*. La première feuille parut en 1733; il étoit ſur un plan qui n'avoit nulle reſſemblance avec les *Journaux* d'alors; il fut reçu très-favorablement. Mais l'auteur étoit trop ennemi de toute contrainte, pour que cette occupation qui l'aſſujettiſſoit beaucoup, pût long-tems lui convenir, il l'abandonna entièrement au vingtième volume.

Quelques jouiſſances qu'il fût en droit d'attendre de ſes talens dans cet aſyle, il ſentoit qu'elles n'auroient nulle part le même charme

pour lui qu'au milieu de sa patrie, il prit le parti de solliciter ouvertement son retour en France. Le cardinal *de Bissy*, & feu M. *le Prince de Conti*, l'appuyèrent. Il fut permis à *Prevost* de reparoître sous l'habit ecclésiastique séculier; c'étoit à quoi ses vœux se bornoient; son *Altesse* le nomma son aumonier. Il publia en 1736 un quatrième *Roman*, sous le titre du *Doyen de Killerine*, & continua sur son premier plan le *Pour & Contre* à l'aide de ses correspondans anglois.

Tranquille désormais en France, le cœur libre, il vit plus que jamais se multiplier ses productions. L'*Histoire de Marguerite d'Anjou*, celle *d'une Grecque Moderne*, *les Campagnes Philosophiques* de Moncal, l'*Histoire de la Jeunesse du Commandeur de* ***, celle *de Guillaume le Conquérant*, *la vie & les Lettres de* Ciceron, les *Voyages de Robert Lade*, les *Mémoires d'un Honnête Homme*, virent le jour successivement. Je ne m'arrête à aucun de ces ouvrages de l'abbé *Prevost*; on assure que sa facilité étoit si grande, qu'il pouvoit dans le feu du travail, se mêler à une conversation sur quelque matière que ce fût, & y faire remarquer encore sa grace à s'exprimer.

Il n'avoit pu être corrigé de la bienfaisance par tous les ingrats qu'il avoit faits : un Écrivain de

de feuilles à la main le paya du plus horrible retour. Cet homme qui avoit bien de la peine à faire subsister sa famille du produit de son travail, courut lui exposer sa misère, avec plus de chaleur qu'il n'en étoit besoin pour toucher l'abbé *Prevost*. Le succès de sa première visite les lui fit souvent répéter. Il lui arrivoit quelquefois de lui demander des conseils pour ses feuilles. Il avoit imaginé qu'un moyen sûr de répandre sa gazette, & d'en accroître les profits, étoit de s'expliquer sur tout librement, & sans aucun égard, ni pour les circonstances, ni pour les lieux, ni pour les personnes. L'abbé *Prevost* ne cessoit de marquer une entière repugnance à entrer dans ses vues. Peu de tems après le nouvelliste fut enfermé, & ses papiers saisis. Il eut soin d'abord de dénoncer celui qui fourniſſoit si généreusement à sa subsistance. Ce dernier avoit eu l'imprudente facilité de corriger de sa main une de ses feuilles. Sa liberté fut menacée, & il fallut s'éloigner de Paris, où il n'y avoit plus de sûreté pour lui. M. le prince *de Conti* facilita sa retraite à Bruxelles. Cette disgrace ne fut pas de longue durée.

Il attachoit aussi peu d'importance à ses intérêts, qu'il se portoit facilement à se charger de ceux d'autrui. Un fermier général lui offroit de prendre sur lui tous les frais d'impression de la

grande *Hiſtoire des Voyages*. C'étoit pour le financier une dépenſe de plus de quatre mille louis d'or, & pour l'auteur un bénéfice d'autant. Il ne voulut pas le recevoir. S'il y avoit quelque orgueil à refuſer, il étoit mieux placé au moins que celui qui pouſſoit le financier à s'attribuer toute cette ſupériorité. Le même fermier général avoit voulu auſſi inutilement lui faire accepter une penſion viagère. Il ne devoit pas s'attendre, en effet, à trouver ſur ce point beaucoup de complaiſance dans un homme qui avoit coutume de dire qu'un jardin, une vache & deux poules lui ſuffiſoient.

Auſſi-tôt qu'il ſe vit une ſeconde fois rétabli dans les droits de ſa patrie, il commença, à la prière de l'illuſtre chancelier d'*Agueſſeau*, cette *Hiſtoire générale des Voyages*, entrepriſe immenſe & néceſſaire. L'*Hiſtoire des Voyages* fut portée au quinzième volume *in*-4. Il ſe délaſſoit des recherches laborieuſes qu'elle lui coûtoit, en accommodant au génie de notre langue, les beaux *Romans de Richardſon*. Ils firent en France plus pour la gloire du traducteur, qu'ils n'avoient fait en Angleterre pour celle de l'auteur.

L'abbé *Prevoſt*, parvenu à ſa ſoixante-troiſième année, publia en 1760, deux volumes du *Monde Moral;* ces deux volumes devoient faire partie d'un ouvrage conſidérable; il fut

forcé de l'interrompre pour se rendre aux desirs de M. le prince *de Condé*, qui lui demandoit l'histoire de sa maison. Si cette histoire a été écrite, elle est restée secrète. Dans l'année 1762, il reprit *le Monde Moral*, & y ajouta deux volumes. Ils furent publiés après sa mort, & ils n'empêchent pas que l'ouvrage ne soit resté incomplet.

Trois traductions de l'Anglois, l'*Histoire de Miss Bidulphe, Almoran & Hamet*, & *les lettres de Mentor à un jeune Seigneur*, terminèrent sa vaste carrière littéraire. Les deux premiers portent la date de 1762, l'année qui précède celle de sa mort; le troisième ne parut qu'après lui en 1764.

Il n'avoit pas attendu au dernier moment, pour songer à se donner une retraite; une maison simple & isolée à Saint-Firmin, près de Chantilly, lui ayant paru propre à le fixer, il en fit l'acquisition. Il crut que dans l'âge où la vieillesse approchoit, il étoit tems de rompre avec la société, & d'exécuter autant qu'il seroit en lui ses sermens du cloître.

Un écrit qu'on a trouvé au nombre de ses papiers, annonce qu'il alloit s'occuper de trois grands ouvrages. Le premier, de pur raisonnement, devoit avoir pour titre, *la Religion prouvée par ce qu'il y a de plus certain dans les con-*

noissances humaines ; l'autre historique auroit été *une exposition de la conduite de Dieu pour le soutien de la foi , depuis l'origine du christianisme ;* & le troisième , de la plus sublime morale , l'*Esprit de la Religion dans l'ordre de la société.* C'étoit à ces trois grands ouvrages qu'il donnoit sa vieillesse. La mort empêcha l'effet de ses pieuses intentions.

Comme il s'en retournoit seul à Saint-Firmin, le 23 Novembre 1763 , par la forêt de Chantilly; il fut frappé d'une apoplexie subite , & demeura sur la place. Des paysans qui survinrent par hasard, ayant apperçu son corps étendu au pied d'un arbre, le portèrent au Curé du village le plus prochain. Le Curé le fit déposer dans son église, en attendant la justice, qui fut appelée, comme c'est l'usage lorsqu'un cadavre a été trouvé. Elle se rassembla avec précipitation , & fit procéder sur le champ par le chirurgien, à l'ouverture. Un cri du malheureux, qui n'étoit pas mort, fit juger la vérité à celui qui dirigeoit l'instrument , & glaça d'effroi les assistans. Le chirurgien s'arrêta ; il étoit trop tard , le coup porté étoit mortel. L'abbé *Prevost* ne r'ouvrit les yeux que pour voir l'appareil cruel qui l'environnoit , & de quelle manière horrible on lui arrachoit la vie. Il expira sous le scalpel au même instant, âgé de soixante-six ans & huit mois moins quelques jours.

Il eſt affreux qu'on ne puiſſe pas douter de ce genre de mort inouï, trop atteſté malheureuſeſement par un écrivain connu (M. *de la Place*), qui conſulté au bout de quelques jours, par M. l'abbé *de Blanchelande*, frère du mort, ſur ce qu'on pouvoit faire, ne lui répondit que ces quatre mots : *Gémir & ſe taire* (1).

VERS ſur la mort de l'Abbé PRÉVOT.

Doué de talens enchanteurs,
Prévôt ne tarda point à briller dans le monde :
La France a produit peu d'Auteurs,
Dont la plume élégante ait été ſi féconde.
Clio lui prêta ſon pinceau,
L'Amour lui confia ſon carquois & ſes graces,
Et la critique ſon flambeau.
Il éclaire, il inſtruit, il plaît! & ſur ſes traces,
Nous voyagions dans l'univers.
A cette perte, Anglois, vous donnerez des larmes.
Il a, de vos écrits divers
A notre Nation, exprimé tous les charmes
Mais s'il s'éclipſe dans les Cieux,
Il darde ſes rayons à travers les nuages;
Et lorſqu'on l'a perdu des yeux,
Son éclat immortel renaît dans ſes Ouvrages.

(1) Cette notice eſt à la tête de l'édition des *Œuvres* de l'abbé *Prévôt*. Nous avons cru bien faire, en la plaçant ici.

PRINGY (*Madame* DE) née en 1694; auteur de l'*Amour historique du caractère des femmes de ce siècle;*
De la Loterie Galante.

Elle avoit commencé ses débuts dans la littérature sous le nom de la comtesse d'*Antraigues*, de son premier mari. Sa muse étoit devenue célèbre sous ce premier nom. Elle abandonna la poësie durant son second mariage, & composa des ouvrages plus sérieux, & d'une plus longue haleine. On peut la placer parmi le petit nombre de femmes de qualité, qui honorèrent les lettres par leur nom, par leur amour pour elles, & par la protection qu'elles accordèrent à ceux qui les cultivent. Madame *de Pringy* fit tout pour les littérateurs estimables quelle connoissoit. Il paroît quelle est morte en 1720.

RICHEBOURG (*la Garde* DE); elle étoit mariée à un inspecteur des mines, & il paroît que son mari favorisoit le penchant que son épouse avoit pour la littérature; elle est encore une de ces femmes auxquelles on a contesté la propriété des ouvrages qui ont paru sous leur nom. Il nous semble que cette réclamation est une calomnie, tant qu'il ne se présente personne pour se déclarer l'auteur des mêmes productions. On prétend que ces soupçons prenoient un caractère

d'évidence quand on entendoit madame *de Richebourg*. Le ton de la converſation ne répondoit nullement à celui de ſes livres. Nous avons un exemple à oppoſer à cette demi preuve, qui juſtifiera entierement madame *de Richebourg ;* & qui confirmera évidement qu'il ne faut point juger de l'eſprit de l'auteur, par la foibleſſe de ſes idées dans la converſation. Tout Paris connoît madame *de Puyſieux*, qui vit encore, & qui a joui des honneurs d'une célébrité préſentement méritée à deux titres inconteſtables, celle que procurent la beauté & les grâces, & celle qui naît des bons ouvrages. Trente-deux volumes ſont ſortis de ſa plume, & ce ſont trente-deux chefs-d'œuvres, à la tête deſquels on doit placer le charmant roman d'*Abzarac*, *ou la Néceſſité d'être inconſtant*; nous ne lui attribuerons point l'excellent livre *des Caractères* qui paru ſous ſon nom, pour ne pas allarmer les incrédules; nous nous en tenons à ceux qui ſont inconteſtablement à elle, & que nous invitons nos lecteurs de lire & de relire. Ils verront que nous portons de cette dame honorable un jugement qui ne s'accorde point avec les journaliſtes, leſquels ont pris à tâche de critiquer les productions d'un auteur ſi digne de la conſidération univerſelle. Ils lui ont conteſté le mérite d'un ſtyle qui n'eſt réellement qu'à elle; celui des convenances, & même des bienſéances, re-

proche grave pour une femme qui doit avoir des mœurs, que ne lui a-t-on point reproché dans son allégorie *du Plaisir & de la Volupté*. Il est cependant si doux de peindre ce qu'on sent & ce qu'on inspire ! Nous nous garderons bien d'attaquer ce jugement rigoureux ; nous nous bornons à avoir une opinion différente sur le compte de madame *de Puysieux*. Pour revenir au motif qui nous a déterminés à la placer dans la notice de madame *de Richebourg*, nous dirons que si on s'en tenoit à la conversation pour juger cet auteur on ne croiroit jamais que madame *de Puysieux* a composé les siens. Elle est si au-dessous de la femme la plus ordinaire, qu'on est toujours étonné quand on l'a entendue, & en vérité on lui dénie la propriété de ses ouvrages ; cependant il est très-certain qu'elle en est le véritable auteur, & que personne ne doute qu'elle ait composé *Zamor & Almanzine ou l'Inutilité de l'esprit & du bon sens*, 1 vol. *in*-12 1735 ; nous avons insisté sur cette accusation, afin qu'on se lasse de contester aux femmes une gloire à laquelle elles ont des droits.

Madame *de Richebourg* est auteur du roman de *Don Ramire de Roxas* & de *Dona Léonor de Mendoce*, ce roman a donné lieu à une comédie représentée sur le théâtre Italien, intitulée : *Arlequin subdélégué de l'Amour*, le style de ce roman n'est point élégant, ni correct, les situations ne sont point neuves.

Le roman de *Perſile* & de *Sigiſmonde*, eſt tiré de *Michel Cervantes*, il ne vaut pas mieux que le précédent, quoiqu'il ait moins d'invraiſemblance.

Les *Aventures de Flore & Blanche-Fleur*, ſont traduites de l'Eſpagnol. C'eſt un mélange de pélerinages & d'aventures amoureuſes, à la manière eſpagnole. *Flore & Blanche-Fleur* y reçoivent le baptême, & le roman finit par la converſion de toute la Cour, à la foi chrétienne.

Elle a traduit de l'eſpagnol, les *Aventures de Clamade & de Clarmonde.*

La Veuve en puiſſance du Mari.

Elle eſt auteur d'une comédie, *le Caprice de l'Amour.*

Si on ne trouve rien de neuf, ni un ſtyle paſſable dans toutes ces compoſitions; il ſera toujours certain que madame de *Richebourg* ſavoit l'eſpagnol. Nous ne croyons pas que madame *de Puyſieux* qui a tant de reſſemblance avec madame *de Richebourg*, poſsède aucune langue étrangère; mais ſi elle ne parle pas mieux françois, que madame *de Richebourg*, il eſt prouvé qu'elle l'écrit mieux, & qu'elle a plus de fécondité.

RICOBONI (*Marie* DE MÉSIERES DE LABORAS), née à Paris. Elle avoit épouſé un

Comédien de ce nom, qui jouoit sur le Théâtre des Italiens, où elle a paru. Ces deux époux ont composé la charmante Comédie *des Caquets*, qu'on désireroit revoir plus souvent.

La Collection des œuvres de cette dame, vient d'être nouvellement imprimée, & on y trouve tous les romans qui avoient été publiés, & ceux qu'elle a insérés dans la *Bibliothèque des Romans*. On y trouve le joli conte des fées, l'*Aveugle*, dont ont a fait l'opéra-comique de *Nadir*, ou *l'Aveugle de Palmyre*.

Nous allons nous servir des expressions de l'auteur pour la faire connoître; m'a taille, dit-elle, est haute, j'ai les yeux noirs, & le teint assez blanc, ma physionnomie annonce de la candeur, mes procédés ne l'ont point encore démentie; en parlant à une personne que j'aime, j'ai l'air vif & gai, très-froid avec les étrangers; je traite durement ceux que je méprise; je n'ai rien à dire à ceux que je ne connois pas, & je deviens tout-à-fait imbécille quand on m'ennuye.

Une vie simple, même uniforme, me procure une santé parfaite: des chagrins réels, un long & triste assujettissement n'ont jamais pu l'altérer. Mon humeur est inégale; elle dépend de la situation de mon ame, tous mes sentimens se peignent sur mon front, je n'ai point l'art de me contraindre, en m'abordant on lis dans mes yeux,

ſi le ſérieux ou l'enjouement préſidera à ma converſation. J'ai des amis, j'en ai peu; s'il étoit poſſible d'en cultiver beaucoup, je n'en pourrois chérir qu'un petit nombre. L'eſprit m'amuſe ſans me ſéduire, mais les qualités du cœur m'attachent, m'intéreſſent & me plaiſent dans tous les tems. Je ne ſuis pas riche, mais la modération m'a toujours paru capable de ſuppléer à l'opulence, j'ai même pris l'habitude de ne pas me croire pauvre, en me comparant à ceux qui jouiſſent d'une grande fortune, parce que je n'ai pas leurs déſirs & me paſſe de mille choſes ſans m'en priver. — Nous penſons qu'on eſtimera l'auteur qui ſait ſe peindre avec autant de fidélité. Qu'on liſe ſes ouvrages, & certainement on trouvera peu de femmes qui ſachent ſi bien choiſir ſes ſituations, finir les caractères & critiquer avec autant d'art & de vraiſemblance. Un ſtyle pur & naturel, un goût de réflexions ſages & profondes, ſans pédantiſme, ſans affectation, un choix de ſentimens honnêtes & vertueux; voilà ce qui diſtinguera toujours (dit l'Auteur de l'*Analyſe des Œuvres* de l'Auteur) les fictions de Madame *Ricoboni*, de cette foule d'hiſtoriettes, de contes, de romans, dont les uns ſont ennuyeuſement triſtes & ſans un véritable intérêt, les autres indécemment gais, & preſque tous hors de la nature & de la vraiſemblance.

La modeſtie de l'auteur n'eſt pas équivoque : elle écrivoit à M. *de la Place* en 1768, l'honneur d'approcher de Madame *de la Fayette*, & de la ſuivre même à quelques diſtances eſt la louange que je voudrois mériter & ſeroit un prix bien flatteur de mes foibles eſſais.

ROBERT (*Marianne*) étoit épouſe de l'Avocat de ce nom, qui jouiſſoit d'une réputation méritée; elle étoit une des amies *de Fontenelle*, qui venoit ſouvent dîner chez elle. Elle étoit née à Paris en 1705; elle eſt morte le 12 Janvier 1771.

ELLE EST AUTEUR

Des *Ondins conte de fée;*

De *la Payſane Philoſophe*, 4 *part. in*-12, 1762;

De *la Voix de la Nature* ou *Aventures de la Marquiſe de* ***, 5 *part. in*-12, 1763;

Et *du Voyage dans les Planetes*, 7 *part. in*-12, 1765;

De *Nicole de Beauvais*, ou *l'Amour vaincu par la Reconnoiſſance;*

Des *trois Nations*, *conte Oriental*, *in*-12, 1768.

Ses Ouvrages annoncent une aimable facilité, une imagination ſage, & quelquefois gaie.

ROUSSEAU (*Jean-Jacques*, né en 1708, citoyen de Genève sa patrie. Il seroit indiscret de vouloir prononcer sur cet écrivain célèbre, qui a su marquer sa place d'une manière aussi brillante. Il parut plus tard que *Voltaire*, & balança la réputation de son rival. Il eut un génie à lui, bien loin de l'esprit d'imitation. S'il se rencontra avec *Montagne*, c'est que ce moraliste & lui avoient beaucoup lu *Plutarque* & les philosophes anciens. *Rousseau* possédoit bien les matières sur lesquelles il écrivoit, & il étoit savant dans plusieurs genres. Personne ne lui a disputé les connoissances morales ; il ne lui a manqué, pour obtenir la première place parmi nos moralistes, que d'être quelquefois moins systématique. La vigueur de son éloquence, la force de ses idées, sont également étonnantes. On le voit passer d'un genre à un autre avec une facilité rare, & on aime également *l'Émile*, *le Contrat Social* & l'auteur de la musique du *Devin du Village* & des *Lettres* d'*Héloïse*.

J. J. Rousseau est mort à Ermenonville, château de M. *de Girardin*, le 2 Juillet 1778. Voici ce que M. *de Mayer* écrivit en 1780, dans son voyage d'Ermenonville. » Ce village obscur ne » l'est plus. *Joseph II* accourut du sein de l'Al- » lemagne pour visiter les beautés du parc ; tou- » tes les nations y viennent maintenant pour

» contempler un tombeau. Une pierre froide » n'eſt pas ce qui les attire ; c'eſt cette vénéra- » tion religieuſe qu'un grand homme imprime » autour de ſon cercueil. L'Étranger paſſe ſans » détourner la tête devant les mauſolées or- » gueilleux de Saint-Denis & d'Aix-la-Cha- » pelle, il vient dans une île étroite, bordée » de modeſtes peupliers, entourée par un lac » d'une étendue médiocre ; il vient baigner de » larmes ces caractères qu'il lit gravés ſur la » pierre ».

ICI REPOSE
L'HOMME DE LA NATURE ET DE LA VÉRITÉ.

Revenu à ſoi, on ne peut ſe défendre de chercher des yeux le tombeau de *Voltaire*, & de deſirer qu'une main amie lui élève un ſemblable monument. Qu'on aimeroit à les voir l'un auprès de l'autre ! *Rouſſeau*, *Voltaire*, noms auguſtes ! Sans doute ces deux grands hommes n'avoient point de rapport enſemble. L'un profeſſa la philoſophie douce & polie de *Platon* & du *Licée*, l'autre eut preſque toujours la morgue de *Diogène* ; mais l'un & l'autre furent quelquefois inſpirés par le démon qui inſpira *Socrate*, & cela quand il falloit réclamer tous les droits de la nature trop long-tems proſcrits par des inſtitutions barbares ; l'autre pour répandre la

tolérance dans les opinions, l'humanité dans nos codes criminels, l'humanité sur le trône. *Voltaire* présenta avec aménité des vérités pratiques. *Rousseau* ne ménagea point assez notre foiblesse. Tandis que *Voltaire* promenoit sur le globe un œil observateur, & préparoit avec adresse un appareil salutaire aux cicatrices qu'entretenoient l'opinion & la tyrannie, *Rousseau* solitaire, renfermé, mettant une barrière entre son siècle & lui, alla chercher dans les anciens philosophes, un texte vague pour faire le procès à l'humanité. *Voltaire* vouloit le bien & n'avoit pas de système; *Rousseau*, en voulant le bien, s'occupa trop d'un système désolant; *Voltaire* étoit digne de parler à des nations policées; *Rousseau* pouvoit parler aux mères le langage de la nature, & *Licurgue* nouveau, dicter à des républicains le pacte social, apprendre à l'homme libre jusqu'à quel point l'individu doit sacrifier l'intérêt privé à l'intérêt national. Ces deux hommes célèbres n'eurent point de rapport entr'eux; mais ils eurent les mêmes motifs : ils ont des titres égaux à nos hommages.

Nous avons inséré dans notre collection un *Conte de Fée*, intitulé *la Reine Fantasque*, qui prouve que *Rousseau* savoit prendre tous les tons & être par tout ou sublime, ou ingénieux. Nous invitons nos lecteurs à lire le *Lévite d'Ephraïm*,

Depuis bien du tems on n'a su peindre les mœurs anciennes avec ce charme & cette touchante vérité.

Combien on doit regretter qu'il ait eu à parcourir une vie agitée & mêlée de tant de contrariétés. La douleur & les chagrins ont fait tomber la plume de ses mains ; la misantropie lui a défendu de la reprendre, & nous avions presque perdu un grand homme, quoiqu'il vécut encore parmi nous. Nous nous dispenserons de donner la liste de ses ouvrages. Qui ne connoît, qui n'a lu toutes les productions de cet auteur ! Lui seul a eu le secret de faire lire par les femmes les ouvrages les moins susceptibles de leur attention.

M. *le Brun* connu par des *Odes* dans le genre pindarique, & qui s'élève souvent à la hauteur du grand *Rousseau*, a composé l'Épitaphe suivante :

Parmi ces peupliers qu'entoure une onde pure,
La cendre de *Jean-Jacque* honore ce tombeau :
C'est ici que repose au sein de la Nature,
Son Peintre, son Amant, son Génie & *Rousseau*.

S.

SAGE (*Alain-René* LE), naquit à Vannes (1) en Basse-Bretagne, vers l'année 1668. Son père étoit riche, il le perdit de bonne heure ainsi que sa mère, & il passa sous la tutelle d'un oncle que la nature avoit formé le plus négligent des hommes.

Sa fortune & son éducation souffrirent également des défauts d'un pareil tuteur. Elles allèrent l'une & l'autre en sens contraire, comme elles devoient aller. La fortune s'éclipsa rapidement, & les études du jeune *le Sage* furent conduites avec tant de lenteur, qu'étant venu à Paris, en 1693,

(1) Les Écrivains de l'*Histoire du Théâtre François* le font naître (Tom. XV, pag. 4), *à Ruys, île de la Bretagne*, en quoi ils ont été suivis par l'auteur de *la Bibliothèque du Théâtre François*; mais outre qu'il n'y a point d'île en Bretagne du nom de *Ruys*, & que *Saint-Gildas de Ruys*, à deux lieues de Vannes, qu'ils ont eu probablement en vue, est terre-ferme; l'autorité du fils de *le Sage* qui, dans une lettre sur la vie de son père, lui donne Vannes pour patrie, me semble préférable à celles de deux étrangers, comme MM. *Parfait*, quoiqu'en général ils soient très-exacts. *De Beauchamps* qui, dans ses *Recherches sur les Théâtres*, dit que *le Sage est de Paris*, se trompe.

âgé de vingt-cinq ans, son principal dessein étoit d'y faire sa philosophie.

Heureusement il avoit eu de bons maîtres, & un excellent fond, les semences qu'on y jeta, pour s'être développés tard, n'en germèrent & n'en produisirent que mieux ensuite. Le père *Bochard*, jésuite, fils du Président de ce nom, & qui depuis ayant quitté la société, se fit connoître sous le nom de l'abbé principal du collége de Vannes, pendant que *le Sage* y étudioit, s'étoit attaché à lui, il prit plaisir à cultiver son inclination pour la belle littérature, & à lui former ce goût pur qu'il a fidellement consulté dans tous ses ouvrages.

Peu de tems après son arrivée dans la capitale, *le Sage*, avec beaucoup d'esprit & une figure très-agréable, se trouva répandu dans les meilleures sociétés dont on fut ravi de lui voir partager les agrémens, qu'il augmentoit par sa présence, ce fut sans doute une de ces occasions que la scène civile offre assez communément à ceux qui s'y distinguent, qui lui procura la connoissance de cette femme de condition, laquelle, selon les historiens du théâtre françois, lui donna son cœur, & lui fit part de sa fortune; il paroît que cette aventure n'eut ni suite, ni éclat. On ignore également le nom & le sort de celle qui en fut l'héroïne; ce qu'il y a de certain, c'est que soit après, soit peut-être durant cette intrigue, *le Sage* devint éperdument amoureux de la fille d'un menui-

sier de la rue de la Mortellerie, & qu'ayant eu le bonheur de lui inspirer autant de passion qu'il en ressentoit, il la demanda en mariage & l'obtint de ses parens.

Ni la galanterie, ni l'amour ne l'avoient occupé au point de lui faire perdre de vue ses amis ou les lettres. Il s'étoit lié particulièrement avec *Danchet*, qu'il avoit connu aux jésuites & que le père *Jouvency* venoit de placer à Chartres, professeur de réthorique. Son jeune ami le détermina à donner au public une traduction des lettres d'*Aristenète*, qu'il se chargea de faire imprimer à Chartres, sous le titre *de Rotterdam* en 1695.

C'est une circonstance qui fait honneur au cœur de *le Sage*, que ses amis influèrent beaucoup sur le choix de ses occupations littéraires. L'abbé *de Lyonne* pour qui la langue espagnole avoit un attrait singulier, & qui toute sa vie donna à *le Sage* des preuves d'une estime & d'un attachement sincères, lui apprit son idiôme favori; il lui rendit familier les bons auteurs castillans, & lui fit gouter le genre des beautés qui leur est propre.

Le Traître Puni, comédie en cinq actes, traduite de don *Francesco de Rojas*, fut le premier fruit de ses découvertes dans un pays que nos littérateurs françois du siècle passé, *les Voitures*, *les deux Corneilles*, *Scarron*, &c. avoient soi-

gneuſement parcouru, & dont on a aujourd'hui oublié juſqu'à la route.

Le Point d'Honneur, autre traduction eſpagnole, ſe montra au grand jour de la ſcène, en 1702; & n'alla qu'à la ſeconde repréſentation; après l'avoir retouchée, il la riſqua aux Italiens ſous le titre de *l'Arbitre des différens*, avec un prologue; mais le public s'obſtina à ne vouloir la voir que deux fois. Il fallut encore en reſter à la ſeconde repréſentation.

En général *le Sage* n'a pas été heureux dans les ſujets de Pièces qu'il a pris chez nos voiſins; mais en revanche tout ce qu'il a emprunté de leurs romans a fait fortune.

Le Diable Boiteux, qu'il publia en 1707, & dont, *el Diablo Cojuelo, de luis Velez de Guervara*, lui fournit le titre & l'idée, eut une vogue prodigieuſe. On a même à ce ſujet une anecdote extraordinaire, deux jeunes gens de qualité arrivèrent enſemble chez le libraire qui le débitoit. Il n'en reſtoit plus qu'un ſeul exemplaire, ni l'un ni l'autre, ne vouloit céder à ſon camarade. L'expédient qu'ils imaginèrent, pour ſavoir auquel des deux il demeureroit, fut de ſortir devant la boutique, de mettre l'épée à la main, de ſe battre, & le vainqueur emporta le volume en ſigne de

victoire. Le motif de la dispute étoit mince certainement, néanmoins à la honte de cet esprit de vertige, dont heureusement notre nation se défait de jour en jour, c'est peut être entre mille, une des plus considérables de ceux qui ont mis deux françois, souvent amis, dans le cas de se couper la gorge; la célébrité du volume lui valut tous les honneurs du vaudeville; dix neuf ans après la première édition du *Diable Boiteux*, *le Sage*, en publia une seconde, qu'il augmenta d'un volume, il y a ajouté, l'*Entretien des Cheminées de Madrid*, qui peut être considéré comme en faisant suite.

L'attention qu'a eu *le Sage* de glisser des anecdotes connues dans la contexture de son ouvrage, contribua probablement beaucoup au grand cours qu'il eut d'abord. Quant au chapitre des petites maisons, on lut : *j'y veux envoyer un garçon de famille, lequel n'a pas plutôt un ducat qu'il le dépense, & qui ne pouvant se passer des pièces, est capable de tout faire pour en avoir. Il y a quinze jours que sa blanchisseuse, à qui il devoit trente pistoles, vint lui demander, en disant qu'elle en avoit besoin pour se marier à un valet-de-chambre qui la recherchoit; tu as donc d'autre argent, lui dit-il; car où diable est le valet-de-chambre qui voudra devenir ton mari pour trente pistoles? Hé! mais, répondit-elle, j'ai encore, outre cela, deux*

cents aucats. Deux cens ducats ? répliqua-t-il avec émotion, malpeſte ! tu n'as qu'à me les donner à moi, je t'épouſe, & nous voila quitte. Il fut pris au mot, & ſa blanchiſſeuſe eſt devenue ſa femme. Et quand, dis-je, on lut cet alinéa, & qu'on ſe ſouvint que c'étoit préciſément, ainſi que le diſſipateur *du Freſny*, qui venoit de mourir, avoit payé ſa blanchiſſeuſe, la choſe dut paroître auſſi piquante, quelle eſt plaiſante en elle-même.

On lit dans les lettres de Jean Baptiſte Rouſſeau que Boileau voyant un jour *le Diable Boiteux* entre les mains de ſon valet, le menaça de le chaſſer de chez lui, ſi ce livre couchoit dans ſa maiſon, quelques circonſtances particulières, ou bien l'état de maladie dans lequel *Deſpréaux* languiſſoit depuis 1706, lui auront peut-être donné ce moment d'humeur qui doit être la véritable cauſe d'un propos ſi viſiblement injuſte, ſuppoſé, qu'il l'ait tenu.

L'année 1707 procura encore un triomphe à *le Sage*; mais il ne fut pas auſſi complet. *Don Céſar Urſin*, comédie en cinq actes & en proſe, tirée de *Calderon*, un des meilleurs poëtes dramatiques eſpagnols, fut jouée & ſiflée à la ville, au reſte, on accueillit *Criſpin, Rival de ſon Maître*, repréſenté après *Don Céſar Urſin*.

Le Sage racontoit que *Don Céſar Urſin* & *Criſpin Rival*, ayant été joués à la Cour, preſqu'en

même tems qu'à la ville, y avoient éprouvé un sort entièrement opposé. On applaudit beaucoup à *Don Césat*, & l'on hua impitoyablement *Crispin*. Ce n'est pas l'unique exemple de la bisarrerie ou de la contradiction des arrêts des spectateurs en fait de pièces de théâtre. Le tems a confirmé celui des citadins & cassé celui des courtisans.

Il composa tout de suite son *Turcaret* qu'il fut plus aisé de faire recevoir que de faire représenter. Il avoit eu la facilité de divulguer son dessein & de se livret dans des maisons particulières à ces lectures, si fort à la mode, qui sont autant de sacrifices faits, moins encore à la curiosité des auditeurs, qu'à l'orgueil de l'auteur, & qui entraînent toujours après elles de grands inconvéniens. Les financiers, les gens d'affaires, qui ont toujours du crédit dans les spectacles, éveillés par la rumeur que ces lectures produisirent, firent cabale parmi les actrices, & il ne fallut pas moins qu'un ordre de Monseigneur pour lever l'obstacle qui tenoit la pièce en suspens. Le 14 Février 1709, elle parut enfin sur le théâtre où les battemens de mains perçant à travers les murmures, déconcertèrent la brigue des intéressés.

Le Sage avoit joint à sa pièce, la *Critique de la Comédie de Turcaret par le Diable Boiteux*, c'étoit un colloque entre *Don Cléophas & Asmodée*.

Jamais la finance n'a été baffouée, conſpuée, vilipendée comme dans cette pièce, l'âcreté de ſes ſarcaſmes, l'animoſité avec laquelle *le Sage* a livré la maltote au mépris public, l'on fait ſoupçonner d'un ſecret motif de vengeance. On conte qu'un fermier général lui ayant ôté un emploi, *Turcaret* fut l'enfant du dépit, je ne le crois pas. Celui qui diſoit : « les faveurs des grands ne » s'obtiennent que par les ſoins, les intrigues » qu'on appelle *démarches* & qui ſont de véritables » *baſſeſſes* », & qui ajoutoit à ſes amis ; *j'ai rejeté des poſtes où d'autres ſe ſeroient enrichis, mais où je n'aurois rien fait pour ma fortune ; j'étois trop honnête homme* (1) : celui, dis-je, qui parle ainſi, quand ſurtout c'eſt un littérateur, n'a pu être ni bien empreſſé d'avoir un emploi, ni bien fâché de ne pas le conſerver. Il eſt certain que notre auteur n'étoit pas courtiſan ; prié de faire la lecture de *Turcaret* à l'hôtel de Bouillon ; jour, heure, pris ; l'inſtant du jugement du procès qui intéreſſoit le bonheur de ſa vie, concourt par un cas fortuit, avec l'inſtant promis à la ducheſſe. *Le Sage* préfère le palais à l'hôtel, où, au lieu d'être à midi, il ne paroît qu'à deux heures ; il raconte ſon hiſtoire, ſe confond en excuſes, que la ducheſſe reçoit avec humeur. Elle lui re-

(1) Lettre de M. *le Sage* le fils.

proche dédaigneusement d'être cause que la compagnie a perdu deux heures à l'attendre. *Madame*, répondit il, *si je les lui ai fait perdre, tien n'est plus simple que de les lui faire regagner; je ne vous lirai pas ma pièce.* En effet, quoiqu'on le presse, quoiqu'on s'efforce de le retenir, il s'en va, & depuis, quelques instances qu'on lui ait faites, il ne remit pas les pieds chez elle.

On ne peut s'empêcher, quand on a vu ce que *le Sage* avoit fait pour le théâtre françois, de regreter qu'il ne lui ait pas entièrement consacré ses talens. Le retard de la *Tontine*, petite pièce du moment, en un acte, assez bien intriguée, gaîment dialoguée, reçue en 1708, & jouée seulement en 1732, joint aux railleries qu'il s'est permises dans tous ses écrits, sur les comédiens, sembleroient annoncer qu'il eut à s'en plaindre. Il peut fort bien être arrivé que quelques auteurs, quelques décisions hasardées du sanhédrin comique l'aient dégouté de la scène. Ceux qui courent cette carrière sont assez exposés à ces sortes de désagrémens, suite ordinaire d'un combat de deux vanités intraitables; car la modestie n'est ni le foible des acteurs, ni le fort des auteurs.

Quoi qu'il en soit, *le Sage* revint aux romans. *Gil Blas de Santillane*, mit le sceau à sa réputation; c'est un charmant ouvrage, fait pour plaire

aux ignorans, aux érudits, aux gens du monde, & aux hommes de tout étage; outre un nombre infini d'éditions en françois, il a été traduit dans presque toutes les langues. *Le Sage* qui le donna premièrement en trois volumes, en ajouta un quatrième : « ce quatrième volume de *Gil Blas*, » (dit l'auteur de l'essai sur le goût), moins » travaillé que les premiers, a reçu du public, » le même accueil qu'une femme qui a été extrê- » mement jolie, & à qui l'âge vient relâcher les » traits ».

Peut-être ces mêmes ressentimens contre les comédiens, qui avoient ramené *le Sage* aux romans, le jetèrent dans un genre pour lequel il montroit dans le principe une assez forte répugnance. Je veux parler de ce qu'il a fait pour la foire : dans sa critique de *Turcaret* par *le Diable Boiteux ; don Cléophas* dit à *Asmodée :* « la belle » assemblée ! que de dames ! » *Asmodée* répond : » il y en auroit encore davantage, sans les spec- » tacles de la foire, la plupart des femmes y » courent avec fureur. Je suis ravi de les voir » dans le goût de leurs laquais & de leurs co- » chers »; qui diroit qu'après s'être exprimé de la sorte, un auteur va s'occuper pendant vingt-cinq à vingt-six ans de sa vie à travailler pour un théâtre, dont les spectateurs ne seront que

des laquais, des cochers ou des belles dames qui auront le même goût!

C'eſt pourtant ce qui eſt arrivé, ſoit que l'attrait de la petite ſatisfaction qu'il trouvoit à houſpiller les *Romains*, (c'eſt le nom de guerre des comédiens françois dans les pièces foraines), lui fit paſſer ſur toutes les autres conſidérations, ſoit encore que le profit, (car quand un auteur eſt devenu père de famille, il ne lui eſt plus permis de négliger cet article), ſoit, dis-je, que le profit, après l'avoir alléché, le fixât enſuite, il ſe voua pour ainſi dire à la foire; & comme l'homme d'eſprit ne ſe mêle de rien, qu'il n'y faſſe remarquer que ſa trace, s'il ne fut pas tout-à-fait l'inventeur, il fut au moins le créateur d'une troiſième eſpèce de drame mixte, ſi connu de nos jours ſous la dénomination d'opéra comique: en voici l'hiſtoire en deux mots:

Il ſe tient à Paris deux foires (1), l'une dans un enclos à peu près au cœur de la ville, on l'appelle foire Saint-Germain, & l'autre, dans le fauxbourg Saint-Laurent, dont on lui a donné le nom. Pendant longtems, les marchands ſeuls pour qui

(1) La Foire Saint-Germain commence en Février, & dure tout le Carême juſqu'à la Semaine-Sainte; la Foire Saint-Laurent commence en Juin, & finit à la fin de Septembre.

elles étoient faites, en profitèrent, mais comme le concours du peuple augmenta avec la ville, & que comme elle devint immenſe, on imagina d'y montrer des animaux rares, enſuite des animaux inſtruits. La réuſſite y fit joindre des ſauteurs, des voltigeurs, qui mêlèrent aux danſes & aux ſauts quelques mauvaiſes ſcènes en proſe, d'abord auſſi mal rendues qu'elles étoient mal compoſées. Peu à peu les acteurs devinrent meilleurs; les ſauteurs furent mieux choiſis, & tout Paris y courut; les comédiens françois au lieu d'uſer, pour retenir du monde, du privilège de ſe ſurpaſſer dans leur jeu, & de donner d'excellentes pièces, trouvèrent plus commode de faire valoir celui que leur accordoient les lettres patentes de leur établiſſement; ils plaidèrent; les entrepreneurs des ſpectacles forains, obtinrent diverſes ſentences & arrêts qui changèrent ſingulièrement la forme des pièces; chaque déciſion faiſoit éclorre une variation, au moyen de laquelle on éludoit les diſpoſitions du jugement; & le public curieux de ſavoir comment on s'y prendroit, ſe portoit en foule à la foire; les forains condamnés, & défenſes à eux faites, de jouer des dialogues, ils eurent recours ſucceſſivement aux monologues, au début dans les couliſſes, à la pantomime, aux marionnettes, aux écriteaux. Cette dernière manière qui offre l'opéra comique

dans son berceau, mérite d'être expliquée. Les acteurs paroissant sur la scène, descendoient du cintre deux amours qui déroulaient une cartouche sur laquelle on lisoit un couplet & le nom de l'acteur qui devoit le chanter (1), l'orchestre jouoit l'air, les spectateurs ayant le ton, chantoient le couplet, & l'acteur faisoit des gestes analogues; au milieu d'un peuple chantant, on pense bien que cette invention fut parfaitement reçue.

Les *Mémoires* pour servir à l'*Histoire des Spectacles de la Foire*, l'attribuent à MM. *Chaillot & Remy*, l'un officier mouleur de bois, l'autre greffier à l'Hôtel-de-Ville, « c'étoient », disent-» ils, « deux philosophes inconnus », inconnus ou non, si l'idée est à eux, on leur en doit l'hommage (2). *Le Sage* la perfectionna, *Arlequin*,

(1) On ne commença pas par-là, en premier lieu: chaque Acteur se présenta avec un écriteau à la main, où son rôle se lisoit en gros caractères; d'abord ce fut en prose, ensuite en couplets. Ces cartons, embarrassant sur la scène, on prit le parti de les faire descendre du cintre.

(2) Disons tout pourtant, l'Auteur de ces Mémoires, pour appuyer son sentiment, n'attribue à MM. *Chaillot & Remy* qu'*Arlequin, empereur de la Lune*, joué en 1712; & dans le même Ouvrage, on trouve un catalogue des Pièces « : *Arlequin, baron allemand*, ou *le Triomphe de* » *la Folie*, en trois actes, en vaudevilles & par écri-

roi de Serendib, sujet tiré des contes arabes, eut un succès étonnant (1), qui ne fut démenti ni par *Arlequin Thetis*, ni par *Arlequin Invisible*; mais il n'en demeura pas là; du plaisir qu'on prenoit à chanter des couplets sur des écriteaux, en s'entendant écorcher les oreilles, sans autre dédommagement que d'écorcher à son tour celles de ses voisins, il n'étoit pas difficile de conclure qu'on en auroit bien davantage à les entendre chanter avec goût, avec intelligence, avec justesse, par l'acteur auquel il appartenoit de les dire; les entrepreneurs de la foire firent donc un marché avec l'Opéra qui leur accorda la permission de chanter, en vertu du droit exclusif qu'il en a; & dès ce moment, le théâtre & les pieces n'eurent plus d'autre titre que celui *d'Opéra Comiques*.

La Foire de Guibray, prologue, suivi d'*Arlequin Mahomet*, & *du Tombeau de Nostradamus*, par où débuta *le Sage*, remplirent l'attente du public, & même des intéressés. *Arlequin Maho-*

» teaux, douteuse entre MM. *Fusilier*, *le Sage* & *Do-* » *minique* » : ainsi les titres paroissent égaux.

(1) On trouvera cette Pièce dans ce *Recueil*, pour ne pas laisser perdre la mémoire du premier pas que l'Opéra-Comique a fait sur la scène.

met eſt tiré des contes arabes (1), c'eſt un magaſin dans lequel notre auteur s'eſt fourni plus d'une fois; il ne faut pas s'en étonner : en 1710, M. *Petit de la Croix* avoit traduit *les Mille & un Jour;* il pria *le Sage* de revoir ſon ſtyle, & celui-ci le corrigea, ou pour mieux dire, refit le livre. Le *Tombeau de Noſtradamus* commence par une réminiſcence de *Roland l'Amoureux;* mais le cadre eſt heureux, & les ſcènes auſſi bien que les couplets en ſont piquans.

La *Ceinture de Vénus*, *Télémaque*, parodie de l'opéra de ce nom, & le *Temple du Deſtin* accrurent encore l'opinion qu'on avoit de ſa ſupériorité dans ce nouveau genre; *Télémaque* ſurtout engoua la capitale. C'eſt en effet une très-plaiſante Pièce, & qui fut auſſi plaiſamment jouée.

Je ne ſuivrai point *le Sage* dans le détail des pièces qu'il a données à ce Théâtre, depuis 1712 ou 1713, juſqu'en 1738 : on en compte quatre-vingt-huit, dont vingt-neuf ſeul, vingt-trois avec d'*Orneval*, trente-deux avec d'*Orneval* & *Fuſelier*, une avec d'*Orneval* & *Autreau*; une autre avec d'*Orneval* & *Piron;* une autre avec *Lafont*; & enfin une autre avec *Fromaget*. Il ſuffira de dire

(1) M. *de Cailhava* en a fait ſon *Cabriolet-Volant.*

qu'il avoit tellement saisi le goût du Public, qu'aucune de ses Pièces ni de celles auxquelles il mit la main, n'essuyèrent d'échec; que plusieurs furent incroyablement suivies; qu'on y voyoit toujours briller une sorte de fleur d'esprit, d'enjouement, qui souvent les tira des tréteaux de la foire pour les faire passer sur le Théâtre du Palais Royal, où Madame & Monseigneur le *Régent*, par le plaisir qu'ils y prirent, lui prouvèrent qu'il avoit trouvé le secret rare d'être piquant sans manquer au naturel, facétieux sans donner dans la bassesse, & gai sans cesser d'être décent.

Il a pris par tout des motifs de pièces, la *Société des Aventures du Jour*, *la Fable*, *la Féerie*, il mettoit tout à contribution; il paroît avoir singulièrement connu l'art de les composer. Il choisit toujours un sujet simple qui s'expose en deux mots; supprime avec adresse toutes les scènes de liaison; met, autant qu'il le peut, les acteurs, en situation, & suit la scène comme la pièce, c'est-à-dire, qu'il ne la file point; qu'il projete les couleurs principales, & néglige absolument les nuances. Ses couplets sont d'une tournure facile, d'une chûte heureuse, leur originalité n'a rien de bisarre; il abonde en contrastes, en saillies; je ne puis m'empêcher de remarquer que dans la *Foire des Fées*, M. *Chevillard*, poëte extravagant, annonce le dessein « de mettre en vers les *Lettres* » *Portugaises* »,

» *Portugaiſes* », deſſein qu'a de nos jours exécuté M. *Dorat*, d'après le bon M. *Chevillard*; ce qui démontre bien que le ridicule n'eſt pas le même ni pour tous les tems, ni pour tous les eſprits.

Le Sage jouant ſouvent ceux qui jouent les autres, eut des priſes avec les trois ſpectacles; l'Opéra ſoutint mal la foire; les Comédies Françoiſe & Italienne l'attaquèrent avec fureur, & le pauvre Opéra comique fut obligé de céder à ſes fiers ennemis. Ses auteurs ne furent pas ſi dociles; ayant acheté de grandes marionnettes, ils leur firent repréſenter l'*Ombre du Cocher Poëte*, le *Rémouleur d'Amour*, & *le Raviſſeur Poli*, parodie *de Romulus* de la Motte; ils cherchèrent dans ces pièces à ſe venger par d'excellentes épigrammes qui furent écoutées avec avidité. Le comédien le *Grand* répondit aux ſorties que faiſoient ces acteurs d'une nouvelle ſtructure contre les françois, par ce couplet qui courut dans le tems, ſur l'air : *la beauté, la rareté, la curioſité.*

Le Sage & *Fuſilier* dédaignent du haut ſtyle,
La beauté :
Pour le Polichinelle ont abandonné Gile,
La rareté :
Il ne leur manque plus qu'à crier par la Ville,
La curioſité.

La Comédie Italienne fut celle qui conſerva

le moins sa rancune ; il y eut même une réconciliation en règle entre elle & les acteurs de l'opéra comique, ils firent pour elle *le Jeune Vieillard*, *la Force de l'Amour* & *la Foire des Fées* qui furent reçues avec une froideur, que la seconde surtout, chaudement conduite, bien dénouée, dialoguée avec intérêt, auroit dû changer en empressement.

Après deux ans, l'opéra comique reprit naissance, & *le Sage*, avec ses deux collègues, continuèrent d'y attirer la foule. *Le Temple de Mémoire*, l'*Obstacle Favorable*, *Achmet & Almanzine*, *le Corsaire de Salé*, *la Reine de Barostan*, *les Routes du Monde*, *l'Espérance*, *Sophie & Sigismond*, *& les Mariages de Canada*, &c, y parurent avec un succès d'autant plus étonnant, qu'il ne se démentit pas.

Si ce que dit une sorte de préface historique, placée à la tête d'une édition en 3 volumes petit format, du *Bachelier de Salamanque*, « que M. *de* » *Voltaire* affectoit peu d'estime pour *le Sage* », est aussi vrai que vraisemblable, la raison ne seroit pas difficile à en donner. Dans *le Temple de Mémoire*, *le Sage*, introduit un partisan fanatique de cet écrivain célèbre, qui vient absolument épouser, au nom de son idole, *la Folie* qui se fait prendre pour *la Gloire ;* or, comme en fait de plaisanterie, le philosophe de *Ferney* étoit tout

épiderme, il eſt aſſez ſimple qu'il n'ait jamais rien goûté de ce qui partoit de la plume d'un homme qui avoit eu la hardieſſe de rire un peu de lui & de ſes admirateurs outrés. L'opéra comique n'occupa pas tellement les loiſirs de notre auteur, qu'il n'en trouvât pour d'autres ouvrages. Il traduiſit de l'italien du Boyardo l'*Orlando inamorato*, ſous le titre de *Roland l'Amoureux* (1), & il le fit paroître vers 1717; ſon projet qui n'eut pas lieu, étoit de traduire auſſi l'Arioſte; & il crut avec raiſon devoir commencer par le conte *Scandiano*, car on ne peut avoir une entière ſatisfaction à lire le *Roland Furieux*, ſi l'on n'a lu d'abord *l'Amoureux*; la plupart des aventures de celui-là n'étant que continuées de celui-ci; ce poëme, dont le mérite eſſentiel conſiſte dans une imagination grande, vaſte, inépuiſable, a peut-

(1) On dit *Roland l'Amoureux*, *Roland le Furieux*, on devroit dire *Roland Amoureux*, *Roland Furieux*, ſelon l'Italien. Je penſe que la grande célébrité de ces deux Poëmes aura fait employer l'article défini pour les diſtinguer, & que cet article ſe ſera tellement amalgamé à leur nom, qu'il n'aura plus été poſſible de l'en ſéparer enſuite. *Le Sage* paroît croire qu'il n'y a eu qu'une ſeule traduction de cet Ouvrage, celle de *Roſſet*; mais il y en a une antérieure de *Jacques Vincent*, dédiée *à très-haute & vertueuſe Dame, Madame* Diane de Poitiers, *Ducheſſe de Valentinois*, dont il s'eſt fait trois éditions.

être gagné en passant par les mains de *le Sage*. Les extravagances géographiques, y sont corrigées, le gigantesque des caractères y est adouci, les convenances y sont un peu plus observées. *Charlemagne* est moins petit, *Ferragus* moins brutal, *Renaud* moins malhonnête, *Roland* moins butor, &c., il est vrai, *qu'Astolphe* est plus gascon, *Fleur de Lys* plus hardie, &c. Au reste, les chaos, la grossièreté, le mauvais goût du style de l'original disparoissent dans cette traduction sans verve, sans élan, mais égale, mais soignée, mais agréable.

Si *le Sage*, qui travailloit beaucoup tout ce qu'il écrivoit, a pourtant fait un assez grand nombre d'ouvrages, c'est qu'il étoit heureux dans sa maison, il avoit eu de sa femme, trois garçons & une fille; sa femme pleine d'attention pour lui, & de tendresse pour ses enfans, partageoit les soins de leur éducation, rien ne l'éloignoit de chez lui, il n'y rentroit pas sans plaisir; mais quel être vivant peut se flatter d'enchaîner le bonheur! Son fils aîné qu'il destinoit au barreau, lui causa le plus vif chagrin; il embrassa la profession du théâtre, c'étoit peut-être celle pour laquelle le père avoit le plus d'aversion, quoiqu'elle ne laisse pas de tenir à l'autre par un de ses beaux côtés. Le 8 Mai 1726, le jeune *le Sage* débuta sur la scène françoise, par le rôle de *Mascarille* dans

l'Etourdi. On apperçut chez lui le germe d'un grand talent, mais il n'en donnoit que l'espérance, & dans la capitale, on veut que les talens soient formés. Le jeune acteur alla courir la province pendant deux ans sous le nom de *Montménil* : au bout de ce tems, il revint à Paris, débuta une seconde fois, le 18 Mai 1728, se fit admirer, & fut reçu le 7 Juin suivant. Long-tems son père ne put lui pardonner le parti qu'il avoit pris : on ne lui vantoit ni son jeu, ni les applaudissemens qu'il s'attiroit, ni même la bonté de son caractère, ou l'honnêteté de ses mœurs, sans lui faire une peine sensible.

L'exemple influe, & quelquefois l'exemple corrige; c'est ce qu'on vit dans la famille de *le Sage*. Son second fils, loin de suivre les traces de son frère aîné, se fit ecclésiastique, & se rendit recommandable par la pratique de toutes les vertus de son état; il obtint un canonicat à Boulogne sur Mer où, dès qu'on le connut, il fut généralement aimé & respecté.

Le troisième au contraire ne fut pas plutôt en âge de songer à se faire une existence, que, séduit par la considération & les autres avantages dont *Montménil* lui parut jouir, il monta sur les planches, prit le nom de *Pitenec*, & fut jouer en Province. Il paroît qu'il revint à Paris en 1734. L'historien du théâtre de la foire nous apprend

que cette année on donna à la foire Saint-Germain le *Miroir Véridique*, pièce qui n'est autre chose que la *Statue Merveilleuse*, réduite en un acte, par *Pitenec*, comédien de campagne; mais comme auteur ni comme acteur, son nom ne seroit pas sorti de l'obscurité, s'il avoit été chargé seul de son illustration.

La fille de *le Sage*, par un attachement qui ne s'est pas démenti, consola son père de tous les désagrémens qu'il avoit pu éprouver de la conduite de ses fils.

Dès sa jeunesse, *le Sage* avoit ressenti les avant coureurs de la surdité. Déjà en 1709, cette incommodité étoit fort augmentée : il en fait mention dans le prologue de *Turcaret* (1)

DOM CLÉOFAS.

(1) « L'Auteur & les Comédiens se flattent, sans doute, qu'elle réussira ».

ASMODÉE.

« Pardonnez-moi, les Comédiens n'en ont pas bonne » opinion, & leurs pressentimens, quoiqu'ils ne soient pas » infaillibles, ne laissent pas d'effrayer l'Auteur qui s'est » allé cacher aux troisièmes loges, où, pour surcroît de » chagrin, il vient d'arriver auprès de lui un caissier & un » agent-de-change, qui disent avoir ouï parler de la Pièce, » & qui la déchirent impitoyablement : *par bonheur pour* » *lui, il est si sourd, qu'il n'entend pas la moitié de leurs* » *paroles* ».

elle vint au point qu'il lui fut impossible d'entendre sans l'aide d'un cornet acoustique. Il fallut que les lettres le dédommageassent des jouissances qu'il ne pouvoit plus chercher dans la société.

M. *de Bremont* avoit traduit le *Guzman d'Alfarache*, de l'Espagnol. Aux fréquentes moralités de l'original, il en avoit encore ajouté de son crû, & les faits noyés dans une mer de réflexions, forçoient les mains des plus opiniâtres lecteurs à laisser tomber le livre. Notre auteur entreprit la refonte de ce roman; il le publia en 1732 en deux volumes, & dans sa nouvelle forme, il devint très-amusant. La même année il fit paroître *les Aventures du Chevalier de Beauchesne*, dans lesquelles il a conservé le costume avec tant de soin, & si bien exprimé les mœurs, qu'on ne sait s'il s'agit d'une fiction ou d'une histoire. Il y a des instans d'un vif intérêt dans ces aventures. Le caractère du *Chevalier* y est fortement dessiné, il attache toujours; aussi les épisodes impatient-ils. On n'aime pas à être distrait de la féerie des évènemens dont le héros vous inspire de l'affection. *Le Sage* prétend avoir écrit d'après les *Mémoires* de M. *de Beauchesne* que lui a remis sa veuve. A la rigueur cela se pourroit.

Il se mit ensuite à composer son *Bachelier de*

Salamanque qui commence à foiblir. L'abbé *des Fontaines* lui donna de grands éloges, mais c'étoit pour avoir le plaisir de critiquer, en le louant, *Marivaux* & l'abbé *Prevost*. Ce n'est pas cependant que sa marche ne soit franche, dégagée de sentences superflues, de réflexions alambiquées, de tournures à prétentions, mais il est commun d'ordonnance, pauvre d'invention. Ce n'étoit pas la peine de transporter son lecteur au nouveau Mexique, pour ne le rendre témoin que de ce qu'il auroit vu partout ailleurs. On peut douter de ce qu'on lit dans cette préface historique dont j'ai parlé, « que *le Sage* regar- » doit comme son chef-d'œuvre *le Bachelier de* » *Salamanque* ». Le goût survit au génie ; *le Sage* a toujours conservé le premier dans la décroissance du second, & il n'est guères probable que les prestiges de l'amour paternel pour ses dernières productions, aveuglent un auteur au point que l'éditeur voudroit le persuader. *Corneille* pensoit infailliblement qu'*Agesilas* & *Pulcherie* avoient des beautés ; mais lorsqu'il s'agit de décider entre ses meilleures tragédies, il nomme *Rodogune* ou *Cinna*.

J'ai oublié de parler, à l'époque de 1704, de sa traduction en deux volumes, des *nouvelles Aventures de don Quichotte d'Avel Lanida*. J'aurois pu l'oublier exprès, comme je pourrois me

dispenser de parler de son *Estevanille* qui me semble fait, s'il est permis de se servir d'une expression aussi triviale, avec les retailles de son imagination.

Après ce dernier ouvrage, *le Sage* ne s'occupa plus qu'à vivre Il reçut en grace son fils aîné qui se montra le fils le plus tendre & le plus complaisant. Un premier voyage qu'il avoit fait à Boulogne-sur-Mer, l'avoit ramené auprès de lui; & cet acteur aimable, se concentrant dans sa famille, n'avoit point d'ami plus intime que son père, ni de société plus particulière que celle de sa mère & de sa sœur. *Le Sage* ne le quittoit point. Quand le fils étoit au théâtre l'après-midi, l'unique amusement du père étoit d'aller dans un café rue Saint-Jacques, où il venoit une infinité de gens pour l'écouter. On faisoit cercle autour de lui; on montoit sur les chaises, sur les tables, afin de mieux l'entendre: Avec des idées justes, une élocution claire, brillante, relevée par un organe sonore, flexible, il excitoit la même attention, & quelquefois les mêmes applaudissemens parmi cette assemblée particulière, que *Montménil* dans ses rôles de Valets ou de Païsans qu'il rendoit avec une supériorité dont on se souvient encore.

Ce fils si chéri, le fondement sur lequel portoit la félicité du reste des vieux jours de son

père, étant allé faire une partie de chasse, fut attaqué d'un mal violent dont il mourut subitement à la Villette, le 8 Septembre 1743. Sa mort fut un coup de foudre pour son père qui en demeura inconsolable. Il retourna définitivement avec sa femme & sa fille chez son fils le chanoine, où il vécut jusqu'au dix-sept Novembre 1747 dans un état d'affaissement assez triste. Il avoit près de quatre-vingt ans, lors de son décès. On lui fit l'épitaphe suivante que je rapporte faute d'autre :

Sous ce tombeau gît *le Sage* abattu
Par le ciseau de la parque importune.
S'il ne fut pas ami de la fortune,
Il fut toujours ami de la vertu.

Cette Notice se trouve à la tête de l'édition de *le Sage*, donnée par *Cuchet*, Libraire.

A Paris, ce 20 Janvier 1783.

VOUS m'avez prié, Monsieur, de vous donner quelques notions sur les derniers jours du célèbre auteur de *Gil Blas*, & de plusieurs ouvrages estimés : voici, Monsieur, les seules que je puisse vous donner.

Après la bataille de Fontenoy, à la fin de 1745, le feu roi m'ayant nommé pour servir sous les ordres de M. le Maréchal *de Richelieu*, les événemens & de nouveaux ordres m'arrêtèrent à Boulogne sur Mer, où je restai commandant en Boulonnois, Ponthieu & Picardie.

Ayant su que M. *le Sage*, âgé d'environ quatre-vingt ans, & son épouse à peu près du même âge, habitoient à Boulogne, un de mes premiers soins fut de les aller voir, & de m'assurer par moi-même de leur état présent; je les trouvai logés chez leur fils chanoine de la cathédrale de Boulogne, & jamais la piété filiale ne s'est occupée avec plus d'amour à soigner & embellir les derniers jours d'un père & d'une mère qui n'avoient presque aucune autre ressource que les médiocres revenus de ce fils.

M. l'abbé *le Sage* jouissoit à Boulogne d'une haute considération. Son esprit, ses vertus, son dévouement à servir ses proches, le rendirent cher à monseigneur de Pressy son digne évêque, à ses confrères, à la société. J'ai vu peu de ressemblance aussi frappante que celle de l'abbé *le Sage*, avec le sieur *Montménil*, son frère; il avoit même une partie de ses talens & de ses dons les plus aimables; personne ne lisoit des vers avec plus d'agrément; il possédoit l'art si rare de ces tons variés, de ces courts repos, qui sans être une dé-

clamation, impriment aux auditeurs le sentiment & les beautés qui caractérisent un Ouvrage

Je regrettois & j'avois connu le sieur *Montménil*, je me pris d'estime & d'amitié pour son frère, & la feue reine, sur le compte que j'eus l'honneur de lui rendre de sa position & de son peu de fortune, lui fit accorder une pension sur un bénéfice.

On m'avoit averti de n'aller voir M. *le Sage* que vers le milieu du jour; & ce vieillard me donna l'occasion d'observer, pour la seconde fois, l'effet que l'état actuel de l'atmosphère peut faire sur nos organes dans les tristes jours de la caducité.

M. *le Sage* se réveillant le matin, dès que le soleil paroissoit élevé de quelques degrès sur l'horizon, s'animoit & prenoit du sentiment & de la force, à mesure que cet astre approchoit du méridien, mais lorsqu'il commençoit à pencher vers son déclin, la sensibilité du vieillard, la lumière de son esprit & l'activité de ses sens diminuoient à proportion; & dès que le soleil paroissoit plongé de quelques degrès sous l'horison, M. *le Sage* tomboit dans une sorte de léthargie, dont on n'essayoit pas même de le tirer.

J'eus l'attention de ne l'aller voir que dans les tems de la journée, où son intelligence étoit la plus lucide, & c'étoit à l'heure qui succédoit à son dîné, je ne pouvois voir sans attendrissement ce

vieillard estimable qui conservoit la gaieté, l'urbanité de ses beaux ans, quelquefois même l'imagination du *Diable Boiteux* & de *Turcaret;* mais un jour étant arrivé plus tard qu'à l'ordinaire, je vis avec douleur que la conversation commençoit à ressembler à la dernière homélie de l'archevêque de Grenade, & je me retirai.

M. *le Sage* étoit devenu très-sourd : je le trouvois toujours assis près d'une table où reposoit un grand cornet ; ce cornet, saisi quelquefois par sa main avec vivacité, demeuroit immobile sur sa table lorsque l'espèce de visite qu'il recevoit ne lui donnoit pas l'espérance d'une conversation agréable : comme commandant dans la province, j'eus le plaisir de le voir s'en servir toujours avec moi, & cette leçon me préparoit à soutenir bientôt la pétulante activité du cornet de mon cher & illustre confrère & ami de M. de *la Condamine.*

M. *le Sage* mourut dans l'hiver de 1746 à 1747, je me fis un honneur & un devoir d'assister à ses obsèques avec les principaux officiers sous mes ordres. Sa veuve lui survécut peu de tems; l'abbé *le Sage* fut regretté quelques années après par son chapitre, & la société éclairée dont il avoit fait l'admiration par ses vertus.

J'ai, &c.

Le Comte DE TRESSAN, Lieutenant-Général des Armées du Roi, de l'Académie Françoise & des Sciences.

SAINT-FOIX (*Germain-François* POULLAIN DE) né à Vannes en Bretagne, le 25 Février 1698, mort à Paris le 25 Août 1776. Il étoit issu de parens nobles, qui du collège le firent passer dans la seconde Compagnie des Mousquetaires, dont il sortit pour prendre une Lieutenance de Cavalerie dans le Régiment de la Cornette-Blanche.

Le besoin d'écrire, ou plutôt le germe de talent qu'il avoit apporté en naissant, ne lui permit point d'attendre un âge mur pour composer. Il se hâta d'écrire sa Comédie de *Pandore*. On eut égard à la jeunesse d'un Mousquetaire, & la pièce réussit. Ce succès l'engagea à multiplier ses essais, qui furent assez bien accueillis du public.

La guerre ayant été déclarée à l'Empereur par la France, *Saint-Foix* suspendit les travaux littéraires, & suivit M. le Maréchal *de Broglie*, en qualité d'Aide de Camp. Il s'acquitta avec distinction des fonctions pénibles & périlleuses de cette place. Il crut avoir mérité une Compagnie de Cavalerie, qu'il demanda sans pouvoir l'obtenir. Ce refus le détermina à quitter le service. La réforme dans laquelle son Régiment fut compris, lui fournit l'occasion d'une retraite honnête.

Revenu dans sa Patrie, il y acheta la charge de Maître Particulier des Eaux & Forêts, qu'il conserva depuis 1736 jusqu'en 1740. C'est à cette époque qu'il s'établit à Paris.

Nous allons prendre dans le *Nécrologe* la peinture de son caractère. — « Son caractère (dit-on) » inquiet, impatient, contrariant, & ne pouvant » souffrir la contradiction, emporté, & ne cédant » jamais, auroit dû l'isoler, le séquestrer de » tout commerce, dans une ville où la politesse » est la base de toute sociabilité. Cependant il » eut des amis, il fut admis dans les meilleures » compagnies; c'est qu'à des talens aimables il » joignit un cœur juste & droit, une ame ferme » & franche, ennemie de la flatterie & de l'or- » gueil : il eut part aux pensions destinées aux » Gens de Lettres; mais il n'eut jamais l'injuste » dureté d'employer le crédit des grands qui » l'estimoient, à se faire accorder ces bienfaits, » au préjudice de ceux qui les avoient mérités » par de longs travaux, ou qui en avoient plus » besoin que lui.

» Ce que M. *de Saint-Foix* avoit une fois » avancé il le soutenoit au péril de sa vie. Cette » inflexibilité lui attira plusieurs affaires ». Dans l'histoire de ses querelles, nous donnons la préférence à celle-ci, parce qu'elle est plaisante. « M. *de Saint-Foix* se prit un jour de querelle au foyer de l'Opéra, avec un Provincial qu'il ne connoissoit point, & qui ne voulut point céder. M. *de Saint-Foix* se crut offensé, & lui donna un rendez-vous. — Monsieur, lui dit le Provin-

cial, quand on a affaire à moi, on vient me trouver, *c'est ma coutume;* je demeure à l'hôtel de..... Je vous attendrai. — M. *de Saint-Foix* ne manqua pas le lendemain d'aller chercher l'inconnu, qui le reçoit très-poliment, & lui offre à déjeûner. — Il est bien question de cela, dit M. *de Saint-Foix.* Sortons. — Non, repond tranquillement le Provincial, je ne sors jamais sans avoir déjeûné, *c'est ma coutume.* Il déjeûna à son aise, en invitant toujours M. *de Saint-Foix* d'en faire autant. Le déjeûné fini, ils sortent & M. *de Saint-Foix* respire; mais en passant devant un café, l'inconnu l'arrête. — Monsieur, lui dit-il, après mon déjeûné, je joue toujours une partie de dames ou d'échecs, *c'est m'a coutume*, chacun à la sienne, & vous ne voudriez pas.... — Hé, Monsieur! reprend M. *de Saint-Foix*, vous prenez bien votre tems pour jouer aux échecs. — Cela ne sera paslong lui dit l'inconnu, après quoi je suis à vous. Ils entrent dans le café; l'inconnu joue avec le plus grand flegme, gagne la partie, se lève, fait signe à M. *de Saint-Foix*, qui juroit entre ses dents, lui fait mille excuses, & ajoute: — Si vous voulez, Monsieur, nous irons aux Tuileries, & nous ferons deux tours de promenade; après avoir joué une partie je ne manque jamais d'aller me promener, *c'est encore ma coutume.* Comme les Tuileries sont voisines des Champs-Élisées,

Champs-Elisées, M. *de Saint-Foix* qui crut que l'inconnu avoit fixé là, le lieu du combat, accepte. On se promène; l'inconnu fait ses deux tours. M. *de Saint-Foix* lui propose de passer aux Champs-Elisées. — Pourquoi faire, lui dit l'inconnu? Belle demande, repond *Saint-Foix*, parbleu! Pour nous battre, est-ce que vous l'avez oublié. — Nous battre! Y pensez-vous, Monsieur? Que diroit-on de moi? convient il à un Trésorier de France, à un Magistrat, de mettre l'épée à la main? On nous prendroit pour des fots. M. *de Saint-Foix* resta comme anéanti, & quitta le Trésorier, qui fut le premier à publier son aventure ».

Il semble presqu'impossible qu'avec ce caractère M. *de Saint-Foix* ait pu écrire dans des genres légers & agréables. Tout ce qu'il avoit d'aimable dans l'esprit & dans le cœur, se répandoit sur son papier. Ce n'étoit plus le même homme dans le monde. Sa brusquerie, ses boutades, ses humeurs, lui donnoient un vernis de grossiereté bien disparate avec la délicatesse de ses sentimens & de son imagination. Il étoit cependant modeste, & se vantoit aussi peu, qu'il se plaignoit peu des critiques dont on l'honoroit; car on lui fit les honneurs de la satire. Il ne s'abaissa jamais à répondre aux Journalistes; mais quand les traits étoient envenimés, il s'adressoit au Magistrat qui

le vengeoit. Il se plaignoit aussi, par la même voie ministérielle, des plagiats qu'on se permettoit de ses ouvrages, il appeloit cela *pillacer* un auteur, & il ne souffroit pas volontiers que l'abbé *de la Porte* le *pillaçât*. On dira en l'honneur de sa mémoire qu'il n'écrivit rien qui ne fût digne d'être conservé, & qui ne pût servir de leçon. Il se fit un genre à lui, & c'est ainsi qu'il s'exprime lui-même : — Nous avons d'excellentes Comédies de caractère (dans la préface de la *Comédie des Grâces*) nous avons quelques bonnes pièces d'intrigues ; pourquoi n'admettroit-on pas au théâtre un troisième genre de Comédie, dont les sujets moins étendus, plus unis, toujours dans le gracieux, ne présenteroient uniquement que la simple nature & le sentiment. N'a-t-on pas toujours dit que la poësie & la peinture étoient sœurs ; & dans la peinture n'y a-t-il pas le payſage ; je suis persuadé que ce nouveau genre de Comédie plairoit beaucoup par la naïveté de ses tableaux, s'ils étoient travaillés avec cet art, cette élégance, ce naturel, qu'un habile pinceau pourroit leur donner. Il faut un talent peut-être plus marqué qu'on ne pense, pour ces sortes de petits ouvrages, dont les couleurs doivent-être si bien ménagées, qu'une teinte trop vive ou trop foible, peut en rendre tout le coloris désagréable. Il faut être doué d'une imagination tendre, qui n'admette pour ainsi dire

que les objets que le cœur lui préſente, & il doit régner dans le tout, un air ſi aiſé, une expreſſion ſi naturelle, qu'il ſemble au ſpectateur qu'on a écrit ſans peine, ce qu'on a penſé ſans application —.

On ſent à merveille que l'auteur s'eſt fait une poëtique à ſa manière, ainſi que l'ont oſé tous ceux qui ſe ſont écartés des genres connus. Il eſt cependant vrai, que le ſyſtême de M. *de Saint-Foix*, peut être très-ingénieux, & très-admiſſible. Il a prouvé par des effets, qu'il n'haſardoit rien, & que ce nouveau genre pouvoit réuſſir.

Nous ſommes fâchés de ne point trouver ſur la liſte des Académiciens François, M. *de Saint-Foix*, qui pouvoit y figurer avec une ſorte de diſtinction. Peut-être ne demanda-t-il point une place, qu'un uſage ſingulier veut qu'on demande, comme ſi on devoit ſolliciter une diſtinction quelconque! Dans les corps militaires, c'eſt l'ancienneté qui élève aux grades ſupérieurs, ou la réputation. Pourquoi n'en eſt-il pas de même à l'Académie? Parce qu'elle eſſuya un refus, a-t-elle lieu de craindre d'être de nouveau compromiſe? Nous pourrions l'aſſurer que cette crainte n'eſt pas fondée. Quoi qu'il en ſoit, *SaintFoix* ne fut point Académicien, & n'en murmura point, il crut même qu'il n'étoit pas digne de cet honneur.

Parvenu à un âge où le repos eſt l'unique bien

qui puisse encore mettre un prix à la vie, il se retira dans un des fauxbourgs de Paris, où il étoit presque ignoré. Quelques amis venoient le visiter, & lui rappeler d'anciens souvenirs. Il nomma quelques jours avant sa mort, l'abbé *de Very*, son ami, pour son exécuteur testamentaire. Les sépultures dans les églises produisoient dans les têtes une sorte de fermentation, & on les regardoient comme elles auroient dû toujours l'être, c'est-à-dire, très-pestilentielles. M. *de Saint-Foix* voulut être enterré dans le cimetière.

Nous allons donner une courte analyse de ses ouvrages.

Essais Historiques sur Paris. L'objet de l'auteur a été de faire connoître le génie, le caractère de la Nation, la source, l'origine de nos loix, usages & coutumes. On trouve sans cesse un esprit savant, profond, judicieux, un philosophe agréable, un honnête homme, un bon citoyen. Son histoire des anciennes guerres avec les Anglois, est remplie d'érudition, & forme un morceau historique d'un très-grand mérite. Il nous a rendu la gloire qui nous étoit due, & que nos Historiens nous avoient laissé perdre par paresse ou indifférence. Il venge par tout la France, & combat avec succès *Rapin*, *Larrey*, & les historiens Anglois. Il

n'eſt pas moins attentif à recueillir les traits qui font honneur aux dames.

L'Oracle, Comédie en un acte, eſt un chef-d'œuvre dans ſon genre; toujours applaudi; rien de ſi ſimple que le ſujet, de ſi agréable, de ſi ſpirituellement naturel.

Deucalion & Pirrha, attache par un intérêt ſoutenu.

Les Veuves Turques, Comédie, qui a été repréſentée en ſociété, le 12 Mai 1742, dédiée à *Saïd Effendi*, Ambaſſadeur de la Porte, en France. Cette Comédie fut compoſée à l'occaſion d'une fête que Madame la Ducheſſe *de* *** donnoit à l'Ambaſſadeur. Elle a été traduite en langue Turque par le fils de *Saïd Effendi*. C'eſt peut-être l'unique ouvrage dramatique que les Turcs ayent traduit.

Le Silphe eut le plus grand ſuccès.

L'Iſle Sauvage, en trois actes, d'un genre très-neuf. C'eſt un développement ingénu de ces ſentimens innés d'un ſexe envers l'autre. Nommer *les Grâces*, c'eſt rappeler l'idée du chef-d'œuvre le plus agréable de notre

théâtre, dans le genre des peintures ingénieuses, naïves & délicates : les images y sont séduisantes.

L'Heureuse Épreuve produit un dénouement qui satisfait également le cœur & l'esprit, le nœud en est d'une invention neuve ;

Egerie en un acte ;

Le dialogue *des Doubles Déguisemens* est vif & soutenu. Il y a une force dans les caractères qui en donne beaucoup à la morale de cette Comédie ;

Zéloïde fournit un exemple rare de succès pour les Tragédies en prose ; une singularité de plus s'y rencontre, c'est que cette Tragédie n'a qu'un acte ;

Arlequin au Sérail ;

Le Rival Supposé ;

La Colonie fut suspendue par ordre des Magistrats : on crut y trouver des traits licencieux ;

Les Parfaits Amans, ou ; *les Métamorphoses* ;

Comédie en quatre actes, fut faite sur des machines, comme *Duclos* avoit écrit Acajou sur des estampes;

Il y a dans la *Cabale*, Comédie en un acte, des scènes d'un ton d'imagination, auquel on ne s'attend point, d'autant que les caractères sont absolument neufs pour le théâtre & pour les mœurs. Les ridicules vus sous un aspect si nouveau, sans en être moins vrais, sont d'autant plus piquans que rien n'y ressemble à la formule usée des pièces à tiroirs, dans le genre desquelles, il faut cependant placer celle-ci;

Alceste est un divertissement composé à l'occasion de la Convalescence de Monseigneur *le Dauphin*. Cette pièce exprimoit naturellement les sentimens des François. Le Roi *Louis XV* en fut touché;

Les Hommes est une Comédie remplie de philosophie & d'imagination;

Le Derviche est traité d'une manière piquante;

Il a encore donné *le Financier*, *Pandore*, *la Veuve à la mode*, *le Contraste*, *l'Amour & l'Hymen*;

Dans ses *Lettres Turques* on reconnoit la peinture de nos ridicules faite sans malignité ni mysanthropie ;

Sa *Lettre sur l'Homme au masque de fer*, n'a rien éclairci ; le secret reste encore tout entier, & nous croyons qu'il importe peu de le dévoiler ;

L'Histoire de l'Ordre du Saint-Esprit fit beaucoup d'honneur à l'auteur, & est un ouvrage qui restera, par ce caractère de vérité & par la concision dans le style, qu'il a su y imprimer.

SAINT-HYACINTHE (THÉMISSEUL DE), dont le vrai nom étoit *Hyacinthe Cordonnier*, naquit à Orléans, le 27 Septembre 1684, de *Jean Jacques Cordonnier*, sieur *de Belain* & d'*Anne-Marie Mathé* ; sa mère étant veuve, se retira à Troyes, avec son fils. Elle y donnoit des leçons de guittare, & son fils en donnoit d'italien. Celui-ci avoit pour élève une pensionnaire de l'abbaye de Notre-Dame ; & ses leçons ayant eu les mêmes suites que celles d'*Abailard* à *Héloïse*, il fut forcé de quitter Troyes, où M. *Bossuet*, évêque de cette ville, l'accueilloit très-bien ; il s'occupoit peu à détromper le public qui lui donnoit le grand *Bossuet* pour père ; opinion qu'autorisoit ses liaisons avec le prélat, neveu de ce grand homme, &

la multitude de noms sous lesquels il masquoit le sien. Après avoir parcouru une partie de l'Europe, il se fixa à *Bréda*, où il épousa une demoiselle de condition, il mourut dans cette ville en 1746; nous ignorons les autres aventures de sa vie; *Voltaire*, son ennemi, dit qu'il avoit été moine, soldat, libraire, marchand de café, & qu'il vivoit du projet *du Biribi*, (lettres secrètes, lettre 50e). Il n'a guères vécu à Londres, dit-il ailleurs, que de mes aumônes & de ses libelles. Voici (suivant M. *de Burigni*), ce qui avoit attiré à *Saint-Hyacinthe* ces injures & ces calomnies. Cet écrivain fit un voyage à Paris vers l'an 1719. Il y fut très-bien accueilli des gens de lettres, & fit connoissance avec *Voltaire*, qui commençoit déjà sa brillante carrière. On représentoit alors *Œdipe*, où toute la ville accouroit, « je me souviens, (dit M. *de* » *Burigni*), que M. *de Saint-Hyacinthe* se trou- » vant à une de ces nombreuses représentations » près de l'auteur, lui dit, en lui montrant la mul- » titude des spectateurs : voilà un éloge bien » complet de votre tragédie; à quoi M. *de Vol-* » *taire* répondit très-honnêtement : votre suf- » frage, Monsieur, me flatte plus que celui de » toute cette assemblée. Ces deux écrivains se » voyoient quelquefois, mais sans être fort liés. » Peu d'années après, ils se trouvèrent en An- » gleterre, & ce fut alors que leur haine com-

» mença, pour durer le reſte de leur vie. M. *de*
» *Saint-Hyacinthe*, (diſent les auteurs du *Journal*
» *Encyclopédique*), a dit & répété pluſieurs fois
» à M. *de Burigni*, que M. *de Voltaire* ſe con-
» duiſit très-irrégulièrement en Angleterre, qu'il
» s'y fit beaucoup d'ennemis par des procédés
» qui ne s'accordoient pas avec les principes
» d'une morale exacte. Il eſt même entré avec
» moi, (ajoute M. *de Burigni*), dans des dé-
» tails que je ne rapporterai point, parce qu'ils
» peuvent avoir été exagérés. Quoi qu'il en ſoit,
» *Saint-Hyacinthe* fit dire à M. *de Voltaire*, que
» s'il ne changeoit de conduite, il ne pourroit
» s'empêcher de témoigner publiquement qu'il
» le déſaprouvoit: ce qu'il croyoit devoir faire
» pour l'honneur de la Nation Françoiſe, afin
» que les anglois ne s'imaginaſſent pas que les
» françois étoient ſes complices & dignes du
» blâme qu'il méritoit. On peut bien s'imaginer
» que M. *de Voltaire* fut très-mécontent d'une
» pareille correction. Il ne fit réponſe à M. *de*
» *Saint-Hyacinthe* que par des mépris: & celui-
» ci de ſon côté blâma publiquement & ſans
» aucun ménagement la conduite de M. *de*
» *Voltaire* ». Ce poëte, depuis cette époque, ne
ceſſa de marquer ſa haine à *Saint-Hyacinthe*, la
bile de celui-ci s'enflamma, & il réſolut de ſe
venger par un trait qui offenſeroit vivement ſon

adverſaire, il faiſoit dans ce tems-là une nouvelle édition de *Mathanaſius*, à laquelle il joignit l'apothéoſe ou la déification du docteur *Maſſo*. Il y inféra la relation d'une fâcheuſe aventure de M. *de Voltaire*, qui avoit été très-indignement traité par un officier françois nommé *Beauregard*. Cette édition de *Mathanaſius*, augmentée de l'apothéoſe, ne fit pas grande ſenſation à Paris, où elle n'avoit pas été imprimée. Mais l'abbé *des Fontaines* ayant fait imprimer dans ſa Voltairomanie l'extrait qui regardoit M. *de Voltaire*, on recommença à parler beaucoup de ſa triſte aventure, qui étoit preſque oubliée. M. *de Voltaire* ſe plaignit vivement à M. *de Burigni*, qui engagea M. *de Saint-Hyacinthe* à écrire au poëte, pour déſavouer le procédé de l'abbé *des Fontaines*; mais cette lettre ne le ſatisfit nullement, (voyez la lettre de M. *de Burigni*, ſur les démêlés de M. *de Voltaire* avec M. *de Saint-Hyacinthe*, *in*-8°. 1780; & l'extrait qui en a été donné dans le *Journal Encyclopédique*, du premier Juin 1780. Nous avons de lui le chef d'œuvre d'un inconnu, *Lauſanne*, 1754, en 2 vol. *in*-8° & *in* 12, c'eſt une critique aſſez fine des commentateurs qui prodiguent l'érudition & l'ennui, mais elle eſt trop longue pour une plaiſanterie, la déification du docteur *Ariſtarchus Maſſo* qui eſt dans le deuxième volume, mérite encore plus cette cenſure, quoiquelle ſoit

du même auteur, à l'exception de la tirade contre *Voltaire*, qui est assez plaisamment tournée, & de quelques morceaux où il y a de la gaieté, le reste est assez maussade. D'ailleurs son héros, qui étoit un pédant de Hollande, est inconnu à presque tous ses lecteurs; & la plupart des traits qu'il dirige contre lui, sont perdus pour eux. 2°. *Mathanasiana*, à la Haye, 1740, 2 vol. *in*-8°. Ce sont des mémoires littéraires, historiques & critiques. M. l'abbé d'*Artigny* prétend que *Saint-Hyacinthe* auroit pu nous donner quelque chose de meilleur; 3°. plusieurs romans dans lesquels on distingue *Melytene* ou l'illustre *Persan*, très-médiocres, celui du *Prince Titi* est le seul qu'on lise avec intérêt, & où il y ait de l'esprit.

Il est auteur d'un roman intitulé : *la Conformité des Destinées*, *in*-12, 1740.

Cette notice est tirée du *Dictionnaire Historique*, dont les éditeurs pourront à leur tour prendre les notices des auteurs dont ils n'ont point parlé, dans notre collection,

SAINT-LAMBERT (DE) mestre de camp de cavalerie, ancien major des gardes du roi *Stanislas*, duc de Lorraine, membre de l'académie françoise, né à Nancy en 1717. Un de ses premiers ouvrages fut une ode sur l'eucha-

tistie, imprimée en 1732; il a prononcé à l'académie de Nancy, plusieurs discours remplis de goût & écrits avec sagesse. Le recueil de ses poësies légères annonça de bonne heure l'agréable facilité de l'auteur & le fit distinguer parmi ceux qui couroient la même carrière, tels que M. l'abbé *de Bernis*, M. *de Boufflers*, *Bernard*. Son poëme *des Saisons* lui procura une gloire nouvelle, l'étendue du poëme, la variété des détails, l'intérêt de la matière, le talent du poëte & la sensibilité qu'il y décèle, & qui a multiplié ces vers heureux qui sont *les Proverbes du Cœur*, ouvrirent à l'Auteur les portes de l'Académie.

Il s'étoit déjà annoncé pour un moraliste tendre & ami des hommes. Qui n'a été trompé en lisant les *Fables de Sadi!* On croit entendre le vertueux *Sadi*. Ce sage, c'est M. de Saint Lambert qui a imité le ton & la manière asiatique. C'est un des meilleurs ouvrages de ce genre. La philosophie en est pure, & est présentée d'une manière piquante, personne n'a peut-être mieux imité les formes du style oriental, le choix d'images & des maximes qui lui est propre, l'union fréquente des idées religieuses & des idées morales, enfin une certaine gravité majestueuse qui tient à la fois à la simplicité des mœurs & à la pompe de l'imagination, deux caractères dominans des orientaux se retrouvent dans l'ouvrage de M. *de Saint-Lam-*

bert, nous n'avons pas besoin de dire que l'auteur a su, à la palme des talens, unir les tributs d'une estime journalière. Puisse-t-il en jouir longtems & contribuer toujours au bonheur de ses amis qui ne pourroient se passer de sa présence.

SAURIN (*Bernard-Joseph*), né à Paris, avocat, de l'Académie Françoise, mort en 1782. Il étoit fils de *Joseph Saurin* de l'académie des sciences de Paris, qui fut accusé par *Jean-Baptiste Rousseau*, d'être l'auteur des *Fameux Couplets* qui firent exiler ou plutôt bannir le poëte lyrique. *Benard Saurin* vivoit dans le grand monde, & savoit s'y faire estimer : ses vertus, (dit M. *de Nivernois*), étoient sans faste, son commerce étoit sans épines, une certaine pétulance dans la dispute, donnoit à sa société quelque chose de piquant, sans y rien mêler de fâcheux : c'étoit de la véracité & non pas de l'orgueil ; on dit que dans la jeunesse de M. *Saurin*, cette effervescence alloit jusqu'à une espèce d'emportement ; mais la raison l'avoit réduite à n'être que de la vivacité, &, sous cette forme plus douce, il l'a conservée jusqu'à son dernier jour. M. *Saurin* jouissoit toujours d'une belle mémoire, d'une imagination féconde, étudioit, composoit avec succès à la fin de sa vie, comme on voit quelque chêne antique & courbé par les orages, pousser

des rejetons vigoureux & verdoyans, ſon eſprit & ſon caractère n'ont jamais rien perdu de leur énergie, & ſachant allier à l'énergie la circonſpection & la meſure, ce qui eſt ſi rare & ſi digne d'éloges, il n'a jamais rien outré, rien exagéré, même dans la culture de la ſageſſe & de la philoſophie.

Une lettre de madame *Saurin* qui eſt à la tête du *Recueil des Œuvres* de ſon mari, nous apprend qu'il a exercé pendant quinze ans la profeſſion d'avocat, qu'il avoit plus de quarante ans lorſqu'il lui fut loiſible de ſe livrer à ſon goût pour les lettres, qu'il pouſſoit ſi loin la modeſtie, que dans la confiance la plus intime, & pendant une longue ſuite d'années, perſonne ne lui a jamais entendu parler de lui-même, qu'il étoit vrai, juſte, bienfaiſant, indulgent, quoiqu'auteur; aſſez gai, malgré l'apparence, & qu'il n'avoit jamais pu vaincre la terreur que lui inſpiroit la ſeule idée de la mort, je me trouve bien ici, diſoit-il, pourquoi ne puis-je y reſter encore quarante ans!

On peut ajouter qu'il eut des amis, & qu'il les aima, nous fûmes tous attendris juſqu'aux larmes quand nous entendîmes ce vieillard réciter dans une ſéance de l'académie françoiſe, ces vers à l'ombre de *Voltaire*, de ſon ami.

VERS

A L'OMBRE DE VOLTAIRE

PAR M. SAURIN,

RÉCITÉS à la Séance de l'Académie Françoise, 1779.

O toi! dont la Muse immortelle,
Nous laissant un long souvenir,
Sera des âges à venir,
Le désespoir & le modèle;
Toi, qui nous privas si long-tems
Du plaisir de te voir, du charme de t'entendre,
Hélas! de ce bonheur à peine jouissans,
Nous te perdons : tu meurs, & de cris impuissans,
Nous fatiguons le Ciel, sans réveiller ta cendre.
Ah! trop présent à mes regrets,
De ce Grand Homme, encor tout m'offre ici les traits
Dans ce buste : c'est lui tout entier qui respire;
Je crois entendre encor sa voix.
Oui, tu me parles, je te vois :
C'est avec cette grâce, avec ce fin sourire,
Qu'assis à nos côtés pour la dernière fois,
De l'art de penser & d'écrire,
Tu mettois sous nos yeux & l'exemple & les lois.
Dans un respectueux silence,
Notre ame suspendue à tes moindres discours,
Du Dieu qui t'agitoit ressentoit la présence;
Mais, hélas! tu touchois au terme de tes jours,
Quand,

Quand, surpris, échauffés du feu de ton vieil âge,
Nous nous plaisions à t'admirer.
C'étoit notre dernier hommage :
Nous allions bientôt te pleurer.
Eh ! que ma Muse rajeunie
N'a-t-elle ces vives couleurs
Et cette puissante harmonie
Dont te douèrent les neuf Sœurs.
Que n'ai-je un moment ton génie !
J'oserois..... Vain souhait ! je n'ai que ma douleur.
Chargé d'ans, & voisin des bornes de la vie,
Tout mon talent est dans mon cœur.
Mais quand toute l'Europe avec respect te nomme,
Mes regrets, qu'en ces vers je cherche à soulager,
N'ont pas l'orgueil de croire honorer un Grand Homme.
Eh ! qu'importe à ta gloire un tribut passager !
Zaïre, *Mahomet*, *Semiramis*, *Alzire*,
Chefs-d'œuvres que le tems ne peut désavouer,
Où tout Paris accourt, pleure, frémit, admire
Mieux que nous savent te louer.
Que tu sais à ton gré faire couler des larmes
Aux mortels qu'endurcit l'éclat de ta grandeur,
Offrir, dans leurs pareils, la leçon du malheur !
A la tendre pitié prête encore des charmes ;
Et mêlant à sa voix le cri de la douleur,
Réveille l'homme en eux, & leur redonne un cœur.
Si quelque chose nous console,
Et nous peut, de ta perte, adoucir les douleurs :
Plus heureux que le *Tasse*, aux moins du Capitole,
Le destin ne t'a point envié les honneurs.
Ce grand jour à jamais vivra dans la mémoire,
Où de tous les travaux que t'a coûté la gloire,

Un moment te paya le prix.
Ce jour où d'*Appollon* on a traité le fils
Comme le fut *Maurice*, enfant de la victoire ;
Où mêlant à la joie & nos pleurs & nos cris,
Du laurier triomphant, la main de *Melpomène*
Couronna tes cheveux blanchis.
Cet hommage éclatant, cette touchante scène,
Tous ces autres lauriers sur ton front amassés,
Qu'en se jouant, ta Muse a moissonnés sans peine,
Suffisent à ta cendre & t'honorent assez.

On croyoit entendre le vieux *Philemon* regrettant *Beaucis*, ou *Nestor* pleurant sur la tombe de son ami, le souvenir de cette séance ne s'effacera pas de notre mémoire; on y écoutoit M. *Ducis*, louant avec génie le poëte célèbre qu'il remplaçoit, on y entendit l'épitre de M. *Marmontel* sur l'espoir de se survivre, dans laquelle le sentiment a inspiré le poëte & accru l'illusion par les peintures les plus attachantes, c'est ainsi qu'il parla de *Voltaire* après que M. *Saurin* eut fini.

. . . . & toi, dont les travaux divers
Ont durant soixante ans étonné l'univers,
L'aurois-tu déposée au terme de la vie,
Cette gloire qui fit le tourment de l'envie,
Et d'un monde par toi si long-tems éclairé,
Ton indigne tombeau t'auroit-il séparé ?
Quoi ! tandis que tes vers enchantent nos oreilles,
Que nos plus doux plaisirs sont le fruit de tes veilles,

Que, d'une voix enfin tous les cœurs attendris,
Du grand art d'émouvoir te décernent le prix ;
Qu'instruits par tes leçons, des rois couverts de gloire,
T'accompagnent en pompe au Temple de mémoire ;
Et sur un monument à jamais affermi ;
Vont graver de leur main le nom de leur ami :
Tu ne l'entendrois pas ce concert de louange ;
Ce cri des Nations qui t'honore & te vange !
Vous qui deviez former des accens si touchans,
Suspendez votre lyre, interrompez vos chants ;
Enfans du Pinde, au sein d'une nuit vaste & sombre ;
Vos sons perdus, jamais n'iront flatter son ombre :
Aux pleurs des malheureux, aux éloges des rois,
Voltaire est insensible : il n'entend plus nos voix ;
Elle fut donc bien vaine, hélas ! cette espérance
De consoler son ombre & d'acquitter la France ;
Lorsque par l'univers notre zèle avoué
Promet la palme à qui l'auroit le mieux loué.

M. *Saurin*, il (l'a dit lui-même) —au-dessous de nos grands maîtres, il y a des places qu'on peut honorablement occuper. — Il se plaçoit sans s'en douter, car *Spartacus*, *Blanche & Guiscard*, *Beverley*, sont des ouvrages généralement estimés, sur lesquels la critique n'a osé s'appesantir, les *Mœurs du Tems*, *l'Anglomanie* sont, dit un Journaliste, deux charmans actes de comédie, qui feront toujours également plaisir à la représentation & à la lecture.

L'auteur est dans la comédie des *Mœurs du Tems*

partout élégant & la fineſſe ne nuit jamais à la clarté.

Blanche & Guiſcard eſt une Tragédie écrite purement & avec une énergie philoſophique : la Tragédie de *Spartacus* eſt remplie de beautés du premier ordre.

Le *Conte de Mirza & Fatmé*, eſt abſolument dans le genre indien, & ſe fait lire avec le plus doux intérêt.

Parmi les *Poëſies* fugitives qu'on trouve dans les Œuvres de M. *Saurin*, on doit diſtinguer l'*Épître de la Vieilleſſe* & celle ſur *la Vérité*, l'Auteur perſonnifie ainſi la *Vérité*.

Dis qu'il n'appartient pas au néant de notre être
D'oſer de la nature interroger le maître,
Dis qu'on doit reſpecter ces ſentimens ſi doux,
Que le tems développe & fait croître avec nous
Les droits ſacrés du ſang, l'amitié, la patrie,
Et dans le fond des cœurs, la pitié qui nous crie :
Aide les malheureuſeux. Né comme eux pour ſouffrir,
Tout mortel eſt leur frère & doit les ſecourir :
Ah ! ne combattons point par d'odieux ſyſtêmes,
L'amour d'autrui fondé ſur l'amour de nous-mêmes :
Hobbes, qui, des humains, fais des loups dévorans,
Qui détruit les vertus & ſoutient les tyrans,

A-t-il peint l'homme ? Non : *Hobbes* le défigure.
A tous ſes argumens oppoſons la nature ;
Lorſque l'enfant ſorti du ſein qui l'a porté
Foible, & par la douleur de toutes parts heurté,
Mêle aux cris du beſoin les pleurs de l'impuiſſance ;
Peu d'inſtans détruiroient ſa fragile exiſtence,
Si l'Amour ne veilloit au ſoutien de ſes jours ;
Mais éprouvant d'abord les plus tendres ſecours,
Bientôt avec plaiſir preſſant une mamelle,
Il ſoulage ſa mère ; & ſoulagé par elle,
En commençant à vivre, il commence d'aimer
Ce lien mutuel qui vient de ſe former,
Tout l'accroît chaque jour & tout le fortifie ;
Des êtres que le Ciel a doués de la vie,
L'homme en ſon premier âge eſt le plus dépendant ;
Le plus foible de tous, le plus long-tems enfant :
Tendre objet de nos ſoins aſſidus & durables,
Ce ſont ſes bienfaiteurs qu'il voit dans ſes ſemblables ;
C'eſt pour ſon premier bien qu'il fut ainſi formé :
Qui n'aime que ſoi ſeul, de ſoi ſeul eſt aimé ;
Eh ! qui voudroit du jour, ſi quelque main chérie
N'aidoit à ſupporter le fardeau de la vie ?
C'eſt en le partageant qu'on goûte le bonheur.
Malheur à qui ne ſent que ſa propre douleur !
Il vit dans un déſert : jamais d'un cœur aride
La foule des plaiſirs n'a pu remplir le vide.
L'homme a, pour être heureux, beſoin de ſentimens ;
Et les jours ſont bien longs pour qui n'a que des ſens.

On trouve des *Chanſons*, des *Contes* & des *Épigrammes* qui ſont marqués au même degré de talent & de mérite.

SAUVIGNY (DE).

Apologues Orientaux, *in*-12, 1764.

C'eſt à l'occaſion de ces apologues que nous plaçons l'auteur dans cette notice; leur ſuccès nous diſpenſe d'en rendre compte, nous nous bornerons à parler de l'auteur qui eſt vivant. *Bille-Edme de Sauvigny*, Officier de Cavalerie, Chevalier de l'Ordre Royal & Militaire de Saint-Louis, Cenſeur Royal & de la Police, eſt né en Bourgogne, il a compoſé pendant qu'il ſervoit dans les Gardes du Roi *Staniſlas*, Duc de Pologne: les ouvrages ſuivans.

La *France Vengée*, poëme;
La *Religion Révélée*, poëme;
Réflexions ſur l'Origine, épitre;
Voyage de madame Adelaïde & de madame Victoire.

Odes Anacréontiques.

Tous ces ſujets ou pieux, ou à la louange des princeſſes auguſtes, annoncèrent le patriotiſme, la ſaine morale & les talens de l'auteur, qui ne ſe démentit point dans ſon épitre des *Lettres Philoſophiques*, ni dans ſon livre intitulé *l'Une & l'Autre*, ou *la Nobleſſe Commerçante & Militaire*. On écrivoit beaucoup alors ſur les

moyens d'engager la nobleſſe à commercer. L'abbé *Coyer* & tant d'autres s'étoient élevés avec force contre le préjugé qui claſſe les négocians à une énorme diſtance de la nobleſſe. Mais il faut que ce préjugé ſoit inné parmi nous, puiſque les meilleurs ouvrages n'ont rien détruit, rien innové.

M. *de Sauvigny* a donné au Théâtre François, *Socrate*, tragédie en trois actes, dans laquelle le plus ſage des philoſophes eſt peint avec force & vérité.

Hirza ou *les Illinois*, tragédie en cinq actes, qu'on regrette de ne pas voir plus ſouvent.

Gabrielle d'Eſtrées, tragédie où on aime à revoir des perſonnages certainement bien chers à la Nation.

Abdir, drame, qui eſt le ſujet ſi touchant du jeune *Argill*, tranſporté ſur la ſcène, & dont le roman ſi intéreſſant de M. *de Mayer* a fourni le canevas.

On a trouvé dans la comédie du *Perſiffleur*, de la facilité, une poëſie légère, & des détails très-ingénieux, cette comédie n'a pas été aſſez bien accueillie.

M. *de Sauvigny* a commencé le recueil du *Parnasse des Dames*, il a publié un joli recueil intitulé les *Après Soupers de Société*. Il traduit maintenant *Grégoire de Tours*, c'étoit à lui à qui cette tâche sembloit particulièrement convenir, lui qui est si familier avec les mœurs des françois des deux premières races. *L'Histoire Amoureuse de Pierre le Long & de Blanche Bazu*, a rendu ce vieux style précieux, & a presque fait aimer les mœurs de ce bon tems, on ne pouvoit imiter plus heureusement & avec tant de grâces. Prose, poësie, caractères, intrigues, tout convient au tems, tout est peint avec fidélité & intérêt; qui ne lira avec plaisir les morceaux suivans :

COMPLAINTE

De Pierre-le-Long.

O mes ennuis! ô mes ennuis!
Baillez-moi trève vous en prie
Sans en mourir, du tout ne puis
Vous endurer loin de ma mie :
Baillez-moi trève vous en prie.

Non que me plaigne de souffrir :
C'est douceur de souffrir pour elle ;
Mais las! si me faites mourir,
J'ai peur que chagriniez ma belle,
J'ai peur que chagriniez ma belle.

CHANSON JOYEUSE.

HEUR où malheur qu'amant puisse endurer,
Il n'en est onc dessus la terre
Qui puisse à moi se comparer :
Merci, Amour, j'ai mon salaire.

AMANS, aimez, après mes longs soupirs,
N'ai, comme vous, les grâces de ma Dame ;
Et si pourtant n'avez tous mes plaisirs,
Faudroit encor avoir mon ame.

LA NOUVELLETÉ,

CHANSON.

IL est certain qu'un jour de l'autre mois,
M'est advenu très-merveilleuse chose,
Toute seulette étois au fond du bois,
Vint mon ami, plus beau qne n'est la rose ;
Il me baisa d'un baiser sage & doux,
Et puis après il me fit chose amère :
Si que je dis, avec un grand courroux,
Tenez vous coi, j'appellerai ma mère.

IL est certain qu'il devint tout transi,
Voyant courir larmes sur mon visage ;
A jointes mains, il me cria merci,
Et cela fit que je fus moins sauvage :

Quand il me vit que je parlois si doux,
L'ami s'y prit de tant belle manière,
Que je lui dis, sans avoir de courroux,
Tenez-vous coi, j'appellerai ma mère.

Il est certain que lors il m'arriva
Chose nouvelle, à quoi n'étois pas faite,
Et quasi morte, un baiser m'acheva,
Qui me rendit les yeux clos & muette;
Puis m'éveillai, mais d'un réveil si doux,
Que remourus, tant il me fit grand-chère;
Enfin besoin ne fut d'être en courroux:
Il devint coi, sans qu'appellai ma mère.

SENEÇAI (*Antoine* BAUDERON DE SENEÇAI *ou* SENECÉ), né à Mâcon en 1643, étoit arrière petit-fils de *Brice Bauderon*, savant médecin, connu par une pharmacopée. Son père, Lieutenant Général au Présidial de Mâcon, qui mérita par son zèle patriotique un brevet de Conseiller d'état, lui donna une excellente éducation, il suivit le barreau pendant quelque tems, moins par inclination, que par déférence pour ses parens. De retour dans sa patrie, il accepta un duel, qui l'obligea de se retirer à la Cour du Duc de *Savoye*, poursuivi partout par son mauvais destin, il eut une autre affaire avec les frères d'une demoiselle amoureuse de lui, qui vouloit l'épouser

malgré eux. Ce nouvel incident l'obligea de passer à Madrid. Sa première affaire ayant été accommodée, il revint en France, & acheta en 1673, la charge de premier Valet-de-Chambre de la reine *Marie-Thérese*, femme de *Louis XIV*; à la mort de cette princesse arrivée en 1684, la duchesse d'*Angoulême le reçut* chez elle, avec toute sa famille qui étoit nombreuse. Cette princesse étant morte en 1713, Seneçai retourna dans sa patrie, où il mourut en 1737 à 94 ans. La littérature, l'histoire, les muses françoises & latines étoient l'objet de ses plaisirs, il ne négligea pourtant pas la société, & il y plut autant par son caractère que par son esprit, il conserva, jusqu'à la fin de sa vie, un esprit sain & animé de cette gaieté & de cette joie innocente, qu'il appeloit avec raison le baume de la vie, les poësies que nous avons de cet auteur, le mettent au rang des favoris d'*Apollon*. Sa vérsification est cependant quelquefois un peu négligée; mais les grâces piquantes de sa poësie dédommagent bien le lecteur de ce défaut; il a fait des épigrammes, 1724, *in*-12; des nouvelles en vers, des satyres, 1675, *in*-12, &c. Son conte du *Kaimac* est d'un style plaisant & singulier; il se trouve dans l'élite des poësies fugitives, ainsi que la manière de filer *le Parfait Amour*, autre conte estimé. On distingue aussi le poëme intitulé : *les Travaux d'Apollon*, ouvrage

original, & dont le poëte *Rouſſeau* faiſoit grand cas.... On trouve dans les *Mercures* du tems de bonnes diſſertations du même auteur, ſur différens ſujets (1).

Il a réfuté les mémoires du Cardinal de Retz dont il a conteſté l'authenticité, & il prouve qu'il eſt impoſſible que ce Cardinal en ſoit l'Auteur. Senecé avoit connu tous les perſonnages qui ſont indignement traités dans les mémoires, & il en fait lui-même des portraits plus décens, nous n'oſons point affirmer qu'ils ſoient plus reſſemblans.

---

(1) Cet article eſt tiré du *Dictionnaire Hiſtorique*, & nous aimons mieux tranſcrire, que de déguiſer des plagiats, quand nous n'avons rien de nouveau à dire.

V

VIELAND (M.), qui vit encore dans la Cour de Saxe Gotha, eſt trop connu pour que nous croyions devoir dire quelque choſe ſur ſa perſonne. On ſait qu'il s'eſt exercé dans preſque tous les genres de poëſie, qu'il a fait des pieces de théâtre, & des romans de différens genres. Son roman d'*Agathon* eſt le premier ouvrage moderne allemand qui ait été traduit. Il eſt en effet le meilleur, le plus ingénieux, le plus philoſophique & le plus agréable de tous ceux qui ont paru en Allemagne; l'auteur voulant le faire paſſer pour la traduction d'un roman grec, a ſuivi la méthode des Héliodore, des Tatius & des Longus, c'eſt-à-dire, que comme dans les amours de *Théagenes & Chariclée*, de *Leucippe & Clitophon*, & *d'Iſmene*, il commence à raconter les aventures de ſes héros, lorſqu'ils ſont déjà au milieu de leur carrière, ce n'eſt qu'au bout de pluſieurs livres qu'il nous apprend le commencement de ſa vie. L'auteur a voulu repréſenter un honnête homme qui a le courage de pratiquer la vertu.

Dans un *Diſcours* qui précède le roman d'*Agathon*, M. *Vieland* claſſe les principaux auteurs de la littérature allemande, *Utz*, *Leſſeing*, *Gleim*,

Geſtenberg ſont diſtingués par des poëſies légères, *Cramer*, par les odes, *Hagedorn*, *Gellert*, *Roſt*, par les fables & les contes, *Geſſner*, par l'Idille, *Bodmer* par la poëſie élevée; *Haller*, *Zacharie*, *Kleiſt* par l'enthouſiaſme épique, *Klopſtok*, par ſon poëme intitulé *la Meſſiade*, *Rabner* par la ſatyre, *Schlegel*, *Crhonegk* par les ouvrages dramatiques, le juif *Moſès* par la morale.

Les *Mémoires* de Mademoiſelle *Sternheim* du même auteur, publiés en allemand en 1771, ont été traduits en françois en 1772, par madame de *L. F.*, les mœurs de la nobleſſe allemande du ſecond ordre y ſont bien peintes; malheureuſement les réflexions y ſont trop multipliées, l'héroïne réfléchit & moraliſe ſans ceſſe, & ne nous fait pas grâce d'une ſeule penſée. L'auteur y joint les ſiennes propres.

M. *Vieland* a déclaré n'en être que l'éditeur & fait donner les honneurs de la compoſition à madame de *la Roche*, femme d'un conſeiller de l'élection de Treves: on trouve à la fin du ſecond volume, une anecdote allemande, dont madame *de la Roche* eſt auteur, & qui n'a point les défauts que nous reprochons à la première partie.

Les *Aventures Merveilleuſes de Don Silvio de Roſalva* ou *le Nouveau Don Guichote*, a été traduit en françois en 1770; 1 vol. *in*-8°.

M. *Vieland* déclare dans la *Préface*, qu'il n'eſt que l'éditeur de cet ouvrage, & que le véritable auteur eſt *Don Ramir de Z..*, ci-devant ſecrétaire d'ambaſſade d'Eſpagne en Allemagne; mais il ne faut point ajouter foi à cette ſupercherie; on reconnoît avec plaiſir dans cet ouvrage le ton philoſophique & badin de M. *Vieland*, les plaiſanteries ſont ici plus légères que dans les autres ouvrages de ce poëte, il y eſt plus libre, plus aiſé.

L'ouvrage eſt une imitation du *Don Quichote* de *Michel Cervantes*, dans laquelle l'auteur a eu envie de corriger ſes lecteurs de la manie des *Contes de Fées*, comme l'auteur eſpagnol a voulu faire revenir ſa Nation ſur le goût des *Romans de Chevalerie*, il a imité la marche de *Cervantes* & *Don Silvio* eſt calqué ſur *Don Quichote*, *Pédrillo* ſur *Sancho*, nous n'oſons pas dire que le mérite de la copie, égale celui de l'original mais du moins y trouve-t-on beaucoup d'agrémens.

Ce roman a été traduit par feue madame d'*Uſſieux*, qui joignoit au mérite de ſavoir pluſieurs langues, celui de bien écrire dans la ſienne, & qui avoit des qualités perſonnelles vraiment recommandables; elle étoit épouſe d'un homme de lettres qui vit encore, & avantageuſement connu dans la littérature.

Le *Nouvel Amadis* de M. *Vieland* eſt plutôt un poëme qu'un roman: cet ouvrage recommandable

par la célébrité de son auteur, n'a pas toutes les grâces de l'*Amadis François*; mais on peut se distinguer au second rang. L'auteur débute par une apostrophe à sa muse, mêlée d'imprécations contre les critiques, les faux dévots, & contre les prudes. Il annonce de cette manière l'esprit dans lequel son ouvrage est composé. On voit que M. *Vieland* a voulu que son lecteur pût faire des applications, mais la plupart sont trop forcées, & il est très-difficile quelquefois de deviner sur quoi les plaisanteries portent. *Amadis* est trop singulièrement représenté, on ne sait souvent ce qu'il deviendra, l'auteur a cru pouvoir se permettre des anachronismes, pour rendre sa fiction piquante; mais il y a mis trop peu de ménagemens; dans le chant dix-septième, il fait choir *Amadis* qui est blessé de sa chûte, on le porte dans une cabane voisine habitée par une vieille qui avoit des secrets merveilleux pour guérir toutes les maladies, & même pour ressusciter les morts : un élixir souverain le tira d'embarras. Et à propos de cet élixir, le traducteur de M. *Vieland* fait dire à l'auteur, que cet élixir est connu maintenant sous le nom *des Gouttes* du Comte *de Cagliostro. Une note ajoute*, le fameux *Abraham Rajo*, qui fait de nos jours tant de miracles dans une ville de France (Strasbourg), sous le nom du comte *de C**** descend en droite ligne de cette bonne vieille, & a hérité

de

de tous ſes ſecrets. On conviendra que c'eſt amener les plaiſanteries d'un peu loin. Si le traducteur a falſifié ſon original à ce point là, il en eſt plus repréhenſible.

Nous ajouterons que le ſujet d'*Amadis* ne convenoit point à M. *Vieland*, la peinture de certaines mœurs n'eſt propre qu'à des obſervateurs placés dans ces villes, où la galanterie a de la fraîcheur, ſon mouvement & des grâces; il faut la peindre autrement qu'avec les couleurs de l'*Idille*.

M. VIELAND EST AUTEUR

Du Poëme de Cyrus;
Du Poëme de l'Art d'Aimer;
Du Poëme ſur la Nature;
Du Poëme intitulé : *l'Épreuve d'Abraham*;

IL A COMPOSÉ

Des Contes Moraux;
Des Lettres Morales;
Les Lettres des Morts aux Vivans;
La Sympathie des Ames;
Clémentine;
Jeanne Gray, Tragédie;
Araſpe & Panthée, Tragédie.

VILLENEUVE (*Gabrielle-Suſanne* BARBOT), fille d'un Gentilhomme, reſtée veuve de M. *de Gallon*, Seigneur de Villeneuve, Lieutenant Colonel d'Infanterie; elle logea & vécut avec le célèbre *Crébillon* le tragique, juſqu'à ſa mort arrivée en 1755. Elle s'exerça dans le genre romaneſque, & elle eut à cet égard quelque ſuccès.

ON A D'ELLE

Le Phénix Conjugal, in-12;
Le Juge Parvenu, in-12;
Les Contes de cette année, in-12;
Les Belles Solitaires, en trois parties, *in*-12;
Le Beau-Frère ſuppoſé, quatre parties, *in*-12;
Le Tems & la Patience, deux vol., *in*-12;
Mademoiſelle de Marſange, in-12;

La Jardinière de Vincennes. Ce dernier Roman eſt un tableau des caprices de l'amour & de la fortune; les ſituations ſont attendriſſantes, la nobleſſe des ſentimens, la juſteſſe des réflexions rachètent la foibleſſe & l'incorrection du ſtyle;

Le Prince Azerolles eſt le plus joli de ſes Ouvrage, & eſt, en effet, très-ingénieux.

Madame *de Villeneuve* faiſoit inſérer des *Vers* dans les *Mercures* du tems.

SANDISSON (M. DE). Les trois premières éditions du Roman d'*Abdalla*, sont semblables, & le roman n'y finit point; lorsqu'il parut en 1713, il fut attribué à un abbé jeune alors, mais déjà distingué par son mérite, comme il l'étoit par sa naissance, qui présidoit à la plus fameuse *Bibliothèque de l'Univers*, qui parent d'un Chancelier de France, fut chargé de la Librairie, fut de toutes les académies, & est mort Doyen des Conseillers d'État, (M. *Bignon*).

L'auteur suppose qu'un M. *Sandisson* établi à Batavia, lui a adressé un manuscrit arabe dont l'auteur & le héros (*Abdala fils d'Amek*), avoit été chargé par le Grand Mogol *Cha Jehan*, de conclure un traité avec la Compagnie hollandoise. Il assure que cet Ambassadeur est mort à Batavia ayant reçu la nouvelle que l'Empereur du Mogol avoit été détrôné, & qu'il étoit mort faute d'avoir bu avec les précautions nécessaires, l'eau de la Fontaine merveilleuse de l'Isle de Borico, qu'*Abdalla* lui avoit apportée. Telle est la fable qui amène ce conte, & lui donne quelque légère vraisemblance; — cette *Notice* est de M. le Marquis *de P.....*

VOISENON (*Claude-Henri de Fusée*, Abbé DE), l'un des quarante de l'Académie Françoise, Conseiller intime & Ministre du Prince évêque *de Spire*, né au château de Voisenon près Melun, le 8 Juillet 1708, nous passerons rapidement sur les motifs de sa vocation ecclésiastique, & de son refus d'accepter l'épiscopat ; il préféra l'abbaye royale du Jars, le séjour de Paris, la liberté & les muses. Il se lia avec mademoiselle *Quinaut*, Actrice célèbre, retirée du théâtre, qui avoit réuni chez elle une société de gens de lettres & de gens de qualité ; on lisoit des ouvrages deux fois par semaine, on y jouissoit de cette liberté de plume & de gaité trop rare, & malheureusement trop nécessaire à l'homme de génie ; l'abbé *de Voisenon* y parut tout ce qu'il étoit, vif, brillant & plein de grâces, original & piquant.

C'est sur l'invitation pressante de mademoiselle *Quinaut*, & d'après le plan qu'elle lui en traça que l'abbé *de Voisenon* écrivit la comédie intitulée : *la Coquette Fixée*, qui eut un très-grand succès au Théâtre Italien, & où on trouva de la facilité, des tirades heureuses, une peinture vraie, (dit un journaliste), « des mœurs du jour, des » nuances de caractère bien saisies, un dialogue » facile & spirituel, on sait par cœur ce morceau.

JE ne veux point avoir une maison bruyante,
Où Paris en détail s'amène & se présente,

Où l'on trouve Officiers, Magistrats, Beaux-Esprits,
Toute espèce en un mot, excepté des amis ;
Une maison enfin où, loin de se voir maître,
Le mari subjugué n'a pas droit de paroître,
Et sans cesse entend dire avec un ris moqueur,
Que l'on va chez Madame & jamais chez Monsieur.
Oui, sans doute, à présent, par un abus extrême,
Le soir, si par hasard, quant il vient de rentrer,
Chez sa femme, un moment il ose se montrer,
On demande tout bas quel homme ce peut être ?
S'il se trouve quelqu'un qui le fasse connoître,
On se lève, & Madame avec un air transi,
Dit : ne vous levez pas ; Monsieur, c'est mon mari :
Il s'en ira bientôt : car jamais il ne soupe.
Alors le sérieux gagne toute la troupe,
Tous, d'un ennui marqué, semblent enveloppés :
Le silence est rompu par quelques mots coupés.
L'Homme qui voit le froid que sa présence inspire,
Et qui juge aisément qu'on veut qu'il se retire,
S'esquive, ouvre la porte en déplorant son sort,
Et l'on voit la gaîté qui rentre quand il sort.

Il donna successivement le *Réveil de Thalie*, comédie en un acte & en vers, les *Mariages Assortis* comédie, *la Jeune Grecque*, qui soutinrent sa première réputation.

Dans le même tems, il s'en faisoit une dans les sociétés de Paris, par de jolis vers & par d'autres ouvrages, c'est-là aussi qu'il se rapetissa, & qu'il émoussa le desir de tenter de plus durables succès, il

n'écrivit plus rien dans un genre élevé, & ne composa plus des ouvrages de chevalet.

L'*Histoire de la Félicité*, les poëmes *des Israélites*, sur le Mont *Oreb*, & des fureurs de *Saül*, sont des productions médiocres, malgré l'esprit & les vers heureux dont ils sont remplis. Nous ne parlerons point de *Zelmis & Zelmaïade*, ni du *Sultan Mis-à-Pouf*, ni du *Recueil de ces Messieurs*, pour lequel il étoit en société avec le comte *de Caylus*, madame *de Graffigny*, MM. *la Chaussée*, *Duclos*, *Moncrif*, *Crébillon* le fils, *Clairaut*, *le Grand Prieur d'Orléans*, le marquis d'*Armenonville*, & ceux qui étoient des soupers de mademoiselle *Quinaut*, & qui savoient rédiger les plaisanteries qu'on s'y permettoit.

Le duc *de Choiseul* offrit à l'abbé *de Voisenon*, une place de Ministre, chargé des affaires de France dans une cour étrangère, mais celui qui avoit refusé par amour de la liberté, un évêché, devoit refuser un ministère, ce qui ne manqua point: le duc *de Choiseul* récompensa son refus d'une pension de 6000 livres, à condition qu'il travailleroit à des essais historiques à l'usage des princes de la famille royale. Son travail s'est réduit *à des Fragmens Historiques*. On n'y trouve rien d'utile (selon un journaliste), ils fourmillent de calembours, de pasquinades, de jeux de mots. Ce qu'on est convenu d'appeler esprit

de société, ne peut s'allier long-tems avec la gravité nécessaire à l'histoire.... Le seul morceau d'une certaine étendue, a pour objet les négociations entre la France, la Hollande & l'Angleterre, pour la paix d'Utrecht, pendant les années 1713, 1714.

On trouve encore dans les œuvres de l'abbé *de Voisenon*, des anecdotes littéraires sur un grand nombre de gens de lettres, & sur quelques autres personnes connues : la plupart de ces anecdotes décèlent la légèreté, la prévention, l'injustice même la plus choquante. Les colibets, les turlupinades & le néologisme y reviennent à chaque page, le journaliste justifie son jugement en citant des articles qui en effet sont singuliers. Nous ne rapporterons que celui qui regarde le président *Hainaut ; la reine honoroit le président Hainaut de ses bontés : la perte de cette Princesse fut en lui la première époque de l'hiver de son ame!* Quel jargon ! à coup sur, celui qui écrivoit ainsi, n'avoit ni le véritable, ni le bon esprit ni sensibilité. Ces vers ne sont pas exempts des mêmes taches, ou plutôt des mêmes singularités.

*A MADEMOISELLE DE G ***.*

C'est créer, charmante Jeunesse,
Que d'imaginer des plaisirs :
L'Amour les voit naître sans cesse
Dans le vide de vos loisirs,
Et les modèle avec adresse
Sur le dessin de vos desirs.

Des plaisirs modelés sur le dessin des desirs ! a-t-on jamais rien écrit de pareil!

AUTRE.

Tous les jours seront fêtes doubles,
Et les desirs seront le plan des *Oremus :*

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

C'est dans tes yeux qu'on lira son rosaire,
Les amours répondront en chœur,
La relique sera ton cœur,
Le mien sera le reliquaire.

Encore des desirs qui font un plan d'*Oremus*, un cœur qui est relique, un cœur qui est reliquaire. Dans quel tems écrivoit-il donc? Demandera-t-on un jour? Si *Chaulieu* revenoit, que diroit-il? On prétend que *Voltaire* à son retour à Paris, fut bien surpris du jargon qu'il trouva dans la société, du calembour dont on abusoit en sa présence, il le regardoit comme l'éteignoir

de l'esprit, il avoit engagé Madame *du Défant* à se liguer ave lui, & à ne pas souffrir qu'un *tyran si bête* usurpât l'empire du grand monde; presque seuls ils étoient restés d'un siècle plein de politesse. Il écrivit :

On dit qu'aujourd'hui la Jeunesse
A fait à la délicatesse
Succéder la grossiéreté
La débauche à la volupté,
Et la vaine & lâche paresse
A cette sage oisiveté
Que l'étude occupoit sans cesse.

Et *Voltaire* disoit vrai. Pour revenir à l'abbé *de Voisenon*, c'est moins à lui qu'il faut s'en prendre qu'aux libraires, qui vont feuilletant tous les porte-feuilles, & en tirent des morceaux que l'auteur n'avoit confiés qu'à l'amitié indulgente, pour en former des volumes. Cinq volumes *in*-8°. pour le *Recueil des Œuvres* de l'Abbé *de Voisenon*, c'est une de ces entreprises de librairie aussi ridicule qu'il soit possible. C'étoit le seul moyen d'étouffer l'esprit de l'auteur sous un tas de puérilités & d'inepties.

Son goût étoit délicat & sur, & jamais on n'eut à l'accuser d'avoir porté un mauvais jugement sur les manuscrits qu'on lui confioit. Il fut comme tous les gens de lettres, en butte à la satyre & la méprisa.

Sa liaison avec Madame *Favart*, nuisit au mari de cette aimable actrice; le public avoit l'injustice d'attribuer à l'abbé les charmans ouvrages de M. *Favart*, il s'en défendit continuellement avec chaleur & avec sincérité.

Nous n'avons parlé que de la gaieté de son esprit, de ses liaisons, il est tems d'ajouter que le revenu de trente mille livres de rente, étoit partagé aux malheureux. Il pensionnoit les uns, aumônoit les autres, & sous la forme plus délicate d'un prêt, il secouroit ceux qui auroient pu rougir d'un don. Il mourut à Voisenon le 22 Novembre 1775, âgé de soixante-huit ans. Nous transcrivons l'*Épître* remplie de gaieté, qu'il adressa à *Tronchin* son médecin, peu de jours avant sa mort.

GRAND Médecin, de mes sottises,
Vous causez ma sécurité.
Comptant sur votre habileté,
Sans cesse je m'expose aux crises.
Je suis sûr de l'impunité.
Oui, mes fautes sont votre ouvrage,
Je n'en accrois la quantité
Que pour vous devoir davantage.
Je vis en les multipliant,
Vous me guérissez, en riant.
D'une morale repoussante,
Attribut de qui ne fait rien,
Vous fuyez la marche pesante.

L'amitié douce & conſolante
Dont le coloris fait du bien,
Et me perſuade & m'enchante,
Vous êtes un Magicien.
Le ſentiment eſt l'interprète
Des avis que vous me donnez.
Votre cœur eſt votre baguette,
Et moi-même vous m'étonnez.
Je me trouve méconnoiſſable:
Je fais vœu de docilité,
Et je vais être raiſonnable:
Divin docteur, en vérité,
C'eſt me jouer un tour pendable;
Docteur célèbre, à ſi bon droit,
Vous voulez, ſans aucune grâce,
Qu'on boive & qu'on mange tout froid:
Croit-on que cela m'embarraſſe?
Par un régime ſi nouveau
Vous ſavez me marquer ma place.
Mettre un des quarante à la glace,
C'eſt mettre le poiſſon dans l'eau.

Il pouſſa cette gaieté juſqu'aux derniers momens, s'étant fait apporter, avant de mourir ſon cercueil de plomb, il s'adreſſa à ſon laquais. Voilà ma dernière rédingote, lui dit-il, j'eſpère que tu ne me voleras pas celle-là.

Il fut reçu à l'Académie Françoiſe, le 22 Janvier 1763, à la place de *Crébillon* le tragique, ſon *Diſcours* de réception eſt rempli de poëſie &

d'imagination. L'invention des deux *Temples de la fauſſe Gloire*, & de *la Gloire veritable* eſt ingénieuſe.

Il avoit une qualité précieuſe pour l'amitié, c'eſt qu'il étoit vrai, & qu'on pouvoit le conſulter avec ſécurité; il corrigeoit volontiers les ouvrages de ſes amis. *Voltaire* ne dédaignoit point de le conſulter.

VOLTAIRE (*François-Marie* AROUET DE), né à Paris le 20 Novembre 1694; mort à Paris le 30 Mai 1778. M. *de Vauvenargues* a fait ſon portrait, auſſi fidèlement qu'on puiſſe le déſirer, & qui ne reſſemble ni à ces fades éloges, ni à ces ſatyres indécentes dont *Voltaire* a été accablé.

Je me ſens forcé (dit-il) de reſpecter un génie hardi & fecond, chéri, pénétrant, facile, infatigable, auſſi ingénieux & auſſi aimable dans les ouvrages de pur agrément, que vrai & pathétique dans les autres: d'une vaſte imagination qui a embraſſé & pénétré rapidement toute l'économie des choſes humaines, à qui ni les ſciences abſtraites, ni les arts, ni la politique, ni les mœurs des peuples, ni les opinions, ni leurs hiſtoires, ni leurs langues même n'ont pu échapper; illuſtre en ſortant de l'enfance, par la grandeur & la force de ſa poëſie féconde en penſées, & bientôt après par les charmes & par le

caractère original & plein de raison de sa prose, philosophe & peintre sublime, qui a semé avec éclat dans ses écrits tout ce qu'il y a de grand dans l'esprit des hommes, qui a représenté les passions avec des traits de feu & de lumière, & enrichi le théâtre de nouvelles grâces; savant à imiter le caractère & à saisir l'esprit des bons ouvrages de chaque Nation, par l'extrême étendue de son génie, mais ne mettant rien d'ordinaire, qu'il ne l'embellisse; éclatant jusques dans les fautes qu'on a cru remarquer dans ses écrits, & tel que malgré leurs défauts, & malgré les efforts de la critique il a occupé sans relâche de ses veilles, ses amis & ses ennemis, & a porté chez les étrangers, dès sa jeunesse, la réputation de nos lettres, dont il a reculé les bornes.

Il nous seroit mal de prononcer sur le génie de cet Ecrivain célèbre, & qui est digne de toute la célébrité dont il jouit. Nous n'avons certainement point acquis le droit de le juger. Ce que nous savons bien, c'est qu'il peut servir de modèle dans plus d'un genre.

Babouc, *Zadig*, *la Princesse de Babylone*, sont dans le genre Oriental, & c'est la raison qui nous a obligé d'insérer cette notice. Ces romans sont supérieurs à presque tous ceux du même genre. C'est le merveilleux d'un Philosophe; ils ont

plutôt les formes Orientales, que le ton & la couleur des Orientaux.

Il nous seroit plus facile de prononcer sur le cœur de *Voltaire*, qui fut, quoiqu'on en dise; humain, sensible & bienfaisant personne n'eut autant à se plaindre que lui, des littérateurs, & de l'injustice des sectaires. En débutant il fut lavictime d'un scélérat nommé *Bauregard*, qui lui attribua des vers qu'il n'avoit point faits. Il futenfermé à la Bastille. On sait qu'il y composa de mémoire plusieurs chants de *la Henriade*. *Roy* étant à la bastille en 1725, y composa également un *Poëme* de sept mille vers dont le sujet est *la Conquête du Mexique*. On ne croiroit pas ce lieu si propice à la poësie. Au sortir de sa captivité, il fut menacé d'être assassiné par le même, & les libellistes dans le même tems, vouloient l'assassiner d'une autre manière; il a tout surmonté, & il a fait du bien.

J'ai fait un peu de bien, c'est mon meilleur ouvrage, disoit-il, & il le disoit avec sensibilité. Qu'on relise sa lettre à M. *le Brun* à l'occasion de la nièce du grand *Corneille*. *Dans nos loisirs nous lui apprendrons à broder les sujets du Cid & de Cinna*. Nous allons transcrire une lettre tirée du voyage de M. *de Mayer*, en Suisse, dans laquelle il peint dans *Voltaire*, le seigneur bienfaisant. C'est la lettre vingt-sixième du second

volume. L'auteur après avoir peint la désolation dans laquelle la révocation de l'édit de Nantes avoit jeté *Ferney* & *Sergy*, dit : — Tel étoit l'état de *Ferney* à l'époque où *Voltaire* en fit l'acquisition. Il voulut en ranimer les restes, & il s'y prit de la meilleure manière. A Marseille le sieur *Roux de Corse*, avoit fondé une ville (Brue) sur un terrein aride. *Voltaire* suivit cet exemple; il appela des Colons; aux laboureurs, il donnoit des fermes à bail, des avances pécuniaires, & des instrumens de labour; aux artisans, une maison, moyennant un cens, & un prêt d'argent. Il obtint du fisc, des adoucissemens considérables, un abonnement avec les fermes, l'établissement de la poste, & la distribution du tabac. Soixante ménages montèrent à six cens; des horlogers s'y établirent, on y voit encore la manufacture de Romilli. Tous les mois *Voltaire* bâtissoit une maison, & accueilloit un Colon. Tandis que des journalistes soupçonnoient son cœur, il leur donnoit par ses bienfaits, un terrible démenti ; c'étoient de ces bienfaits obscurs dont la vanité n'a pas même la faculté de se targuer, & dont une ame supérieure est seule capable. Cette main occupée à suivre une correspondance multipliée avec des Souverains, des Ministres, des Savans, dressoit des placets pour des payfans, sa renommée lui attiroit des visites

nombreuses ; on n'étoit point un homme de qualité, bel esprit & connoisseur, si on n'avoit fait au moins une fois, le voyage de Ferney, pour y voir un vieillard, très-peu jaloux des caillettes titrées, qui, clos dans sa chambre à coucher, passoit dans sa bibliothèque, & par une trape, dans sa salle des bains, on avoit fait souvent un voyage inutile ; on s'étoit promené sous son allée de marroniers, & on avoit regardé le globe ou méridien de sa terrasse : cependant on venoit habiter à son voisinage ; on affermoit, on achetoit des héritages, & on versoit de l'argent dans le pays. Quand il partit, il laissa douze cens Habitans dans la consternation ; vous n'y en trouveriez plus six cens. Un seul homme, un bon seigneur, est difficile à remplacer. Il vint chercher à Paris, des lauriers, & il trouva la mort.

. . . . . .

. . . . . .

M. *de Mayer*, continue ainsi, — on a laissé dans la salle à manger, un tableau satyrique, & qu'on ne peut guère pardonner ; c'est *Voltaire conduit au Temple de Mémoire*, devancé par la Renommée, & applaudi par la France, la Russie & la Prusse ; à ses pieds & pêle-mêle, jetés l'un sur l'autre, sont *Nonotte*, *Patouillet*, *la Baumelle* & des Satyriques vivans qu'il ne me convient point de nommer. C'est apparemment à table que *Voltaire*,

Voltaire s'égayoit à leurs dépens, avec le sarcasme amer dont il étoit capable. Je ne puis vous dissimuler qu'il poussa trop loin sa haîne contre ceux qui le critiquoient ; c'est un tort qu'il est difficile de pallier; il avoit assez de renommée pour supporter les morsures de l'envie, ou plutôt les déchirures d'un parti qui l'attaquoit tout haut, en l'admirant tout bas. On voit dans le même tableau des images plus consolantes, & dont il eut raison de garder un touchant souvenir ; les *Calas*, les *Sirven*, Madame *Dupuy*, qui habite encore au voisinage, & qui tourne sans cesse des yeux de douleur sur ce château où la bienfaisance & le génie l'avoient attirée, & maintenant muet & désert.

. . . . . .

. . . . . .

Sur la façade de l'Église, on lit : *Deo erexit Voltarius*. Il bâtissoit ce Temple pendant que des journaux l'accusoient d'impiété, & il alloit assister à la messe de minuit, avec la famille qu'il s'étoit faite par ses bienfaits. Il écrivoit au Roi de Pologne : — *Il faut que chacun dans sa chaumière fasse autant de bien que Votre Majesté en ses Etats : Elle bâtit de belles Eglises Royales, j'édifie des Eglises de village. Diogène remuoit son tonneau, quand les Athéniens construisoient des flottes. Si vous soulagez mille malheureux, il faut que nous*

autres petits, nous en soulagions dix ; le devoir des Princes & des Particuliers est de faire chacun dans son état tout le bien qu'il peut faire.

Voulez vous savoir s'il est regretté, venez : le silence de ces maisons désertes vous l'apprendra : elles étoient habitées quand il vivoit. Heureux celui dont l'éloge, a-t-on dit, part de l'entichambre ! à plus forte raison quand il part d'une bouche libre, qui vient gémir sur une tombe.—

Veut-on voir *Voltaire* honorer la Philosophie, en se peignant lui-même, il suffit de lire une lettre qu'il écrivoit au même Roi.—Il n'y a point en France de meilleurs citoyens que les Philosophes ; ils aiment l'Etat & le Monarque ; ils sont soumis aux loix ; ils condamnent & ils couvrent de honte ces factions pédantesques & furieuses également ennemies de l'autorité Royale & du repos des sujets ; il n'est aucun d'eux qui ne contribue avec joie, de la moitié de son revenu, au soutien du Royaume. Continuez, Sire, à les seconder de votre autorité & de votre éloquence ; continuez à faire voir que les hommes ne peuvent être heureux que quand les Rois sont Philosophes, & quand ils ont beaucoup de sujets Philosophes. Encouragez de votre voix puissante citoyens qui n'enseignent dans leurs écrits & dans leurs discours, que l'amour de Dieu, du Monarque & de l'Etat.—Il n'a cessé de régler

toute sa vie, sa conduite, sur ces principes respectables.

VERS

FAITS A SELLIÈRES,

SUR SON TOMBEAU,

PAR M. LE MARQUIS DE VILLETTE.

LE voilà ce Grand Homme accablé par la gloire !
Les Muses sont en pleurs, tous les Arts sont en deuil ;
Dans le Nord, on élève un Temple à sa mémoire,
Au fond de ces déserts, il n'a pas un cercueil.

O tombe que j'embrasse ! ô vénérable terre !
Terre qui, sous mes pas, as semb'é tressaillir,
Ouvre toi, qu'en mon sein je puisse recueillir
Les restes précieux qu'enferme cette pierre.

DANS les lieux dont trente ans il fut le bienfaiteur,
Que ne puis-je emporter son génie & sa cendre !
Privé de ces devoirs que je ne puis lui rendre,
Je vais les consoler en y portant son cœur.

Le Roi de Prusse voulut consoler les Manes *de Voltaire*, en lui rendant les plus grands honneurs. On lit dans la gazette de Berlin du 30 Mai 1780 — aujourd'hui à neuf heures & demie du matin, on a célébré dans l'Eglise Catholique de cette ville, avec toute la pompe convenable, aux frais de Sa Majesté, un service solemnel, pour le repos de l'ame de feu Messire *François-Marie Arouet de Voltaire*, Membre de l'Académie Royale des Sciences & des Belles-Lettres de Prusse, l'un des quarante de l'Académie Françoise, Seigneur de Ferney & de Tournay au pays de Gex, décédé à pareil jour en 1778; un très-grand nombre de personnes distinguées de divers Etats, ont assisté à cette cérémonie religieuse; au sortir de laquelle on a distribué des aumônes considérables aux pauvres.

Ce service a été demandé par les Académiciens catholiques de Berlin, & ils l'ont obtenu de leur Curé avec d'autant plus de facilité, de justice & de raison qu'ils ont produit des preuves authentiques que feu M. *de Voltaire* a fait avant sa mort, une profession de foi très-orthodoxe; qu'il s'est confessé, qu'il a édifié les ames chrétiennes par des aumônes & autres bonnes œuvres, qu'il a eu à l'Abbaye de Sellieres, au diocèse de Troyes, tous les honneurs de la sépulture ecclésiastique; de sorte que c'est méchamment qu'on

a fait courir le bruit que le Clergé françois lui avoit voulu refuser la sépulture ; chose que ce Clergé si respectable n'auroit pu faire sans violer les loix de la justice, sans détruire les principes de la bonne police, & sans donner à des haînes particulières une influence incompatible avec la charité chrétienne, & avec toute vertu sincère & véritable.

L'Eglise étoit tendue & magnifiquement illuminée, & on avoit élevé au milieu un superbe Catafalque. Le Roi avoit prononcé le panégyrique de Voltaire dans son Académie.

LISTE DE SES OUVRAGES.

La Henriade ;
Essai sur la Poësie Epique ;
Le Temple du Goût ;
Dissertation sur les changemens arrivés dans notre Globe. ;
Micromégas ;
Élémens de la Philosophie de Newton ;
Remarques sur les Pensées de Pascal ;
Mélanges de Littérature, d'Histoire, de Philosophie ;
Zadig, ou *la Destinée ;*
Le Monde comme il va ;
Diatribe du Docteur Akakia ;
Histoire de Charles XII ;

Le Poëme de Fontenoi ;
Remercîment sincère à un homme charitable ;
Conseils à M. Racine ;
Tombeau de la Sorbonne ;
Essai sur le Siècle de Louis XIV ;
Essai sur les Guerres Civiles ;
Les Mensonges imprimés ;
Memnon ;
La Voie du Sage ;
Le Préservatif ;
Réponse à toutes les objections faites contre la Philosophie de Newton ;
Histoire des Croisades ;
Annales de l'Empire ;
Abrégé de l'Histoire Universelle ;
Histoire de la Guerre, 1741 ;
La Religion naturelle, Poëme ;
La destruction de Lisbone ;
Supplément à l'Histoire de Louis XIV ;
Apologie de Bolingbroke ;
Lettres Philosophiques ;
Essai d'Histoire générale ;
Candide ;
Précis de l'Ecclésiaste & du Cantique des Cantiques ;
Histoire de l'Empire de Russie ;
Contes de Guillaume Vade ;
Recueil des Poësies Fugitives ;
Réponses à ses Critiques ;

Lettres sur divers sujets de Littérature ;
Mémoires pour les Calas ;
L'Ingénu ;
L'Apôtre ;
La princesse de Babylone ;
La guerre de Genève ;
L'homme aux quarante Ecus ;
Le Cathécumène ;
Le dîner de M. de Boulainvilliers ;
Son Théâtre.

U

UNCY (*Mademoiſelle*), a inſéré dans ſon *Recueil*, des Contes qui appartenoient aux auteurs qui ſe trouvoient avec elle, chez mademoiſelle *Quinaut*, & qui formoient la ſociété de ces Meſſieurs.

On en a recueilli 44, tous *Moraux*, en 1763, un ſeul volume *in*-12.

L'auteur eſt encore vivant, ſes *Contes* reſpirent une raiſon ſage, une morale pure; & il paroît qu'elle a ſacrifié l'invention à ces deux qualités précieuſes.

D

DUSSIEUX (*Madame*), nous avons déjà parlé de cette dame dans le courant des *Notices*, on sait qu'elle a traduit le roman de *Don Silvio de Rosalva*, par *Vieland*.

Elle a donné au public deux volumes de *Nouvelles Intéressantes*. Son style est toujours animé par le ton du sentiment, ou le cri des passions, la nouvelle qui a pour titre les *Princes d'Arménie*, nous a infiniment intéressés.

POST-SCRIPTUM.

Nous ne nous flattons point de n'avoir omis personne dans cette *Notice*, malgré l'envie que nous avons eue d'être exacts, & les soins que nous nous sommes donnés. Une nomenclature de ce genre étoit plus difficile, qu'on ne pense, on n'a qu'à ouvrir la *Bibliothèque des Romans* de l'abbé *Lenglet*, on verra combien est réduit le nombre des ouvrages & des auteurs; qu'on lise nos *Notices*, on sera convaincu de nos efforts par la quantité de *Contes* & d'Auteurs que nous avons indiqués.

Les *Dictionnaires historiques des Écrivains Célèbres*, en ont omis plusieurs; il nous a fallu chercher & nous n'avons point regretté le travail & le tems. Ces *Notices* classeront du moins un genre qui aura ses auteurs & son *Dictionnaire*; en séparant ainsi toutes les parties de la littérature, on parviendra à établir un ordre après lequel soupirent ceux qui se plaignent de la multiplicité des livres.

Fin de la Notice des Auteurs.

NOTICE

Des Recueils *dans lesquels on trouve des* Contes de Fées.

La Bibliothèque des Fées & des Génies, 2 vol. *in*-12.

Recueil de Contes Galans, in-12, 1699.

Contes moins Contes que les autres, in-12, 1698.

Les Illustres Fées, 2 vol. in-12, 1701.

Nouveaux Contes de Fées, in-12, 1718.

Fées à la Mode, in-12, 1698.

Nouveau Recueil de Contes de Fées, in-12, 1731.

Nouveaux Contes de Fées, in-12, 3 vol. 1776.

Bibliothèque de Campagne, ou *Amusemens du cœur & de l'esprit*, 17 vol.

Anecdotes Indostanes, ou *Zegzey*, 1 vol. *in* 12, 1751.

Les Mercures depuis 1710.

On trouve dans tous ces *Recueils* un choix de *Contes de Fées*, ſouvent très-mal choiſis. Les Rédacteurs ſemblent y avoir pris à tâche de reproduire le même Conte ſous toutes les formes; & dans toutes les *Collections*, tantôt ils font garder l'anonyme aux Auteurs bien connus de ces jolis Ouvrages, tantôt ils attribuent aux plus célèbres des morceaux qu'ils n'ont point écrits. Notre *Notice* mettra déſormais les Lecteurs en garde contre les ſurpriſes de cette eſpèce.

NOTICE ABRÉGÉE

DES *Contes des Fées* & *Orientaux*, Ouvrages analogues, qui complettent la *Collection de Fées* & des *Romans Orientaux*, dont nous n'avons point parlé.

Anecdotes Orientales, *Arabes & Muſulmanes*, 2 vol. *in*-8°., 1779, chez *Vincent*, Libraire.

Aventures du Mont-Griffon, ou *la Baguette Enchantée*, in-12, 1718.

Adages Orientaux, 1 vol. *in*-12, 1684.

Contes Orientaux, tirés des Manuſcrits de la Bibliothèque du Roi, 2 vol. *in*-12, 1749.

Alma-Moulin, Conte Oriental, en 1779.

Gengiskan, Hiſtoire Orientale, par M. *de St. M* * * * *.

On trouvera dans les Mercures *les* Contes *ſuivans :*

Aglaure, ou *la Fée de la Forêt.*

Almanzor & Zehra, Conte Arabe, par M. *Bret*, en 1772.

Almerine & Zelima, ou *les Dangers de la Beauté*, Conte Oriental, en 1773.

Amana, ou *les Vœux Indiſcrets*, 1773.

Almet, ou *l'Emploi des Richeſſes*, 1773.

Les Ames, Conte Arabe, par M. *B* ***.

La Bienfaiſance, Conte, par M. *B* ***.

Balky, Conte Oriental, 1768.

Mirza, ou *la Néceſſité d'être utile*, 1774.

Les Miroirs Enchantés, 1761.

L'Origine des Montagnes, par le Montagnard des Pyrenées, 1759.

Les Epoux qui ne s'aiment point, 1762.

Les Souhaits Punis, 1760.

Zaman, Hiſtoire Orientale, par M. *B***.

La plupart des *Contes* inſérés dans les *Mercures*, ont été recueillis par leurs Auteurs. Nous n'avons point nommé ceux qui ont gardé l'anonyme.

ANECDOTES

ORIENTALES,

Par MAYOL, 1752, *in*-12, 1 vol.

CE petit volume contient trois *Romans* ou *Contes*. *Oſiris vengé* qui a quatre-vingt-quatre pages; *le Temple de l'Amour* qui a quarante-quatre pages; *le Triomphe de l'Amour* qui a cent quarante-huit pages.

Le fond du conte d'*Oſiris* eſt le maſſacre de ce prince égyptien, vengé par ſon fils. Le merveilleux n'y domine point; mais on n'y voit pas non plus où l'auteur en a voulu venir; rien n'intéreſſe, c'eſt une imitation de *Ninus*, mal reproduite; le ſtyle en eſt lâche & froid.

Le Temple de l'Amour eſt une imitation de celui de *Gnide*; c'eſt une princeſſe qui eſt inſenſible & qu'on conduit à ce *Temple* dont elle parcourt les différentes enceintes. Son amant parvient à la toucher. Voici le nom des différens veſtibules de ce *Temple*.

Le premier est dédié *à la Beauté;* car point d'amour sans beauté. Les laides, apparemment, n'en sauroient inspirer. L'auteur y place le groupe des graces, car sans les graces la beauté ne réussit qu'à demi, elles sont nues & *offrent aux yeux tous les trésors de la nature.* On y voit la déesse de la jeunesse, car pour être aimée, il faut graces, beauté, jeunesse. Les modèles des amans sont représentés par *Endymion* & *Paris*, car il faut qu'un amant soit beau, jeune & robuste.

Le second vestibule est consacré *au Desir. Pigmalion*, à genoux devant sa statue, personnifie, d'une manière très-heureuse, le *Desir;* mais l'auteur auroit pu se dispenser d'y placer *Narcisse* qui n'aimoit que soi; *Salmacis* qui avoit des desirs libertins pour *Hermès* & la fille de *Cinire.*

Le troisième vestibule est rempli par *les Soins; Hercule* y file auprès d'*Omphale; Iphis* est aux pieds d'*Anaxarte; Jason* à ceux de *Médée.*

Le quatrième vestibule offre l'*Espoir. Ixion* s'élance sur le nuage qui couvre *Junon; Hyppomène* comptant sur son or pour arrêter *Atalante.*

Le cinquième vestibule retrace les obstacles qui s'opposent au bonheur des amans. C'est *Galatée* surprise par *Polyphème; Pelée* prêt à

être

être foudroyé aux genoux de *Thétis ;* l'infortuné *Léandre.*

Le sixième vestibule respiroit la *Volupté ;* les images n'en sont point si pures. L'auteur se contente de dire que les murs offroient aux yeux mille amans fortunés.

Le sanctuaire du *Temple* étoit l'asile de l'amour. Ce dieu brilloit du feu des pierreries, apparemment que l'auteur exige que les amans soient riches.

Les *Songes* étoient dans une caverne, non loin de l'île de Cithère; l'amant de la princesse *Zophire* veut se les rendre propices; l'amour parla pour pour lui, & les *Songes* obsédèrent la princesse. Il n'étoit pas possible qu'une femme poursuivie le jour par son amant, & la nuit par des *Songes* qui le lui rappeloient, gardât plus longtems son indifférence. D'ailleurs l'amour avoit donné une chaîne à l'amant qui s'en servit pour attendre sa maîtresse.

Le lecteur peut juger si ce *Roman* ressemble au *Temple de Gnide.*

Le Triomphe de l'Amour rentre dans le plan d'*Osiris ;* c'est un prince qui, après bien des obstacles est heureux avec celle qu'il aime, & se voit élevé sur le trône d'Egypte. Il n'y a point d'intérêt, aucun détail ne rachète la stérilité du fond.

APRÈS SOUPERS DE LA CAMPAGNE,

1 volume *in*-12, 1759.

C'est un *Recueil* de plusieurs contes assez agréablement narrés, mais dont la plupart sont très-peu intéressans; *le Conte de Zoroé & Philaminte*, ou *la fidélité conjugale*, *est dans le genre de la Féerie. Zoroé* est un époux qui, après trois années de mariage doit mourir; mais qui doit renaître si son épouse *Philaminte*, lui reste fidèle durant son veuvage, malgré les instances de plusieurs amans: son ame durant ces épreuves devoit être autour d'elle, épier toutes ses actions & suivre son épouse. Quelle tâche pour l'ame d'un époux! Eh! combien en est-il qui huit jours après leur mort perdroient entièrement l'espérance de revivre.

Mais *Philaminte*, en longs habits de deuil, les cheveux épars, embrassoit nuit & jour le tombeau de *Zoroé*; quelle joie pour son époux! Six mois s'étoient écoulés, & *Philaminte* parloit toujours

de le rejoindre, — arrivèrent les amans. *Alcanter* étoit le plus redoutable ; il s'y prenoit de la meilleure manière pour tarir ſes larmes ; mais *Philaminte* le repouſſoit par ces exclamations ſi rares dans la bouche d'une veuve : *qu'entend-je ! quel diſcours ! Reſpectez-vous ſi peu ma douleur ?* — Ce ton étoit ſi vrai, qu'*Alcanter* jugea à propos de ſe percer de ſon épée, & de tomber expirant aux pieds de la veuve : — quoi, s'écria la veuve, s'il n'a pu ſurvivre au mépris que j'ai eu pour ſa perſonne, pourquoi vivrois-je, moi, qui ai perdu mon époux ? elle prit auſſi-tôt l'épée de *Zoroé* ; à l'inſtant qu'elle alloit s'en frapper, un bruit affreux ſe fit entendre ; le tombeau s'ouvrit, & *Zoroé* courut embraſſer *Philaminte*. — Ah ! ſi les jours d'un époux ne tenoient qu'à cette épreuve, peu de femmes prendroient une épée, & les tombeaux ne s'ouvriroient jamais. —

BROCHURE NOUVELLE,

Par M. MANDA.

CETTE Brochure n'eſt à proprement parler, que la critique des Romans de Féerie, ſous la forme d'un Roman. Les perſonnages y ſont ridicules, les aventures ſont extravagantes; mais tout y eſt froid, & à force de vouloir mettre du piquant, on eſt plat; on ne ſait où l'on va, & le Roman finit mal.

CONTES TRÈS-MOGOLS,

1 volume in-12.

ILS renferment quatre Contes, *l'Appétit vient en mangeant : les neuf infortunes de Tourſe Nouradin Grand Barbier de Calan-Calatzé : à quelque choſe malheur eſt bon : Zirphe*, ou *l'Imagination.*

On a prétendu faire la ſatyre des gens du bon

ton; on n'y dit rien de neuf : il y a cependant de la gaieté, de l'imagination, un emploi heureux de féerie, le mérite est plutôt dans l'expression, que dans le fond qui est une débauche d'esprit.

CONTES
DE FÉES NOUVELLES,

Par M. D. V., 2 parties, in-12, Bastien, *1776*.

ON y trouve plusieurs Contes, parmi lesquels nous avons remarqué *la Chatte merveilleuse*, & *l'Ours & le Chasseur;* nous ne parlerons que du dernier dans le Conte de l'*Ours* : c'est un jeune homme nommé *Tersandre*, qui s'endort fatigué de la chasse, après avoir inutilement poursuivi un *Ours*. L'*Ours* est un enchanteur nommé *Kakobraouss*, qui étoit réduit à cette métamorphose par la loi que lui avoit imposée un autre enchanteur; il transporte *Tersandre* pendant son sommeil, dans *l'île des Chimères*, dont il étoit souverain, pour lui apprendre à vaincre ses préjugés; enfin, après des épreuves multipliées *Tersandre* toujours

vainqueur, développe toutes les qualités nécessaires, suivant l'oracle au désenchantement de *Kakobraouſs*, qui lui donne la main de sa fille.

CONTES PERSANS,

1 volume *in*-12,

PAR INATULA DELHI,

TRADUIT EN ANGLOIS, ET ENSUITE EN FRANÇOIS.

Paris, 1769 : Vincent, *Libraire.*

CES Contes sont remplis de Philosophie, mais les détails sont un peu noirs : nous n'en transcrirons qu'un Chapitre pour en donner une idée.

CHAPITRE VII.

Histoire de Buchtear.

UN des Médecins de l'Esprit ayant cherché dans les archives de l'Histoire, un remède propre à guérir l'imagination des surprises de l'amour, parla le premier en ces termes : un jeune homme avoit hérité de son père, de trésors immenses. La rosée du bonheur ranimoit chaque jour les fleurs de ses plaisirs. Un jour qu'il traversoit la ville, ses oreilles furent frappées par des cris de douleur. Il regarde autour de lui, & voit un

vieil usurier au cœur de bronze qui avec des satellites impitoyables vouloient arracher une fille des bras de son père, dont la voix cassée invoquoit la pitié du ciel & de la terre au secours de sa malheureuse vieillesse.

Touché de ce tableau de la misère, il acquitta la dette du vieillard, rendit la liberté à la fille; mais dans un cœur sensible la commisération pour l'infortune est souvent un germe de l'amour. *Buchtear*, dans les visites où le conduisoit la pitié, fut vivement touché de la beauté de la fille; elle étoit à ses yeux enchantés, telle que le météore qui brille dans un ciel ténébreux. Il poursuivit cette belle illusion, jusqu'à ce qu'enfin il tomba dans un abîme de repentir & de malheur. Il s'engagea par la chaîne indissoluble du mariage. Loin d'être ingrate, son épouse lui rendoit ses caresses avec une ardeur qui les faisoit redoubler; engagée par ses bienfaits, & plus éprise encore par les graces répandues sur sa personne, elle étoit la dispensatrice de ses plaisirs, & saisissoit le desir naissant dans ses regards amoureux.

Buchtear avoit une violente passion pour la chasse: le hazard lui fit connoître le frère du Gouverneur de la ville. Bientôt le butin de la chasse fut partagé entr'eux; ils buvoient ensemble le vin de la même coupe, sous le toit de l'hospitalité. Un jour les regards du jeune homme

tombant sur l'épouse de *Buchtear*, il rencontra les yeux de cette beauté fixés sur lui. C'en fut assez ; il oublia les droits sacrés de l'amitié ; de retour à sa maison, il appela une de ses hideuses fille de la prostitution, accoutumée comme le cruel oiseau des ténèbres, à ravager le nid sacré de la chaste colombe.

Cette corruptrice jeta ses perfides gluaux sur les branches fleuries de l'heureux mirthe. Après avoir long tems fermé l'oreille & les yeux à la séduction ; enfin, l'épouse imprudente, se familiarisant avec l'appât du danger, tomba sans retour dans ses filets.

Quelques jours s'étant écoulés dans des plaisirs achetés si cher ; un murmure sourd se répandit parmi les voisins, sur le deshonneur de cette maison ; ce bruit s'accrût, tonna dans l'oreille des coupables & retentit dans le fond de leur cœur effrayé. Un complot infernal fut bientôt trouvé, ils n'attendirent que l'occasion de l'exécuter.

A l'heure des plus épaisses ténèbres de la nuit, la femme s'échappe du lit de son époux, court à la porte embrasser son amant, & tous deux mettent le feu aux quatre coins de la maison ; ensuite ils montent sur des chevaux déjà chargés d'or & d'effets précieux & prennent la fuite. Dès qu'ils s'apperçurent que la fureur des flammes défioit tous les efforts humains, ils s'arrêtèrent à une

ville éloignée : où, sans trouble, ils jouirent de leurs plaisirs adultères.

Cependant le malheureux époux, éveillé par la lueur de l'incendie & par le bruit des domestiques épouvantés, sauta de son lit & n'y trouvant point sa femme chérie, courut la chercher à travers les flammes ondoyantes.

La maison étoit entièrement consumée & sa femme ne se trouvoit point : alors ne doutant plus qu'elle n'eût péri dans le feu, cet époux généreux se désoloit : il fit chercher enfin dans les débris de sa maison, des restes précieux de sa bien aimée afin de lui rendre les derniers devoirs.

Quel fut son étonnement de ne découvrir nulle trace de l'épouse qu'il avoit perdue! aussi-tôt il soupçonna quelque perfidie, court chez son ami : il étoit absent depuis l'heure de minuit; toujours dupe des caresses de son épouse, il crut que dans le trouble & la confusion de l'incendie elle avoit été la proie d'un ravisseur.

Il s'habilla d'un sac poudreux, couvrit son visage de cendre, & cacha une courte épée sous son vêtement. Ainsi déguisé en faquir, un paquet de plumes de Paon à la main, il alla de porte en porte & de ville en ville pour tâcher de découvrir l'asile de son épouse.

Après bien des recherches inutiles, mis sur la trace des fugitifs, il vint frapper à la porte de

leur maison : Une vieille femme s'étant présentée, il lui demanda des nouvelles de celle qu'il cherchoit, la réponse fut qu'elle étoit au logis. *Buchtear* rempli de joie tira cette femme à l'écart, & croyant acheter sa fidélité par une bourse d'argent qu'il mit dans ses mains, il l'a pria d'avertir sa maîtresse que son mari déguisé étoit à la porte, & que si elle vouloit saisir l'occasion de s'échapper, il étoit prêt à la défendre contre la brutalité de mille scélérats.

La perfide confidente ne rendit pas ainsi son message : l'épouse de *Buchtear* ne douta point que ce ne fût son époux lui-même, elle se disposa à prendre la fuite avec son amant par une porte de derrière : *Buchtear* impatienté d'attendre, se précipite dans la maison ; le hazard le conduit à la fausse porte, il arrête sa femme, son lâche amant prit la fuite.

La chute du jour approchoit quand *Buchtear* fut aux portes de la ville ; mais pour éviter les traits du ridicule, il s'arrêta dans un bois écarté, jusqu'à ce que le voile de la nuit pût cacher l'infame objet de son deshonneur, & il fit prendre les devans à ses domestiques pour préparer sa maison.

Le sommeil le surprit sur l'herbe où il étoit assis, l'amant qui avoit suivi de loin ses pas, arriva dans ce moment fatal ; il vit l'époux dor-

mant avec la vipère de son sein à ses côtés. Il tire un poignard; mais sa maîtresse arrête sa main & lui dit tout bas : — cette mort seroit trop douce; commençons à lui lier les pieds & les mains; ensuite nous déterminerons le genre de son trépas, quand les yeux de la vengeance seront rassasiés de ses tourmens.

Cette affreuse proposition fut acceptée ; ils garottèrent *Buchtear* qui fut ainsi tiré de son profond sommeil, & le hissèrent en l'air par les pieds; alors sa coupable épouse s'assit sur l'herbe avec son amant, perçant l'ame de son mari des traits de la raillerie amère : elle déploya devant son amant tous ses charmes dans les attitudes les plus lascives ; le misérable époux fut témoin de son propre deshonneur.

Comme elle croyoit que sa proie ne pouvoit lui échapper, elle s'endormit des suites d'une double ivresse; l'infortuné *Buchtear*, voulut profiter de leur repos, mais sa frayeur redoubla lorsqu'élevant les yeux vers le ciel, il vit sur la branche où il étoit suspendu, un énorme serpent qui s'avançant droit à lui, descendoit le long de la corde : il s'entortilla en plusieurs replis autour du corps de *Buchtear*, puis redressant son cou noueux, & brandissant sa langue fourchue il poussa de long sifflemens au visage du malheureux, plus pâle encore de sa frayeur que de ses tourmens.

Mais le serpent dénoue les nombreux replis dont il l'avoit embrassé, descendit à terre, & développant son énorme longueur, s'approcha des coupables endormis. Il se glissa d'abord sur le visage de l'amant: celui-ci voulut y porter la main, & le serpent qui se sentit touché le mordit à la lèvre, bientôt l'ame du scélérat expirant, s'enfuit dans le monde inconnu des ténèbres.

Cependant le serpent attiré par les fumées du vin, trempa sa langue dans la coupe, & l'ayant bue à moitié, il y laissa quelques goutes noires de son vénin mortel, & s'alla cacher dans le creux d'un arbre.

Alors *Buchtear* ne put s'empêcher d'admirer les voies étranges & inexplicables de la providence, sans oser prévoir à quel degré du cercle des maux & des biens s'arrêteroit pour lui la roue de la destinée.

Sa femme enfin se réveille, & altérée des suites de la débauche, elle porta avidement le reste du vin à ses lèvres, elle but la mort; mais lorsqu'elle voulut appeler son amant, elle s'apperçut qu'il dormoit de son dernier sommeil. La vengeance devient alors la seule passion de son cœur: elle prend le poignard de son amant & courant en forcenée, elle le levoit déjà sur le sein de son mari.

Le malheureux, livré sans défense aux griffes

de ce démon, recueillit le reste de ses forces & s'écria : — ô femme trop chérie ! est-ce là le prix que vous réserviez à ma constance, à l'amour le plus ardent ? Ecoutez un mot, un seul : — parle donc, parle que peux tu dire ? — Hélas ! un moment ma bien aimée, que je puisse respirer ! oui, je le vois, le destin entraîne toutes les actions des hommes. Une chasteté si pure, un amour si vrai, tant de brillantes perfections ne pouvoient être effacées des fastes de l'honneur, que par la main cruelle de la fatalité. Que peut-on dire, sinon que l'ange interprète, avoit écrit la funeste sentence du malheur dans le journal de notre vie ? Qu'opposer au destin ? rien. Ce qu'on ne peut réparer, il faut l'oublier.

Si ce cœur n'eût pas brûlé d'amour, s'il eût moins écouté la pitié, le fil de vos jours seroit déjà tranché ; mais, hélas ! parce que mon ame est douce & tendrement passionnée, ne dois-je trouver la paix que dans le tombeau ! la mort élevera-t-elle un mur de séparation entre nous ?

Je jure aujourd'hui par le Saint Prophète de l'immortelle vérité, que ma main, si vous rompez mes chaînes, ne profanera point les graces de ces beaux cheveux, & n'osera flétrir de la moindre insulte aucun de ses charmes adorés.

Tandis que dans la torture de l'effroi, le misérable époux tentoit de reculer la mort qui le mena-

çoit, le poison commença d'embraser les entrailles impitoyables de son épouse; des convulsions défigurèrent son visage, elle se roula sur la terre, & la bouche écumante elle expira bientôt dans l'agonie de la rage.

Pendant que *Buchtear* rendoit graces au ciel de sa justice, un de ses domestiques inquiet de son retour revint sur ses pas & le délivra.

Daigne m'écouter, ô sublime Prince! se passionner pour les charmes passagers de la beauté, & s'égarer dans les labyrinthes d'une folle passion, c'est oublier la noblesse de ton origine; c'est tromper l'attente de la renommée.

Lorsque le destin écrivit le chapitre des vertus de la femme, une tache tomba de sa plume sur le mot *reconnoissance*. —

Ce chapitre compose seul une histoire, d'où la morale sort d'elle-même & d'une manière frappante. Le traducteur Anglois a fait observer à ses lecteurs, qu'en général les femmes sont maltraitées par l'auteur Persan, & ce conte en est une preuve.

Quant aux fautes de style, il suffit de répéter ce que le traducteur François a dit lui-même, en lui reprochant d'avoir eu tort de respecter trop scrupuleusement les défauts de l'original; il fait également connoître le plan de l'ouvrage & le but moral *de Delhi*. — On sentira le vice & l'en-

flure du langage Oriental dans ces contes, dont on voudroit peut-être qu'ils fussent bannis : il y avoit un double écueil à éviter dans cette traduction ; c'étoit ou de défigurer le tour original des Persans, ou de révolter le goût national des François. Si l'on passe au fond de l'ouvrage, il faut convenir que ces contes ne sont pas également intéressans par eux-mêmes, ni tous absolument nouveaux : il y a de quoi s'étonner, sans doute, de trouver dans les leçons des six commères, à la fin de la première partie, un conte de *l'amandier*, presque entièrement semblable au conte du *Poirier*, qui est dans *la Gageure des trois commères* de la *Fontaine* ; mais notre poëte l'avoit emprunté de *Bocace*, & cet Italien avoit peut-être tiré de l'orient quelques-uns des siens. On sait que vers la naissance des lettres, il s'est trouvé de grands rapports entre la littérature Italienne & celle des Orientaux. Les Croisades avoient, sans doute, fait passer en Europe beaucoup d'idées & peut-être d'ouvrages de l'Orient. Les Arabes en ont pu répandre par l'Espagne. Après la prise de Constantinople, la littérature Grecque vint en Italie avec celle de l'Asie moderne : les Italiens prirent ces deux goûts à la fois ; ils adoptèrent l'un, dans les écoles & dans les livres d'érudition grammaticale ; l'autre, dans leur poësie. Le *Tasse* & *l'Arioste* n'ont-ils pas

emprunté de l'Orient le sujet local, les tours figurés, quelques personnages & les idées même romanesques de leurs poëmes. Les contes Espagnols de Cervantes, se ressentent un peu du style & des mœurs des Maures. Les anciens romans François & tous ceux de la Chevalerie, ont beaucoup retenu des féeries des Orientaux : tout nous porte donc à conjecturer que le conte Italien du *Poirier*, vient originairement du conte Indien de *l'Amandier*; cette seule découverte en littérature, si c'en est une, devient une excuse pour le ton de liberté qui règne dans ces petits contes des *six Commères*; mais la licence de ces épisodes est en quelque façon justifiée par le but moral de l'histoire principale : il s'agit de guérir un Prince, despeines & des folies de l'amour, l'auteur Indien a cru que rien n'étoit plus propre que l'histoire de quelques méchantes femmes, telles que l'imagination même n'en trouve point en Europe.

FOKA,

OU

LES MÉTAMORPHOSES,

CONTE CHINOIS,

DÉROBÉ A M. DE V***:

1 vol. in-*12*, *1777*.

LA *Préface* de l'Auteur annonce dans quel esprit ce roman a été écrit. *Ching Han*, dit-il, après avoir fait les plus gros volumes sur les plus graves matières, finit par se persuader qu'il n'y avoit rien de sur : on prétend même qu'il osa croire que la plupart des sciences, n'étoient que conjectures : ce fut dans cet état de délire ou de raison, je ne sais lequel, qu'il composa ces métamorphoses ; toute la cabale littéraire se déchaîna contre lui, parce qu'il n'avoit point fait un système d'éducation romanesque: on le trouva trop futile, parce qu'il n'avoit pas affiché la philosophie : on lui reprocha sur-tout de n'avoir pas critiqué & pédantisé dans une *préface histo-*

rique & doctorale ; mais il amusa les élégans, il plût à une petite maîtresse & se moqua des critiques.

Le roman est légérement écrit, la satyre est remplie de graces & de finesse : nous allons en transcrire quelques chapitres.

LA FRIVOLITÉ.

C'étoit une fée nommée *Frivolité*, à qui ce pays s'étoit voué depuis plus de deux siecles, & qui venoit suivant un ancien usage, recevoir les hommages de ces peuples & répandre ses faveurs sur eux. Les femmes à son arrivée se pâmèrent de plaisir : elle leur apportoit les modes *des Grecques*, *des Monte-au-ciel*, *des Pouss*. Les hommes s'extasièrent de joie en voyant les Parasols à la Chinoise, les lorgnettes à prétention & les gans couleur de rose : les uns & les autres lui furent un gré infini des Cabriolets volans, des Traîneaux bruyans.

Les peintres vinrent prendre de ses leçons, & elle leur montra à imager leurs tableaux, à jeter une lumière éblouissante sur les chairs, à préférer le luxe des draperies, l'afféterie des attitudes, à l'exactitude du dessin, à l'expression des figures, le pastel poudreux à la solide peinture, le croquis de la miniature au fini de la grande manière.

Les Poëtes lui durent l'art d'écrire à la condition, c'eſt-à-dire, de faire des vers muſqués, pleins de penſées recherchées & d'expreſſions précieuſes.

Elle répandit une pluie de romans, qui ne captivoient ni par la force des caractères, ni par l'intérêt des intrigues, & qui, au lieu d'avoir une critique morale, n'avoient que des portraits ſatyriques, elle enſeigna ſur-tout à certains conteurs, à donner l'air & le ton de petit maître, de leurs compatriotes, & de leur tems, à tous les tems & à tous les ſiecles; d'autres tinrent d'elle l'art de traiter des ſujets ſuperficiels d'une manière froidement philoſophique.

Elle rendit les Médecins petits maîtres, & les jolies femmes philoſophes. Je laiſſe à penſer combien la philoſophie produiſit de droles, de tragédies, & quel fut l'effet de ſa magie ſur l'opéra bouffon.

LES HOMMES SINGES.

Foka, ſachant que les ſophas avoient alors le privilège de faire dire de jolies impertinences à l'eſpèce fémelle, plaça ſa guenuche ſur le plus beau de ceux du *Caravenſera* où il logeoit, s'aſſit devant elle, baiſa ſa menotte, & la pria de lui apprendre quelle étoit la cauſe de l'inimitié que les Microſcomes portoient à ſes ſemblables.

Elle est bien simple, lui dit-elle, ils sont du même genre que nous; mais la différence d'espèce excite la rivalité & la haîne. Ces peuples n'étant que des imitateurs comme nous, sont jaloux de voir que nous surpassons nos modèles tandis qu'ils ne peuvent atteindre les leurs.

Ils veulent faire de la musique & des vers à l'exemple de certains peuples du Midi; ils veulent philosopher comme certains autres peuples du Nord, & n'y réussissent point; ce qu'ils ont le mieux attrapé est de se contrefaire les uns & les autres. Le partisan à des châteaux & des petites maisons, des maîtresses & des valets comme le grand Seigneur; en un mot ils sont tous Singes, & de degré en degré le commis est le singe du Ministre, le valet est le singe du commis, & le valet a encore son singe qui le sert; la fille entretenue contrefait la femme de qualité; la grisette contrefait la fille entretenue, & la grisette a aussi une subalterne. Ils ont été indignés de voir qu'un singe contrefasse mieux l'important qu'un maltotier, & que les espiégleries des Sapajoux fussent plus agréables aux jolies femmes, que les singeries de leurs Petits-Maîtres.

Ce Roman soutient toujours le même ton, & on lit toujours avec plaisir.

LE GÉNIE,

OMBRE:

Conte de quarante-huit pages, *in* 12, *1746.*

LA date de l'impression est fausse ; ce roman n'est qu'une allégorie très foible des commentaires de *Newton*, par Madame *du Châtelet* & *Voltaire* : on sait qui l'auteur a voulu peindre par le *Génie ombre ; l'Enchantereſſe* est le Madame *du Châtelet* : Nous allons transcrire ce qu'il dit du temple de mémoire ; l'*Enchantereſſe* au lieu de répondre au génie, lança contre lui des dards, qui le pénétrèrent sans qu'il s'en apperçut : elle se sépara en deux, jeta une moitié d'elle-même à travers les airs, qui attirant l'autre, la fit parvenir jusqu'à elle ; en se poussant & s'attirant ainsi successivement, elle parvint en très peu de tems au temple de mémoire, où son amant se trouva transporté sans croire avoir été touché.

Le temple de mémoire est soutenu sur des statues disposées en colonades ; ses murs sont compo-

ſés d'autant de têtes qu'il y en a dans l'univers, & ſon toit eſt couvert de médailles.

L'intérieur eſt orné de tableaux, de livres, de tables d'or & d'argent, d'airain, de plomb, de cire, ſur leſquelles ſont des ciſeaux, des burins, des pinceaux, des plumes & tous les ourils qui repréſentent nous ou nos actions.

Ce temple en perſpective à tous les humains, change de forme & s'embellit plus ou moins, ſelon les yeux qui le regardent. Les uns le voyent tel qu'un vaſte arſenal rempli de trophées d'armes ſur leſquelles ſont gravés les noms des Héros qui les ont portées, & brûlent du deſir d'y placer les leurs. D'autres, ſe le repréſentent comme une immenſe bibliothèque, & veulent y ranger leurs ouvrages : beaucoup le prennent pour l'Olimpe, & croient en y montant ſe placer au rang des Dieux. Enfin, il eſt vu des inſenſés mortels, ſous autant d'aſpects que l'ambition a de faces différentes.

Je ne parlerai point de ce que j'ai vu dans ce temple, qui n'a point de liaiſon avec mon ſujet; le maître des cérémonies du temple du goût, m'a appris à ſes dépens, à ne point fixer les places dans celui de mémoire : je dirai ſeulement que les comédies larmoyantes n'y ſont pas; les titres ſeuls en ſont écrits ſur les tables de cire; le *Génie Ombre* y fit voir ſon nom gravé ſur les

tables d'argent, entre celui du *Taſſe* & du *Camoens*; l'*Enchantereſſe* dit au *Génie*, il faut demander à *Apollon* même ſa lyre, pour me chanter dans une *épître* de moi & de lui, que vous adreſſerez à une *Silphide* mon amie, pour ne rien laiſſer ſoupçonner de notre *liaiſon*. Ce *Génie* obtint la lyre d'*Apollon*, l'*Enchantereſſe* ſuſpendit ſa vertu dans le mont, le *Génie* chanta :

Ce reſſort ſi puiſſant, l'ame de la Nature,
Étoit enſeveli dans une nuit obſcure,
Le compas *de Newton* meſurant l'univers,
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Cette citation ſuffit pour donner une idée du Roman, des motifs de l'Auteur, & pour rappeller à nos Lecteurs une *Épître* qu'ils n'ont certainement point oubliée.

LES HOMMES
COMME IL Y EN A PEU,
LES GÉNIES
COMME IL N'Y EN A POINT,

3 vol. in-8°, *1776.*

CES trois volumes sont un *Recueil de Contes* de différens genres. L'auteur a varié les formes & le ton. Tous les contes ne sont pas également agréables, mais ils sont en général au dessus de la médiocrité, l'invention n'est pas ce qui les caractérise, leur mérite est plutôt dans les détails. Car la morale est souvent si subtile, qu'on ne l'apperçoit point. Le style est léger, quelquefois piquant. Chaque conte n'excède pas la mesure ordinaire, la plupart sont très-courts, & n'offrent qu'une situation, & qu'un proverbe mis en action. Ils avoient été insérés dans les *Mercures*, & quelques-uns ont été lus avec plaisir.

MAHULEM,

HISTOIRE ORIENTALE,

In-12, 1 vol., 1776.

LA teinte rembrunie qui règne dans plusieurs morceaux de ce roman philosophique, ne sont pas du goût de bien des personnes (dit l'éditeur), & des femmes surtout; la morale doit être revêtue de couleurs plus amies de la délicatesse de certains organes. Cette considération m'auroit dissuadé de le publier si je n'avois envisagé *Mahulem* sous un autre point de vue. La soif du bonheur, voilà le vœu de la nature; mais il est si facile de se méprendre sur les moyens d'y parvenir, qu'un livre qui indique la source de ces méprises m'a paru de la plus grande importance; le tableau des insatiables desirs de *Mahulem*, doit offrir aux yeux de toute personne qui voudra réfléchir le meilleur plan de modération qu'on puisse exposer.

L'énergie des situations, la morale sublime du puissant génie qui les permet & les repare! Le chaos des passions dont le développement est si bien ménagé, quelques peintures volup-

tueuſes, ſemées çà & là comme de belles roſes pour récréer l'œil du voyageur, voilà ſuffiſamment de quoi faire paſſer les beautés lugubres du manuſcrit oriental. Partout les vertus y ſont image, la vertu y revêt les traits du ſentiment, & le vice s'y perſonnifie dans toute ſa difformité.

Nous ajouterons, que le roman eſt en effet tel que l'éditeur l'annonce. La morale ſort & perce au travers d'une croute monſtrueuſe. Les événemens ſont biſarres, les rencontres ſont ſingulières, & cependant on s'attache, parce que la morale eſt toujours fondue parmi tous ces traits d'extravagances. L'auteur eſt aſſurément très-philoſophe, & on ne rejetera point ſon livre dans la claſſe des productions purement oiſeuſes. Tout y eſt fortement penſé & encore plus fortement exprimé.

LES MILLE ET UNE HEURE, CONTES PÉRUVIENS,

4 vol. in-*12*, *1733*.

MYSÉIS,

OU

LE VISAGE QUI PRÉDIT,

In-12, 1 vol., 1745.

CE Roman est dédié à Madame la Présidente *de Mesmes.*

MIKOU ET MEZI,

CONTE MORAL,

1 vol. in-8°, 1765.

CE Conte a été placé mal-à-propos, dans la classe des romans orientaux. Il est purement moral & critique, il peint les moines & un bon gouvernement qui les réforme. C'est l'ouvrage d'un homme de beaucoup d'esprit, & il est rempli d'allusions fines qui portent sur les bases essen-

tielles du bonheur de la société. Qui ne sent tout le piquant de la promotion d'un lazariste à la place d'ingénieur du chef des fortifications, lequel pour avoir dirigé des maisons de force, devoit se connoître en fortification! On pardonne à l'auteur le ton du calembour, en faveur de la beauté de sa morale.

NÉRAÏR ET MELHOÉ,

CONTE,

In-*12*, *2 vol. 1750.*

NOCRION,

CONTE ALLOBROGE,

Petit in-12.

NOUS ne parlerons point de celui-ci, il eſt trop libre & paroît avoir donné à *Diderot* l'idée des *Bijoux Indiſcrets*, mais l'auteur *de Nocrion* a paru vouloir ménager la pudeur, en ſe ſervant de l'ancien ſtyle qui, par ſa naïveté, adoucit tous les traits, & en émouſſe les pointes.

HISTOIRE DE KHEDY,

HERMITE DU MONT ARARAT,

CONTE ORIENTAL,

TRADUIT DE L'ANGLOIS, *in*-12,

1777.

CE conte eſt intéreſſant, le ton en eſt doux, le ſtyle eſt concis ; tous les événemens reviennent à ce point de morale qu'on ne doit guères perdre de vue. — Profite des leçons que mon hiſtoire te donne, que ton ame, dit l'hermite, les recueille avec la même avidité que les fleurs boivent la roſée du ciel. Souffrir & mourir, voilà le ſort de l'homme. Souffrons donc, mais avec courage, & dans un eſprit de ſoumiſſion. Nos murmures ſeroient une révolte contre Dieu même, ſouviens-toi que ce moment ſi court, ſi léger, que nous avons à ſouffrir, peut produire en nous un poids éternel de gloire, & que toutes les joies, toutes les afflictions humaines, comparés à cette éternité de joie, qui doit ſuccéder à cette vie mortelle ſont comme une goutte d'eau comparée au Gange,

qui roule avec majesté ses flots dorés à travers les plaines de l'Indostan, ou comme un foible ruisseau, qui rafraîchit une prairie, comparé à l'Océan, qui fixe les limites des empires, & qui environne le monde habitable.

ROMAN ORIENTAL,

1 vol. in-12, *1753*,

Paris.

CE roman est à coup sur, l'ouvrage d'une plume très-exercée. Nous avons été tentés de l'attribuer à M. *Crébillon* le fils, c'est son style, les tournures de ses pensées sont piquantes, une concision serre ses tableaux; & le ton est en général épigrammatique. La métamorphose du prince en perroquet est jolie, & on regrette qu'elle soit d'une trop courte durée. Cet ouvrage est le meilleur des romans qu'on ait publié dans le genre oriental. L'auteur n'en sort point, ses fictions l'y ramènent sans cesse, l'usage de la féerie est modéré, point d'extravagance & rien de trivial dans les différentes aventures qui croisent l'action principale. Nous allons donner une idée de la manière de l'auteur, en transcrivant ce qu'il dit

de la calomnie. — A la fin, le prince se trouva dans le milieu d'un carrefour immense, habité par un peuple fainéant, mais vorace, qui toujours la bouche béante, regardoit en l'air. Ce peuple qui ne se nourrissoit que d'une sorte de volaille, espèce rare & fort sujette à corruption, se voyant forcé à des jeûnes fréquens, étoit pâle & défait.

Sous des arbres touffus dont tout le carrefour étoit planté, on voyoit se promener à la file, de belles vierges, dont les vêtemens étoient d'une blancheur éblouissante. L'air venoit-il à résonner du bruit d'un sot vaudeville, les robes des Vierges modestes se couvroient aussi-tôt de taches, ô pour cela, *je l'ai ouï-dire*, le chansonnier a raison, & rien n'est plus vrai, s'écrioient en éclatant d'une joie maligne, une troupe de furies douairières, dont les habits sales & tombant par lambeaux, traînoient dans la fange.

N'osant porter les regards sur les belles Vierges sans se sentir dévorer d'envie & de douleur, elles répétoient le couplet, & faisoient des commentaires entremêlés de critiques, sur la beauté de celles-ci. Sans doute *je l'ai ouï-dire*, s'écrioient à l'unisson les vieilles furies, un tas d'imbécilles qui leur servoient d'écho, & le couplet chanté à grand chœur rempliſſoit la promenade Les taches faites aux robes des Vierges s'aggrandissoient pour lors à vue d'œil, & les victimes infortunées du *ouï-dire*,

dire, confuses de l'état de l'état de leur parure, en étoient réduites à soupirer. A peine cependant avoient-elles fait une vingtaine de pas, que leurs robes reprenoient leur premier éclat. C'est alors que les Vierges surannées, s'écrioient avec plus de fureur *je l'ai ouï-dire*, *& cela est*, mais on ne les croyoit plus, & en revanche, on les fuyoit. Si *Lindor* eût cédé aux mouvemens de son indignation, il eût fait main basse sur ces vils suppôts de la calomnie. —

On doit lire ce roman qui est rempli d'esprit, & qui présente mille allusions piquantes. L'auteur ne fait grace ni aux sots, ni aux courtisans, ni aux nouvellistes.

RHINSAULT ET SAPHIRA,

AVEC

LES QUATRE-FLEURS,

CONTE,

In-12, 1736.

UN Prince, destiné par la méchante *Fée* à être malheureux durant toute sa vie, fut transporté dans un palais, sur la fenêtre duquel la *Fée* fit naître quatre *Fleurs*, douées du don de la parole & de la facilité des voyages. La *Rose* parloit françois, la *Jonquille*, espagnol, l'*Œillet*, latin, le *Jasmin*, italien. Le prince les envoie dans les quatre parties du monde, chercher la plus belle princesse, & leur ordonne de lui en rapporter des nouvelles. Ce cadre ainsi posé, il étoit facile d'y placer tous les portraits, & d'y peindre les allégories les plus ingénieuses. L'auteur pouvoit nous présenter, ou la galerie galante de tous les pays, ou la critique des mœurs des quatre parties du monde; mais il ne voit rien, il ne peint rien. Les *Fleurs* vont & vien-

nent & ne disent que des choses très-communes. Le prince reste toujours malheureux & s'en console en voyant des hannetons, des papillons aussi malheureux que lui.

Nous ne parlons point de *Rhinsault* & *Saphira* qui est une histoire tragique, & qui, par cette raison, n'est pas du ressort de cette notice.

LES SAMIENS,

CONTE,

TRADUIT DE L'ANGLOIS;

LE PHŒNIX,

APOLOGUE ARABE;

CALISTE ET PHILETOR,

TRADUIT DE L'ITALIEN:

Paris,

1781.

LE sujet des *Samiens* est l'amitié d'*Evandre* & *Euriale*; l'intérêt en est médiocre.

Nous avons inséré en entier le conte du *Phénix* dans notre *Collection*.

Caliste & *Philetor* est une allégorie d'amour, ou plutôt les épreuves de deux amans. La fiction est agréable, mais elle n'est point assez développée, & rien n'intéresse parce qu'il n'y a ni forte

passion, ni danger, ni desir violent. Ce sont des amans curieux. L'amour qui les instruit n'en fait pas bien long.

SENSIBLE ET CONSTANT,

OU

LE VÉRITABLE AMOUR,

1 *vol.* in-*12*, *1767*.

L'INTRIGUE de ce *Roman* est simple. Un prince & une princesse obligés par des malheurs de déguiser leur état, sont bergers. *Sensible* garde son troupeau, *Constant* garde le sien. Ils s'aiment, s'en font l'aveu, se voyent tous les jours. Un *Parvenu* en devient jaloux, il veut enlever *Sensible*. *Constant* la délivre, *terrasse* son rival qui meurt. Il est emporté lui-même, blessé; mais un *Confident* du roi son père qui lui apprend la mort du roi, & l'invite à venir regner, il retourne dans ses états & il place *Sensible* sur son trône. Mais avec aussi peu d'action, l'auteur remplit deux cent vingt-quatre pages, & intéresse ses lecteurs jusqu'à la fin. Le ton est doux, les descriptions sont brillantes, le por-

trait de *Senſible* eſt frais, & d'un coloris agréable. La première entrevue des deux amans, eſt pleine de naturel. L'auteur ſe laiſſe cependant emporter à la déclamation, & il eſt trop oriental dans ſes comparaiſons. On eſt fatigué de voir *Cephale*, *Titon*, *l'Amour*; toutes ces divinités mythologiques ſont reléguées dans les magaſins de l'opéra. Elles ne ſont bien que là; la féerie elle-même deviendroit faſtidieuſe, ſi les auteurs n'avoient le talent de mettre dans la bouche des fées, la morale qui convient au jeune âge, à l'adoleſcence.

HISTOIRE
DU ROI
SPLENDIDE
ET
DE LA PRINCESSE
HÉTÉROCLITE:

1747,

1 volume, in-12.

CE *Conte* eſt très ingénieux, & rempli de détails de la plus aimable originalité. On ne peut s'empêcher de rire aux éclats; certainement ce n'eſt point par la groſſiéreté des charges, quoique les peintures ſoient outrées. Les calembours ſont rachetés par l'à-propos, & on pardonne tout au cuiſinier du prince. Le caractère de la princeſſe *Hétéroclite* eſt piquant dans ſa biſarrerie, ainſi que l'*autre* qui n'eſt qu'une cri-

tique des musiciens, de notre musique & de l'opéra. On ne pouvoit tourner la plaisanterie avec plus de finesse. La liberté qui règne dans ce conte nous a empêché d'en faire usage. Il est attribué à M. *Pajon*, & c'est le meilleur de ses Romans.

ZAMBEDDIN,

HISTOIRE ORIENTALE,

In-12, 1 *vol.*, 1768.

LA *Notice* que nous en donnerons sera courte: nous y avons trouvé beaucoup de gaieté & beaucoup d'imagination.

ZULMIS ET ZELMAÏDE,

ET

TURLUBLEU,

In-12, 1747.

CES deux *Romans*, quoique sous l'anonyme, sont de l'abbé *de Voisenon*. Le premier est établi sur un fond licencieux, mais qui n'a rien d'indécent. Les gases viennent toujours à propos, & dérobent à l'esprit des nudités qui deviendroient trop fortes. Il est narré avec facilité, & il petille de traits d'esprit. *Zulmis*, métamorphosé en *Chien*, devient joli & piquant; le dénouement est comique; le prince *Epaïs* y joue un rôle très-gai, & le cri de ce prince qui voit son rival dans le *Chien*, & s'enfuit en criant: *Ah! Chien*, *Zelmaïde* qui épouse *Zulmis* & qui s'écrie, mais d'un ton différent, *ah! Chien*, ne pouvoit manquer de faire rire le lecteur un peu aux dépens, il est vrai, de la décence.

Turlubleu est un médiocre ouvrage qui n'exprime rien, n'aboutit à rien & ne rachette rien par aucun détail. Tout est commun, ou pour

mieux dire, tout eſt d'une médiocrité, d'un vide qui fait tomber le livre des mains. C'eſt un philoſophe qui ſe dégoûte de ſa femme ; & dans la ſuite de toutes ſes maitreſſes dont il fait une revue qui n'eſt pas neuve.

M. l'abbé *de Voiſenon* écrivoit avec trop de hâte ; ſes ouvrages étoient preſque toujours des actes de complaiſance, & il falloit avoir broché un livre à la minute indiquée. L'abbé aimoit mieux arriver à point nommé, n'importe dans quelle négligence de parure, que de venir plus tard avec plus d'élégance & de recherche. Nous l'avons dit, les complaiſances de ſociété, rappetiſſeront les gens de lettres qui feront cas de la ſociété. Nos boudoirs ſont trop bas pour de grands tableaux, on n'y met plus que des eſtampes ou des portraits. Combien de ſuccès de ſociétés ont été démentis par le public ! L'abbé *de Voiſenon* en eſt une preuve. Il fut dans ſon tems l'oracle des coteries ; il jouiſſoit de la plus haute réputation. A-t-il le même rang dans la littérature ? Nous n'oſons point trancher la queſtion. Si cet exemple pouvoit être utile !

Fin de la Notice.

Liſte des Ouvrages qui compoſent le Cabinet des Fées (1) en trente-ſept volumes, tant in-8°. *qu'*in-12, *avec figures & ſans figures.*

CONTES des Fées, par Charles Perrault, de l'Académie Françoiſe, contenant :

Le Chaperon rouge. Les Fées. La Barbe bleue. La Belle au bois dormant. Le Chat botté. Cendrillon. Riquet à la houpe. Le petit Poucet. L'adroite Princeſſe Griſelidis. Peau-d'Ane. Les Souhaits ridicules.

Nouveaux Contes de Fées, par Madame la Comteſſe de Murat, contenant :

Le Parfait Amour. Anguillette. Jeune & Belle. Le Palais de la Vengeance. Le Prince des Feuilles. L'Heureuſe Peine.

Les Contes des Fées & les Fées à la mode, par Madame la Comteſſe d'Aulnoy, contenant :

Gracieuſe & Perſinet. La Belle aux cheveux d'or, L'Oiſeau

(1) La liſte que nous avons imprimée à la tête du premier volume de cette Collection, ne contenant pas les ſix derniers volumes donnés par ſuite, nous y ſuppléons par celle-ci qui renferme tout ce qui eſt contenu dans les trente-ſept volumes.

bleu Le Prince Lutin La Princeſſe Printannière. La Princeſſe Roſette. Le Rameau d'or. L'Oranger & l'Abeille. La bonne petite Souris. Don Gabriel Ponce de Léon. Le Mouton. Finette. Cendron. Fortuné. Babiole. Don Fernand de Tolède. Le Nain Jaune. Suite de Don Fernand de Tolède. Serpentin vert. La Princeſſe Carpillon. La Grenouille bienfaiſante. La Biche au bois. La nouveau Gentilhomme Bourgeois. La Chatte blanche. Belle-Belle, ou le Chevallier fortuné. Suite du Gentilhomme Bourgeois. Le Pigeon & la Colombe. Suite du Gentilhomme Bourgeoie. La Princeſſe Belle-Étoile & le Prince chéri. Suite du Gentilhomme Bourgeois. Le Prince Marcaſſin. Suite du Gentilhomme Bourgeois. Le Dauphin. Concluſion du Gentilhomme Bourgeois.

Illuſtres Fées, contenant :

Blanche Belle. Le Roi Magicien. Le Prince Roger. Fortunio. Le Prince Guerini. La Reine de l'Iſle des Fleurs. Le Favori des Fées. Le Bienfaiſant, ou Quiribirini. La Princeſſe couronnée par les Fées. La Supercherie malheureuſe. L'Iſle inacceſſible.

La Tyrannie des Fées détruite, par Madame la Comteſſe d'Auneuil.

Contes moins Contes que les autres, par le ſieur Preſchac, contenant :

Sans Parangon. La Reine des Fées.

Fées, Contes des Contes, par Mademoiſelle de Laforce, contenant :

Plus belle que Fée. Perſinette. L'Enchanteur. Tourbillon. Vert & Bleu. Le Pays des Délices. La Puiſſance d'Amour. La Bonne Femme.

Les Chevaliers errans & le Génie familier, par Madame la Comteſſe d'Aulnoy.

Mille & une Nuit.

La Tour ténébreuſe & les Jours lumineux, par Mademoiſelle Lhéritier, contenant :

Ricdin-Ricdon. La Robe de Sincérité.

Les Aventures d'Abdalla.

Mille & un Jour.

Hiſtoire de la Sultane de Perſe & des Viſirs ; Contes Turcs.

Les Voyages de Zulma dans le pays des Fées.

Contes & Fables Indiennes, de Bidpaï & de Lokman, traduits d'Ali-Tchelebi-ben-Saleh, Auteur Turc ; par M. Galland.

Fables & Contes des Fées, compoſés pour l'éducation de feu Mgr. le Duc de Bourgogne ;

par Messire François de Salignac de la Motte-Fénélon.

Boca, ou la Vertu récompensée, par Madame Husson.

Contes Chinois, ou les Aventures du Mandarin Fum-Hoam.

Florine, ou la Belle Italienne.

Le Bélier, Fleur-d'Épine. Les quatre Facardins; Contes, par M. le comte Hamilton.

Les Mille & un Quart d'Heure, Contes Tartares.

Les Sultanes de Guzaratte, ou les Songes des hommes éveillés; Contes Mogols, par M. Gueulette.

Le Prince des Aigues-marines, & le Prince invisible, par Madame Lévêque.

Féeries nouvelles, par M. le Comte de Caylus, contenant :

Le Prince Courte-Botte & la Princesse Zibeline. Rozanie.
Le Prince Muguet & la Princesse Zaza. Tourlou &

Rirette. La Princeſſe Pimprenelle & le Prince Romarin Les Dons. Nonchalante & Papillon. Le Palais des Idées. La Princeſſe Lumineuſe. Bleuette & Coquelicot. Mignonette. L'Echantement impoſſible. La Princeſſe Minutie & le Roi Floridor. La Belle Hermine & le Prince Colibri.

Contes Orientaux, par M. le Comte de Caylus.

Cadichon & Jeannette, par le même.

La Reine Fantaſque, par J. J. Rouſſeau.

La Belle & la Bête, par Madame de Villeneuve.

Contes des Fées, par M. de Moncrif, de l'Académie Françoiſe, contenant :

Les Dons des Fées, ou le pouvoir de l'Education. L'Iſle de la Liberté. Les Aïeux, ou le mérite perſonnel. Alidor. & Theraſandre. Les Voyageuſes. Les Ames Rivales, hiſtoire fabuleuſe.

Les Veillées de Theſſalie, par Mademoiſelle de Luſſan.

Hiſtoire du Prince Titi, par S. Hyacinthe.

Contes des Génies, ou les charmantes Leçons d'Horam, fils d'Asmar.

Funeſtine, Conte par Beauchamp.

Nouveau Recueil de Contes de Fées, contenant :

La petite Grenouille verte. Les Perroquets. Le Navire volant. Le Prince Perrinet ou l'Origine des Pagodes. Incarnat blanc & noir. Le Buiſſon d'épines fleuries. Alphinge ou le Singe vert. Kadner. Le Médecin de ſatin. Le Prince Arc-en-Ciel.

Le Loup galeux & la Jeune Vieille.

Les Soirées Bretonnes, par Gueulette.

Contes de Madame de Lintot, contenant :

Timandre & Bleuette. Le Prince Sincer. Tendrebrun & Conſtance.

Les Aventures de Zéloïde & d'Amanſarifdine, Conte indien, par M. de Moncrif.

Contes choiſis de Mademoiſelle de Lubert, ſavoir :

Lionnette & Coquerico. Le Prince glacé & la Princeſſe étincelante. La Princeſſe Camion.

Nourjahad,

Nourjahad, Conte oriental.

Contes choisis de M. Pajon, savoir :

Eritzine & Parelin. L'Enchanteur ou la Bague de Puissance. L'Histoire des trois Fils d'Ali Bassa de la mer, & des Filles de Siroco, Gouverneur d'Alexandrie.

Bibliothèque des Fées & des Génies, contenant :

La Princesse Minon Minette & le Prince Soucí. Aphranor & Bellanire. Merveilleuse & Charmante. Grisdelin & Charmante. Cornichon & Toupette. Le Prince Ananas & la Princesse Moustelle.

Minet bleu & Louvette, par Madame Fagnan.

Acajou & Zirphile, Conte, par feu M. Duclos, Secrétaire de l'Académie Françoise.

Aglaé & Nabotine, Conte, par feu M. Coypel, Peintre du Roi.

Contes des Fées, par Madame le Prince de Beaumont, contenant :

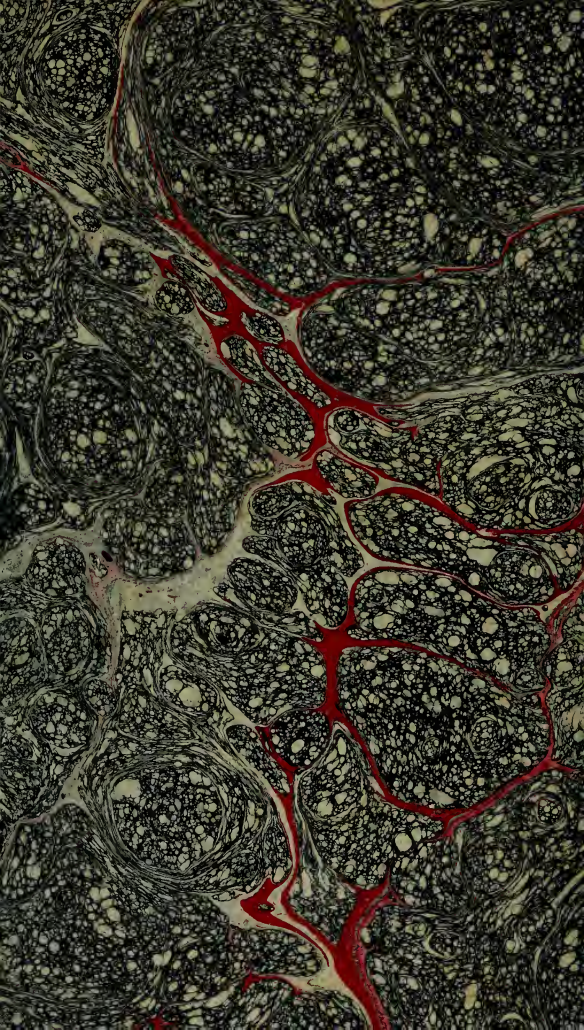
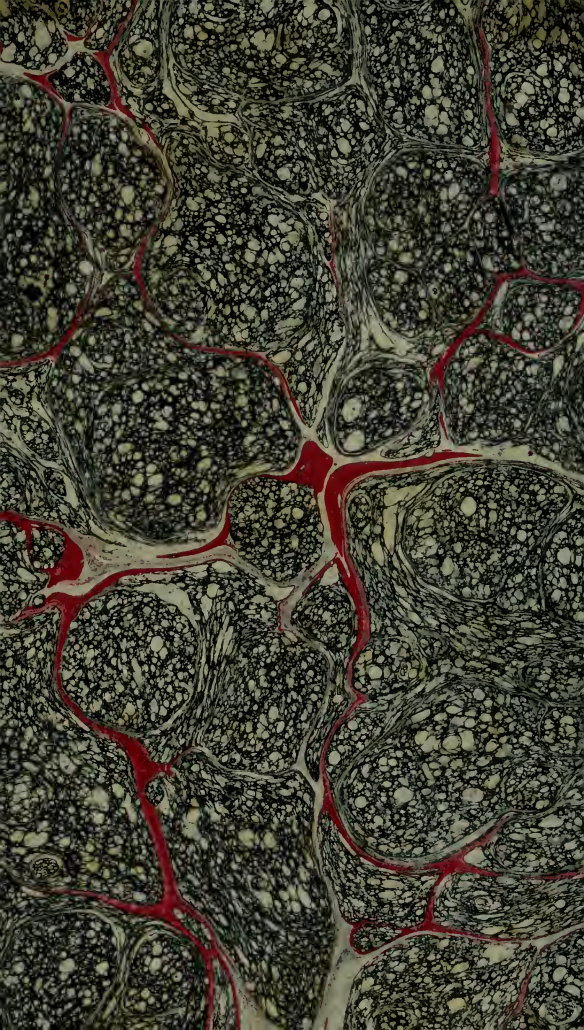
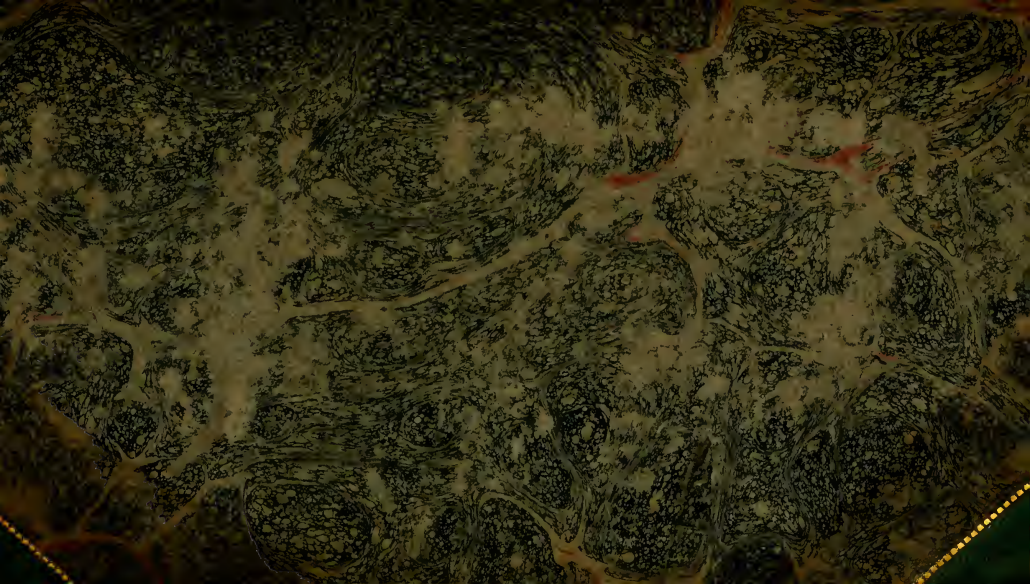
Le Prince Chéri. Fatal & Fortuné. Le Prince Charmant. La Veuve & ses deux Filles. Le Prince Desir. Aurore & Aimée. Le Pêcheur & le Voyageur. Joliette. Le Prince spirituel. Bellotte & Laidronette.

Le Prince Désiré, par M. Selis, Professeur d'Éloquence au Collège de Louis-le-grand, Censeur Royal, &c.

Contes choisis, tirés de différens Recueils, savoir :

Les trois Épreuves. Les Souhaits. Roxane. Mirzah. Ardostan. Bozaldab. Nahamir ou la Providence justifiée. L'Aveugle & son Chien. Jupiter justifié. Les Ames. Féradir. Ameyde.

Les Aventures merveilleuses de Don Sylvio de Rosalva.

Un Volume de Discours, contenant l'Origine des Contes des Fées, & les Notices sur les Auteurs des Ouvrages ci dessus.

FIN.